


# NORA ROBERTS

N°1 AU PALMARÈS  
DU *NEW YORK TIMES*



# L'ÉCLIPSE

Un virus a décimé le tiers de la population  
CECI EST LA CHRONIQUE DE L'AN 1

Flammarion  
 Québec


# NORA ROBERTS

N°1 AU PALMARÈS  
DU *NEW YORK TIMES*



# L'ÉCLIPSE

Un virus a décimé le tiers de la population  
CECI EST LA CHRONIQUE DE L'AN 1

Flammarion  
 Québec

# L'ÉCLIPSE

Abîmes et ténèbres - 1

Le virus s'est déclaré au matin du jour de l'An; il a décimé le tiers de la population et plongé le monde dans le chaos. New York est tombé aux mains de pillards, forçant les survivants à l'exode. À la croisée des chemins, les destinées se révèlent et une solidarité inouïe voit le jour. Arlys, qui a tout risqué pour continuer à exercer son métier de journaliste, se lie à Rachel et Jonah, qui ont laissé les urgences pour sauver une jeune mère et trois nouveau-nés. Leur petite communauté est rejointe par Max et Lana, unis malgré les trahisons par l'espoir contagieux qu'ils placent dans leur enfant à naître.

**L'humanité doit se réinventer,  
voici la première dystopie  
d'une grande romancière.**

NORA ROBERTS s'est imposée comme un phénomène éditorial international avec près de deux cents livres, traduits dans vingt-cinq langues. La magie qu'elle instille dans ses romans a charmé plus de quatre cents millions de lecteurs dans le monde et elle sait, mieux que personne, mêler le réel et la fantaisie, l'aventure et les sentiments.

[www.noraroberts.com](http://www.noraroberts.com)

Du même auteur

## Chez Flammarion Québec

Le secret des fleurs

1. Le dahlia bleu
2. La rose noire
3. Le lys pourpre

Quatre saisons de fiançailles

1. Rêves en blanc
2. Rêves en bleu
3. Rêves en rose
4. Rêves dorés

Les Étoiles de la Fortune

1. Sasha
2. Annika
3. Riley

Le cercle blanc

1. La croix de Morrigan
2. La danse des dieux
3. La vallée du silence

L'hôtel des souvenirs

1. Un parfum de chèvrefeuille
2. Comme par magie
3. Sous le charme

Le cycle des sept

1. Le serment
2. Le rituel
3. La Pierre Païenne

Les héritiers de Sorcha

1. À l'aube du grand amour
2. À l'heure où les cœurs s'éveillent
3. Au crépuscule des amants

Aux Éditions J'ai lu

Les illusionnistes  
Un secret trop précieux  
Ennemies  
L'impossible mensonge  
Meurtres au Montana  
Question de choix  
La rivale  
Ce soir et à jamais  
Comme une ombre dans la nuit  
La villa  
Par une nuit sans mémoire  
La fortune des Sullivan  
Bayou  
Un dangereux secret  
Les diamants du passé  
Les lumières du Nord  
Coup de cœur  
Douce revanche  
Les feux de la vengeance  
Le refuge de l'ange

Si tu m'abandonnes  
La maison aux souvenirs  
Les collines de la chance  
Si je te retrouvais  
Un cœur en flammes  
Une femme dans la tourmente  
Maléfice  
L'ultime refuge  
Et vos péchés seront pardonnés  
Une femme sous la menace  
Le cercle brisé  
L'emprise du vice  
Un cœur naufragé  
Le collectionneur  
Le menteur

Lieutenant Eve Dallas

*Une cinquantaine de titres*

Les trois sœurs

1. Maggie la rebelle
2. Douce Brianna
3. Shannon apprivoisée

Trois rêves

1. Orgueilleuse Margo
2. Kate l'indomptable
3. La blessure de Laura

Les frères Quinn

1. Dans l'océan de tes yeux

2. Sables mouvants
3. À l'abri des tempêtes
4. Les rivages de l'amour

Magie irlandaise

1. Les bijoux du soleil
2. Les larmes de la lune
3. Le cœur de la mer

L'île des trois sœurs

1. Nell
2. Ripley
3. Mia

Les trois clés

1. La quête de Malory
2. La quête de Dana
3. La quête de Zoé





# NORA ROBERTS

Abîmes et ténèbres – 1

## L'éclipse

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anaïs Goacolou

Flammarion  
 Québec



## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Roberts, Nora

[Year one. Français]

L'éclipse / Nora Roberts ; traduit de l'anglais (États-Unis) par Anaïs  
Goacolou.

(Abîmes et ténèbres ; 1)

Traduction de : Year one.

ISBN 978-2-89077-820-7

I. Goacolou, Anaïs, traducteur. II. Titre. III. Titre : Year one. Français.  
PS3568.O248Y3214 2018                      813'.54                      C2017-942839-X

### COUVERTURE

Design : Ervin Serrano, St. Martin's Press

Adaptation graphique : Antoine Fortin

Images : © Alejandro Trujillo (illustration du corbeau),

© Sayan Moongklang/iStock, © polosatik/Shutterstock.com,

© HorenkO/Shutterstock.com

### INTÉRIEUR

Composition et conversion numérique : Nord Compo

Titre original : Year One

Éditeur original : St. Martin's Press, New York

© 2017, Nora Roberts

© 2018, Éditions J'ai lu, pour la traduction en langue française

© 2018, Flammarion Québec, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

**Pour ce livre numérique (EPUB) : ISBN 978-2-89077-827-6**

Édition imprimée : ISBN 978-2-89077-820-7

Édition numérique (PDF) : ISBN 978-2-89077-828-3

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2018

[www.flammarion.qc.ca](http://www.flammarion.qc.ca)

*À Logan, pour les conseils*

## LA CALAMITÉ

C'est la petite voix douce qu'entend l'âme, et non le fracas  
assourdissant de la Calamité.

William Dean HOWELLS

## Dumfries, Écosse

Lorsque Ross MacLeod appuya sur la détente pour abattre le faisan, il n'avait aucun moyen de savoir qu'il venait de se donner la mort. À lui ainsi qu'à des millions d'autres êtres humains. Par une journée froide et humide, la dernière de ce qui serait sa dernière année, il chassait avec son frère et son cousin, parcourant le terrain gelé qui craquait sous les pieds, dans un ciel d'hiver bleu délavé. Il se sentait en pleine forme, lui qui à soixante-quatre ans visitait la salle de sport trois fois par semaine et dont la passion pour le golf se traduisait par un handicap de neuf. Avec son jumeau Rob, il avait fondé – et continuait de diriger – une entreprise de marketing qui connaissait un beau succès, basée à New York et Londres. Son épouse depuis maintenant trente-neuf ans était restée, avec celle de Rob et celle de leur cousin Hugh, bien au chaud dans leur charmante vieille ferme. Avec le feu qui crépitait dans les cheminées et la bouilloire toujours prête, les femmes avaient tenu à mettre les petits plats dans les grands pour le réveillon du Nouvel An. Leurs maris évoluaient gaillardement à travers champs, en grandes bottes en caoutchouc.

La ferme des MacLeod, transmise de père en fils depuis plus de deux cents ans, s'étendait sur quatre-vingts hectares. Hugh adorait son domaine, autant qu'il aimait son épouse, ses enfants et ses petits-enfants.

Depuis le champ qu'ils traversaient, on apercevait des collines dans le lointain, à l'est. Dans la direction opposée, pas si loin, la mer d'Irlande s'agitait. Les frères voyageaient souvent en famille, mais ce pèlerinage annuel à la ferme restait un grand événement pour tous les deux. Dans leur enfance, ils y avaient souvent passé un mois pendant l'été, et avaient couru la campagne avec Hugh et son frère Duncan, qui avait depuis trouvé la mort dans les rangs de l'armée. Ross et Rob, les garçons de la ville, avaient toujours adoré aider leur oncle Jamie et leur tante Bess à la ferme.

Ils avaient appris à pêcher, chasser, nourrir les poules et chercher leurs œufs. Ils avaient parcouru les forêts et les champs, à pied et à cheval. Souvent, par des nuits sans lune, ils s'étaient éclipsés pour aller sur le terrain qu'ils foulaient en ce moment même. Ils y tenaient des réunions secrètes et tentaient d'invoquer les esprits dans le petit cercle de pierres que les gens du cru appelaient *sgiath de solas* : bouclier de lumière.

Jamais ils n'y étaient parvenus, pas plus qu'ils n'avaient repéré les fées et les *haints*, ces fantômes qui, ils en avaient la certitude, erraient dans les forêts. Toutefois, lors d'une aventure nocturne, au moment où même l'air retenait sa respiration, Ross aurait juré percevoir une présence ténébreuse, entendre bruissier ses ailes, voire humer son haleine fétide. Il avait senti, affirmait-il toujours, le souffle s'insinuer en lui. Dans sa panique d'adolescent, il avait quitté le cercle avec une telle hâte qu'il avait trébuché et s'était éraflé la paume de la main sur une pierre. Une unique goutte de sang était tombée à terre. Devenus hommes, ils riaient encore de cette nuit si lointaine et chérissaient ces souvenirs. Devenus hommes, ils avaient amené leurs femmes, puis leurs enfants, à la ferme pour une visite annuelle qui commençait au lendemain de Noël et se terminait au 2 janvier.

Leurs fils, accompagnés de leurs épouses, venaient de partir le matin pour Londres, où ils fêteraient la nouvelle année avec des amis et s'attarderaient quelques jours pour affaires. Seule la fille de Ross, Katie, enceinte de jumeaux, était restée à New York. Elle prévoyait d'accueillir



ses parents avec un dîner qui n'aurait jamais lieu. Mais en ce vivifiant dernier jour de l'année, Ross MacLeod se sentait aussi en forme et joyeux que l'enfant qu'il avait été. Il s'interrogea un instant sur le petit frisson qui lui parcourait l'échine, sur les corbeaux qui volaient et croassaient au-dessus du cercle de pierres, mais au moment où il écartait son inquiétude, le faisan mâle s'éleva dans les airs, en une myriade de couleurs sur le ciel pâle. Ross leva le calibre douze offert par son oncle pour son seizième anniversaire et suivit le vol de l'oiseau. Peut-être la base de sa paume, éraflée plus de cinquante ans auparavant, le picota-t-elle, puis palpita un instant. Pourtant... il appuya sur la détente. Lorsque le coup résonna dans l'air, les corbeaux crièrent, sans pour autant se disperser. Au contraire, l'un d'eux se précipita, comme pour attraper la proie abattue. L'un des hommes rit quand l'oiseau noir, lancé à pleine vitesse, se heurta au faisan en pleine chute. Le faisan mort atterrit juste au centre du cercle de pierres. Son sang macula le sol gelé. Rob posa une main sur l'épaule de son frère et les trois hommes sourirent tandis que le joyeux labrador de Hugh filait chercher le gibier.

— Vous avez vu ce fou de corbeau ? s'exclama Ross, qui esquissa un signe de tête incrédule, puis rit de nouveau. Il n'aura pas de faisan pour dîner.

— Mais nous, si, répliqua Hugh. Ça fait trois pour chacun, assez pour un festin.

Les hommes rassemblèrent leur gibier et Rob sortit rapidement une perche à selfie de sa poche.

— Toujours prêt.

Ils posèrent alors : trois hommes aux joues rougies par le froid, les yeux du bleu étincelant des MacLeod. Puis ils refirent le plaisant chemin de retour à la ferme.

Derrière eux, le sang de l'oiseau, comme chauffé par une flamme, imbibait peu à peu le sol gelé. La couche de givre s'amincit et se craquela sous le liquide frémissant.

Les chasseurs victorieux avançaient d'un bon pas entre les champs où

le seigle d'hiver s'agitait légèrement au vent, et les moutons qui broutaient sur une petite colline. L'une des vaches que Hugh gardait pour l'engraisser descendait nonchalamment.

Ross, satisfait, s'estimait béni de terminer une année et d'en entamer une autre à la ferme, en compagnie de ceux qu'il aimait. La fumée s'échappait des cheminées de la solide maison en pierre. À leur approche, les chiens, qui avaient accompli leur mission de la journée, partirent en avant pour jouer et se chamailler. Les hommes, qui connaissaient la musique, se dirigèrent vers un petit hangar. Millie, l'épouse de Hugh, femme et fille de fermier, refusait catégoriquement de vider et dépecer le gibier. Ils se mirent donc au travail, sur un plan que Hugh avait construit pour cette activité. Ils bavardaient tranquillement, évoquant la chasse et le repas à venir, pendant que Ross prenait un sécateur pour sectionner les ailes de l'un des faisans. Il le nettoya comme son oncle le lui avait appris, en coupant près du corps.

Certains morceaux seraient utilisés pour la soupe, et ils étaient déposés dans un sac en plastique épais à destination de la cuisine. D'autres partaient dans un autre sac pour être jetés. Rob leva une tête coupée en imitant des piaillements. Malgré lui, Ross rit en jetant un œil. Son pouce dérapa alors sur un os cassé.

— Merde, marmonna-t-il en posant l'index dessus pour arrêter le filet de sang.

— Ben alors, tu sais qu'il faut faire attention, se moqua Hugh.

— Oui, bon. C'est à cause de notre clown.

Quand il retira la peau de l'animal, le sang de l'oiseau se mêla au sien. Une fois leur tâche terminée, ils nettoyèrent la volaille vidée avec de l'eau glacée tirée du puits avant de l'apporter à la cuisine. Les femmes étaient réunies dans la grande cuisine de ferme dont l'air était imprégné des senteurs de pâtisserie et de la chaleur de l'âtre. Ross trouva le tableau si agréable qu'il en fut touché. Il déposa les oiseaux sur le large comptoir et prit sa femme dans ses bras, la faisant rire.

— Le retour des chasseurs.

Angie lui donna un baiser rapide et sonore. Millie, dont la tignasse rousse bouclée était rassemblée au sommet du crâne, hochait la tête avec approbation devant le gibier.

— Il y a de quoi rôtir pour notre fête et aussi pour le réveillon. Si on faisait des tourtes au faisan et aux noix ? Tu les aimes bien, Robbie, je me rappelle.

Il sourit et tapota la bedaine qui débordait par-dessus sa ceinture.

— Je ferais mieux de retourner en descendre quelques autres, histoire qu'il en reste pour tout le monde.

Sa femme Jayne lui planta un doigt dans le ventre.

— Comme tu comptes t'empiffrer, tu vas travailler avant.

— Ah ça, oui, approuva Millie. Hugh, allez chercher la grande table pour la mettre dans le grand salon, pour le réveillon, et mettez-y la nappe en dentelle de ma mère. Je veux les jolis chandeliers dessus. Et prenez les chaises supplémentaires dans le placard et installez-les.

— On pourra les installer n'importe comment, de toute façon, vous voudrez qu'on les change de place.

— Raison de plus pour vous y mettre, répliqua Millie qui se frotta les mains devant les volailles. Très bien, mesdames, chassons les hommes pour qu'ils se bougent et commençons de notre côté.

La famille heureuse se prépara un véritable festin et fit honneur aux faisans rôtis avec de l'estragon, farcis aux oranges, aux pommes, à l'échalote et à la sauge, sur un lit de carottes, de pommes de terre et de tomates. Les petits pois et le bon pain brun sorti du four accompagnaient le tout, sans oublier du beurre fermier.

En famille et entre vieux amis, ils apprécièrent le dernier repas de l'année avec deux bouteilles du Cristal que Ross et Angie avaient rapportées de New York spécialement pour l'occasion. Une petite neige tourbillonnait au-dehors pendant que tout le monde débarrassait et faisait la vaisselle, encore dans le bonheur du repas et tout à l'impatience de la fête à venir. Les bougies allumées, les feux crépitants, encore de la nourriture – fruit de deux jours de préparatifs – sur les tables, ainsi que

du vin, du whisky et du champagne. Du traditionnel cordial ainsi que des scones, du haggis et un assortiment de fromages pour Hogmanay, le réveillon à l'écossaise.

Certains voisins et amis arrivèrent en avance pour manger, boire et échanger les dernières nouvelles, pour taper des pieds en rythme avec les flûtes et les violons. La maison s'emplit de musique, de chants et de camaraderie, et la vieille pendule au mur sonna minuit. L'année mourut au dernier coup et le Nouvel An fut accueilli par des acclamations, des baisers et des voix qui entonnaient *Auld Lang Syne*. Ross avait Angie blottie contre lui et se tenait bras dessus, bras dessous avec son frère.

À la fin de la chanson, la porte d'entrée s'ouvrit en grand.

— Le premier entré ! s'exclama quelqu'un.

Ross regarda la porte, s'attendant à voir l'un des gars Frazier, ou peut-être Delroy MacGruder. Que des jeunes gens aux cheveux bruns et d'heureuse nature, comme l'exigeait la tradition : le premier à pénétrer dans la maison à la nouvelle année devait répondre à cette description pour porter bonheur. Mais tout ce qui entra fut le vent, les petits flocons de neige et le noir profond de la campagne. Ross, qui était le plus proche, s'avança lui-même vers la porte et sortit. Le froid qu'il ressentit, il le mit sur le compte de la rafale soudaine et de l'étrange silence qui régnait, en dehors du vent.

L'air retenait son souffle.

Avait-il entendu un bruissement d'ailes, aperçu une ombre allongée ? Là-bas, au cœur de l'obscurité ?

Avec un bref frisson, il retourna à l'intérieur, en homme qui ne connaîtrait jamais une autre fête et ne célébrerait jamais une nouvelle année, devenant ainsi le premier entré.

— Elle devait être mal verrouillée, dit-il en refermant la porte.

Encore glacé jusqu'aux os, Ross se dirigea vers les flammes pour y exposer ses mains. Une vieille femme était assise à côté de la cheminée, son châle bien serré autour d'elle, sa canne appuyée contre la chaise. Il savait que c'était l'arrière-grand-mère des petits Frazier.

— Je peux vous servir un whisky, madame Frazier ?

Elle lui attrapa la main avec une force surprenante, de la sienne, maigre et constellée de taches de vieillesse. Elle le vrilla de ses yeux sombres.

— C'est écrit depuis si longtemps que la plupart des gens ont oublié.

— Pardon ?

— Le bouclier devait être brisé, le tissu déchiré, par le sang de Tuatha de Danann. Ainsi s'annoncent la fin et le chagrin, la lutte et la peur. Le commencement et la lumière. Jamais je n'aurais cru être encore en vie pour y assister.

Ross posa son autre main sur la sienne avec douceur et indulgence. Certains prétendaient qu'elle était fée. D'autres estimaient qu'elle divaguait un peu. Mais le froid le piqua de nouveau, comme un aiguillon glacé à la base de sa colonne vertébrale.

— Ça commence par toi, enfant des anciens.

Les yeux de la vieille femme s'assombrirent, sa voix se fit plus grave, provoquant chez Ross MacLeod un nouveau frisson.

— Ainsi se réveillent à nouveau, entre la naissance et la mort du temps, les puissances assoupies depuis si longtemps. Ténèbres et lumières. Maintenant débute leur bataille sanglante. Et avec l'éclair et la douleur de l'enfantement d'une mère, vient celle qui ceint l'épée. Les tombes sont nombreuses, et la tienne, la première. La guerre est longue, et la fin n'est pas écrite.

La pitié se lisant sur son visage, elle ajouta, d'une voix plus frêle, les yeux de nouveau clairs :

— Mais il n'y a pas de reproche là-dedans, et les bonheurs surviendront lorsque des magyes longtemps restées dans l'ombre ressurgiront. La joie peut exister après les larmes. (Avec un soupir, elle lui pressa légèrement la main.) Je veux bien un whisky, merci.

— Bien sûr.

Ross se dit qu'il était bien bête d'être remué par ces paroles dénuées de sens, par ces yeux qui le sondaient. Mais il dut se calmer avant de lui

servir un verre – et un pour lui par la même occasion.

Le silence se fit dans la pièce lorsque de grands coups résonnèrent à la porte. Hugh alla ouvrir à l'un des petits Frazier – Ross n'aurait pu dire lequel c'était – qui fut accueilli par des applaudissements, sourire aux lèvres et miche de pain sous le bras. Et pourtant, l'heure de porter bonheur était venue et repartie. Toutefois, lorsque les derniers convives prirent congé à presque 4 heures du matin, Ross avait oublié son malaise. Peut-être avait-il un peu trop bu, mais c'était nuit de fête, et il n'avait qu'à tituber jusqu'à son lit. Angie se glissa à son côté quelques minutes après : rien ne l'empêchait de se démaquiller et de se passer sa crème de nuit.

— Bonne année, mon amour, murmura-t-elle après un soupir.

Il l'enlaça d'un bras dans le noir.

— Bonne année, mon amour.

Et il sombra dans le sommeil. Il rêva d'un faisan couvert de sang qui tombait à l'intérieur du petit cercle de pierres ainsi que de corbeaux aux yeux noirs qui tournoyaient en nuées assez serrées pour masquer le soleil. Il rêva de hurlements du vent semblables à ceux d'un loup, rêva d'un froid cinglant et d'une chaleur de plomb. De pleurs et de gémissements, de glas et de tintements qui retentissaient de plus en plus vite pour marquer le temps.

Puis un silence soudain et terrible.

Il se réveilla à midi largement passé, avec une migraine atroce et un estomac en piteux état. Comme il avait mérité cette gueule de bois, il se résigna à se lever, à se diriger tant bien que mal vers la salle de bains, où il fouilla la petite trousse de secours de sa femme pour trouver de l'aspirine.

Il en avala quatre avant de boire deux verres d'eau pour calmer sa gorge qui le démangeait. Il essaya de prendre une douche chaude, se sentit un peu mieux et s'habilla pour descendre. Dans la cuisine, les autres étaient rassemblés autour d'un brunch : œufs, bacon, scones et fromage. L'odeur plus que la vue de la nourriture lui retourna l'estomac.

— Mais voilà qu’il se lève ! lança Angie avec un sourire, avant de scruter son visage tout en rejetant en arrière ses cheveux qui lui arrivaient au menton. Tu n’as pas l’air en forme, chéri.

— C’est vrai, tu ne parais pas dans ton assiette, approuva Millie, qui se releva de table. Assieds-toi, je vais te préparer un bon thé.

— Plutôt une tisane de gingembre, pour ce qui le tourmente, recommanda Hugh. C’est la recette du lendemain de cuite.

— On a tous bu plus que de raison, dit Rob en avalant son thé à grandes goulées. Je me sens un peu dans les vapes aussi, mais ça m’a aidé de manger.

— Pour l’instant, je vais éviter.

Ross prit l’infusion que lui tendait Millie, murmura un merci et avala à petites gorgées.

— Je crois que je vais prendre l’air, pour m’éclaircir les idées, et me souvenir que je suis trop vieux pour boire presque jusqu’à l’aube.

— Parle pour toi.

Bien qu’un peu pâle aussi, Rob mordit dans un scone.

— J’aurai toujours quatre minutes d’avance sur toi.

— Trois minutes et quarante-trois secondes, protesta Ross.

Ross enfila des bottes en caoutchouc, puis un épais blouson. Il pensa à sa gorge toujours douloureuse et mit une écharpe, puis une casquette. Prenant le thé que Millie lui tendait dans un gros mug épais, il sortit dans la fraîcheur matinale. Il sirota le thé fort et brûlant en se mettant à marcher. Bilbo, le labrador noir, l’accompagna en réglant son rythme sur le sien. Ross marcha loin et se sentit plutôt mieux. Les lendemains de cuite, c’était vache, mais ça ne durait pas. Et il refusait de passer les dernières heures de son voyage en Écosse à râler d’avoir bu trop de vin et de whisky. Une gueule de bois ne pouvait gâcher une bonne promenade dans la campagne avec un chouette chien.

Il se retrouva dans le champ où il avait abattu le dernier faisan la veille. Là, il s’avança vers le petit cercle de pierres.

Était-ce son sang sur l’herbe pâle d’hiver, sous le manteau de neige ?

Était-il noir ?

Il ne souhaitait pas s'approcher, ne souhaitait pas voir. En se détournant, il perçut du mouvement. Le chien émit un grondement sourd et guttural ; Ross se tourna vers le petit bouquet de vieux arbres tordus au bord du champ. *Il y a quelque chose là-bas*, pensa-t-il avec un frisson. Il l'entendait bouger. Juste un chevreuil, se raisonna-t-il. Ou alors un renard. Peut-être un promeneur. Mais le chien montra les dents et hérissa le poil.

— Il y a quelqu'un ? cria Ross.

Mais il n'entendit que le vague bruit de mouvement.

— Le vent, conclut-il avec fermeté. Ce n'est que le vent.

Mais il savait, comme du temps où il était enfant, que ce n'était pas le vent. Il recula de plusieurs pas, scrutant les arbres.

— Allez, Bilbo. Viens, on rentre.

Il se détourna et se mit à s'éloigner d'un pas vif, pris d'un mauvais pressentiment. En jetant un regard en arrière, il vit que le chien n'avait pas bougé, toujours fermement campé sur ses pattes, la fourrure hérissée.

— Bilbo ! Au pied ! cria Ross en tapant dans ses mains. Tout de suite !

Le chien tourna la tête et, un instant, ses yeux furent presque sauvages. Puis il trotta vers Ross, la langue pendante, joyeux. Ross maintint une allure soutenue jusqu'à l'autre bout du champ. Il posa une main encore un peu tremblante sur la tête du chien.

— Très bien, on est tous les deux bêtes. On n'en reparlera jamais.

Son mal de tête s'était un peu atténué et son estomac semblait assez remis pour qu'il ose grignoter une tranche de pain grillé avec une nouvelle tasse de thé. Le pire devait forcément être passé. Il s'assit avec les autres hommes devant un match à la télé et s'assoupit, faisant de sombres rêves morcelés. La sieste le revigora et le simple bol de soupe qu'il avala au dîner avait un goût divin. Il fit ses bagages avec Angie.

— Je vais me coucher tôt, ce soir, déclara-t-il. Je suis un peu à plat.

— Tu as l'air... tout patraque, dit Angie en lui posant une main sur la joue. Et tu es peut-être un peu chaud.



— Je crois que je couve un bon rhume.

Il n'en fallut pas plus à Angie pour aller farfouiller dans la salle de bains, puis revenir avec deux cachets vert fluo et un verre d'eau.

— Prends ça et mets-toi au lit. C'est pour le rhume, le soir, donc ça aide à dormir aussi.

— Tu penses à tout, dit-il avant de les avaler. Dis aux autres à demain de ma part.

— Allez, dors.

Elle le borda, ce qui le fit sourire, et l'embrassa sur le front.

— Un peu chaud, oui.

— J'irai mieux après une bonne nuit de sommeil.

— Tu as intérêt !

Le lendemain matin, il crut bien que c'était oublié. Il ne pouvait prétendre s'être complètement remis, avec ce mal de tête qui persistait et ses intestins en vrac, mais il absorba un solide petit déjeuner : porridge et café noir bien fort. Une dernière promenade, puis le chargement de la voiture l'obligèrent à être un peu plus actif. Il embrassa Millie et donna l'accolade à Hugh.

— Passez à New York au printemps.

— Eh, pourquoi pas ? Notre Jamie peut se débrouiller seul ici pendant quelques jours.

— Vous lui direz au revoir de notre part.

— Vous pouvez compter sur nous. Il sera sans doute rentré sous peu, mais...

— On a un avion à prendre, compléta Rob, qui fit ses adieux à son tour.

— Ah, vous allez me manquer, s'écria Millie en embrassant les deux femmes. Bon voyage, portez-vous bien.

— Venez nous voir ! lança Angie en entrant dans la voiture. On vous aime !

Elle envoya un baiser tandis qu'ils s'éloignaient de la ferme MacLeod

pour la dernière fois.

Ils rendirent la voiture de location, transmettant ainsi le virus à l'employé et à l'homme d'affaires qui la loua à la suite. Ils contaminèrent le portier en lui laissant un pourboire. Avant d'arriver aux contrôles de sécurité, l'infection s'était propagée à au moins deux douzaines de personnes. Et le compte ne fit qu'augmenter dans le salon d'attente de la classe affaires où ils burent un Bloody Mary et se remémorèrent des moments de leurs vacances.

— C'est l'heure, Jayne.

Rob se leva, étreignit son frère et embrassa Angie sur la joue.

— À la semaine prochaine.

— Tiens-moi au courant pour le dossier Colridge, lui lança Ross.

— Je fais ça. Jusqu'à Londres, on n'en a pas pour longtemps. S'il y a quelque chose que tu dois savoir, tu l'auras déjà à ta descente d'avion à New York. Repose-toi pendant le vol. T'es encore pâle.

— Toi aussi, tu n'as pas tout à fait l'air dans ton assiette.

— Je vais me remettre, dit Rob avant d'attraper sa mallette et d'adresser à son jumeau un bref signe.

— On se voit de l'autre côté de l'océan, frangin.

Rob et Jayne MacLeod transportèrent le virus à Londres. Sur le chemin, ils le transmirent à des passagers en correspondance pour Paris, Rome, Francfort, Dublin et plus loin. À Heathrow, ce qui serait un jour connu comme la Calamité s'étendit à des voyageurs à destination de Tokyo, Hong Kong, Los Angeles, Washington et Moscou. Le chauffeur qui les déposa à leur hôtel, père de quatre enfants, le ramena chez lui et signa l'arrêt de mort de toute sa famille au dîner. La réceptionniste du Dorchester les accueillit gaiement, et elle était sincèrement joyeuse : elle partait le lendemain matin pour toute une semaine à Bimini. Elle emporta la Calamité avec elle. Ce soir-là, en prenant l'apéritif, puis le dîner avec leur fils, leur belle-fille, leur neveu et sa femme, ils

propagèrent la mort à d'autres membres de la famille, et l'ajoutèrent à un généreux pourboire au serveur.

Ce soir-là, attribuant sa gorge douloureuse, sa fatigue et son estomac vaseux à un virus attrapé auprès de son frère – ce en quoi il n'avait pas tort –, Rob prit un cachet contre les états grippaux en se disant qu'il serait rétabli le lendemain.

Pendant son vol au-dessus de l'Atlantique, Ross essaya de se plonger dans un livre, sans parvenir à se concentrer. Il passa à de la musique en espérant être bercé. À côté de lui, Angie s'était installée devant une comédie romantique aussi légère et pétillante que sa flûte de champagne. À mi-chemin, il se réveilla avec une violente quinte de toux. Angie se redressa aussitôt pour lui taper dans le dos.

— Je vais demander de l'eau, commença-t-elle.

Mais il secoua la tête et l'arrêta d'un geste. Il détacha sa ceinture en cafouillant et se hâta vers les toilettes. Les mains accrochées au lavabo, il cracha d'épaisses glaires jaunes qui brûlaient en quittant ses poumons peinant à respirer. Alors qu'il cherchait à reprendre son souffle, il se remit à tousser. Il pensa, bêtement, au film *La Folle Journée de Ferris Bueller*, où on parlait de cracher littéralement un poumon, tout en expectorant encore des mucosités et en vomissant faiblement. Alors, une douleur aiguë lui donna tout juste le temps de baisser son pantalon. Il eut l'impression de chier l'intégralité de ses intestins, la sueur perlant à son front. Assailli par une bouffée de chaleur, il posa une main sur la paroi et ferma les yeux tandis que son corps se vidait brutalement. Quand la douleur s'atténua et que les vertiges passèrent, il aurait pu pleurer de soulagement. Exténué, il se nettoya, se rinça avec le bain de bouche fourni, s'aspergea le visage d'eau fraîche. Là, il se sentit mieux. Il examina son visage dans le miroir et s'avoua qu'il avait les yeux un peu creusés, mais trouva sa tête moins inquiétante. Il avait dû expulser la saleté de virus qui se trouvait en lui. Lorsqu'il sortit, l'hôtesse principale lui jeta un regard préoccupé.

— Vous vous sentez bien, monsieur ?

— Je crois, fit-il, un peu embarrassé, avant de donner le change avec un clin d'œil et une blague. J'ai dû manger trop de haggis.

Elle rit avec obligeance, sans se douter qu'elle serait tout aussi violemment malade d'ici moins de soixante-douze heures.

Ross retourna à côté d'Angie, et se glissa sur le siège hublot.

— Ça va, chéri ?

— Moui, je pense que c'est bon, maintenant.

Après un examen attentif, elle lui frotta affectueusement la main.

— Tu as meilleure mine. Tu veux du thé ?

— Pourquoi pas.

Il sirota du thé et se trouva assez mis en appétit pour goûter un peu du poulet et du riz prévus au menu. Une heure avant l'atterrissage, il fut repris d'un accès de toux, de vomissements et de diarrhée, mais le jugea moins violent que le précédent. Il s'appuya sur Angie pour passer la douane, le contrôle des passeports et pour pousser le chariot de bagages jusqu'à l'endroit où leur chauffeur les attendait.

— Je suis ravi de vous revoir. Je vais prendre ça, monsieur Mac.

— Merci, Amid.

— Votre voyage s'est bien passé ?

— C'était superbe, répondit Angie alors qu'ils serpentaient dans la foule de l'aéroport Kennedy. Mais Ross ne se sent pas très bien. Il a attrapé un virus pendant le séjour.

— Je suis désolé de l'apprendre. Je vais vous ramener chez vous aussi vite que possible.

Pour Ross, le retour chez lui passa dans un flou d'épuisement : l'arrivée à la voiture, le chargement des bagages, la circulation à l'aéroport, le trajet vers leur jolie maison de Brooklyn, où ils avaient élevé leurs deux enfants. Encore une fois, il laissa Angie s'occuper des détails, reconnaissant qu'elle garde le bras autour de sa taille pour supporter un peu de son poids tout en le dirigeant dans l'escalier.

— Allez, direct au lit.

— Je suis d'accord, mais je veux me doucher d'abord. Je me sens...  
J'ai besoin d'une douche.

Elle l'aïda à se déshabiller, ce qui déclencha chez lui une vague de tendresse. Il posa la tête sur la poitrine de sa femme.

— Que ferais-je sans toi ?

— Je te déconseille de chercher à le découvrir !

La douche fut un délice et lui donna à croire avec certitude que le pire était passé. Quand il ressortit et vit qu'Angie avait débordé le lit et posé sur la table de nuit une bouteille d'eau, un verre de ginger ale et son téléphone, il sentit ses yeux lui piquer de gratitude. Elle baissa le store avec la télécommande.

— Bois un peu d'eau ou de soda pour ne pas te déshydrater. Et si tu ne vas pas mieux demain matin, ce sera le médecin, je t'avertis.

— Je vais déjà mieux, affirma-t-il.

Ce qui ne l'empêcha pas d'obéir : il avala une partie du ginger ale avant de se glisser avec bonheur dans le lit. Sa femme le borda et lui posa une main sur le front avec sollicitude.

— Tu as de la fièvre, c'est sûr. Je vais chercher le thermomètre.

— Plus tard... Laisse-moi dormir une heure ou deux, d'abord.

— Je suis juste là, en bas.

Il ferma les yeux et poussa un soupir.

— Juste besoin de dormir un peu dans mon lit.

Elle descendit, sortit un poulet découpé du congélateur et entreprit de passer les morceaux sous l'eau pour accélérer la décongélation.

Elle allait préparer une grosse marmite de soupe au poulet, son remède à tous les maux. Elle en voulait bien aussi, car elle-même était fourbue et avait déjà pris quelques cachets dans le dos de Ross : elle aussi avait mal à la gorge. Inutile de l'inquiéter alors qu'il se sentait si mal. De toute façon, elle était plus solide que Ross et vaincrait sans doute le virus avant que ça ne soit grave. Pendant qu'elle s'affairait, elle mit son téléphone sur haut-parleur pour appeler sa fille, Katie. Elles bavardèrent gaiement tandis qu'Angie se préparait un thé.

— Papa est par là, que je lui dise bonjour ?

— Il dort. Il a attrapé un truc le jour du Nouvel An.

— Oh, c'est pas vrai !

— Ne t'en fais pas. Je fais de la soupe au poulet. Il sera remis d'ici samedi, quand on viendra manger chez vous. On est trop impatients de vous voir, toi et Tony. Oh, Katie, j'ai trouvé des petites tenues adorables pour les bébés ! Et même un bon paquet de tenues adorables. Tu verras, un peu. Mais je dois y aller.

Parler lui brûlait affreusement la gorge.

— On se voit bientôt. Ne passe pas à la maison, et je ne plaisante pas. Ton père est sûrement contagieux.

— Souhaite-lui bon rétablissement de ma part et dis-lui de m'appeler quand il sera réveillé.

— Je le ferai. Je t'aime, ma puce.

— Moi aussi.

Angie alluma la télé de la cuisine pour se tenir compagnie, puis jugea qu'un verre de vin lui ferait plus de bien que le thé.

Elle mit le poulet, avec la carcasse, dans la marmite, puis alla faire un tour en haut pour voir son mari. Rassurée de l'entendre ronfler paisiblement, elle redescendit peler des carottes et des pommes de terre et hacher du céleri. Elle se concentra sur sa tâche, se laissant envelopper par les bavardages joyeux de la télé. Elle ignora résolument le mal de tête qui commençait à se dessiner derrière ses yeux. Si Ross se sentait mieux – et quelle fièvre il avait eue ! – elle le ferait venir au salon. Et elle allait se mettre en pyjama aussi, parce qu'elle n'était pas très en forme non plus ; ils se blottiraient ensemble devant la télé pour manger leur soupe au poulet. Elle fit la soupe machinalement, jetant la carcasse une fois qu'elle eut ajouté du goût, coupant de beaux morceaux de viande, ajoutant les légumes, les herbes, les épices et le bouillon de poulet qu'elle faisait elle-même. Elle mit le tout à mijoter et retourna en haut. Comme elle ne souhaitait pas déranger Ross, mais voulait rester près de lui, elle alla dans ce qui avait été la chambre de sa fille et servait désormais aux petits-

enfants lorsqu'ils venaient... Puis fila aux toilettes les plus proches pour vomir le riz qu'elle avait mangé dans l'avion.

— Bon sang, Ross, qu'est-ce que tu as ramassé comme saleté ?

Elle prit sa température dans l'oreille et quand le thermomètre bipa, elle regarda les chiffres affichés avec stupeur : 38,5.

— Voilà qui règle la question : plateaux-repas au lit pour tous les deux.

Mais pour l'instant, elle prit un anti-inflammatoire et alla se servir un verre de ginger ale avec des glaçons. Après s'être glissée en silence dans leur chambre, elle attrapa un sweat-shirt, un pantalon en flanelle, plus des chaussettes, car elle sentait des frissons arriver. De retour dans l'autre pièce, elle se changea, s'allongea, se couvrit du joli jeté de lit laissé à côté et s'endormit presque aussitôt.

Elle sombra dans des rêves d'éclairs noirs et d'oiseaux noirs, d'une rivière qui coulait rouge à torrents. Elle s'éveilla en sursaut, la gorge en feu et la tête comme une pastèque. Était-ce un cri ? Tout en essayant de se dépêtrer du jeté de lit, elle entendit un bruit sourd.

— Ross !

Quand elle bondit, la pièce se mit à tourner. Elle marmonna un juron et fonça dans la chambre, où elle cria à son tour. Par terre, à côté du lit, Ross était secoué de convulsions. Elle accourut et s'efforça de le faire basculer sur le côté. C'était le protocole, non ? Elle n'en était pas sûre à cent pour cent. Elle attrapa le téléphone resté sur la table de nuit et composa le numéro d'urgence.

— Il me faut une ambulance. De l'aide. Oh, mon Dieu. (Elle débita l'adresse à toute vitesse.) Mon mari, mon mari. Il a une attaque. Il est brûlant, vraiment brûlant. Il a vomi, et il y a du sang dedans.

— Un véhicule arrive, madame.

— Dépêchez-vous. Je vous en supplie, dépêchez-vous.

L'ambulancier Jonah Vorhies, âgé de trente-trois ans, sentit la soupe sur le feu et coupa le gaz avant d'emmener MacLeod sur un lit à roulettes avec sa collègue Patti Ann.

Celle-ci sauta au volant de l'ambulance et actionna la sirène pendant qu'il restait à l'arrière pour s'évertuer à stabiliser le patient, sous le regard de Mme MacLeod.

Elle tenait le coup. Pas d'hystérie. Il l'entendait presque ordonner à son mari de reprendre connaissance.

Mais Jonah savait reconnaître la mort quand il la voyait. Parfois, il la sentait. Il essayait de repousser cette intuition, car cela pouvait être un obstacle à son travail. Quelquefois, il devinait qu'un homme à peine effleuré dans la rue avait un cancer. Ou qu'un enfant qui courait à côté allait tomber de vélo l'après-midi même et écoper d'une fracture au poignet droit.

Il lui arrivait même de connaître le nom, l'âge et le lieu d'habitation de l'enfant. Cela pouvait être précis à ce point, et il en avait fait un jeu pendant un temps. Mais ça l'avait terrifié, et il avait arrêté.

Avec MacLeod, la certitude s'imposa vite et fort et refusa de se laisser refouler. Pire, elle vint avec une nouveauté : une vision. Lorsque lui et Patti Ann étaient arrivés, l'attaque avait cessé, mais tout en donnant des détails à sa collègue pour qu'elle les énumère à la radio, Jonah voyait le



patient dans son lit, se retourner et vomir sur le sol. Appeler à l'aide avant de tomber à terre et de se mettre à convulser.

Il vit vraiment son épouse se ruer dans la chambre, entendit son cri. Il assistait à tout, tout, comme si la scène était projetée sur grand écran.

Et le spectacle n'était pas du tout à son goût.

Une fois l'ambulance arrivée aux urgences, Jonah fit de son mieux pour éteindre cet écran, effectuer tous les gestes possibles pour tenter de sauver une vie dont il savait qu'elle était déjà condamnée.

Il énuméra en vitesse les constantes vitales, les détails des symptômes et des traitements d'urgence appliqués jusqu'ici, pendant que le Dr Rachel Hopman – une très belle femme qui lui plaisait beaucoup – accompagnait au plus vite le patient vers une salle de traitement.

Là, il rattrapa Mme MacLeod avant qu'elle ne puisse pousser la porte battante. Et lui lâcha le bras comme s'il s'était brûlé : elle était morte, elle aussi.

— Ross, dit-elle avant de pousser la porte.

— Madame MacLeod, vous devez rester là. Le Dr Hopman est une excellente praticienne. Elle va faire tout ce qui est en son pouvoir pour votre mari.

*Et pour vous, bientôt pour vous. Mais ça ne suffira pas.*

— Ross. Je dois le...

— Je vous propose de vous asseoir. Vous voulez du café ?

— Je... Non, répondit-elle en se posant une main sur le front. Non merci. Qu'est-ce qu'il a ? Que s'est-il passé ?

— Le Dr Hopman va trouver. Est-ce qu'on peut appeler quelqu'un pour vous accompagner ?

— Notre fils est à Londres, il ne rentre pas avant quelques jours. Ma fille... Mais elle est enceinte, elle attend des jumeaux. Il ne lui faut pas d'émotions fortes. Elle serait bouleversée. Ma copine Marjorie.

— Vous voulez que je l'appelle ?

— Je...

Elle regarda son sac à main serré entre ses doigts, qu'elle avait pris

par automatisme, de la même façon qu'elle avait enfilé son manteau et mis ses chaussures.

— J'ai mon téléphone.

Elle le prit, puis le regarda sans rien faire.

Jonah s'écarta et attrapa une infirmière au vol.

— Il faut quelqu'un pour s'occuper d'elle. Son mari est dedans, et c'est sérieux. Je pense qu'elle est malade aussi.

— Des gens malades, il y en a beaucoup ici, Jonah.

— Elle a de la température, je ne peux pas te dire combien. (En fait, si : 38,5 et en augmentation.) Le patient aussi. Je dois y retourner.

— Bon, bon, je vais l'examiner. Grave comment ? demanda l'infirmière en indiquant la salle.

Contre sa volonté, Jonah se tourna vers l'intérieur, où la femme qu'il n'avait pas osé aborder regardait l'heure et déclarait le décès.

— Vraiment grave, se contenta-t-il de répondre, s'échappant avant que Rachel ne sorte pour annoncer à Mme MacLeod la mort de son mari.

À l'autre bout de New York, dans un loft à Chelsea, Lana Bingham cria longuement son plaisir. Son cri se fit gémissement, son gémissement se fit soupir et elle desserra ses doigts crispés sur les draps, se soulevant pour enlacer Max dans sa jouissance.

Elle soupira encore, repue, détendue et appréciant le poids de son amant sur elle, son cœur tambourinant encore contre le sien. Elle passa une main lascive dans les cheveux bruns de Max. Il avait sans doute besoin d'une coupe, mais elle aimait quand ses cheveux avaient un peu de longueur, quand elle pouvait enrouler les mèches autour de ses doigts.

Six mois qu'ils avaient emménagé ensemble, songea-t-elle, et la vie à deux la comblait chaque jour un peu plus.

Bercée par les dernières retombées de son orgasme, elle ferma les yeux et poussa encore un soupir.

Puis cria lorsque quelque chose, quelque chose de sauvage et

merveilleux éclata en elle, à travers elle, sur elle. Plus fort que l'orgasme, plus profond, dans un mélange violent de plaisir et de surprise que jamais elle ne parviendrait à décrire. Comme une explosion de lumière, un éclair frappant son intériorité, une flèche enflammée vers son cœur qui s'illuminait dans tout son être. Elle aurait presque senti son sang rougeoyer.

Sur elle, toujours en elle, le corps de Max eut un soubresaut. Sa respiration s'entrecoupa et, pendant un instant, il durcit de nouveau.

Puis tout se calma, se lissa, s'apaisa jusqu'à n'être plus qu'un scintillement derrière ses yeux, qui disparut bientôt.

Max se redressa sur les coudes et la regarda à la lueur d'une douzaine de bougies.

— C'était quoi, ça ?

Encore un peu sonnée, elle souffla longuement.

— Je sais pas. La plus grande réplique orgasmique de la terre ?

Il rit et effleura ses lèvres.

— Il va falloir qu'on achète une autre bouteille du vin qu'on a ouvert ce soir.

— Une caisse, tu veux dire. Waouh. (Sous lui, elle s'étira en levant les bras, puis les rabaissa.) Je me sens trop bien.

— Et ça se voit. Ma jolie, jolie sorcière.

Ce fut au tour de Lana de rire. Elle savait comme lui qu'elle était, au mieux, une débutante. Et ça ne la dérangeait pas du tout de le rester, de s'essayer à de petits sortilèges et rituels de bougies, d'observer les fêtes.

Depuis qu'elle avait rencontré Max Fallon, à un festival du solstice d'hiver et qu'elle était tombée amoureuse de lui – et pas à moitié – avant Ostara, elle s'était efforcée de se consacrer plus sérieusement à l'Art.

Mais elle n'avait pas le déclic et, pour être honnête, connaissait peu de gens qui l'avaient. La plupart... ou plutôt, tous ceux qu'elle côtoyait aux fêtes, rituels et rencontres, étaient aussi des novices. Et certains avaient un petit grain, selon elle. D'autres encore étaient beaucoup trop obnubilés.

Quelques-uns pourraient même être dangereux, s'ils avaient vraiment des pouvoirs.

Et puis, il y avait Max.

Lui, il avait le truc. Il venait d'allumer de son souffle les bougies de la chambre, chose qui avait toujours beaucoup séduit Lana. Et s'il était vraiment concentré, il pouvait faire léviter de petits objets.

Une fois, il avait fait flotter une tasse de café depuis l'autre bout de la cuisine et l'avait posée juste devant elle.

Impressionnant.

Et il l'aimait. C'était le genre de magye qui importait à Lana plus que tout le reste.

Il l'embrassa encore avant de s'écarter d'elle. Et de prendre une nouvelle bougie.

Lana leva les yeux au ciel et poussa un soupir exagéré.

— Tu es toujours meilleure quand tu es détendue. (Il la détailla tranquillement.) Tu as l'air relax, là.

Confortablement allongée sur le lit, toute nue, les bras derrière la nuque, ses longs cheveux caramel étalés sur l'oreiller, elle souriait.

— Pour être plus relax, faudrait que je sois évanouie.

— Alors essaie, dit-il en lui déposant un baiser sur les doigts. Concentre-toi. La lumière est en toi.

Elle souhaitait que ce soit vrai, parce qu'il le voulait. Et comme elle détestait le décevoir, elle se redressa et secoua sa chevelure.

— D'accord.

Elle se prépara, ferma les yeux et respira plus profondément. Elle essaya, comme il avait tenté de le lui apprendre, de révéler la lumière qu'il pensait en elle.

Bizarrement, elle sentit quelque chose se mouvoir en elle et, surprise, elle ouvrit les yeux, souffla.

La mèche s'éclaira d'un coup.

Elle la regarda avec stupeur tandis que Max souriait.

— Tu vois ! déclara-t-il avec fierté.

— Je... Mais je n'ai même pas... (Jusque-là, elle était arrivée à allumer quelques bougies, après deux minutes de concentration acharnée.) Je n'étais même pas prête... C'est toi qui l'as fait.

Amusée et secrètement un peu soulagée, elle lui pointa un doigt sur le torse.

— Tu essaies de me donner confiance en moi, c'est ça ?

— Non, je n'ai rien fait, lui assura-t-il en posant sa main libre sur son genou nu. Je ne ferais pas ça, et je ne te mentirais jamais. C'était toi et rien que toi, Lana.

— Mais je... Tu n'as vraiment pas agi ? Et tu ne m'as même pas, je sais pas, fait la courte échelle ?

— Seulement toi. Réessaie.

Il souffla la bougie et la lui mit dans la main, cette fois.

Maintenant nerveuse, elle ferma les yeux – pour se calmer plus qu'autre chose. Mais lorsqu'elle pensa à la bougie, à l'allumer, elle sentit une poussée en elle. Quand elle rouvrit les paupières, il lui suffit d'imaginer la flamme et celle-ci apparut.

— Oh. Oh, là, là. Je l'ai vraiment fait ! s'exclama-t-elle.

Ses yeux, bleus comme un ciel d'été, reflétaient la lueur.

— Qu'as-tu ressenti ?

— C'était... comme si quelque chose se soulevait en moi. Se soulevait, se répandait, je ne sais pas trop. Mais Max, c'était naturel. Pas un grand éclair et une explosion. C'était comme... comme respirer. Et malgré tout, un peu flippant, tu vois. On garde ça entre nous, tu veux bien ?

Elle le regarda à travers la flamme.

Elle contempla son visage beau et poétique, avec des pommettes saillantes sous l'ombre de barbe, comme s'il avait passé une journée sans se raser.

Elle distingua la fierté et l'intérêt dans ses yeux, d'un gris pur à la lumière de la bougie.

— Ne le note pas, ni rien. En tout cas, pas avant qu'on soit sûrs que ce n'est pas une exception.

— Une porte s'est ouverte en toi, Lana. Je l'ai vu dans tes yeux, tout comme j'y avais lu le potentiel le jour où on s'est rencontrés. Même avant de t'aimer, je le voyais. Mais si tu veux que ça reste entre nous, aucun problème.

— Très bien.

Elle se leva et alla placer sa bougie à côté de celle de Max. C'était un symbole de leur unité, se dit-elle. Elle se retourna, la lueur de la bougie vacillant derrière elle.

— Je t'aime, Max. C'est ça, ma lumière.

Il se leva, agile comme un chat, la rapprocha de lui.

— Je n'imagine pas ce que ma vie serait sans toi. Tu veux encore du vin ?

— Il y a un sous-entendu ?

Il sourit et l'embrassa.

— Je pense à du vin, et à commander de quoi manger, parce que je meurs de faim. Ensuite, on verra pour les sous-entendus.

— Je suis partante pour le tout. Et je peux cuisiner.

— Je n'en doute pas, mais tu l'as fait toute la journée. Tu peux prendre ta soirée. On avait parlé de sortir...

— Je préfère rester là. Avec toi.

Et de loin.

— Génial. Tu es d'humeur pour quoi ?

— Surprends-moi, dit-elle en se tournant pour récupérer le pantalon noir et le tee-shirt qu'elle portait un peu plus tôt sous sa blouse de second de cuisine et qu'il lui avait enlevés quand elle était rentrée du restaurant.

— Après deux doubles services dans la semaine, je serai contente de rester à la maison, de manger un bout de n'importe quoi que quelqu'un d'autre aura préparé.

— C'est réglé, conclut Max en remettant le jean et le pull sombre qu'il portait avant, pour écrire dans le bureau. Je vais ouvrir le vin et te surprendre avec le reste.

— Je reviens tout de suite, promit Lana en se dirigeant vers le

placard.

Quand elle avait emménagé avec lui, elle s'était efforcée de limiter son espace à la moitié du placard, mais... Elle adorait les fringues et la mode. Et comme elle passait beaucoup de temps en blouse de cuisine et pantalon noir, elle se faisait plaisir en dehors du boulot.

Des vêtements de tous les jours pouvaient tout de même être jolis, voire un peu romantiques pour une soirée à la maison. Elle choisit une robe bleu marine aux volants rouges flottant juste au-dessous du genou. Et elle pouvait réserver elle aussi une surprise à Max, avec des dessous sexy, pour la partie sous-entendue de la soirée.

Elle s'habilla avant d'examiner son visage dans le miroir. L'éclairage tamisé était plutôt flatteur, mais... Elle posa les mains sur ses joues et le rehaussa par un petit trompe-l'œil, ce pour quoi elle était douée depuis l'adolescence.

Elle se demandait souvent si le charme qu'elle déployait dépendait plus de la vanité que d'un réel pouvoir.

Ce qui ne la dérangeait pas. Elle n'avait absolument pas honte d'être ou de se sentir plus jolie que puissante. Dans tous les cas, elle plaisait à Max.

Elle se préparait à sortir quand elle se rappela les bougies.

— Ne pas les laisser sans surveillance, marmonna-t-elle avant de se retourner pour les souffler.

Elle s'arrêta et réfléchit. Si elle était capable de les allumer, pouvait-elle aussi les éteindre ?

— C'est juste l'inverse, non ?

En le disant, en le pensant, elle pointa le doigt vers une bougie, dans l'intention de s'en approcher pour essayer.

Mais la flamme s'éteignait déjà.

— Ça alors...

Elle s'apprêtait à appeler Max, puis se dit qu'il allait s'emballer sur le sujet et qu'ils finiraient par pratiquer et étudier plutôt que de profiter de leur petit dîner tranquille.

Alors elle passa simplement d'une bougie à l'autre dans sa tête, jusqu'à ce que la pièce soit sombre. Elle ne pouvait expliquer ce qu'elle éprouvait, ni comment cette porte dont Max avait parlé s'était soudain ouverte.

Elle y réfléchirait plus tard.

Pour l'instant, elle voulait reprendre de ce vin.

Pendant que Lana et Max dégustaient leur vin – avec en amuse-bouche du brie fondu sur des tranches de baguette que Lana n'avait pu s'empêcher de confectionner – Katie MacLeod Parsoni entra en catastrophe dans un hôpital de Brooklyn.

Les larmes n'étaient pas encore là parce qu'elle refusait de croire son père mort et sa mère soudain malade au point d'être aux soins intensifs.

Une main posée sur son ventre, son mari enlaçant sa taille inexistante, elle suivit les indications pour trouver l'ascenseur vers le service.

— Ce n'est pas vrai. C'est une erreur. Je te dis, je l'ai eue au téléphone il y a quelques heures. Papa avait un rhume, un truc comme ça, et elle préparait une soupe.

C'était déjà ce qu'elle lui avait répété en boucle sur le trajet en voiture. Tony garda son bras autour d'elle.

— Ça va aller, déclara-t-il, comme s'il ne trouvait rien de mieux.

— C'est une erreur, décréta-t-elle encore une fois.

Mais, arrivée au bureau des infirmiers, elle ne put décrocher un mot. Rien ne lui venait. Dans la détresse, elle se tourna vers Tony, qui expliqua :

— On nous a prévenus que Angie, Angela MacLeod, avait été admise. C'est leur fille, Kathleen – ma femme.

— Je dois voir ma mère. Je dois la voir. (Quelque chose dans le regard de l'infirmière fit paniquer Katie.) Je dois voir ma mère ! Je veux parler au Dr Hopman. Elle a dit...

Katie fut incapable de prononcer les mots.

— C'est le Dr Gerson qui soigne votre mère, commença l'infirmière.



— Ce n'est pas lui que je veux voir, c'est ma mère ! Et je souhaite m'entretenir avec le Dr Hopman.

— Allons, Katie, il faut essayer de te calmer. Pense aux bébés.

— Je vais contacter le Dr Hopman, assura l'infirmière en sortant de derrière le bureau. Vous n'avez qu'à vous asseoir ici pour patienter. Vous êtes à combien ?

— Vingt-neuf semaines et quatre jours, répondit Tony.

Là, les larmes montèrent, lentement.

— Tu comptes aussi les jours, articula-t-elle avec peine.

— Mais bien sûr, ma chérie, bien sûr. On va avoir des jumeaux, annonça-t-il à l'infirmière.

— Ça promet d'être mouvementé.

L'infirmière sourit, mais quand elle leur tourna le dos, son visage redevint grave.

Rachel répondit au bipeur dès qu'elle le put... et évalua rapidement la situation en apercevant le couple. Elle allait avoir une femme enceinte en deuil sur les bras.

Malgré tout, elle estimait préférable d'être arrivée là avant Gerson. C'était un excellent interne, mais il pouvait se montrer brusque au point d'être impoli.

L'infirmière fit un signe de tête à Rachel, qui se prépara et s'avança vers les Parsoni.

— Je suis le Dr Hopman. Je suis navrée pour votre père.

— C'est une erreur.

— Vous êtes Katie ?

— Katie MacLeod Parsoni.

— Katie, commença Rachel avant de s'asseoir. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Votre mère aussi. Elle a appelé les secours et nous l'a amené aussi vite que possible. Mais il était trop malade.

Les yeux de Katie, du même vert sombre que ceux de sa mère, s'accrochaient à ceux de Rachel. La suppliaient.

— Il avait un rhume. Un petit virus. Ma mère lui faisait de la soupe

au poulet.

— Votre mère a pu nous donner quelques renseignements. Ils revenaient d'Écosse ? Mais vous n'avez pas fait le voyage avec eux ?

— Je dois me reposer.

— Ce sont des jumeaux, précisa Tony. Vingt-neuf semaines et quatre jours.

— Vous pouvez me préciser où en Écosse ?

— À Dumfries. Quelle importance ? Où est ma mère ? Je dois la voir.

— Elle est en isolement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Rachel répondit, le regard aussi calme et ferme que sa voix :

— C'est par précaution, Katie. Si elle et votre père ont contracté une infection ou se la sont transmise, nous devons éviter la contagion. Je peux vous laisser la voir quelques minutes, mais il faut vous préparer à un choc. Elle est très malade. Vous devez porter un masque et des gants, ainsi qu'une blouse de protection.

— Je m'en fiche, je dois la voir.

— Vous ne pourrez pas la toucher, ajouta Rachel. Et vous n'aurez que quelques minutes.

— J'accompagne ma femme.

— D'accord, mais avant, vous devez me donner tous les renseignements possibles au sujet de leur séjour en Écosse. Votre mère a dit qu'ils étaient rentrés aujourd'hui seulement, et qu'ils y étaient depuis le lendemain de Noël. Savez-vous si votre père était malade avant leur départ ?

— Mais non, il allait bien. On a fêté Noël. On va toujours à la ferme à cette période. Cette année, je ne pouvais pas voyager.

— Vous les avez eus au téléphone depuis ?

— Bien sûr, presque tous les jours. Je vous dis, ils allaient bien. Vous pouvez demander à mon oncle Rob, le frère jumeau de mon père. Ils étaient tous là-bas, et tout allait bien. Vous pouvez lui poser la question. Il est à Londres.

— Vous pouvez me donner son numéro ?

— Je vais le faire, proposa Tony en prenant la main de sa femme. Je me charge de tout ça, et je vous donnerai tous les renseignements nécessaires. Mais Katie a besoin de voir sa mère.

Une fois le couple en vêtements de protection, Rachel fit ce qu'elle put pour les préparer.

— Votre mère est traitée pour déshydratation. Elle a beaucoup de température et nous nous employons à la faire baisser.

Le docteur s'arrêta devant la chambre vitrée. C'était une femme aux traits fins, dont les boucles noires par ailleurs exubérantes étaient retenues en arrière. L'épuisement minait ses yeux chocolat, mais son ton restait alerte.

— Le plastique qui recouvre tout est destiné à protéger contre les infections.

Katie ne put que regarder à travers la vitre le film plastique étalé dans la pièce, puis la femme dans l'étroit lit d'hôpital.

*Comme une ombre de ma mère*, pensa-t-elle.

— Je viens de lui parler. Je viens de lui parler, dit Mme MacLeod, agitée.

Katie s'agrippa à la main de Tony et entra.

Les moniteurs bipèrent. Des pics et des ondes parcouraient les écrans. Un genre d'aspirateur d'air vrombissait comme un essaim d'abeilles. Par-dessus, elle entendit la respiration laborieuse de sa mère.

— Maman.

Angie ne bougea pas.

— Elle a reçu des calmants ?

— Non.

Katie se racla la gorge, puis s'exprima d'une voix plus forte et plus claire :

— Maman, c'est Katie. Maman.

Angie remua et gémit.

— Fatiguée, trop fatiguée. Faire la soupe. Pas d'école aujourd'hui,

vous n'irez pas à l'école. Mamounette, je veux mon pyjama mouton. Peux pas aller à l'école aujourd'hui.

— Maman, c'est Katie.

— Katie, Katie.

Sur l'oreiller, Angie agitait la tête d'un côté, puis de l'autre.

— Maman dit : « Katie, bloque la porte. Bloque la porte, Katie. »

Les paupières d'Angie frémirent, puis s'ouvrirent. Son regard brillant de fièvre parcourut la pièce.

— Ne le laisse pas entrer. Tu l'entends, qui fait du bruit dans les buissons. Katie, bloque la porte !

— Ne t'en fais pas, maman, ne t'en fais pas.

— Tu vois les corbeaux ? Tous les corbeaux en cercle.

Ce regard brillant et aveugle se posa sur Katie, et quelque chose qui ressemblait à sa mère s'y matérialisa.

— Katie. Ma petite fille.

— Je suis là, maman. Juste là.

— Papa et moi, on n'est pas au mieux de notre forme. On va prendre des plateaux-repas au lit devant la télé.

— C'est bien. (Les larmes se pressaient dans la gorge de Katie, mais elle articula les mots.) Tu te sentiras mieux bientôt. Je t'aime.

— Tu dois me tenir la main quand on traverse la rue. Il faut regarder des deux côtés, c'est très important.

— Je sais.

— Tu as entendu ? (Le souffle court, Angie se mit à chuchoter.) Il y a quelque chose qui fait du bruit dans les buissons. Qui regarde.

— Il n'y a rien, maman.

— Mais si ! Je t'aime, Katie. Je t'aime, Ian. Mes bébés.

— Je t'aime, maman, dit Tony, jouant le frère de Katie.

Et il le répéta, parce qu'il aimait vraiment sa belle-mère.

— On pique-niquera au parc tout à l'heure, mais... Ah non, la tempête arrive. Il vient avec la tempête. Des éclairs rouges, des brûlures et des plaies qui saignent. Fuyez ! (Elle se redressa d'un coup.) Fuyez !

Angie s'arrêta dans une violente quinte de toux qui projeta du mucus sur le rideau.

— Emmenez-la, ordonna Rachel en appelant l'infirmière.

— Non ! Maman !

Tony entraîna Katie hors de la chambre, malgré ses protestations.

— Je suis désolé, vraiment désolé, mais tu dois les laisser la soigner. Allez, dit-il, les mains tremblantes en l'aidant à retirer la blouse de protection. On doit enlever tout ça ici, tu te souviens ?

Il lui ôta ses gants, enleva les siens et les jeta. L'infirmière arriva au pas de course pour les assister.

— Vous devez vous asseoir, Katie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Tony ? Elle délirait complètement.

— Ça doit être la fièvre. (Il la dirigea, grelottant contre lui, vers les chaises.) Ils vont la lui faire baisser.

— Mon père est mort. Il est mort et je ne peux pas penser à lui. Je dois penser à elle. Mais...

— C'est vrai.

Il garda le bras autour d'elle, ramena sa tête sur son épaule et caressa ses boucles châtaines.

— Nous devons penser à elle. Ian va venir aussi vite que possible. Il est peut-être déjà en route. Il va avoir besoin de nous, surtout si Abby et les enfants ne peuvent pas venir avec lui, parce qu'il n'aura pas forcément trouvé assez de places sur un vol de retour.

Parler, juste parler, pensa Tony, et détourner les pensées de Katie de ce qui venait de se produire à l'intérieur de cet horrible rideau de film plastique.

— Tu te rappelles, il a envoyé un SMS pour dire qu'il avait pu avoir un petit avion pour Dublin, et qu'il avait un vol pour New York depuis là-bas. Tu te souviens ? Et il cherche à faire partir Abby et les enfants de Londres aussi vite que possible.

— Elle t'a pris pour Ian. Elle t'aime, Tony.

— Je sais, ça va, je sais.

— Je suis désolée.

— Oh, Katie, voyons.

— Non, je suis désolée. J'ai des contractions.

— Attends, quoi ? Combien ?

— Je sais pas, je sais pas, mais j'en ai. Et je me sens...

Quand elle chancela sur la chaise, il la prit dans ses bras et se releva, tenant sa femme et leurs bébés, sentant le monde s'effondrer sous ses pieds. Et il appela à l'aide.

Katie fut emmenée dans une chambre et, après une heure tendue, les contractions s'arrêtèrent. On lui prescrivit du repos et on la garda en observation à l'hôpital. Après un tel cauchemar, cette nouvelle épreuve les laissa tous deux épuisés.

— On va faire une liste de ce qu'il te faut à la maison et je vais aller te chercher ça. Je vais rester ici ce soir.

— J'arrive pas à réfléchir.

Malgré des yeux douloureux, Katie ne réussissait pas à les fermer.

Il lui prit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Je vais faire vite. Et tu dois bien te reposer, comme t'a dit le docteur.

— Je sais, mais... Tony, tu pourrais juste aller voir ? Si ma mère va mieux ? Je ne pourrai pas me reposer avant de savoir.

— D'accord, mais ne t'avise pas de te lever et de danser la gigue pendant que je suis parti.

Elle arriva à produire un pâle sourire.

— Je le promets solennellement.

Il se leva et vint l'embrasser sur le ventre.

— Et vous deux, vous restez sagement où vous êtes. Les enfants alors, toujours pressés !

En sortant, il prit appui sur la porte, luttant contre le besoin insistant de s'effondrer. C'était Katie qui était forte, se dit-il. Mais maintenant, il devait l'être. Et il le serait.

Il erra dans le labyrinthe de l'unité de soins intensifs, trouva la porte

menant à la salle d'attente, les admissions, les ascenseurs. Il soupçonnait que Katie allait devoir rester assez longtemps pour qu'il puisse apprendre à se repérer.

À l'ascenseur, il vit sortir une jolie femme noire plutôt petite, en blouse blanche et baskets. Il retrouva ses esprits.

— Docteur Hopman, l'interpella-t-il.

— Monsieur Parsoni, comment va Katie ?

— Appelez-moi Tony. Elle essaie de se reposer. Tout est en ordre. Pas de contractions durant la dernière heure et les bébés vont bien tous les deux. Elle va rester ici pour la nuit, et sans doute quelques jours de plus. Elle demande comment va sa mère, alors je venais aux nouvelles.

— Si on allait s'asseoir là-bas ?

Tony travaillait dans les magasins de sport de sa famille depuis l'enfance, et dirigeait désormais le plus important. Il savait lire à travers les gens.

— Non.

— Je suis vraiment désolée, Tony. (Elle le prit par le bras et le guida vers les chaises.) J'ai dit au Dr Gerson que je descendrais, mais je peux le faire venir, si vous préférez lui parler.

— Non, je ne le connais pas, c'est pas le problème. (Il s'affaissa et se prit la tête entre les mains.) Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas ce qui se passe. Pourquoi ils sont morts ?

— Nous faisons des analyses pour identifier la nature de l'infection. Nous pensons qu'ils l'ont contractée en Écosse, puisque votre beau-père avait des symptômes avant son retour ici. Katie disait qu'ils étaient dans une ferme à Dumfries ?

— Oui, la ferme familiale, celle d'un cousin. Un endroit super.

— Un cousin ?

— Oui, Hugh MacLeod. Et Millie. Mon Dieu, il faut que je les mette au courant. Que je le dise à Rob, à Ian. Et Katie, qu'est-ce que je lui dis ?

— Je vais vous chercher un café ?

— Non, merci. Ce que je voudrais, c'est un verre bien tassé, mais...

Il devait être fort, se souvint-il, et il essuya ses larmes avec la base de ses paumes.

— Un Coca, ça ira.

Lorsqu'il se leva, elle lui posa une main sur le bras.

— Je vais vous le chercher. Un normal ?

— Oui.

Devant le distributeur, Rachel sortit des pièces de monnaie. Une ferme... Des cochons, des poules... Peut-être une forme de grippe porcine ou aviaire ?

Ce n'était pas son domaine, mais elle allait trouver des informations et les transmettre. Elle apporta le soda à Tony.

— Si vous me donnez le moyen de contacter Hugh MacLeod et le frère de Ross MacLeod, ça pourrait nous être utile.

Elle nota tous les contacts dans son téléphone. Le cousin, le jumeau, le fils, même les neveux que Tony lui proposa.

— Prenez mon numéro, dit-elle en l'ajoutant au répertoire de Tony. S'il y a quelque chose que je peux faire, appelez-moi. Vous pensez rester auprès de Katie, ce soir ?

— Oui.

— Je vais arranger ça pour vous. Je suis désolée, Tony. Vraiment désolée.

Il expira longuement.

— Ross et Angie, c'était... Je les aimais comme mes propres parents. C'est réconfortant de savoir qu'ils étaient avec quelqu'un de bien, qui prend les choses à cœur, vous voyez, à la fin. Ça aidera Katie de le savoir aussi.

Il retourna à la chambre de Katie, lentement, en se trompant même délibérément de couloir une fois pour s'accorder plus de temps.

Quand il entra, elle était allongée, les yeux au plafond, les mains refermées sur son ventre comme pour mieux protéger les bébés et les garder à l'intérieur. Il sut aussitôt ce qu'il devait faire.

Pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontrée, il lui mentit.



— Comment va maman ?

— Elle dort. Je te conseille d'en faire autant. (Il l'embrassa.) Je vais filer chez nous et te prendre quelques affaires. Et comme la bouffe est sûrement infâme ici, je vais nous prendre des lasagnes chez *Carminé's*. Les enfants ont faim. (Il lui caressa le ventre.) Et il leur faut de la viande.

— D'accord, tu as raison. Tu es mon roc, Tony.

— Tu as toujours été le mien. Je serai de retour avant que tu aies vu que j'étais parti. Pas de grosse fête en mon absence, hein.

Les yeux de Katie brillèrent et son sourire flancha. Mais elle avait toujours été forte.

— J'ai déjà commandé les strip-teaseurs.

— Dis-leur de te changer les idées jusqu'à ce que je revienne, alors.

Il sortit et se traîna vers sa voiture. Il commença à neiger, en minuscules tourbillons qu'il sentait à peine. Il se glissa dans la fourgonnette qu'il avait achetée à peine deux semaines plus tôt, en prévision de l'arrivée des jumeaux.

Posant la tête sur le volant, il pleura son cœur brisé.

Dès la fin de la première semaine de janvier, le décompte des morts dépassait le million. L'OMS déclara qu'il s'agissait d'une pandémie se propageant à une vitesse sans précédent. Le Centre de contrôle et de prévention des maladies l'identifia comme une nouvelle forme de grippe aviaire, qui se transmettait par contact d'humain à humain.

Mais personne ne pouvait expliquer pourquoi les animaux testés ne montraient aucun signe d'infection. Pas un des poulets, dindes, oies, faisans ni cailles – confisqués ou capturés dans un rayon de cent kilomètres autour de la ferme MacLeod – ne révéla une infection.

Les humains, en revanche – la famille MacLeod en Écosse, leurs voisins, les villageois – mouraient par dizaines.

Ce détail, l'OMS, le Centre de contrôle et de prévention des maladies et l'Institut national de santé le gardaient bien au secret.

Dans la course aux vaccins, la distribution prit des tours complexes et affolants. Les retards incitèrent aux émeutes, aux pillages et à la violence.

Ce qui importait peu, car les vaccins se révélèrent aussi inefficaces que les potions miracles qui se vendaient comme des petits pains sur Internet.

Sur toute la planète, les gouvernements appelaient au calme et à l'ordre, promettaient de l'aide et des mesures.

Avec les instructions pour limiter les contacts, les écoles arrêtaient

d'accueillir les enfants, d'innombrables entreprises fermèrent leurs portes. Les ventes de masques chirurgicaux, de gants et de médicaments contre la grippe, sur ordonnance ou sans, de Javel et de désinfectants, atteignirent des sommets.

Rien de tout cela n'améliora la situation. Tony Parsoni aurait pu le leur dire, mais il était mort sur le même lit d'hôpital que sa belle-mère, moins de soixante-douze heures après elle.

Quant au film plastique, aux gants de latex ou aux masques chirurgicaux, la Calamité se riait d'eux et répandait joyeusement son poison.

La deuxième semaine de cette nouvelle année, les décès avaient dépassé les dix millions et ne faisaient pas signe de ralentir. Bien que sa maladie n'ait pas été rapportée par les médias et que sa mort soit restée secrète pendant presque deux jours, le président des États-Unis succomba.

Les chefs d'État tombaient comme des dominos. Malgré des précautions extrêmes, ils se révélaient aussi vulnérables que le sans-abri, le fidèle à son Église, l'athée, le prêtre et le pécheur.

Dans la vague qui atteignit la ville de Washington, lors de la troisième semaine, plus de soixante pour cent du Congrès se retrouva mort ou mourant, tout comme deux milliards d'autres personnes dans le monde entier.

Avec le gouvernement en proie au chaos, de nouvelles craintes d'attaques terroristes s'embrasaient. Mais les terroristes, comme les autres, étaient occupés à trépasser.

Les villes se transformèrent en zones de guerre, avec des forces de police toujours plus clairsemées pour combattre des survivants qui voyaient la fin de l'humanité comme une occasion pour le sang et la violence. Ou le profit.

Les rumeurs ne manquaient pas à propos d'étranges lueurs ondoyantes, de personnes aux capacités étonnantes qui guérissaient les brûlures sans baume ou allumaient des feux dans des barils, sans le

moindre carburant, pour se réchauffer. Ou pour le seul plaisir de voir les flammes s'élever. Certains prétendaient avoir vu une femme entrer dans un mur, d'autres juraient avoir aperçu un homme qui soulevait une voiture d'une main. Ainsi qu'un autre qui avait dansé la gigue à largement trente centimètres du sol.

Les vols commerciaux cessèrent au cours de la deuxième semaine, dans le vain espoir de stopper ou d'endiguer l'épidémie. La plupart de ceux qui avaient fui avant l'interdiction de voyager, quittant leur maison, leur ville, ou même leur pays, moururent autre part.

D'autres optèrent pour rester là, faisant des réserves dans leurs maisons et appartements, voire dans les immeubles de bureaux. Ils verrouillaient portes et fenêtres, et postaient souvent des gardes armés à l'entrée.

Et ils connaissaient ainsi le confort de mourir dans leur lit.

Ceux qui s'enfermaient et survivaient s'accrochaient aux informations de plus en plus sporadiques, espérant le miracle.

Mais lorsqu'on arriva à la troisième semaine, les nouvelles étaient aussi précieuses que des diamants, et bien plus rares.

Arlys Reid ne croyait pas aux miracles, mais elle croyait au droit du public de savoir. Grâce à son travail de journaliste de fin de nuit sur une chaîne locale de l'Ohio, où elle faisait surtout des reportages agricoles, plus quelques couvertures de fêtes et festivals, elle était devenue reporter d'une chaîne secondaire à New York.

À défaut d'occasions de traiter des sujets de fond, elle avait gagné en popularité.

Arrivée à trente-deux ans, elle visait toujours les informations nationales. Elle ne s'était pas attendue à les récolter par défaut. Le présentateur de *The Evening Spotlight*, une voix constante et sobre qui avait tenu pendant deux décennies de crises mondiales, vint à manquer dès la première semaine de la pandémie. Une par une, dans l'ordre des remplaçants, vinrent la mort, la fuite, ou dans le cas de celle qui avait précédé Arlys, une crise de larmes à l'antenne.

Tous les matins, quand Arlys se réveillait dans son petit immeuble presque vide à quelques rues du studio, elle faisait le bilan.

Pas de fièvre, de nausée ou de crampes, pas de toux, pas de délires. Ni de capacités étranges, même si elle ne croyait pas aux rumeurs.

Elle mangeait à partir de ses maigres réserves. Souvent des céréales sans rien, car le lait était devenu quasiment introuvable, à moins de supporter la poudre, et Arlys n'aimait pas.

Elle se mit en tenue de course : elle avait compris qu'il pouvait être nécessaire de courir, même en plein jour, même sur quelques centaines de mètres. Elle passa sa sacoche en bandoulière. À l'intérieur, elle avait un calibre .32 trouvé dans la rue. Elle verrouilla sa porte et sortit.

Sur le trajet, si elle ne se sentait pas spécialement menacée, elle prenait des photos avec son téléphone. Il y avait toujours quelque chose à rapporter. Un nouveau cadavre, une nouvelle voiture brûlée, une nouvelle vitrine cassée. Sinon, elle gardait une bonne allure.

Elle se maintenait en bonne forme et elle était capable de piquer un sprint en cas de besoin. La plupart du temps, le matin, les rues gardaient un calme surréaliste : elles étaient vides en dehors de voitures abandonnées réduites à l'état de ruines. Ceux qui erraient dans la nuit à la recherche de sang étaient retournés dans leur trou avec le jour, comme des vampires.

Arlys passa par la porte latérale, car Tim, de la sécurité, lui avait remis tout son trousseau de clés et de badges avant de disparaître. Elle utilisait toujours l'escalier, car ils avaient eu plusieurs coupures de courant. Monter ces cinq étages remplaçait un peu ses cinq heures hebdomadaires au club de sport.

Elle ne se laissait plus impressionner par le silence qui régnait dans le bâtiment. La salle du personnel et le restaurant avaient encore du café. Avant de lancer une cafetière, elle moulait des grains supplémentaires qu'elle remportait dans un sac plastique. Seulement la dose d'un jour chaque fois. Après tout, elle n'était pas la seule à venir encore au travail et à avoir besoin d'un coup de fouet.

Parfois, Tit'Fred, la stagiaire enthousiaste qui, comme Arlys, continuait de se présenter tous les jours, renflouait le stock. Arlys ne demandait jamais où cette petite rousse ultra-dynamique trouvait les grains de café, les boîtes de Snickers ou les gâteaux secs Little Debbie.

Elle se contentait d'apprécier cette générosité.

Ce jour-ci, elle remplit son thermos de café et se décida pour un petit roulé au chocolat.

Emportant le tout, elle se rendit à la salle de rédaction. Elle aurait pu s'attribuer un bureau parmi tous ceux qui étaient disponibles désormais, mais elle préférait l'ouverture de la grande salle.

Elle actionna l'interrupteur, regarda les lumières clignoter au-dessus des bureaux vides, des écrans vierges et des ordinateurs silencieux.

Elle essayait de ne pas trop penser au jour où elle appuierait et que rien ne se produirait.

Comme toujours, elle s'installa à la table qu'elle s'était choisie, croisa les doigts et mit en marche l'ordinateur. Dans son immeuble, le wi-fi avait déclaré forfait deux semaines plus tôt, mais il fonctionnait encore aux studios.

Insupportablement lent, avec des coupures fréquentes, mais il fonctionnait. Elle cliqua pour se connecter, se servit son café et se rassit pour attendre – les doigts toujours croisés.

— Et nous allons vivre une journée de plus, déclara-t-elle tout haut quand la page d'accueil s'afficha.

Elle cliqua sur ses e-mails, but quelques gorgées et attendit qu'ils apparaissent. Comme elle le faisait plusieurs fois par jour, elle espéra un message de ses parents, de son frère, des amis qu'elle avait laissés dans l'Ohio. Elle n'avait pas pu communiquer par téléphone depuis plus d'une semaine. La dernière fois qu'elle avait pu contacter ses parents, sa mère lui avait dit qu'ils allaient bien, mais d'une voix faible et éraillée.

Et puis plus rien. Les appels ne passaient pas. SMS et e-mails restaient sans réponse.

Elle envoya un nouveau message groupé :

Merci de me répondre. Je regarde mes e-mails plusieurs fois par jour. Vous pouvez me téléphoner sur mon portable, il marche encore. J'ai besoin de savoir comment vous allez. N'importe quoi sur vous et où vous vous trouvez. Je commence à vraiment m'inquiéter. Melly, si tu reçois ces lignes, je t'en supplie, va prendre des nouvelles de mes parents. J'espère que tu te portes bien, ainsi que ta famille.

Arlys

Elle appuya sur le bouton d'envoi et, comme elle ne pouvait rien faire d'autre, elle repoussa ses pensées dans un recoin de son esprit et se mit au travail.

Elle consulta le *New York Times*, le *Washington Post*. Les articles étaient clairsemés, mais elle pouvait encore trouver de la matière.

L'ancien secrétaire d'État – désormais président, selon l'ordre de succession prévu – avait échangé via visioconférence avec le secrétaire à la Santé, le nouveau directeur du Centre de contrôle et de prévention des maladies (dont le prédécesseur était mort au bout de neuf jours de pandémie) et la nouvelle directrice de l'OMS. Elizabeth Morrelli succédait à Carlson Track, qui avait succombé. Les questions concernant sa mort n'avaient pas été résolues.

Arlys remarqua l'annonce de Morrelli : grâce à un effort planétaire, un nouveau vaccin pour combattre le virus H5N1-X serait distribué d'ici à une semaine.

*Marrant, c'est ce qu'avait prétendu Track il y a dix jours. Des conneries proférées depuis un bunker hermétique, ça reste des conneries.*

Elle parcourut un article sur un groupe de gens dans une école primaire du Queens qui rassemblaient de la nourriture, de l'eau et autres denrées, et tiraient sur ceux qui essayaient d'entrer.

Cinq morts, dont une femme avec un bébé de dix mois.

À l'opposé, une église dans une banlieue du Maryland distribuait couvertures, rations de survie, bougies, piles et divers produits de

première nécessité.

On rapportait des meurtres, des suicides, des viols, des mutilations. Plus quelques actes d'héroïsme et de simple gentillesse.

Bien entendu, les histoires insensées de ceux qui affirmaient avoir vu voler des créatures aux ailes lumineuses ne manquaient pas. Un autre article évoquait un homme qui en aurait empalé un autre à coups de flèches enflammées sorties de ses doigts.

Elle lut des comptes rendus de militaires qui transportaient des volontaires estimés immunisés dans des bâtiments fermés pour y être testés. Où ça ? se demanda Arlys. Des communautés entières mises en quarantaine, des enterrements de masse, des blocus, un cocktail Molotov lancé sur la pelouse de la Maison-Blanche.

Le Révérend Jeremiah White, un prêtre fanatique, affirmait que la pandémie résultait de la colère de Dieu envers un monde sans religion et proclamait que les vertueux ne survivraient qu'en venant à bout des pécheurs. Son dernier cri était : « Ils sont parmi nous, mais ne sont pas nous. Ils viennent de l'enfer et doivent retourner au feu ! »

Arlys prit des notes et regarda d'autres sites. Chaque jour de moins en moins nombreux à publier.

Après avoir jeté un œil à sa montre, elle ouvrit Skype pour se mettre en relation avec une source qu'elle estimait plus fiable que toute autre.

— Salut, Chuck.

Il lui envoya un sourire de ses lèvres proéminentes en apparaissant. Ses cheveux partaient dans tous les sens, tignasse blanche à la Billy Idol autour d'un visage très expressif.

— Salut, Arlys l'Admirable ! Toujours cinq sur cinq ?

— Oui, et toi ?

— En bonne santé, physique et mentale. Tu as encore perdu des collègues ?

— Je ne sais pas pour l'instant. Je n'ai vu personne aujourd'hui. Bob Barrett n'a toujours pas reparu. Lorraine Marsh a pété un câble hier.

— Ouais, je regardais.



— Je vais reprendre son bulletin de l'après-midi, parce que je ne la vois pas revenir. On a encore des membres dans l'équipe. Carol est dans la cabine et Jim Clayton vient tous les jours depuis une dizaine de jours. C'est assez surréaliste quand le directeur des programmes remplace l'éclairagiste ou les autres techniciens. Et Tit'Fred nous ravitaille toujours, écrit des papiers, fait du direct.

— Elle est toute mignonne. Pourquoi tu m'arranges pas un truc avec elle ?

— Avec plaisir. Donne-moi ton adresse, je te l'amène.

Il lui adressa de nouveau le même sourire.

— J'aimerais bien, mais les murs ont des oreilles. L'air, même. Ton hacker sympa du coin a besoin de sa Batcave.

— Batman n'est pas sympa, c'est un fou brillant. Et Spider-Man n'a pas d'autre.

Il répondit par un rire caquetant.

— Encore une raison pour que je t'idolâtre. Tu peux m'en apprendre sur les super-héros. Quel est ton article préféré du matin ?

— Celui sur la femme nue qui se balade à dos de licorne dans SoHo.

— Oh, purée, j'aimerais bien voir une femme nue, avec ou sans licorne. Ça fait un moment.

— Je ne me déshabillerai pas pour toi, Chuck. Même pas pour les infos que tu vas me donner.

— On est potes, Arlys. Entre potes, on n'a pas besoin de se mettre à poil.

— Alors, les infos ?

Son sourire s'effaça.

— Tu as eu le topo du jour ?

Le *Times* et le *Post* fournissaient tous deux une estimation des morts signalées.

— On a dépassé le milliard de cinq millions, trois cent vingt-deux mille quatre cent seize.

— C'est le décompte officiel pour les médias. En vrai, il s'élève à plus

de deux.

Son cœur eut un soubresaut.

— Plus de deux milliards ? Où tu as eu ces chiffres ?

— Je garde mes sources pour moi, mais ces chiffres sont réels, Arlys. Ça monte beaucoup plus vite que ne le disent les gens qui doivent s'occuper de ce merdier.

— Mais... au secours, Chuck, c'est presque un tiers de la population mondiale ! Un tiers de la population mondiale exterminé en quelques semaines ? (Le cœur au bord des lèvres, elle nota le nombre.) Et ça ne prend pas en compte les meurtres, les suicides, les gens tués dans des accidents, des incendies, piétinés par la foule...

— Ça ne va faire qu'empirer, Arlys. Dans la saga du POTUS<sup>1</sup> tournant, Carnegie n'est plus dans la partie.

— C'est-à-dire ?

— Mort. (Chuck se frotta les yeux, d'un bleu pâle au milieu de ses taches de rousseur.) La nouvelle présidente a prêté serment à 2 heures du matin. C'est la secrétaire à l'Agriculture : ceux qui étaient placés avant elle avaient déjà été fauchés par la Calamité. C'est la fille de ferme qui va diriger ce qui reste de notre monde libre, putain ! Mais si tu le racontes, les hautes autorités vont venir défoncer ta porte.

— C'est sûr. Si je décide de diffuser l'info, je détruirai l'ordi, comme tu m'as dit. Agriculture... (Elle parcourut ses notes.) Elle était huitième sur la liste.

Tout en parlant, elle raya ceux qui étaient entrés et vit qu'elle en avait déjà biffé plusieurs au-dessous.

— Si elle ne tient pas, on passe au secrétaire aux Finances, et ensuite, il ne reste plus personne.

— Ma p'tite puce, le gouvernement est mort. Pas seulement ici, mais dans tous les coins. Manière extrême de se débarrasser des dictateurs, mais ça marche. Corée du Nord, Russie...

— Attends. Kim Jong-un est mort ? Quand ça ?

— Il y a deux semaines. On dit qu'il est en vie, mais c'est de l'intox.

Tu peux me croire. Enfin, ce n'est pas ça, le plus gros buzz. Le virus a muté, Arlys. Carnegie, notre POTUS d'un jour ? Enfin, trois. Il a eu des plaies sur tout le corps – et dans des orifices délicats – avant de montrer les symptômes attendus de la Calamité. Il était enfermé hermétiquement, sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, testé trois fois par jour, et il a quand même succombé.

— Si ça a muté...

— On revient au grand tableau du nombre de victimes. Ça ne va pas s'arrêter à deux milliards. Mais voilà le coup de tonnerre. Ils n'ont pas la moindre idée de ce que c'est. L'histoire de la grippe aviaire, c'est de la grosse connerie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ils ont identifié le type. Le patient zéro...

— De la connerie, je te dis. Le mec de Brooklyn, peut-être. Mais la Calamité, ce n'est pas une grippe aviaire. Les oiseaux ne sont pas infectés. On en teste, des poulets et des faisans, et tout un tas de nos amis à plumes : nada. Quant aux animaux à quatre pattes, ils se portent comme des charmes. Ce sont seulement les humains.

Malgré sa gorge serrée, Arlys parvint à demander :

— Guerre bactériologique ? Terrorisme ?

— Aucune info là-dessus, et tu peux te dire qu'ils ont cherché. On sait pas ce que c'est, mais personne n'a jamais vu ça avant. Ce qui reste des instances dirigeantes ? Elles mentent, elles s'accrochent au principe de ne surtout pas créer de panique. Mais merde, la panique est là.

— S'ils ne peuvent pas identifier le virus, ils ne peuvent pas mettre au point de vaccin.

— T'as tout compris. Ils ont d'autres projets, et qui n'inspirent pas confiance. J'entends des rumeurs de rafles par des militaires : ils iraient chercher des personnes asymptomatiques – pour l'instant – chez eux, et les emmèneraient dans des endroits comme Raven Rock ou Fort Detrick. Ils ont mis en place des barrages et ils sillonnent les quartiers, ils en bouclent certains. Si tu as l'intention de partir de New York, fais-le vite.

— Mais qui donnerait les informations ? (Malgré tout, elle sentit son estomac se nouer.) Et comment je te parlerais tous les jours ?

— Je pense avoir le temps avant qu'ils frappent à ma porte, et j'ai un plan d'évacuation. Si tu rapportes ce que je t'ai dit, Arlys, déconne pas, prends la tangente. Trouve des vivres que tu peux porter et quitte la ville. Pas de blagues.

Il s'arrêta un instant, puis lui lança de nouveau son sourire habituel.

— Sur ce... Envoie, Frank !

Arlys ferma les yeux et eut un faible rire en entendant Sinatra chanter *New York, New York*.

— OK, je répands la nouvelle.

— Il a bien réussi, c'est sûr, pour un maigrichon venu d'Hoboken. Et j'suis maigrichon aussi.

Son sourire resta en place, mais ses yeux étaient intenses et graves.

— Oui, j'avais fait un petit papier là-bas il y a un million d'années.

— Hoboken, c'est paumé, c'est pas Park Avenue, mais le ressortissant numéro un a fait du chemin. Bref, je dois filer. J'ai fait du hacking jusqu'à 3 heures du mat. Même pour Frank, ça fait tard. Reste toi-même.

— Toi aussi, Chuck.

Elle mit fin à l'appel et sortit un plan d'Hoboken, dans le New Jersey.

— Park Avenue... marmonna-t-elle. Numéro un, Park Avenue, peut-être ? Ou à l'intersection avec la 1<sup>re</sup> Rue. Si je sors de Manhattan, je le retrouve là à 3 heures du matin.

Elle se leva et essaya d'assimiler tout ce que Chuck venait de lui révéler. Elle lui faisait confiance. Presque tout ce qu'il lui avait dit jusqu'à aujourd'hui s'était vérifié. Ce qui ne l'avait pas été officiellement était resté dans la catégorie « source anonyme ».

Deux milliards de morts. Un virus qui avait muté. Encore un président d'éliminé. Elle devait faire des recherches sur Sally MacBride, la secrétaire à l'Agriculture désormais à la tête du pays, selon Chuck. Ainsi, elle serait prête si la passation des pouvoirs était annoncée.

Si elle révélait cette information à l'antenne, les hommes en uniforme

– ou en noir – envahiraient certainement le studio. Ils l’embarqueraient pour l’interroger, fermentaient peut-être tout. Dans le monde où elle avait vécu, elle aurait risqué l’interrogatoire, risqué d’être traînée en justice pour protéger une source. Mais ce n’était plus le même monde.

Pour son édition du matin, elle s’en tiendrait aux données officielles, complétées de quelques observations personnelles. Ensuite, elle rédigerait les renseignements fournis par Chuck. Elle fouillerait Internet ; là, Tit’Fred pourrait la seconder. Si elle pouvait nommer une autre source, même issue des profondeurs de la Toile, elle se protégerait ainsi que Chuck. Et la chaîne.

Elle savait que certains téléspectateurs suivaient religieusement les moments d’antenne. Pour l’aide, l’espoir, la vérité quand elle pouvait la leur trouver.

Elle se rassit, se resservit du café, écrivit, se corrigea, imprima. Fred lui afficherait le texte sur le prompteur.

Elle emporta son papier au vestiaire et choisit une veste avant d’aller se coiffer et se maquiller elle-même. Le monde arrivait peut-être à sa fin, mais elle tenait à rester professionnelle.

En studio, elle trouva Tit’Fred, la rousse énergique, qui bavardait avec le cameraman aux yeux tristes.

— Salut, Arlys ! Tu travaillais comme une folle, alors je n’ai pas voulu te couper dans ton élan. J’ai mis des pommes et des oranges dans la salle de repos.

— Mais où tu trouves tout ça ?

— Oh, faut juste savoir où chercher.

— Je suis contente que tu saches. Tu peux préparer le prompteur ?

— Bien sûr. (Tit’Fred baissa la voix.) Steve n’a pas le moral. Il a vu un connard tirer sur un chien hier soir. Le temps qu’il descende dans la rue, le mec était parti et le chien mort. Pourquoi les gens doivent être aussi méchants ?

— Je sais pas. Mais il en existe aussi, comme Steve, qui ont cherché à aider un animal, donc c’est le bon côté de la chose.

— C'est vrai. Je pourrais peut-être lui trouver un chien. Il y en a tellement qui errent, maintenant.

Avant qu'Arlys ne puisse répondre, sa collaboratrice courut préparer le prompteur.

Arlys alla s'installer au bureau et mit son oreillette.

— On m'entend ?

— On t'entend, Arlys.

— Bonjour, Carol. J'ai dix minutes d'infos et dix minutes de faits divers. Tit'Fred tape tout ça.

Elles dialoguèrent sur la production, ajoutèrent des papiers rédigés par Carol et Jim, décidèrent de ce qui ouvrirait le journal, de ce qui le fermerait (la licorne) et calculèrent qu'elles pouvaient tabler sur trente minutes.

— Arlys, quand tout ça sera terminé et que le monde tournera de nouveau rond, ou à peu près, lui dit Jim dans l'oreillette, tu gardes ton poste de présentatrice.

Le grand jeu. Mais elle repensa à ce que lui avait appris Chuck. Cela n'arriverait jamais.

— Je te prends au mot.

— C'est un serment solennel.

Fred posa le document imprimé sur le bureau avec un verre d'eau.

— Merci.

Arlys vérifia qu'elle n'avait rien sur le visage, lissa son carré long châtain foncé et, à l'annonce des trente secondes, débita des virelangues.

À dix secondes, elle se décontracta les épaules, à cinq elle se tourna vers la caméra et attendit que Steve lui donne le signal.

— Bonjour. Ici Arlys Reid à New York, pour votre journal télévisé du matin. Aujourd'hui, l'OMS estime le nombre de morts dus au virus H5N1-X à plus d'un milliard cinq cent mille. Hier, le président Carnegie a rencontré des responsables de l'OMS et du Centre de contrôle et de prévention des maladies, dont les directeurs et des scientifiques qui

s'emploient jour et nuit à mettre au point un vaccin pour combattre le virus.

*Je mens, pensa-t-elle en continuant. Je mens parce que j'ai peur de révéler la vérité.*

*Je mens parce que j'ai peur.*

Pendant qu'Arlys lisait ce qu'elle avait préparé, Lana écoutait les mauvaises nouvelles s'annoncer en regardant par la fenêtre.

Elle adorait les fenêtres panoramiques de son loft, appréciait vraiment d'avoir une vue sur ce qui était devenu son quartier. Combien de matins Max ou elle étaient-ils passés à la boulangerie d'en face pour acheter des bagels tout frais ? La vitrine autrefois remplie de pâtisseries alléchantes avait été recouverte de planches, elles-mêmes recouvertes de graffitis obscènes.

Elle regarda le snack au coin de la rue, où elle avait si souvent plaisanté avec la jeune femme enjouée derrière le comptoir. Doris, se souvint-elle. Elle s'appelait Doris et elle portait toujours un rouge à lèvres ultravif et une toque blanche sur ses boucles grises ultraserrées.

La veille encore, Lana avait vu par cette même fenêtre le snack familial si populaire réduit à des briques calcinées, du bois encore fumant et du verre brisé.

Sans doute pour le seul plaisir de détruire.

Tant de boutiques et de restaurants qu'elle et Max avaient fréquentés, appréciés, étaient maintenant fermés ou avaient été ravagés par des vandales.

Les autres lofts et appartements étaient vides ou calfeutrés. Ces derniers recelaient-ils des personnes vivantes ou mortes ?



Ce matin, personne sur les trottoirs. Pas même ceux qui s'aventuraient parfois au-dehors pour glaner des provisions avant de retourner s'enfermer. Pas une seule voiture dans la rue.

Ils venaient à la nuit tombée. Les Pilleurs, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes. Pouvait-on les appeler autrement ? Ils sortaient en meutes comme des loups enragés, rugissaient dans les rues sur leurs motos. Ils tiraient, lançaient des pierres ou des cocktails Molotov dans les vitrines. Ils cassaient, brûlaient, volaient et riaient.

Dans la nuit, réveillée par les cris et les coups de feu, Lana avait risqué un œil. Elle avait vu une meute de Pilleurs quasiment sur le seuil de son immeuble. Deux d'entre eux se disputaient et avaient sorti des couteaux pendant que les autres se rassemblaient autour d'eux pour encourager la lutte sanglante. Ils avaient laissé le vaincu se vider de son sang dans la rue, non sans avoir pris le temps de le bourrer de coups de pied.

Max avait appelé la police. Ses pouvoirs, qui croissaient aussi, l'aidaient à amplifier l'émission, car les téléphones, qu'il s'agisse de fixes ou de portables, arrivaient rarement à passer des appels désormais.

Les autorités étaient arrivées, en tenue antiémeute complète, pas moins d'une heure après l'appel. Ils avaient emporté le corps, mais n'avaient pas pris la peine de recueillir leurs témoignages.

Lana distinguait du sang dans la rue depuis la fenêtre.

Comment le monde avait-il pu devenir aussi sombre et cruel ? Au moment où une telle lumière était entrée en elle ? Elle la sentait s'épanouir, rougeoyer, elle éprouvait cet élan de pouvoir lorsqu'elle s'ouvrait à lui.

Elle savait qu'il en était de même pour Max : l'épanouissement, la découverte.

Elle avait vu de ses yeux qu'ils n'étaient pas les seuls. La femme qu'elle avait regardée sauter d'un toit. Ce n'était pas par désespoir, mais pour s'envoler joyeusement à l'aide d'ailes lumineuses qui grandissaient.

Ou le garçon, de dix ans, pas plus, qu'elle avait vu sautiller dans la

rue en éteignant les lampadaires et en les rallumant par des mouvements de bras.

Elle avait vu la danse de lumières, en avait contemplé certaines qui tremblotaient, assez près de sa fenêtre pour discerner leurs petites silhouettes d'hommes et de femmes.

Des merveilles, pensa-t-elle. Depuis cette fenêtre, elle avait vu des merveilles. Et de la méchanceté. La cruauté humaine armée de pistolets et de couteaux, les yeux hagards. Et aussi le côté sombre de la magye, avec ceux qui envoyaient des boules de feu mortelles et tuaient de leurs épées noires et hurlantes.

Alors même que la lumière de Lana grandissait, le monde se mourait sous ses yeux.

Le cœur en peine, Lana repensa aux chiffres rapportés à la télévision. Plus d'un milliard et demi de morts. Des vies anéanties, ni par le terrorisme, ni par des bombes et des tanks, ni par une idéologie absurde. Par un virus, des micro-organismes que les scientifiques nommaient par une suite de caractères neutres et impersonnels.

Et que des profanes, plus efficacement à ses yeux, appelaient la Calamité.

Arlys Reid était le premier relais de Lana avec l'extérieur du loft. Elle s'accrochait au journal quotidien parce que la journaliste semblait si calme, d'un calme impossible en évoquant des horreurs.

Et l'espoir, se dit Lana. Le travail incessant pour trouver un antidote. Mais même quand il arriverait, s'il arrivait, rien ne serait plus jamais pareil.

La Calamité avait répandu son poison tellement vite, tandis que la magye, noire et blanche, s'élevait pour emplir le vide créé par la mort.

Que resterait-il à la fin ?

— Lana, écarte-toi de la fenêtre. C'est dangereux.

— Je l'ai protégée. Personne ne peut nous voir.

— Et tu l'as blindée ? la gronda Max en venant la tirer en arrière.

Elle se retourna vers lui et ferma fort les yeux.

— Oh, Max. Comment ça peut être vrai ? On voit de la fumée vers l'ouest. Elle masque presque le ciel. New York est en train de mourir.

— Je sais bien.

Il la prit dans ses bras et regarda derrière elle, la fumée, les oiseaux noirs qui semblaient tournoyer dans la masse grise.

— J'ai fini par avoir Eric.

Lana recula vivement. Cela faisait des jours que Max essayait de contacter son jeune frère.

— Ah, quelle bonne nouvelle ! Il va bien ?

— Oui. Il n'a pas pu joindre nos parents non plus. Comme ils étaient en France au moment où ça a commencé... Il n'y a aucun moyen de savoir. Je n'ai pas pu pousser le signal jusque-là. Pour l'instant.

— Je sais qu'ils vont bien. Je le sais. Où est Eric ?

— Toujours à l'Université de Pennsylvanie, mais il dit que ça sent le roussi et il va essayer de partir ce soir. Vers l'ouest. Il a un groupe de personnes avec qui voyager et ils ont fait des réserves. Il a pu me donner leur destination avant que la communication ne soit coupée. Je n'arrivais plus à tenir le signal.

— Mais tu as réussi à l'atteindre, et il est vivant. (Elle s'accrocha à cette nouvelle comme aux mains de Max.) Tu as envie d'aller le retrouver.

— Il faut qu'on parte de New York, Lana. Tu l'as dit toi-même, la ville est en train de mourir.

Elle regarda vers la fenêtre.

— Toute ma vie. J'ai vécu ici toute ma vie. J'ai travaillé ici, je t'ai rencontré ici. Et ce n'est plus chez nous. Tu dois trouver Eric. On doit partir tous les deux.

Soulagé qu'elle comprenne, Max posa la joue sur sa tête. Il avait trouvé sa place dans cette ville, l'avait considérée comme l'épicentre de son pouvoir. Pour l'écriture qu'il aimait, pour la magye découverte en lui. Ici, il avait vraiment commencé à étudier et pratiquer l'art magique

tout en menant une carrière satisfaisante. Ici, il avait trouvé Lana. Ici, ils avaient commencé à construire une vie ensemble.

Mais maintenant, la ville brûlait et saignait. Il en avait assez vu pour savoir que, s'ils restaient, elle les détruirait. Il était prêt à risquer beaucoup, mais certainement pas Lana.

— Je dois rejoindre Eric, mais ta sécurité, c'est ce qui est le plus important pour moi.

Elle effleura sa gorge de ses lèvres.

— On va veiller l'un sur l'autre. Peut-être qu'un jour on reviendra et qu'on aidera à la reconstruction.

Il ne commenta pas. Lui s'était aventuré dehors. Il était sorti dans les rues pour récupérer ce qu'il pouvait. Ses espoirs de retour étaient déjà morts.

— Dans le groupe d'Eric, il y a quelqu'un dont la famille possède une maison de vacances dans les monts Allegheny, c'est là qu'ils se dirigent. C'est assez isolé, poursuivit Max en observant les oiseaux par la fenêtre. (Y en avait-il plus maintenant ?) On ne devrait pas être en danger là-bas, en dehors des zones urbaines. J'ai établi l'itinéraire.

— Ça fait loin d'ici. D'après les informations, les fiables que donne Arlys Reid, les tunnels sont bloqués. Et les militaires ont dressé des barricades pour tenter de contenir les gens.

— On passera.

Il la prit par les épaules et lui caressa les bras comme pour lui transmettre sa détermination.

— On sortira, reprit-il. Emballe ce qu'il te faut, seulement le nécessaire. Moi, je vais partir chercher du matériel. Ensuite, on va voler une voiture. Il y en a plein d'abandonnées. Je pourrai la démarrer.

Il regarda ses mains.

— Je le peux. On se dirigera vers le nord, on entrera dans le Bronx.

— Le Bronx ?

— Les plus gros problèmes, ce sont les tunnels et les ponts. Il faudra passer par-dessus Harlem River, mais d'après ce que j'ai entendu

récemment, on n'empêche pas les gens de pénétrer dans le Bronx.

— Et on passe par où ?

— Le pont de Park Avenue doit être le plus rapide. (Cela faisait des jours qu'il étudiait les plans.) C'est une voie ferrée, mais avec une camionnette ou un SUV, ça devrait le faire. Il ne mesure même pas cent mètres, alors à peine on sera dessus qu'on sera sortis. Et on garde le cap vers le nord jusqu'à pouvoir obliquer à l'ouest pour entrer en Pennsylvanie. Il faut qu'on quitte New York, Lana. Le pire est à venir.

— Je sais. Je le sens. (Elle agrippa la main de Max et se tourna vers la télé.) D'après elle, le gouvernement et les scientifiques affirment qu'ils sont près d'avoir un vaccin, mais je ne le sens pas. Je ne sens pas du tout ça, Max, même si je le voudrais vraiment.

Résolue, Lana esquissa un pas en arrière.

— Je vais préparer nos affaires à tous les deux. On n'aura pas besoin de grand-chose.

— Des habits chauds, lui dit-il. Et mets des vêtements confortables, pour pouvoir courir si nécessaire. On va emporter de la nourriture, mais sans trop se charger non plus. Des lampes de poche, des piles de rechange, de l'eau, quelques couvertures. On trouvera ce qu'il nous faut une fois en route.

Elle regarda le mur où les étagères couraient du sol au plafond, comme les fenêtres. Les centaines de livres, dont certains avec le nom de Max en couverture. Il comprit et haussa les épaules.

— De toute façon, je les ai lus. Je vais nous chercher des sacs à dos. En attendant, fais un sac pour nous deux.

— Ne prends pas de risques.

Il lui prit le visage entre les mains avant de l'embrasser.

— Je reviens d'ici une heure.

— Je serai prête.

Cependant, l'inquiétude s'empara d'elle.

— On n'a qu'à y aller tout de suite, Max. On trouvera ce qu'on peut une fois en dehors de New York.

— Lana. Beaucoup de gens sont partis sans être préparés et ont terminé morts. Il faut qu'on garde notre sang-froid et qu'on procède étape par étape. Des vêtements chauds, répéta-t-il en enfilant son manteau et un bonnet de ski. Je suis là dans une heure. Verrouille derrière moi.

Quand il fut sorti, elle tourna les verrous qu'il avait posés depuis que la folie avait commencé.

Il allait revenir. Il allait revenir parce qu'il était intelligent et vif, parce qu'il avait des pouvoirs. Parce qu'il ne la laisserait jamais seule.

Elle entra dans la chambre et regarda les vêtements dans son placard. Pas de jolies robes, pas de chaussures stylées ou de bottes sexy. Elle ressentit un petit pincement au cœur et imagina que Max éprouvait le même pour ses livres.

La nécessité exigeait qu'ils laissent derrière eux des objets qu'ils aimaient. Mais ils ne s'abandonneraient pas l'un l'autre.

Elle mit dans le sac des pulls, des sweats, des leggings épais, des pantalons en laine, des jeans, des chemises de flanelle, des sous-vêtements. De quoi tenir tous les deux quinze jours sans faire de lessive, estima-t-elle. Une couverture, un plaid bien chaud, des serviettes, une petite trousse de toilette.

Dans la salle de bains, elle soupira devant ses produits pour la peau, pour les cheveux, son maquillage, ses huiles. Elle se persuada qu'un flacon, juste un, de sa crème hydratante préférée était de l'ordre de la nécessité.

Elle retourna dans le séjour au moment où Arlys Reid terminait son journal par une femme nue sur une licorne.

*J'espère que c'est vrai*, murmura-t-elle en éteignant la télé pour la dernière fois.

Pour la nostalgie, elle choisit sa photo préférée de Max et elle. Placé derrière, il l'enlaçait. Elle avait les mains posées sur les siennes. Dans la verdure foisonnante de Central Park, il portait un jean noir et une chemise bleue aux manches retroussées, et elle une robe d'été flottante.

Elle l'emporta avec son cadre, entre les serviettes. Elle ajouta un exemplaire du premier roman de Max, *Le Roi sorcier*.

Pour l'espoir, elle se rendit dans le bureau de Max et prit la clé USB où se trouvaient les sauvegardes de son roman en cours. Un jour, quand la raison reviendrait dans le monde, il voudrait s'y atteler de nouveau.

Elle prit les deux lampes de poche qu'ils gardaient dans le petit placard de la cuisine et les piles de rechange. Elle rassembla le pain qu'elle avait fait la veille encore, un paquet de pâtes, un autre de riz, des sachets d'herbes aromatiques qu'elle avait fait sécher, du café et du thé. Elle prit un sac isotherme pour les quelques denrées périssables, dont des morceaux de poulet.

Ils n'allaient pas mourir de faim. Pas d'ici quelque temps, en tout cas. Elle emballa les magnifiques couteaux japonais pour lesquels elle avait dû économiser pendant des mois, mais qui en valaient tellement la peine.

Elle n'aurait sans doute pas dû tous les emporter, mais les laisser derrière elle lui aurait brisé le cœur bien plus que d'abandonner sa garde-robe. Par ailleurs, c'étaient des outils.

*Mes outils*, pensa-t-elle en les mettant de côté pour les prendre dans son sac à dos. C'étaient ses outils, donc ce serait elle qui les porterait.

Si bête que cela paraisse, elle alla refaire le lit bien au carré et poser des coussins décoratifs par-dessus.

Elle s'habilla chaudement avec des chaussettes épaisses et de bonnes bottes.

Lorsqu'elle entendit les coups de Max – trois, trois, puis un – elle s'élança vers la porte et tira avec énergie sur les verrous. Elle se jeta dans ses bras.

— Je me suis interdit de m'inquiéter pendant que tu étais parti, dit-elle en l'entraînant à l'intérieur. Alors tout a refait surface à la seconde où j'ai entendu que tu frappais.

Les larmes perlèrent à ses yeux et elle éclata de rire quand il lui tendit un sac lie-de-vin bordé de rose.

— Tu aimes le rose, dit-il en souriant aussi. Ils en avaient en stock.

— Max. (Elle chassa ses larmes et saisit le sac.) Oh, il est déjà lourd.

— Je les ai garnis tous les deux. Le tien et le mien.

Il ne lui parla pas du 9 millimètres et des chargeurs qu'il avait trouvés dans une réserve pillée.

— Je nous ai pris à tous les deux un couteau suisse, un kit pour filtrer l'eau et puis des cordes. (Il ôta son bonnet et se passa les doigts dans les cheveux.) On est des New-Yorkais, Lana. Des citoyens. On sera pas dans notre élément, là-bas.

— On sera ensemble.

— Je ne laisserai personne te faire du mal.

— Tant mieux, parce que moi non plus je ne laisserai personne te faire du mal

— Allez, on ajoute le reste. On va peut-être devoir marcher un moment avant de trouver un véhicule en état. Je voudrais être sorti de New York avant la nuit.

En remplissant les sacs, il remarqua l'assortiment de couteaux.

— Tu les as tous pris ?

— Je n'emporte pas une seule paire de Manolo. Ça fait mal, Max.

Il réfléchit, puis choisit une bouteille de vin dans le présentoir pour la mettre dans son sac.

— Ça se défend.

— Oui. Et toi, c'est un fourreau que tu as à ta ceinture, non ?

— Un couteau, c'est un outil. Et une précaution, ajouta-t-il quand elle ne réagit pas.

Après quelques instants, il ouvrit la pochette avant de son sac pour en sortir le pistolet et son holster.

Toute choquée de voir une arme à feu dans sa main, elle recula.

— Oh non, Max. Pas un flingue. On a toujours été d'accord à ce sujet.

— On est en terre inconnue, Lana. Une terre dangereuse, précisa-t-il en le mettant à sa ceinture aussi. Ça fait presque deux semaines que tu n'es pas sortie, et crois-moi, c'est nécessaire.

Il lui prit la main et la pressa.



— Je te crois. Je veux me tirer d’ici, Max, aller quelque part où les armes à feu ne sont pas « nécessaires » et les couteaux ne sont pas des « précautions ». Allons-y. Tout de suite.

Elle commençait à enfiler son manteau en cachemire, du bleu de ses yeux, qu’il lui avait offert pour Noël. Devant son signe négatif de la tête, elle l’abandonna pour mettre sa parka. Au moins, il ne discuta pas pour l’écharpe en cachemire. Il l’aida à mettre son sac à dos.

— Ça ira ?

Elle serra le poing et plia le bras pour montrer son biceps.

— Je suis une citadine qui fréquente la salle de sport. Ou qui la fréquentait.

Sur ce, elle mit son sac à main en bandoulière.

— Lana, tu n’as pas besoin de...

— Je laisse mon robot pâtissier, ma cocotte en fonte, mes cuissardes Louboutin portées une fois, mais je ne pars pas sans mon sac à main. (Elle roula des épaules pour ajuster le chargement et lui lança un regard de défi.) Calamité ou pas, il y a des limites, Max.

— C’est les bottes que tu avais aux pieds la fois où tu es entrée dans mon bureau ? Avec juste une chemise à moi sur le dos ?

— C’est vrai. Portées deux fois, alors.

— Elles me manqueront autant qu’à toi.

C’était agréable de sourire avant de partir de chez eux.

Il souleva le sac de voyage qu’elle avait préparé, puis ouvrit la porte.

— On ne s’arrête pas, indiqua-t-il. On marche vers le nord jusqu’à trouver une camionnette ou un SUV.

Elle hocha la tête, son sourire s’effaçant.

Au bout du couloir, ils se dirigèrent vers la cage d’escalier. La porte du dernier appartement s’entrebâilla.

— N’allez pas dehors.

— Continue, ordonna Max en voyant Lana s’arrêter.

La porte s’ouvrit un peu plus. Lana aperçut la voisine qu’elle connaissait vaguement sous le nom de Michelle. Issue d’une famille

riche, elle travaillait dans la pub, était divorcée et menait une vie sociale active.

Désormais, Michelle avait le visage entouré de mèches emmêlées qui semblaient agitées par un vent violent.

Derrière elle, la vaisselle, les verres, les oreillers et des photos tournaient en l'air.

— N'allez pas dehors, répéta-t-elle. Il y a la mort, là-bas. (Puis elle fit tourner ses doigts en l'air avec un sourire inquiétant.) Je n'arrive pas à m'arrêter. J'y arrive pas ! On est tous fous ici. Tous. Fous. Ici.

Elle claqua la porte.

— On ne peut pas l'aider ? se désola Lana.

Max la prit par le bras pour l'entraîner vers l'escalier.

— Continue.

— Elle est comme nous, Max.

— Et certains des gens comme nous n'ont pas pu supporter ce qui s'est révélé en eux. Ils sont devenus fous, comme elle. Immunisés contre le virus, mais maudits dans tous les cas. C'est la réalité, Lana. Ne t'arrête pas.

Ils descendirent les trois étages jusqu'au petit hall d'entrée.

Les boîtes aux lettres étaient grandes ouvertes, leurs volets arrachés ou pendant comme des langues. Des graffitis entachaient les murs. Lana sentit une odeur d'urine, forte et rance.

— Je ne savais pas qu'ils étaient venus jusqu'ici.

— Jusqu'au deuxième étage, lui expliqua Max. La plupart des locataires sont partis avant. Je ne sais pas s'il y a encore quelqu'un dans l'immeuble en dessous du troisième.

Ils sortirent dans le soleil d'hiver et dans le vent cinglant. Elle fut frappée par l'odeur de cendres et de fumée, de nourriture pourrie et, elle le savait, par l'odeur de la mort.

Elle continua, ne dit rien pendant qu'ils traversaient rapidement ce qui avait été leur petit monde de rues, de boutiques et de cafés.

Désormais, ce n'était partout que destruction, désolation et rues

désertes semées d'épaves. Leurs pas résonnaient dans un silence terrible.

Elle aurait tellement voulu entendre des bruits de moteurs, de klaxons, de voix, la musique dissonante de la ville. Elle la regretta amèrement tout en marchant vers le nord.

— Max, mon Dieu, il y a des corps dans cette voiture.

— Certains étaient trop malades pour sortir ou aller à l'hôpital, mais ont quand même essayé. J'en vois davantage chaque fois que je sors. On ne peut pas s'arrêter, Lana. Il n'y a rien à faire.

— Ce n'est pas normal de les laisser comme ça, mais il n'y a rien de normal dans cette histoire. Même s'ils commençaient à vacciner demain... (Elle entendit dans son silence ce qu'il pensait, aussi clairement que s'il l'avait dit à voix haute.) Tu penses qu'il n'y aura pas de vaccin.

— Je pense qu'il y a plus de morts que ne le donne le décompte officiel et qu'il y en a encore plus à venir. Je pense qu'ils ne sont pas près de trouver un remède.

— On ne peut pas réfléchir comme ça, Max. On ne peut pas...

Pendant qu'elle parlait, une jeune fille qui n'avait pas plus de quinze ans bondit d'une vitrine brisée, un énorme sac sur le dos.

Lana s'apprêtait à émettre des paroles rassurantes, mais l'adolescente sourit en tirant un couteau à dents de sa ceinture.

— Posez vos bagages et filez. Et je vous trancherai pas la gorge.

Sous l'effet du choc autant que de la peur, Lana eut un mouvement de recul. Max se plaça devant elle.

— Rends-nous service à tous, suggéra-t-il. Fais demi-tour et va-t'en.

La fille, dont les cheveux clairs débordaient en épis de sa casquette en laine, joua de son couteau, qui siffla dans le silence.

— Ta pouffe n'aura plus l'air aussi jolie quand je l'aurai trouée. Si vous voulez pas saigner, laissez vos affaires.

Lorsque la fille brandit la lame vers eux pour mieux se faire comprendre, Lana réagit d'instinct. Elle leva une main, la peur hurlant dans sa tête.

La fille écarquilla les yeux de douleur, recula d'un coup et cria. Ces

quelques secondes donnèrent à Max le temps de sortir son pistolet.

— Recule. Dégage.

— T'es l'une d'eux. (Ses yeux pleins de haine se plissèrent vers Lana.) Tu fais partie des Insolites. C'est vous qui avez fait ça. Vous êtes que de la merde.

Elle cracha à leurs pieds et s'enfuit.

— Max, c'est pas vrai...

— Bouge ! Elle a peut-être des copains.

Elle se mit à courir à petites foulées avec lui, non sans remarquer qu'il gardait son pistolet au poing.

— Qu'est-ce qu'elle voulait dire quand... ?

— Plus tard. Là, le SUV argenté. Tu le vois ?

Elle le voyait, oui. Elle voyait son pare-chocs froissé par une berline. Tout comme elle voyait les corps étendus dans la rue à côté des véhicules.

Max rangea le pistolet dans son holster et prit Lana par la main. Elle dut se mettre à courir franchement pour ne pas se faire distancer par ses jambes plus longues.

— Max. Le sang...

Le liquide rouge s'étalait dans la rue.

— N'y fais pas attention.

Max ouvrit une portière et à ce moment, un rugissement de moteur rompit le silence.

— Monte !

Lana dut marcher dans le sang, sur la mort, pour se jeter maladroitement dans la voiture. Elle ne put retenir un petit cri en entendant le tonnerre des coups de feu et resta tremblante pendant que Max se positionnait derrière le volant et lançait le sac qui rebondit sur la banquette arrière.

Quand il tendit la main vers le contact, toute une série de porte-clés en plastique coloré cliquetèrent. Une moto apparut au coin de la rue et

s'élança vers eux. La fille était accrochée derrière un homme dont les cheveux noirs aux mèches rouges volaient au vent.

— Chope les Insolites, cria-t-elle. Tue-les !

Un groupe de quatre, peut-être cinq personnes étaient après eux et visaient le SUV. Max serra la mâchoire, le visage en sueur.

— Allez, allez...

Repensant à la vie qu'ils auraient pu avoir, au monde qui aurait pu être, Lana ferma les yeux. Au moins, ils allaient mourir ensemble, pensa-t-elle en s'agrippant au bras de Max.

Le moteur se mit en marche. Max actionna aussitôt le levier et appuya sur l'accélérateur comme un fou.

— Accroche-toi !

Il fit tourner le volant à toute vitesse et les éloigna de leurs poursuivants dans un crissement de pneus.

Lana sursauta : le rétroviseur de son côté avait explosé. Le SUV heurta le trottoir et effleura une autre voiture accidentée avant que Max le lance à pleine vitesse.

Ils filèrent dans la rue, la moto à leurs trousses.

Max ne ralentit pas lorsqu'ils dépassèrent encore des épaves et d'autres véhicules simplement abandonnés, mais se faufila entre eux à une vitesse dangereuse. Quand il passait trop près, des étincelles jaillissaient de la tôle.

Elle risqua un coup d'œil derrière.

— Je crois qu'ils nous rattrapent. Bon sang, Max, la fille. C'est toujours la même. Elle a un flingue. Elle...

Des coups de feu résonnèrent dans l'air et elle entendit du verre cassé.

— Le feu arrière, fit-il d'un ton sec en coupant le virage de la 50<sup>e</sup> Rue, faisant tanguer le SUV, et en accélérant vers l'est. Je vais devoir ralentir pour passer au milieu des voitures abandonnées, Lana. Ils manœuvrent plus facilement que nous. Refais ce que tu as fait tout à l'heure, dans la rue.

Complètement paniquée, elle posa les mains de part et d'autre de sa tête.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait. J'étais terrifiée.

Il tourna le volant dans un sens, puis dans l'autre, passa sur un scooter de livraison déjà aplati.

— Et là, tu n'as pas peur ? Repousse-les, Lana. Si tu ne les repousses pas, je sais pas si on pourra y arriver.

Une balle atteignit le pare-brise arrière, qui explosa. Lana lança sa main et jeta sa peur avec elle.

La roue avant de leurs poursuivants s'éleva droit dans les airs. La moto commença à se retourner et la jeune fille chuta. Lana l'entendit hurler avant d'aller percuter le capot d'une voiture. L'homme tint bon, peinant à retrouver le contrôle. Mais le deux-roues dérapa, se retourna, puis alla s'écraser avec son pilote de l'autre côté de la rue.

— Oh, mon Dieu, je les ai tués. Je les ai tués ?

— Tu nous as sauvés.

Max ralentit légèrement, sans cesser de slalomer dans la ville. À Broadway, il dut contourner par le nord, car un amas de voitures défoncées bloquait la route côté est. Derrière eux, Times Square, autrefois monde à part chaotique et bondé, était aussi silencieux qu'une tombe.

Il ralentit à chaque intersection pour vérifier que la voie était libre, puis obliqua vers l'est.

Combien de fois, se demanda Lana, combien de fois avait-elle pris un taxi ou le métro vers Midtown pour faire du shopping, déjeuner ou aller au théâtre ?

Des soldes chez Barneys, une chasse dans le paradis de la chaussure du huitième niveau de Saks. Une promenade dans Central Park avec Max.

Tout cela n'était plus qu'un souvenir.

Les rares gens qu'elle aperçut se déplaçaient furtivement, pas du tout à l'allure new-yorkaise affairée de ceux qui doivent aller quelque part. Pas de touristes, la tête levée, pour s'émerveiller sur les gratte-ciel.

Des fenêtres brisées, des poubelles renversées, des lampadaires cassés, un chien si maigre qu'on lui voyait les côtes, errant à la recherche de nourriture. Devenirait-il sauvage et se mettrait-il à traquer la chair humaine ?

— Il y avait combien d'habitants à New York ? demanda-t-elle.

— On approchait les neuf millions, répondit Max.

— On a passé près de cinquante rues et je n'ai même pas vu cinquante personnes. Même pas une par pâté de maisons. (Elle prit une inspiration pour essayer de garder son calme.) Je ne t'ai pas cru quand tu as dit qu'ils ne rapportaient pas tous les morts. Maintenant, si. Pourquoi cette fille voulait qu'on meure, Max ? Pourquoi est-ce qu'ils nous ont poursuivis pour nous tuer ?

— D'abord, je sors de la ville.

Il passa sur Park Avenue. La largeur de la chaussée ne leur permit pas d'avancer plus facilement : la voie était simplement encombrée par davantage de véhicules. Elle imagina la panique qui avait causé les embouteillages, la frénésie qui avait retourné des bus, des voitures, la peur qui avait fait condamner des fenêtres, et cela, même à l'étage au-dessus des trottoirs.

Un ancien stand de nourriture, tombé à terre, avait été pillé minutieusement. Une limousine brûlée fumait encore. Des grues abandonnées se dressaient et se balançaient au vent comme des squelettes gigantesques. Max passait au milieu de tout cela, les mains crispées sur le volant, les yeux aux aguets.

— C'est un peu moins encombré maintenant, commenta-t-il. La plupart des gens ont dû se diriger vers les tunnels et les ponts, même après la construction des barricades.

— C'est encore très beau, murmura Lana, la gorge serrée. Les vieilles maisons en brique, les hôtels particuliers...

Même avec les portes arrachées de leurs charnières et les fenêtres brisées, la beauté demeurait, têtue.

Toujours attentif, Max serpenta rapidement dans l'avenue autrefois

large et majestueuse.

— Ça reviendra, dit-il. Les humains sont trop obstinés pour ne pas reconstruire et s'établir de nouveau dans une ville comme New York.

— Est-ce que nous sommes humains ?

— Mais bien sûr. (Pour les reconforter tous les deux, il posa la main sur la sienne.) Ne doute pas de toi à cause de la peur et des soupçons des gens violents et ignorants. On va sortir de Manhattan, et ensuite, on se dirigera vers le nord-ouest, jusqu'à trouver un moyen de franchir le fleuve. Plus on sera loin des zones urbaines, plus on aura de chances.

Comme elle se contentait de hocher la tête, il lui pressa la main.

— Si on ne peut pas traverser, on se dénichera un coin en sécurité pour rester là jusqu'au printemps. Fais-moi confiance, Lana.

— Je te fais confiance.

— Dans moins de vingt rues, on est au pont. Aïe, je vois une voiture dans le rétro qui va très vite.

En réaction, il accéléra lui aussi.

Lana se tortilla pour regarder.

— Je crois que c'est la police. Oui, ils ont les gyrophares. Et maintenant, les sirènes. C'est la police, Max, il faut t'arrêter.

Bien au contraire, il fonça.

— Les anciennes règles ne s'appliquent plus. Certains flics ramassent des gens comme nous.

— Non, je n'ai rien entendu à ce sujet. Max, tu roules trop vite !

— Je ne veux pas prendre de risques. J'ai parlé à d'autres sorciers et il y a des rafles quand ils peuvent nous trouver. Cette fille n'est pas la seule à nous en vouloir. Allez, on y est presque.

— Mais même une fois qu'on aura...

Elle s'arrêta et ferma les yeux quand il contourna un camion renversé.

— Ralentis-les, ordonna-t-il d'un ton sec.

— Je crois pas...

— Fais comme tout à l'heure, mais en moins violent. Pour les freiner.



Le cœur battant la chamade jusque dans sa gorge, elle leva une main et tenta d'imaginer qu'elle repoussait la voiture en arrière.

Elle vit le véhicule zigzaguer un peu, puis réduire son allure miraculeusement. *Comment est-ce possible ?* se demanda-t-elle. Encore quelques semaines auparavant, elle arrivait tout juste à allumer une bougie, et désormais... c'était elle qui était pleine de lumière.

— Continue. Retiens-la, il nous faut juste deux minutes.

— J'ai peur que si... ça pourrait faire comme pour la moto. Je ne veux blesser personne.

— Garde ton énergie bien stable. On arrive au pont. Ah, merde, ils ont relevé la travée ! J'aurais dû y penser.

Lana se déconcentra et regarda la première portion du pont suspendu, relevée bien haut, et le vide ainsi créé entre le pont et la route.

— Il faut qu'on trouve un autre chemin !

— Non, il faut qu'on la descende. (Il lui reprit la main.) Tous les deux. On peut le faire ensemble. Concentre-toi, Lana, tu sais le faire. Concentre-toi pour abaisser ce pont, ou alors, c'est fini pour nous.

Il surestimait ses capacités et son sang-froid. Mais il lui serrait la main et elle sentit le pouvoir de Max vibrer. Elle lança vers lui tout ce qu'elle avait.

Elle tremblait de l'effort, elle sentit tout en elle se mouvoir et... s'épanouir. Avec un sursaut, comme si on venait de souffler dessus, la travée se mit à descendre.

— Ça fonctionne. Mais...

— Reste concentrée. On va y arriver.

Mais ils allaient trop lentement. Derrière eux, les sirènes hurlaient.

*Ensemble*, pensa-t-elle. *Question de vie ou de mort*. Elle ferma les yeux et poussa plus fort.

Elle entendit un coup sourd et sentit la voiture tressauter.

— C'est bon, relève-la, cria Max.

À travers le bourdonnement dans ses oreilles, les vibrations qu'elle ressentait dans son corps, elle se tendit encore. Quand elle rouvrit les

yeux, elle pensa un instant qu'ils étaient en train de voler. Elle se retourna pour voir la travée se relever derrière eux, un peu plus rapidement que tout à l'heure. Leurs poursuivants s'arrêtèrent dans un crissement de pneus tout au bout du quai.

— Max... D'où ça nous vient ? Comment on peut faire ces choses-là ? Ce pouvoir, ce genre de pouvoir est terrifiant et...

— Exaltant ? Ça doit être un changement d'équilibre, une ouverture. Je n'en sais rien, mais tu ne le sens pas ?

— Si, si.

*Une ouverture, pensa-t-elle, et bien plus encore.*

— C'est bon, on est sortis, la rassura Max, qui porta la main de Lana à ses lèvres sans pour autant ralentir sur la route. On va trouver un moyen de traverser. Prends de l'eau dans le sac à dos et respire bien. Tu es à bout de nerfs.

— Des gens... des gens ont essayé de nous tuer.

— On ne les laissera pas faire. (Il regarda un instant vers elle, les yeux gris foncé brûlants et féroces.) On a un long chemin à parcourir, mais on va y arriver.

Elle laissa retomber sa tête contre le dossier et ferma les yeux dans une tentative pour calmer son pouls et lever la brume de peur qui voilait son esprit.

— C'est trop bizarre, murmura-t-elle. Depuis le temps que je vis à New York, c'est la première fois que je viens dans le Bronx.

Le rire de Max la surprit, si gai et spontané.

— Eh bien, pour un premier voyage, ce n'est pas loupé.

Jonah Vorhies circulait dans le chaos des urgences. Les malades y affluaient toujours, au pas de charge ou en chancelant, comme si le bâtiment en lui-même offrait des miracles. Ils arrivaient en toussant et en vomissant, en saignant et en mourant. La plupart de la Calamité, quelques-uns à cause des violences qu'elle engendrait.

Blessures par balle, par arme blanche, os cassés, traumatismes crâniens.

Certains restaient assis calmement, sans espoir, comme l'homme avec un enfant d'environ sept ans sur les genoux. Ou la femme aux yeux vitreux, fiévreux, qui priait avec un rosaire. La mort s'étendait si loin en eux, si noire, que ceux-là ne tiendraient pas la journée.

D'autres tempêtaient, hurlaient, exigeaient en postillonnant. C'était affligeant que leur dernière action dans la vie soit si laide, estimait Jonah.

Des bagarres éclataient régulièrement, mais ne duraient guère. Le virus affectait tellement le corps que même un sportif médaillé serait tombé à terre après avoir donné ou reçu deux coups de poing.

Le personnel de l'hôpital, ou du moins ce qu'il en restait, faisait ce qui était en son pouvoir.

Les lits disponibles ne manquaient pas, au contraire. Des tas de lits et de salles d'opération. Mais pas suffisamment de médecins, d'infirmiers, d'internes et d'aides-soignants pour traiter, recoudre et éponger.

Pas de place à la morgue, en revanche, Jonah le savait également. Là-bas, les corps s'entassaient comme de sinistres bûchettes de construction.

Le personnel, dans sa majorité, était déjà mort ou parti. Patti Ann, sa partenaire d'ambulance depuis quatre ans. Patti Ann, mère de deux enfants, qui adorait le rock à se dévisser le crâne, les films d'horreur (les plus glauques possibles) et les spécialités mexicaines (sans lésiner sur le Tabasco). Elle s'était envolée pour la Floride avec les enfants au cours de la deuxième semaine. En effet, son père, grand golfeur qui passait une retraite dorée à Tampa, était mort et sa mère – ancienne institutrice, tricoteuse en série, bénévole auprès d'illettrés – était mourante.

Il avait vu la Calamité chez Patti Ann, avec sa peur et son chagrin quand elle lui avait dit au revoir. Il avait su qu'il ne la reverrait jamais.

Ni elle ni la mignonne infirmière qui aimait porter des uniformes avec des chatons ou des chiots. Ni l'auxiliaire qui faisait toujours claquer son chewing-gum, ni l'interne très enthousiaste qui espérait devenir chirurgienne, ni des dizaines et des dizaines d'autres.

Ils tombaient comme des mouches, certains chez eux, certains en s'efforçant de travailler. Jonah lui-même en avait admis plusieurs. Seul, désormais. Comme les ambulanciers, pompiers et policiers, dont les rangs étaient décimés.

Morts ou enfuis.

Rachel Hopman, la belle urgentiste qui prenait son travail à cœur, était en vie. Il l'avait vue lutter contre le tsunami de la Calamité. Épuisée, abrutie de travail, mais jamais en panique. Il était venu la chercher, regarder en elle.

Elle lui avait donné de l'espoir.

Et puis il était resté loin de tout, enfermé dans son appartement, dans le noir, parce que l'espoir était douloureux.

Mais il était revenu, pour chercher de nouveau cette minuscule étincelle, ce semblant de lumière au sein d'un monde cruel. Et il ne voyait que la mort, qui se pressait vers lui, l'agrippait, se moquait de sa capacité à la pressentir sans rien y pouvoir.

Alors il parcourut les urgences et en sortit, acceptant la décision qu'il venait de prendre dans le noir. Ce serait la dernière fois qu'il chercherait l'espoir.

Il parcourut les salles de traitement et vit la mort. Regarda dans les réserves et vit les ravages.

Il résolut de faire un tour d'horizon, le dernier.

En dehors des urgences, l'hôpital résonnait comme une tombe. C'était peut-être approprié, pensa-t-il. Il pouvait s'agir d'un signe. Dieu savait que le silence apaisait.

Bientôt, tout serait silencieux.

Il entra dans la salle de pause du personnel ; il avait de bons souvenirs dans cette pièce, qu'il souhaitait emporter avec lui. Il aperçut Rachel assise à l'une des tables, en train de se faire une prise de sang.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle le regarda, les yeux inquiets, exténués, mais toujours pas paniqués. Toujours pas de Calamité.

— Referme la porte, Jonah.

Elle mit un capuchon hermétique sur l'échantillon de sang, l'étiqueta et le posa avec d'autres dans le réceptacle.

— Je suis immunisée. Ça fait plus de quatre semaines et je n'ai aucun symptôme. J'ai été exposée des milliers de fois et je ne montre aucun signe du virus. Toi non plus, d'ailleurs. Tu veux bien t'asseoir ? Je veux un échantillon de ton sang.

— Pourquoi ?

Sans se départir de son calme, elle prit une seringue neuve.

— Parce que tous ceux que j'ai traités sont morts. Chaque patient. Parce que je crois que tu as amené le patient zéro dans mon service d'urgence : Ross MacLeod.

Les jambes soudain flageolantes, Jonah s'assit.

— Je...

— J'ai envoyé un rapport au Centre de contrôle et de prévention des maladies il y a un bon moment, quand j'ai constaté la progression du

virus, mais ils ne m'ont jamais recontactée. Ils meurent là-bas aussi. Je ne peux pas les avoir, mais j'essaierai d'envoyer un deuxième rapport demain. J'ai besoin de temps avant qu'ils nous tombent dessus. Retire ton blouson et remonte ta manche.

— Qu'ils nous tombent dessus ?

— En ce moment, ils sont à New York. New York City, Chicago, Washington D.C., Los Angeles, Atlanta, bien sûr. (Elle posa le garrot de caoutchouc.) Serre le poing, indiqua-t-elle avant de tamponner l'intérieur de son coude. Ils font des rafles. Ils cherchent des gens immunisés comme toi et moi et les emmènent pour les tester. De leur plein gré ou non.

— Comment tu le sais ?

Elle sourit légèrement en insérant l'aiguille, qui piqua à peine.

— Les médecins communiquent entre eux. J'ai une amie qui fait son internat à Chicago. Enfin, qui le faisait. Je pense que maintenant, elle est morte.

Sa voix se brisa et elle s'assit un instant, prenant lentement son souffle jusqu'à être plus calme.

— Ils ont débarqué en combinaison de protection et ont testé le personnel. Son résultat n'était pas bon, mais ils ont emmené tous ceux qui en avaient de bons. C'était il y a trois jours. Son frère travaillait à Sibley, à Washington. Ils s'en sont emparés. Une espèce de détachement spécial qui fusionne l'OMS, le Centre de contrôle et de prévention des maladies et les Instituts nationaux de santé. Ils ont déplacé les malades dans d'autres hôpitaux de la région. Ils en ont pris certains pour observation et tests. Les gens immunisés sont en quarantaine. Quarantaine *militaire*. Le frère de mon amie a réussi à s'échapper et à la contacter pour la prévenir. Elle m'a fait passer le message.

— J'écoute les informations quand je peux les avoir. (Et quand il pouvait le supporter.) Je n'ai rien entendu de tout ça.

— Si quelqu'un dans les médias vient à le savoir, il gardera le secret. Ou alors, il se retrouvera aussi dans un camp. Voilà ce que j'en pense.

Elle ferma et étiqueta son échantillon de sang, puis appliqua un coton et un sparadrap sur la minuscule marque d'aiguille. Elle se renfonça dans son siège et le regarda dans les yeux.

— Healy aussi est immunisé.

— Je ne vois pas qui c'est.

— Ah, c'est vrai. C'est un gars du labo. Un bon. Il a pratiqué ses tests à lui. On en a fait beaucoup aux gens infectés, à commencer par MacLeod. Mais lui, il les fait maintenant sur les gens immunisés. Tant qu'il le peut.

Rachel regarda dans la salle de pause comme si elle venait de remonter à la surface d'une eau très profonde.

— On est un petit hôpital de Brooklyn, mais ils vont venir nous chercher. Si quelqu'un retrouve le rapport que j'avais envoyé, ils viendront plus vite et je serai en quarantaine pour tests.

» Toi aussi, ajouta-t-elle en posant les mains sur ses yeux exténués, tu devrais rester à l'écart.

— Je venais juste dire au revoir.

— Tu as raison. On ne sert à rien. Tu ramènes des gens infectés, j'essaie de les soigner. Mais une fois qu'ils ont le virus, le taux de mortalité est de cent pour cent. Cent pour cent !

Elle se couvrit entièrement le visage, secoua la tête et il lui toucha le bras.

— Une minute, murmura-t-elle.

Elle souffla longuement avant de baisser les mains. Ses yeux sombres miroitaient, mais les larmes ne tombaient pas.

— Toute ma vie, j'ai voulu être médecin. Je n'ai jamais rêvé d'être princesse ou danseuse étoile, rock star ou actrice célèbre. Médecin urgentiste, pour être là quand les gens sont malades, qu'ils ont peur, qu'ils ont mal. Pour être là. Et maintenant ? Ça ne fait aucune différence.

— Non... (Il sentit les ténèbres se refermer sur lui.) Aucune.

— Peut-être que notre sang en fera. Peut-être que Healy trouvera un miracle. Il y a peu de chances, mais on ne sait jamais. Je vais faire ce que

je peux jusqu'au bout. Tu devrais y aller. (Elle posa une main sur la sienne.) Trouve un endroit sûr et ne reviens pas.

Il regarda la main de Rachel, qu'il savait forte et capable.

— Je craquais un peu sur toi...

— Je sais, dit-elle en lui souriant quand il la regarda de nouveau. Un peu dommage qu'on n'ait agi ni l'un ni l'autre. Pour différentes raisons, j'ai évité les engagements. Quelle est ton excuse ?

— Je n'ai pas eu le cran.

— On ne peut s'en prendre qu'à nous-mêmes. Maintenant, il est trop tard. (Elle retira sa main, se leva et saisit les échantillons.) Je vais apporter ça à Healy et jouer les assistantes de laboratoire, vu qu'il n'y a plus que lui. Bonne chance, Jonah.

Il la regarda partir. Aucun espoir, pensa-t-il. Il n'avait perçu chez elle aucun espoir. De la force, oui, mais l'étincelle d'espoir était morte. Il comprenait.

Il remit sa manche en place, puis son blouson. Il ne voulait pas repasser par les urgences, à travers toute cette mort, mais il savait que ce trajet l'aiderait à suivre la décision qu'il avait prise.

Il ignora les cris, les vomissements, les horribles quintes de toux et ressortit à l'air libre. Il avait pensé en finir à l'intérieur. S'il avait eu le courage, il serait allé directement à la morgue. Pour que ce soit plus facile pour tout le monde. Mais il ne pouvait pas.

Juste ici, envisagea-t-il, aux portes des urgences ? Mais non, ils avaient déjà assez à faire. Dans son ambulance ? Cela semblait une bonne manière d'en terminer.

Au volant ou à l'arrière ? À l'arrière ou au volant ? Pourquoi était-ce si difficile de se décider ?

L'acte en lui-même ne posait pas de problème. Il avait vu assez de suicides pour juger de la meilleure méthode : prendre le vieux calibre .32 de son grand-père. Mettre le canon dans la bouche, appuyer sur la détente et c'était fini.

Il ne pouvait vivre en voyant la mort tout autour de lui. Une mort



sans espoir et inévitable. Il ne pouvait continuer à regarder le visage de ses voisins, de ses collègues, de ses amis, de sa famille et deviner la mort en eux.

Il ne pouvait continuer à s'enfermer dans le noir pour arrêter de la voir. Il ne pouvait continuer à entendre les hurlements, les coups de feu, les appels à l'aide, les rires fous.

Au bout du compte, sa dépression et son désespoir se transformeraient en folie. Or, Jonah craignait plus que tout que cette folie ne le transforme en l'un de ces Pilleurs cruels qui traquaient les autres et causaient encore plus de morts.

Il valait mieux en finir, tout simplement. S'enfoncer dans le silence.

Dans la poche de son manteau, il tâta la forme rassurante de son pistolet. Il se dirigea vers l'ambulance, content d'avoir eu l'occasion de voir Rachel, de l'aider et de lui faire ses adieux. Il se demanda ce que trouverait Healy dans son sang. Quelque chose en rapport avec son horrible capacité ?

Du sang maudit.

Il se tourna en entendant un grand coup de klaxon, mais continua de marcher au même rythme alors qu'une fourgonnette montait sur le trottoir avec un crissement de pneus. Encore des morts pour la maison de la mort, pensa-t-il en courbant les épaules quand il entendit des appels de détresse.

Impossible de les secourir.

— Je vous en supplie ! Aidez-moi.

Fini, les morts, se promit-il. Il n'allait plus assister à d'autres morts.

— Les bébés arrivent ! J'ai besoin d'aide !

Il ne put s'empêcher de regarder de nouveau vers le véhicule rouge vif dont une jeune femme s'extrait tant bien que mal, les deux mains sur son ventre arrondi.

— Il me faut un docteur. J'ai commencé le travail. Ils arrivent.

Jonah ne détecta pas la mort, mais la vie. Trois vies. Trois étincelles lumineuses.

Il se rassura en se disant qu'il pourrait se tuer plus tard et alla trouver la femme.

— Vous êtes à combien ?

— Trente-quatre semaines et cinq jours. Des jumeaux, je vais avoir des jumeaux.

— Vous les avez gardés bien au chaud, sachant qu'ils sont deux, la complimenta-t-il en la soutenant.

— Vous êtes médecin ?

— Non, ambulancier. Je ne vous emmène pas aux urgences, c'est plein de gens infectés.

— Je crois que je suis immunisée. Tous les autres... mais pas les bébés. Ils sont vivants, ils ne sont pas malades.

Percevant la peur dans sa voix, il donna un ton rassurant à la sienne :

— D'accord, tout va bien se passer. On va prendre la porte là-bas pour se diriger vers la maternité. On va vous trouver un médecin.

— Je... Contraction !

Elle s'accrocha en lui plantant ses doigts dans le bras comme des griffes, la respiration sifflante.

— Soufflez moins vite.

— Ralentissez la douleur, alors ! riposta-t-elle avant d'émettre de nouvelles expirations précipitées. Excusez-moi.

— Aucun problème. Il y a combien d'écart entre les contractions ?

— Je n'ai pas pu minuter une fois que j'ai commencé à conduire. Environ trois minutes quand je suis partie. J'ai mis, je sais pas, dix minutes à venir ici. Je ne savais pas quoi faire d'autre.

Il emmena la jeune femme à l'intérieur et la guida vers l'ascenseur.

— Vous vous appelez comment ?

— Katie.

— Moi, c'est Jonah. Vous êtes prête à accueillir les jumeaux, Katie ?

Elle leva les yeux vers lui, de grands yeux verts, puis laissa retomber sa tête et se mit à pleurer.

— Ça va aller, ça va aller.

Faire naître des enfants dans ce monde sombre et mortel ? Il n'avait pas songé une seconde à une telle situation. Il se dit de ne pas réfléchir plus loin que de l'emmener aux blocs maternité.

— Vous avez perdu les eaux ?

Elle secoua la tête.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un secrétariat vide. Ce silence qui résonnait permit à Jonah de prendre conscience qu'il ne trouverait peut-être personne pour l'aider ici.

Il emmena Katie plus loin : des chambres vides, un bureau vide. Plus personne n'accouchait donc ?

Il fit entrer la jeune femme dans l'une des salles d'accouchement.

— Chambre de luxe, dit-il en s'efforçant de rester joyeux. On va vous enlever votre manteau et vous allonger. Qui est votre obstétricien ?

— Il est mort. C'est sans importance, il est mort.

— Maintenant, les chaussures.

Il appuya sur le bouton pour appeler les infirmières avant de s'accroupir pour retirer les chaussures de Katie.

Il ne savait pas où trouver de chemise de nuit et n'avait pas envie de perdre du temps à en chercher une. De toute façon, elle portait une robe.

— Voilà.

Il l'aida à monter sur le lit et s'arrêta quand elle se remit à lui enfoncer les doigts dans le bras. Il appuya de nouveau sur le bouton d'appel.

— Ils sont tous morts ? demanda-t-elle une fois la contraction passée. Les médecins, les infirmiers ?

— Non. Je viens de parler à un médecin en bas, une amie à moi, juste avant que vous arriviez. Je vais voir si je peux trouver une des sages-femmes.

— Oh, je vous en prie, ne me laissez pas.

— Je ne vais pas vous laisser là. Je vous jure, je ne vous abandonne pas. Je vais voir si je peux trouver une infirmière et je vais préparer une

couveuse pour les bébés. Vous avez fait du bon boulot, mais ils restent prématurés.

— J'ai essayé de dépasser les trente-six semaines. Je voulais vraiment, mais...

— Allons... (Il lui prit la main et attendit qu'elle relève vers lui ses yeux pleins de larmes.) Vous êtes quasiment à trente-cinq. Vous avez vraiment assuré. Donnez-moi deux minutes, OK ? Ne poussez pas, Katie. Si vous avez une autre contraction d'ici mon retour, respirez à fond. Ne poussez pas.

— Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

— C'est promis.

Une fois sorti, il commença à courir.

Il ne connaissait pas bien ce service, où il n'était allé que quelques fois, et seulement jusqu'au secrétariat. Il essaya de reprendre courage en voyant trois nouveau-nés derrière la vitre dans leur berceau. Il devait y avoir quelqu'un à cet étage, qui s'occupait de ces bébés.

Il passa une porte à double battant et entra dans une salle d'opération. Un médecin, ou du moins il l'espérait, en tenue de chirurgien qui tenait un scalpel dans sa main gantée. Une infirmière et une femme enceinte sur la table d'opération, les yeux clos.

— J'ai une femme qui va accoucher de jumeaux. Je...

— Et moi, j'essaie de sauver la vie de cette femme et de son enfant. Sortez !

— Il me faut un médecin.

— J'ai dit sortez ! Il n'y a que moi. Et putain, je suis occupé ! Infirmière !

— Partez, ordonna l'infirmière pendant que le médecin pratiquait l'incision.

— Bipez le Dr Hopman.

Jonah ressortit en courant, attrapa deux couveuses et les emporta avec lui dans la salle où Katie haletait, en proie à une nouvelle contraction.

— Respirez comme ça, continuez. Je vais les préparer pour qu'elles soient prêtes.

— Un docteur, parvint-elle à articuler.

Il brancha les couveuses, retira son propre manteau et se retroussa les manches.

— Ça va être vous, moi et les jumeaux. Tout va très bien se passer.

— Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu. Vous avez déjà mis au monde un enfant ?

— Oui, quelques fois.

— Mais vous diriez la même chose si vous n'aviez pas d'expérience...

— Non. J'ai même accouché un prématuré. C'est ma première naissance multiple, mais bon, si on sait faire pour un, on sait faire pour deux. Je vais me laver les mains et mettre mes gants. Ensuite, on va voir où vous en êtes, d'accord ?

— C'est pas comme si j'avais le choix. (Elle regarda le plafond, comme elle l'avait fait pendant que sa mère mourait.) Si ça tourne mal, promettez-moi que vous prendrez soin d'eux. Vous vous occuperez de mes bébés.

— Ça ne va pas mal tourner, et je vais prendre soin d'eux. Et de vous. Promis juré.

Il se traça une croix sur le cœur et alla se laver les mains dans la salle d'eau attenante.

— Comment allez-vous les appeler ? demanda-t-il de loin.

— La fille, Antonia. Mon mari... Il voulait tout particulièrement une fille. Le garçon, ce sera Duncan, comme mon grand-père.

— Très joli. De beaux noms. (Il enfila des gants et prit une profonde inspiration.) Un de chaque, alors ? Le choix du roi.

— Il est mort ici. Mon Tony. Mes parents aussi, et mon frère. Quatre personnes que j'aimais sont mortes dans cet hôpital, mais je ne savais pas où aller.

— Je suis navré. Mais vos bébés ne vont pas mourir, et vous non plus. Euh, je vais devoir vous enlever votre culotte pour regarder où vous en

êtes.

— Je n'avais pas mis la pudeur au programme.

Il ôta le sous-vêtement.

— Il faudrait que vous vous rapprochiez, hop !

— « Hop », mon cul, oui !

— Voilà, c'est ça que vous devez rapprocher.

Elle rit, ce qui le fit sourire.

— Très drôle.

— Vous devriez entendre quand je suis en forme. Maintenant, c'est moi qui vais m'approcher, et je sais que c'est gênant. Respirez bien.

Il inséra ses doigts pour mesurer pendant qu'elle soufflait, les yeux au plafond.

— Vous êtes à dilatation complète, Katie. Je vais devoir présenter mes excuses à Antonia quand elle sera là. Je lui ai touché la tête.

— Duncan. C'est lui qui est en bas. Sa tête ?

— Oui.

Et heureusement, dans le cas du bébé, il s'agissait bien de la tête et non des fesses.

— La contraction arrive.

— Allez-y. Vous êtes tout près. Vous... Voilà, soufflez bien. Votre poche des eaux vient de se rompre.

— Aïe. Putain de bordel de merde, ça fait mal !

— Je sais.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous êtes un homme ! (Elle tourna la tête, ferma les yeux et expira longuement.) On devait passer du Adele pendant l'accouchement. Et on allait avoir ma mère, et celle de Tony. Sa mère est morte maintenant, son père aussi. Mon frère, le frère et la sœur de Tony. Les bébés n'ont que moi.

— Duncan montre sa tête, Katie. Il a des cheveux ! Sombres. Vous voulez le miroir ?

Elle laissa échapper un sanglot, se couvrit les yeux et leva une main pour qu'il attende.

— Je l’aimais tellement, tellement... Tony. Mes parents, mon frère, sa famille. La mienne. Ils sont tous partis. Les bébés, c’est tout ce qu’il me reste comme famille. Et ils n’ont que moi. (Elle s’essuya les yeux.) Je veux bien le miroir, s’il vous plaît. Je veux les voir naître.

Il ajusta la position jusqu’à ce qu’elle lui fasse signe. Puis il l’aida à surmonter la contraction suivante. Puis à pousser.

Elle ne parla plus de son deuil, mais chargea comme une guerrière en pleine bataille.

Duncan, avec ses cheveux noirs et ses petits poings brandis, vint au monde en criant. Sa mère rit et tendit les bras.

— Il a de belles couleurs et de sacrés poumons, dit Jonah, qui essuya la tête du bébé et le mit dans les bras de Katie. Je coupe le cordon.

— Il est magnifique. Il est parfait. Il est parfait ? Dites-moi qu’il va bien.

— On va le peser, puis on le mettra dans la couveuse. Il a l’air en parfaite santé, c’est sûr.

— Il... il cherche le sein !

— Ma foi, c’est un garçon.

— Mais dans les livres, ils disent que, surtout les prématurés... Il s’est accroché d’un coup ! Il a faim. Oh, mon Dieu, elle arrive. Elle arrive !

— Antonia ne veut pas être laissée pour compte. Allez, je vais le mettre dans la couveuse.

— Non, non, il est bien, là. Il a faim. Faut que je pousse !

— D’accord, maintenant, poussez bien. Vous pouvez faire mieux.

— J’essaie !

— OK, arrêtez-vous, maintenant. Détendez-vous bien, respirez tranquillement. Et maintenant, encore une fois. Une bonne fois, bien fort. Elle est prête. Regardez dans le miroir, Katie. Faites-la sortir.

Elle inspira comme elle pouvait, puis poussa avec un gémissement sourd. Jonah attrapa doucement la tête, fit pivoter les épaules et reçut Antonia entre ses mains.

— La voilà.

— Elle crie pas, elle crie pas. Elle a un problème ?

— Un petit instant... (Jonah dégagea les mucosités dans le nez et la bouche du bébé et frotta sa toute petite poitrine.) Allez, Antonia. On sait que tu n'es pas une pleurnicheuse, mais ta maman veut t'entendre. Elle prend juste son temps, elle va bien. Il y a la lumière en elle, pas les ténèbres. Je vois la vie, pas la mort.

— Mais qu'est-ce que...

— Et voilà, conclut Jonah en souriant lorsque la petite poussa un petit cri aigu, comme agacée. Elle rosit comme il faut. Elle voulait voir où elle en était d'abord, c'est tout. Elle est ravissante, madame Maman.

Katie la lova dans ses bras.

— Oh, la jolie petite tête qu'elle a...

— Oui, son frère a piqué tous les cheveux. Donnez-lui un peu de temps et elle le dépassera. Je coupe le cordon. Si votre fils a terminé son petit goûter, je vais le nettoyer un peu, le peser et vérifier deux ou trois choses. Vous avez encore le placenta à expulser.

— Ce sera plus facile que les jumeaux.

Jonah prit Duncan, le nettoya soigneusement, vérifia ses pulsations, ses réflexes et le pesa.

— Deux kilos sept cent cinquante. C'est très bien, même pour un bébé sans jumeau et à terme. Bravo, Katie.

— Elle me regarde. Je sais que ce n'est sans doute pas vrai, mais c'est comme si elle me regardait. Comme si elle me connaissait.

— Bien sûr qu'elle vous connaît.

Contemplant le bébé entre ses mains, Jonah éprouva... un sentiment de victoire, accompagné d'un amour tranquille et bien ancré.

— Je voudrais mettre Duncan dans la couveuse un petit moment. Il va me falloir votre fille aussi. Et je vais vous dégoter une boisson fraîche, ajouta-t-il pendant qu'il nettoyait Antonia. De la nourriture si je peux en trouver. Et votre fille est à deux kilos cinq cent cinquante. Bravo à elle.

— Contraction.

— OK, il va falloir l'expulser entièrement. Bien comme il faut. J'ai une



cuvette. Faites-le sortir, championne.

Quand la délivrance fut terminée, Katie se rallongea sans rien dire. Jonah lui essuya la sueur sur le visage. Là, elle lui attrapa la main.

— Vous avez dit voir la vie, pas la mort. La lumière et pas les ténèbres. Et à ce moment vous étiez... différent. Je voyais autre chose.

— Je me suis un peu emballé.

Il allait reculer, mais elle serra sa main plus fort et le dévisagea.

— J'ai vu des choses, ces dernières semaines. Des choses qui n'ont aucune logique, qui n'apparaissent que dans les livres et les films fantastiques. Vous êtes l'un d'eux ? De ceux qu'ils appellent les Insolites ?

— Écoutez, vous êtes fatiguée et je dois...

— Vous avez accouché mon fils et ma fille. Vous m'avez redonné une famille. Vous m'avez donné... (Les larmes perlant à ses yeux, elle poursuivit d'une voix tremblante.) Vous m'avez donné une nouvelle raison de vivre. Je vous serai reconnaissante pour le restant de mes jours. Chaque fois que je regarderai mes enfants. S'ils sont en vie en partie parce que vous êtes spécial, alors je suis reconnaissante de ça aussi.

Les larmes aux yeux lui aussi, il se surprit à s'agripper à la main de Katie comme à une bouée de sauvetage.

— Je ne sais pas ce que je suis. Je ne sais pas. Je vois quand la mort arrive sur quelqu'un, ou les blessures. Je vois comment ça arrivera, et je ne peux rien faire pour l'empêcher.

— Vous avez vu la vie chez mes bébés, et chez moi. Vous avez vu la vie. Je sais ce que vous êtes : mon miracle personnel.

Il dut s'asseoir sur le bord du lit pour se reprendre.

— J'allais me suicider, avoua-t-il.

— Non. Non, Jonah.

— Si vous étiez arrivée cinq minutes plus tard, je n'aurais plus été là. Je ne pouvais plus supporter de voir encore des morts. Et puis vous avez débarqué et j'ai vu toute cette vie. Je suppose que vous êtes mon miracle personnel, à moi aussi.

Katie se redressa.

— Vous pouvez rester un moment ?

— Bien sûr, bien sûr.

Elle posa la tête sur son épaule.

Il entendit des pas pressés et Rachel l'appela.

— Par ici ! Voilà le médecin, dit-il à Katie. Mieux vaut tard que jamais.

— Pourquoi j'aurais besoin d'un docteur ?

Rachel arriva à la porte et embrassa la scène du regard.

— Eh bien, dis-moi. C'est toi qui as fait ça ?

— Oh, elle a donné un petit coup de main, répondit Jonah.

— Un excellent travail d'équipe, on dirait. Je suis le Dr Hopman, commença-t-elle, avant de s'interrompre. Katie, c'est vous ? Katie Parsoni ?

— Oui, docteur Hopman. (Les larmes coulant à toute vitesse désormais, Katie lui tendit la main, l'autre agrippant toujours Jonah.) Vous êtes vivante.

— Oui, et vous aussi, ainsi que vos bébés. Je vais juste les examiner, et vous ensuite.

— Voici Duncan, annonça Jonah. Deux kilos sept cent cinquante. Et Antonia, deux kilos cinq cent cinquante. Je ne les ai pas mesurés.

— Tu as fait l'essentiel. Et comment se sent la maman ? demanda-t-elle en allant examiner Duncan.

— Fatiguée, affamée, reconnaissante, triste, heureuse. Je sens tout. Le Dr Hopman était avec moi quand ma mère est morte. Elle a pris soin de ma mère. De mon père, aussi.

— C'est Jonah qui les avait ramenés à l'hôpital, dit Rachel en ajoutant pour lui : Ross et Angela MacLeod.

— MacLeod...

La soupe au poulet sur le feu. Le premier. Le patient zéro.

— C'est comme un cercle, murmura-t-il.

— Ce sont deux bébés en bonne santé que je vois là. (Rachel s'accroupit pour regarder les placentas et les cordons ombilicaux.)

Parfait, parfait.

— Quand pourront-ils voyager ? demanda Jonah.

— Je vais devoir examiner Katie d'abord, et je vais essayer de trouver quelqu'un en pédiatrie pour regarder les enfants de plus près.

— Elle va bien et eux aussi. Je le sens, tout comme je voyais que sa mère n'allait pas s'en sortir pendant que tu t'occupais de son père. Comme je voyais que tu étais immunisée. J'avais déjà une certaine intuition avant... tout ça. Mais bien plus maintenant. Je ne m'attends pas à ce que tu me croies, mais...

— Si, rectifia Rachel en se frottant les yeux. J'ai vu des choses. Je n'y croyais pas au début, mais à force d'en voir, il faudrait être un imbécile pour nier l'évidence. Et je serais un médecin en dessous de tout si je n'examinais pas une femme qui vient de donner naissance à des jumeaux.

— Ensuite, il faudra que tu me dises quand ils peuvent partir. Et quand tu peux être prête à partir.

— Parce que je vais où ?

— Je ne sais pas pour l'instant, mais je sais que tu n'es pas infectée par le virus. Katie et les bébés non plus. Tu as dit qu'ils faisaient des rafles, qu'ils mettaient les gens en quarantaine pour mener des tests sur eux.

— Quoi ? s'exclama Katie en agrippant son épaule. « Ils », c'est-à-dire le gouvernement ? Ils enferment des gens qui ne sont pas malades ?

Rachel poussa un soupir.

— Jonah...

*Plus de mensonges, pensa-t-il. Plus de désespoir.*

— Elle a le droit de savoir. Elle doit penser à ses bébés. Tu es médecin. Certaines personnes qui n'ont pas le virus ont besoin de médecins. On a besoin de docteurs intelligents et pas bornés. Ils vont essayer de me choper aussi, et je ne vais pas jouer les rats de laboratoire.

» C'est un cercle, répéta-t-il. Ses parents vers moi, moi vers toi, toi vers Katie et Katie vers moi. Maintenant les bébés. Ce n'est pas un

hasard. S'ils sont en état de voyager, quand est-ce que tu peux partir ?

Complètement vidée, Rachel regarda les bébés, la femme qui pleurait en silence, l'homme qui la fixait soudain d'un regard d'acier.

— Peut-être demain, selon le genre de voyage que tu envisages. Ils bloquent les routes.

— Je peux nous avoir un bateau.

— Un bateau ?

— Patti Ann. C'était ma collègue, expliqua-t-il à Katie. Elle avait un bateau. Pas grand-chose, mais ça suffira. On va jusqu'au bateau, on embarque, on traverse le fleuve. Ensuite, on part... là où ça nous paraît le mieux. On reste dans les zones de campagne tant qu'on peut. Je ne saurai pas avant qu'on sorte d'ici. Personne ne va mettre ces enfants dans un camp pour les tester.

— Personne ne touche à mes bébés. (Les larmes de Katie cessèrent, comme si on venait de fermer un robinet.) Personne. On peut partir tout de suite.

Rachel leva une main pour l'arrêter.

— Demain. Je vais vous examiner et on va garder un œil sur les enfants pendant vingt-quatre heures. S'il n'y a pas de complications, nous pourrons partir demain. Il nous faudra des provisions, des couches, des vêtements, des couvertures. Éventuellement du lait en poudre et des biberons.

— Duncan a déjà pris le sein.

— C'est vrai ? s'étonna Rachel, qui éclata de rire. Encore une bonne nouvelle. Il nous faut quand même le reste. Je peux prendre certaines choses ici. Si tout va bien d'un point de vue médical, je vais vous accompagner, parce qu'une femme avec ses nouveau-nés d'un jour peut avoir besoin d'un médecin. Encore que Jonah pourrait sans doute tout assumer. Mais je viens parce que tu as raison, ça... (Elle les montra tous les cinq en un geste circulaire.) Ça signifie quelque chose. Et peut-être qu'en dehors d'ici, j'aurai de nouveau l'impression d'être médecin.

Elle s'approcha du lit.

— Jonah, tu peux aller trouver quelque chose à manger pour la nouvelle maman ? Une boisson fraîche, et en tout cas, de l'eau. Et des vêtements propres. Des bonnets et des couches taille préma pour les bébés. Prouve-moi que tu as de la ressource.

— C'est comme si c'était fait, répondit-il en se levant. Je reviens, Katie.

— Je sais.

— Très bien, Katie, regardons un peu.

— Docteur Hopman ?

— Appelle-moi Rachel. Nous avons formé une alliance, on dirait.

— Rachel, quand tu auras fini, je pourrai avoir mes bébés dans mes bras ?

— Absolument.

L'étincelle qui était morte en elle au cours de ces horribles journées passées se ralluma.

# L'ÉCHAPPÉE

Comment l'homme peut-il échapper à ce qui est écrit ? Comment peut-il fuir sa destinée ?

FERDOWSI

Pendant que Katie faisait téter sa fille pour la première fois, Arlys Reid décidait de ne plus rester cantonnée aux studios. Depuis des jours, elle se basait sur les rapports de Chuck, sur ce qu'elle pouvait trouver sur un Internet de moins en moins performant et sur ses quelques observations lors de ses rapides allers-retours au travail.

Elle avait toujours voulu être reporter, se dit-elle en vérifiant les piles de son vieux magnétophone. Il était temps qu'elle sorte faire des reportages.

Elle ne soumit pas son idée au producteur ni au directeur d'antenne. Quoi qu'il arrive, la décision lui revenait. Et cette décision, elle le savait, était motivée en partie par son choix d'avoir caché le pire de ce que Chuck lui avait révélé ce matin.

Les secours n'arriveraient pas.

Au moment où elle mettait son manteau, Fred la regarda depuis son bureau.

— Où vas-tu ?

— Dehors, pour travailler. Fred, il faudrait que tu me couvres. Dis juste que je fais la sieste, invente quelque chose. Je veux le témoignage de l'homme de la rue. Si je peux en trouver un qui ne cherche pas à me voler, me violer ou me tuer.

— Je ne vais pas te couvrir, déclara Fred en se levant. Je vais

t'accompagner.

— Hors de question.

Tit'Fred, du haut de son mètre cinquante-cinq, se contenta de sourire.

— Mais si. Il faut bien aller chercher les petits roulés et les chips, non ? Et à deux, c'est mieux, ajouta-t-elle en enfilant un blouson bleu vif couvert d'étoiles roses. Il y a un marché... enfin, une épicerie de rien du tout, à l'intersection entre la Sixième Avenue et la 55<sup>e</sup> Rue. C'est condamné, mais on est quelques-uns à savoir qu'on peut tirer certaines des planches et entrer.

Elle posa sur ses boucles rousses en bataille une casquette rose où se balançait un pompon.

— Il y a toujours de la nourriture, donc on pourra grappiller quelques trucs. Personne ne prend plus que ce dont il a besoin. On a passé un accord.

— C'est qui, ce on ?

— C'est un peu... le quartier. Les habitants restants. On ne prend pas plus que nécessaire pour que tout le monde ait sa part.

— Fred, s'exclama Arlys en prenant sa mallette et en scrutant la petite rousse au visage dynamique et couvert de taches de rousseur. C'est un papier. Ça fait un sujet.

Ses yeux doux s'obscurcirent.

— Tu ne peux pas diffuser cette info, Arlys. Certains, s'ils savaient qu'il y a de la nourriture, ils viendraient tout prendre. Ils rafleraient tout.

— Sans donner l'adresse, même pas le quartier. Promis. Juste l'histoire. Des gens qui s'entraident. Enfin un point positif. Qui n'en a pas besoin en ce moment ? Tu pourrais me donner quelques détails, sans nom ni localisation, juste comment vous êtes arrivés à cet accord et comment ça marche.

— Je te raconterai en chemin.

— OK, mais on reste bien ensemble, dit Arlys en pensant au pistolet dans son sac à main.

— On est bien d'accord. Et ne t'en fais pas, j'ai une façon de savoir si



quelqu'un ne veut rien de mal ou si c'est un connard. Enfin, certains connards ne vont pas chercher à te tuer ni rien. Ce sont juste des connards parce qu'ils l'ont toujours été.

— C'est sûr.

Elles partirent.

— Tu sais, ça ne va pas plaire à Jim que tu prennes des risques.

Arlys haussa les épaules.

— Si ça donne un sujet pour le journal, ça lui plaira. Ce sont de vraies personnes là-bas, qui essaient de survivre jour après jour. Comment y parviennent-elles ? Que leur est-il arrivé ? Les gens ont besoin d'entendre que d'autres s'en tirent. Ça les aide à s'en sortir aussi.

— Comme ne pas prendre plus que ce qu'il nous faut au marché.

— Par exemple. (Pendant qu'elles traversaient le hall, Arlys donna un plan général.) On se dirige vers l'ouest et la Sixième en ouvrant l'œil. Si on voit des groupes, on s'éloigne. Les groupes, ça peut vite donner des émeutes.

— Surtout quand il fait noir, observa Fred. Mais ça arrive de jour aussi.

— Je ne suis pas sortie la nuit depuis trois semaines, à part pour rentrer le plus vite possible chez moi après l'émission du soir. Moi qui adorais marcher la nuit...

— Il faut juste savoir où aller pour ne pas sortir des zones sûres.

— Il existe des zones sûres ?

— Là où vont plus de gens bien que de gens mauvais. Certains des méchants ne sont pas vraiment méchants. Ils sont simplement effrayés et désespérés. Mais certains sont vraiment flippants et il faut impérativement savoir rester à distance et se cacher.

Il se pouvait que sa principale informatrice se trouve devant elle, pensa Arlys.

— Comment tu es au courant de tout ça ?

— On parle à quelqu'un qui a parlé à quelqu'un, répondit Fred. Je ne l'ai pas raconté parce que si ça s'ébruite, les méchants pourraient trouver

les zones sûres. Mais si tout doit s'écrouler, ou plutôt quand tout s'écroulera, je le dirai aux collègues pour qu'ils puissent essayer d'atteindre une de ces zones.

— Fred, tu m'épates.

— Parfois, les gens peuvent donner un coup de main si quelqu'un veut sortir de la ville. Mais beaucoup de New-Yorkais qui sont encore là ont envie de s'accrocher, même s'ils doivent se battre.

Arlys déverrouilla la porte.

— Tu ne portes pas de masque ?

— Tu sais que ça ne sert à rien, non ? fit Arlys en regardant Fred. Tu sais aussi bien que moi que si on doit l'attraper, on l'attrapera.

— Ça rassurait certaines personnes. Je pensais que c'était le cas pour toi.

— Plus maintenant.

Elles sortirent et Arlys referma à clé derrière elle.

— On se sépare pas, mais juste au cas où, tu as ta clé ?

— Ne t'en fais pas, lui assura Fred.

Arlys hocha la tête et elles entreprirent de marcher, dans des odeurs de brûlé, de sang et de pisse.

— Tu estimerais à combien le nombre de personnes que tu as vues ou à qui tu as parlé dans ces zones sûres ? Je ne le diffuserai pas.

— Je ne sais pas trop. Je sais qu'ils essaient de garder le compte, mais ça change. Les gens vont et viennent. Il y en a encore qui tombent malades. Qui meurent. On... ils essaient d'emporter les corps dans des zones vertes, des parcs par exemple, à l'aube. Il fait encore assez froid, tu vois...

— Je vois.

Mais quand les températures remonteraient, la décomposition serait catastrophique. Quant à ceux qui étaient morts enfermés chez eux...

Arlys avait perçu cette odeur dans son propre immeuble. Celle de la putréfaction.

— On ne peut pas vraiment faire des enterrements ou des

cérémonies. Il y en a tellement... reprit Fred. Quelqu'un dit quelques mots et puis... il faut les brûler. Il y a les rats, tu sais, les chiens, les chats et... On ne peut pas l'empêcher, alors il faut brûler les cadavres. C'est propre, et c'est respectueux, je pense.

— Tu as assisté à ces... cérémonies simplifiées ?

Fred hocha la tête.

— C'est tellement triste, Arlys. Mais c'est la seule chose à faire. Il faut essayer d'agir comme on le doit, mais il y en a tellement. Beaucoup plus que ce qu'on dit.

— Je sais.

Sous son béret à pompon, Fred lança un regard en biais à Arlys.

— Tu es au courant ?

— J'ai une source, mais... C'est comme ne pas diffuser la localisation des zones sûres. Si je rends public tout ce qu'il me dit, ils vont m'arrêter. Et ils pourraient s'en prendre à lui.

— Tu ne le dirais pas. Tu ne révélerais pas une source.

— Non, mais ce doit être faisable de retrouver sa trace par moi. Je ne peux pas prendre ce risque. J'ai un protocole, qu'il m'a donné. Si jamais je diffuse ce qu'il m'a demandé de ne pas dévoiler, je dois détruire l'ordinateur sur lequel je travaille, mes notes, tout. Et partir.

— Partir où ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Parce qu'il te l'a dit sous le sceau du secret.

— Tout à fait. Mais si...

— Chut ! Tu entends ?

Tout en parlant, Fred attrapa Arlys par le bras pour l'entraîner de nouveau dans la Sixième Avenue.

— Par ici !

Pendant que Fred l'entraînait par la vitrine cassée d'un magasin de chaussures, Arlys entendit le moteur.

— On dirait une moto. Des Pilleurs ?

— Ils aiment les motos. Ça permet de manœuvrer entre les épaves de

voitures.

Fred se posa un doigt sur les lèvres et guida Arlys dans l'ombre.

Elle commença à parler, mais Fred secoua la tête avec véhémence.

Elle entendit du verre cassé et des rires déchaînés. Puis le moteur rugit en passant à côté et son bruit s'amenuisa de nouveau.

Fred leva la main pour lui faire signe d'attendre encore. Quelques secondes plus tard, elle chuchota :

— Certains d'entre eux ont une ouïe de chauve-souris. Et parfois, ils se déplacent en groupe. Faut pas prendre de risques.

Après avoir soufflé un coup, Arlys regarda autour d'elle. Des deux côtés, les murs étaient couverts d'étagères vides. S'il y avait un jour eu des présentoirs, ils avaient été enlevés.

Il restait quelques chaussures et sacs à main, ainsi que des chaussettes par terre.

— Je suis étonnée qu'on trouve encore des marchandises.

— Les Pilleurs prennent ce qu'ils veulent et détruisent le reste. Ils pissent dessus, ils chient même des fois. Ils n'en veulent pas, mais ils refusent que quelqu'un d'autre s'en serve. Et en ce moment, ils font surtout des trucs comme ça.

Elle ramena Arlys dehors, marcha jusqu'au coin de la rue qu'elles avaient commencé à prendre tout à l'heure, regarda longtemps dans les deux directions avant de traverser au pas de course.

— Ils prennent de l'alcool ou de la drogue, poursuivit-elle, ils incendient des endroits, ils tirent des coups de feu. Ils se baladent partout en cherchant quelqu'un qui ne se cachera pas assez bien ou ne courra pas assez vite. Ils leur font du mal. Ou alors, ils les tuent. Mais ils commencent à chasser.

— Chasser les gens ?

— Ils commencent à fouiller les immeubles d'habitation. Ou anciennement d'habitation, en tout cas. Ils ne se rendent pas dans certains endroits à cause des morts. Mais ça ne les retiendra pas très

longtemps. Ils font la même chose, ils détruisent, ils prennent ce qu'ils veulent et ils cherchent des gens à faire souffrir.

Fred s'arrêta à côté d'une voiture vide.

— Elle n'était pas là hier. Ils ont dû essayer de passer, mais la rue est à peu près bouchée. Ils ont laissé leurs affaires à l'intérieur. Ils en ont pris trop, et ils ne pouvaient pas les emporter en cas de fuite. Le marché est juste par là.

— C'est une zone sûre ?

— Plutôt sûre, tant qu'on n'est pas idiot, répondit Fred en souriant.

Elle s'arrêta à une devanture de boutique condamnée. Arlys s'étonna devant les symboles peints sur le bois.

— Qu'est-ce que c'est, tout ça ?

— Des porte-bonheur, on va dire. Il y a quelqu'un à l'intérieur. C'est bon, précisa-t-elle aussitôt. Ce n'est pas un Pilleur ni rien.

— Comment tu le sais ?

Mais Fred avait déjà écarté deux planches.

— Bienveillance, dit-elle. C'est comme un mot de passe, expliqua-t-elle à Arlys avant d'avancer.

Les planches se refermèrent derrière Arlys, créant un noir total. Pas même un rai de lumière. Puis un éclat apparut.

— Qui est avec toi, Fred ?

— Bonjour, T.J. Voici Arlys. On travaille ensemble, t'inquiète. Elle fait partie des gens bien.

— Tu l'emmènes dans l'une des zones ?

— Non, en tout cas pas pour l'instant. Elle cherche à faire une interview et je me suis dit que tant qu'on y était, je prendrais quelques boîtes de soupe pour le studio. Comment va Noah ?

Obtenant le silence pour toute réponse, Fred avança encore.

— T.J., tu sais que je n'amènerais personne qui nous veut du mal.

— On peut le causer sans faire exprès.

— Si vous voulez bien retirer cette lumière de mes yeux, dit Arlys froidement, je pourrai répondre moi-même.

La lumière s'abaissa lentement.

— Je ne sais pas combien de temps nous allons encore pouvoir émettre, commença-t-elle. Il reste seulement une poignée d'entre nous au travail, qui en sont encore capables et le veulent bien. La communication, les informations, c'est important, même quand c'est maigre. Je ne sais pas combien de personnes captent encore le journal télévisé, mais tous ceux qui y ont accès peuvent relayer ces informations à d'autres. À mon avis, en espérant qu'il soit pessimiste, il nous reste quelques jours, peut-être une semaine avant le black-out. Je veux faire mon travail jusqu'au bout. Ensuite, je trouverai une autre manière de le pratiquer.

— C'est quoi, cette connerie d'interview ?

— Je voudrais un récit personnel. Pour que des gens l'entendent, pas de moi mais de quelqu'un qui s'en tire vraiment. Parce que c'est important.

— Vous voulez un récit ?

— Je voudrais le vôtre, précisa Arlys. Je souhaite que vous vous adressiez à tous les autres qui sont là et qui s'accrochent, que vous parliez pour eux. De ce que vous pensez, ce que vous ressentez, ce que vous avez fait. Peut-être que ça aidera à tenir une personne qui l'entend.

— Accepte, T.J., c'est la chose à faire.

— Je ne donnerai pas de nom, ajouta Arlys. Je vous attribuerai un pseudo. Je ne préciserai pas le quartier non plus. J'ai un enregistreur avec moi. Pour tout ce que vous préférez hors antenne, je le coupe.

— Et vous allez diffuser ça ce soir ?

— Je le proposerai à mon retour et demanderai qu'il soit diffusé toutes les heures jusqu'au reportage du soir. Demain, si je peux, j'essaierai d'interviewer quelqu'un d'autre, d'avoir son récit et de faire la même chose. Ça ne sera pas la fin parce qu'on refusera que ce soit la fin. On ne se laissera pas dépouiller jusqu'aux os par les Pilleurs. On va s'en sortir. Je voudrais que vous me racontiez comment vous avez fait, comment vous allez.

— Vous voulez que je vous raconte mon histoire ? Je vais vous

raconter.

— Est-ce que je peux sortir mon enregistreur ? Et ma lampe de poche ?

— Allez-y.

Dans sa mallette, elle trouva les deux objets et sortit son enregistreur de sa poche avant d'allumer la lampe, qu'elle dirigea vers la voix de T.J.

C'était un type balèze, noir et large d'épaules, aux yeux très sombres et pleins de défi. Ses cheveux très courts laissaient supposer que, jusqu'à récemment, il les rasait.

— Vous n'avez qu'à m'appeler Ben.

— Très bien, Ben. J'allume l'enregistreur. Ici Arlys Reid, et je m'adresse aujourd'hui à Ben. Je lui ai demandé de me raconter et de nous raconter à tous son histoire. La pandémie a tout changé pour tout le monde. Comment faites-vous pour lutter ?

— Tu te lèves le matin et tu fais ce que tu dois faire. Tu te lèves, en pensant juste une fraction de seconde que tout est comme avant. Et ensuite, tu te rappelles que non. Ça ne sera plus jamais comme avant, mais tu te lèves quand même et tu continues. Il y a trois semaines et deux jours, j'ai perdu mon mari. Le meilleur homme de la terre. Il était officier de police, et décoré. Quand ça a commencé, il est allé au boulot tous les jours essayer d'aider des gens. De servir et de protéger. Ça lui a coûté la vie.

— A-t-il été tué pendant son service ?

— Oui, tout à fait. Mais pas par une balle ou un couteau. Ç'aurait été plus facile pour lui. Il a attrapé le virus et il est tombé malade. À ce moment-là, les hôpitaux étaient déjà tellement surchargés qu'il n'avait pas envie d'y aller. Aucun intérêt, il me disait. Il voulait mourir à la maison, chez nous. Son inquiétude, c'était de m'avoir infecté, mais je suis resté en bonne santé.

Il s'arrêta un instant, sans doute pour rassembler ses idées.

— J'ai fait tout ce que je pouvais pour lui, pendant deux jours atroces. Deux jours, c'est le temps qu'il a tenu une fois qu'on a dû accepter qu'il

n'était pas simplement fatigué de faire le double d'heures habituelles. Je ne vais pas vous raconter ces deux jours, je vous dirai juste qu'il est mort comme il le voulait. Chez nous. Et je l'ai emmené... là où je l'ai emmené reposer.

— Je suis vraiment navrée, Ben.

— Chacun pense que ce genre de deuil intime est le pire qui puisse vous arriver. Et cette horreur a enlevé des gens à tout le monde. On a tous connu le pire qui pouvait nous arriver.

— Mais vous vous en êtes sorti. Vous vous en sortez encore.

— J'ai eu envie de mourir, moi aussi. Je voulais tomber malade et mourir, mais non. Je croyais être capable de prendre son flingue, son arme de service, pour en finir. J'y ai pensé pendant que les gens créaient des émeutes dans les rues et commençaient à se comporter comme des bêtes. Et puis j'ai pensé à ce que m'aurait dit mon mari. Comme il aurait été déçu que je ne chérisses pas la vie et que je ne fasse rien pour aider. Pourtant, j'ai quand même hésité.

Il garda le silence pendant presque trente secondes, mais Arlys ne dit rien, pour lui donner le temps.

— Là où je vis, poursuivit-il, dans l'immeuble, les gens mouraient ou s'enfuyaient, ou alors ils allaient rejoindre les animaux dans les rues. Je me suis dit : il ne reste plus que les ténèbres maintenant. Mais j'entendais la voix de mon mari dans ma tête, qui me disait : « T'as pas intérêt. T'as pas intérêt à abandonner. »

— Et vous n'avez pas abandonné.

— J'ai bien failli. Un jour, je suis sorti de chez moi. Peut-être pour trouver de la nourriture, peut-être pour aller marcher, je savais pas. Il y avait un garçon assis dans l'escalier. Il vivait dans l'immeuble. Je ne connaissais pas son nom. Et je ne vais pas le dire maintenant.

— On va l'appeler John.

— D'accord. John était en train de pleurer. Ses parents et son frère étaient tous morts. Il ne pouvait pas rester dans son appartement. Vous imaginez bien pourquoi.



— Bien sûr.

— Au début, il a cru que je lui voulais du mal. Il n'est pas parti. Il allait se lever et m'affronter, ce petit garçon effrayé et en plein deuil. Il était prêt à lutter, et moi, je restais à me lamenter sur mon sort ? Alors je me suis assis sur les marches et on a parlé un moment. J'ai d'abord emporté sa maman, et on est allés là où j'avais mis mon mari. À ce moment-là, quelqu'un est arrivé. Je ne vous dirai pas le nom de cette jeune femme, ajouta-t-il. (Arlys vit son regard se diriger sur Fred.) Elle nous a proposé son aide. Elle connaissait d'autres personnes qui pouvaient donner un coup de main. Alors on a accepté et on a mis à reposer la famille de John.

» Et il est venu vivre avec moi. Alors on se lève le matin, on prend le petit déjeuner. Ensuite, on fait un peu de lecture, des maths, des choses comme ça. C'est important qu'un garçon de son âge apprenne encore. Je lui apprends aussi à se battre, au cas où il en aurait besoin. On joue, parce que c'est important de jouer, autant que d'apprendre. On se lève et on fait ce qu'on a à faire et c'est comme ça qu'on tient. Quand il sera prêt – ça ne fait que deux semaines – je l'emmènerai en dehors de la ville. Je le ferai sortir et on trouvera un endroit propre. Et là-bas aussi, on se lèvera le matin et on fera ce qui doit être fait. On se construira une vie, parce que tout ne peut pas se résumer à la mort.

Il regarda alors Arlys, droit dans les yeux.

— Ça ne sera pas la fin, dit-il en répétant les mots qu'elle avait utilisés. On ne l'acceptera pas.

— Je vous remercie, Ben. J'espère que votre histoire touchera des gens qui ont besoin de l'entendre. Personnellement, j'avais besoin de l'entendre. C'était Arlys Reid, reconnaissante à tous ceux qui font ce qui doit être fait.

Elle coupa l'enregistreur.

— N'attendez pas qu'il soit prêt. Éloignez John aussi vite que possible.

T.J. la dévisagea.

— Vous savez quelque chose que vous ne dites pas.

— Je sais que ça va empirer ici. Je sais que si j'avais un enfant à ma charge, je l'emmènerais ailleurs. Fred me disait qu'il y avait des gens susceptibles de vous aider. Préparez vos affaires et demandez-leur de l'aide. Tu devrais partir avec eux, suggéra-t-elle à Fred.

— Je reste avec toi. Tu sais qui contacter, T.J. Honnêtement, si Arlys te conseille de filer, écoute-la. Pour Noah.

— Je vais aller lui parler. Il sait que ça va arriver. Tu me manqueras, Fred.

Il la prit dans ses bras, tellement plus grand qu'elle.

— Toi aussi, et Noah me manquera aussi. Mais qui sait, on se retrouvera peut-être.

— J'aimerais bien que ce soit notre destin. (Il tendit la main à Arlys.) Je pensais que ça me mettrait en colère de raconter mon histoire, mais non. Faites attention à vous.

— J'en ai l'intention. Bonne chance, T.J.

Il reprit son sac de provisions, regarda une dernière fois en arrière et ressortit par la devanture de planches.

— Ça va être un bon moment d'émission, commenta Fred. Puissant. Je crois qu'il était là parce qu'il avait besoin de raconter son histoire et que tu lui dises de partir avec Noah.

— Une chance sur tous les plans.

— Ce n'est pas de la chance. C'est le destin. Il faut que je te dise quelque chose. Que tu devras garder pour toi.

— D'accord, prenons cette soupe et tu pourras me raconter sur le chemin du retour. Je veux monter ce témoignage.

— Il vaudrait mieux que je te montre, et ici, là où c'est sûr. Ne flippe pas, d'accord ?

— Pourquoi j'aurais...

Arlys s'arrêta, bouche bée, quand Fred agita les doigts pour créer des lumières dansantes autour d'elle.

— Mais comment tu...

— Je voulais que tu puisses mieux voir.

Elle écarta les bras et, sous les yeux éberlués d'Arlys, des ailes iridescentes émergèrent du dos de Fred, chatoyant à travers son blouson. Elle s'éleva légèrement au-dessus du sol, formant des cercles dans l'air en battant des ailes.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Au début, j'ai été un peu flippée. C'est juste arrivé comme ça, un jour. Et ensuite, je me suis dit : mais c'est plus que cool, cette histoire. En fait, il paraît que je suis une fée !

— Une... fée ? C'est n'importe quoi. Tu veux bien arrêter ça ?

Tout en fluidité, Fred se reposa au sol, mais garda ses ailes déployées.

— Comme tu peux le voir, c'est génial. Mais tu ne peux pas raconter ça, Arlys. Pas sur moi. Ils nous appellent les Insolites. Je ne sais pas si j'aime ça ou non, mais je commence à m'habituer. Je vois bien, à la façon dont tu racontes les histoires qui circulent, que t'es dans le genre : « mais bien sûr ». Et pourtant, regarde-moi ça. (Fred s'éleva de nouveau.) Mais bien sûr !

— Ce n'est pas possible.

— Ça devrait être impossible que plus d'un milliard et demi de personnes soient mortes en moins d'un mois. Mais c'est possible. Même chose pour moi et d'autres comme moi. Non seulement c'est possible, mais c'est aussi réel que tout le reste. C'est peut-être une histoire d'équilibre, je ne sais pas. Je ne comprends pas non plus, alors je l'accepte.

— D'autres. D'autres comme toi ?

— Des fées, des elfes, des sorciers, des sirènes... et ce sont seulement les gens que j'ai rencontrés depuis.

Comme si cette idée la ravissait, Fred s'éleva un peu plus.

— On doit prendre des précautions. Les gens doués de pouvoirs magiques ne sont pas tous bien intentionnés. Ceux dont la nature est corrompue voudraient nous faire du mal, sans compter les gens normaux qui ne comprennent pas et qui pourraient nous en faire aussi.

Elle s'abaissa de nouveau et posa une main sur le bras d'Arlys.

— Je t'ai montré ça et je te le dis parce que quelque chose en moi m'a dit que je le devrais. J'ai toujours fait confiance à cette intuition, même quand je ne savais pas qu'elle était là.

— J'ai dû m'endormir à mon bureau, et tout ça n'est qu'un rêve.

Avec un rire, Fred lui administra un léger coup de poing sur le bras.

— Tu sais que c'est faux.

— Je... il faut vraiment qu'on parle de tout ça.

— Oui, bien sûr. On doit y retourner pour monter le témoignage. Peut-être après l'émission du soir, quand on aura fermé pour la journée. On peut prendre un verre de vin et en parler. J'ai du vin dans mes petites réserves.

— Je crois qu'il va nous falloir beaucoup de vin.

— D'accord, mais on va emporter cette soupe. Il faut que tu refasses ton maquillage et tes cheveux avant de passer à l'antenne.

— C'est vrai.

— Tu flippes ?

— Un peu, oui.

Fred sourit.

— Mais tu feras ce qui doit être fait. Tu ne me trahiras pas, tout comme tu ne trahiras pas ta source, ni T.J., ni Noah. Tu es intègre.

Quand elles furent de retour aux studios, Jim ne parla pas d'intégrité. Il appela cela de la témérité et fit une leçon de morale enflammée à Fred et Arlys. Une leçon qui aurait agacé Arlys au plus haut point si elle n'avait pas discerné l'anxiété sur son visage, si elle ne l'avait pas entendue sous la colère.

Mais Jim ne put rien trouver à reprocher à l'interview. Il l'écouta deux fois de suite avant de conclure :

— Exceptionnel. Tu le laisses raconter, parler avec le cœur. Des tas de reporters auraient posé beaucoup de questions pour essayer de l'orienter. Tu ne l'as pas fait.

— C'était son histoire, pas la mienne.

Il se tourna dans son fauteuil, regarda par la fenêtre du bureau qu'il utilisait rarement, mais où il les avait convoquées parce qu'il était en colère – et effrayé.

— On doit s'effacer pour laisser place au sujet. Mais avant que tout se transforme en enfer, beaucoup de journalistes l'avaient oublié. Je suis tombé dans ce travers, moi aussi, et j'ai peut-être négligé cette qualité chez toi.

Il se tourna de nouveau.

— Diffusons ça. Il te faut un lancement.

— Je l'ai déjà en tête. J'aimerais qu'on passe l'interview toutes les heures avant les infos du soir.

— C'est ce qu'on va faire. Mais ne recommence pas un plan dans ce genre sans m'en parler avant. Et n'emmène pas ce petit bout de bonne femme avec toi. Désolée, Tit'Fred, mais tu n'es pas vraiment Wonder Woman.

— Plutôt la Fée Clochette, marmonna Arlys, ce qui fit rire l'intéressée.

— Exactement. Et maintenant, au boulot !

Arlys dicta son lancement à Fred tout en retouchant son maquillage et en disciplinant ses cheveux. Une fois installée, elle attendit que la lumière passe au vert.

— Ici Arlys Reid, pour vous proposer ce qui, je l'espère, va devenir une interview quotidienne. Tous les jours, au milieu de la tragédie et du désespoir, les gens luttent. Chacun d'entre eux a connu le deuil et vit dans l'incertitude. Chacun a une histoire à raconter, celle de sa vie d'avant, de ce qu'elle est devenue. Voici le récit de Ben.

Ils coupèrent la caméra et lancèrent la piste audio.

Elle écouta de nouveau les paroles de T.J. et s'aperçut qu'elles la touchaient tout autant que la première fois. Elle repensa à cet homme baraqué et espéra qu'il avait pu partir vers un endroit plus accueillant avec son protégé.

— Nous vous repasserons l'interview de Ben dans une heure pour

nous rappeler à tous qu'il reste de l'espoir et de l'humanité en ce monde. À dans une heure.

Fred applaudit. Avec un soupir de satisfaction, Arlys se leva et lui fit signe en se dirigeant vers la salle de rédaction.

— Je vais essayer de convaincre Jim de nous laisser emporter une caméra manuelle demain.

— Génial !

— On ne montrera pas les visages de ceux qui ne le veulent pas, mais on aura des rushs. Si quelqu'un d'autre de ta connaissance veut me parler, dis-lui que je m'arrangerai. Quant à ce vin, Fred, on n'a qu'à l'emporter chez moi quand on aura terminé tout à l'heure. Tu pourras rester dormir. Je crois qu'on a besoin de parler, et beaucoup.

— Une soirée pyjama ! J'adore.

Comment quelqu'un pouvait-il se montrer aussi joyeux tout en connaissant la condition actuelle de l'espèce humaine ? Arlys était incapable de le comprendre. Mais cela dit, il y avait cette histoire de fée. Les fées étaient-elles toujours gaies ? Comment une jeune femme qu'elle connaissait depuis presque un an pouvait-elle être une créature en principe imaginaire ?

Arlys en avait la tête qui tournait.

Elle devait se remettre au boulot et voir ce qu'elle pouvait dénicher pour le soir.

Elle ne trouva pas grand-chose, mais savait que quand elle rapporterait qu'on avait vu une femme faire s'épanouir des fleurs dans la neige du Wisconsin, elle n'aurait plus cette voix incrédule.

Elle préféra changer de veste pour les informations du soir, ainsi que de boucles d'oreilles, et se coiffer autrement. Inutile d'ennuyer les gens avec exactement la même image.

Elle avait bu son quota de café pour la journée – ne pas prendre plus que ce dont on a besoin, se rappela-t-elle –, aussi se servit-elle de l'eau.

Elle s'assit de nouveau au bureau, relut son texte et détendit ses épaules. Le vin viendrait à point nommé.

Elle se composa un visage sobre et professionnel, puis commença. Alors qu'elle en était au premier sujet, elle entendit quelques éclats de voix au loin. Dans l'oreillette, Jim la prévint :

— Bob Barrett vient d'entrer dans le studio. Je crois qu'il a bu. Je descends, voir si je peux détourner son attention.

Elle continua, non sans percevoir du mouvement du coin de l'œil. Ce fut alors Carol qui lui parla dans l'oreillette :

— Jim ne va pas arriver à temps. Je peux couper.

— Arlys Reid ! s'écria Bob, de sa belle voix de baryton, en articulant de façon approximative.

Il tituba vers elle plus qu'il ne marcha.

— C'est bon, Carol. C'est le bureau de Bob.

— Bien vrai.

Il monta sur l'estrade et s'affala à côté d'elle.

Il sentait le... le gin, jugea-t-elle, et la transpiration rance. Son visage ridé, d'une pâleur malade sous les projecteurs, luisait de sueur plus récente.

Il plongea des yeux injectés de sang dans les siens.

— Vingt ans, j'ai présenté les infos.

— Avec la solidité d'un roc. Vous souhaitez terminer celles de ce soir ?

— Bah, on s'en fout, des infos de ce soir. Le monde est devenu un enfer et tout le monde le sait. L'histoire de Ben ? fit-il avec un rire dégoûté. Ça me touche pas, la débutante. Je vais en raconter, moi, une histoire.

Arlys s'immobilisa quand il sortit un revolver et le brandit vers Jim, qui se mit à courir vers le bureau.

— Tu vas rester là-bas, mon p'tit Jim. Tous, vous restez là-bas. Et Carol, je t'avertis, si tu coupes, je le saurai. Si tu coupes, je mets une balle dans sa jolie petite tête.

Arlys s'efforça de déglutir, malgré sa gorge devenue désespérément sèche.

— C'est votre bureau, Bob, répéta-t-elle.



Du temps où elle était une jeune journaliste rêvant de donner des interviews percutantes avec des chefs d'État, Arlys s'était imaginée dans des situations où sa vie serait menacée. Elle s'était raconté que ses reportages intrépides sur le terrain auraient une influence sur le destin de la nation.

En ce moment, face à un collègue ivre, armé et potentiellement fou, son esprit ne fonctionnait plus. La transpiration ruissela, poisseuse, le long de son échine.

— Ça t'a pas pris longtemps pour poser ton joli cul de jeunette dans mon fauteuil, hein ? Sale petite traîtresse.

Elle entendit sa propre voix : métallique, indistincte, comme si la station n'était pas bien réglée.

— Tout le monde ici, et tout le monde chez les téléspectateurs sait que je vous ai simplement remplacé le temps que vous reveniez.

— T'apprendras pas à un vieux singe à faire la grimace, petite.

Le « petite » la réveilla et l'énerva suffisamment pour lui remettre les idées en place. Plus tard, en songeant à cette situation, elle reconnaîtrait la bêtise et la spontanéité de sa réaction :

— Vous valez mieux que ça, Bob. Vous êtes trop doué, trop expérimenté pour avoir recours à des insultes sexistes et à des accusations sans fondement.

Elle marqua encore sa désapprobation en secouant la tête et en fronçant légèrement les sourcils.

— Vous avez critiqué l'interview de Ben et dit que vous aussi, vous aviez votre histoire. Je suis sûre que tous les téléspectateurs voudraient l'entendre autant que moi.

— Tu veux que je raconte mon histoire ?

— Oui, vraiment.

Surtout, qu'il continue à parler. Peut-être finirait-il par perdre connaissance.

Ou alors, elle se noierait dans une flaque de sa propre sueur avant qu'il ne la descende.

— Vingt-six ans que je suis dans le métier. Douze ans que je suis à ce bureau. Tu sais pourquoi c'est *The Evening Spotlight*, le JT le plus regardé ?

— Oui. Parce que les gens savent qu'ils peuvent vous faire confiance. Parce que vous avez la main ferme et la voix calme.

— Je me contentais pas de lire les informations, je les trouvais, je les dénichais, je les rapportais. Je l'ai mérité, ce bureau. (Il tapa du poing dessus, suffisamment fort pour faire bouger les papiers.) Je l'ai mérité chaque jour. Soir après soir, j'ai dit la vérité au monde. Je vais donner au monde ce qu'il en reste, ce soir.

Il agita la main qui tenait le revolver et se tourna vers la caméra.

— On est foutus ! Vous écoutez, chez vous ? Foutus ! L'espèce humaine est terminée et, à la place, il arrive des démons bizarres venus tout droit de l'enfer. Si vous mourez pas en vous étouffant avec votre bile, ils vont vous traquer. J'en ai vu qui sortaient de l'ombre, qui rôdaient dans le noir. Tu en es peut-être un, toi.

Quand il pointa le revolver sur Arlys, elle se sentit paralysée. Il n'allait pas s'évanouir. Elle ne pouvait pas courir.

— Vous parlez de ceux qui ont été baptisés les Insolites.

— Foutaises ! C'est le mal incarné, oui. À votre avis, qu'est-ce qui a causé cette peste ? Eux ! Pas un foutu piaf ! Pas un virus qui aurait muté !

Ce sont eux qui ont lancé ça sur nous et nous regardent mourir comme des chiens. Ils ont pris le contrôle de notre gouvernement, détrôné les autres dans le monde, et ils balancent des conneries sur un vaccin qui n'arrivera jamais à des pitoyables journalistes de troisième zone comme toi. Les gens immunisés deviendront leurs esclaves.

Avec un sursaut, il pivota de nouveau vers la caméra.

— Fuyez ! Fuyez si vous le pouvez. Cachez-vous. Lutte pour passer vos derniers jours sur terre en liberté. Tuez-en autant que vous pouvez.

— Bob... (Arlys tendit la main mais, à l'éclair dans son regard, elle s'arrêta.) Vous êtes un journaliste chevronné. Vous savez que vous devez fournir des preuves, donner des faits pour...

— Des corps qui pourrissent dans les rues ! Les voilà, tes preuves ! Des démons qui grattent à la vitre, murmura-t-il. Ils sourient en flottant. Ils vous fixent de leurs yeux rouges. J'ai éteint la lumière, mais je voyais encore leurs yeux. Ils vont empoisonner l'eau. Ils vont nous affamer. Et toi, tu t'assois à ma place et tu répands leurs mensonges. Tu prétends qu'un antidote miraculeux arrive, qu'il reste un espoir pathétique parce qu'un gars a recueilli un orphelin et a fait joujou avec lui. C'est moi que les gens doivent écouter ! Détruisez-les tant que vous pouvez ! Fuyez tant que vous pouvez !

» Vous pourriez tous être des démons. Chacun d'entre vous. Il nous faut peut-être une démonstration. Toi, la rousse ! C'est quoi, déjà, ton nom ?

— Je m'appelle Fred et je ne suis pas un démon.

Bob émit un rire malsain et crachotant.

— Elle dit qu'elle est pas un démon. Forcément, elle va pas dire le contraire. Je crois qu'ils saignent pas. Pas rouge, comme les humains. On pourrait tester ça tout de suite.

— Ne lui faites pas de mal, Bob. (Cette fois, Arlys osa lui poser une main sur le bras.) Vous n'êtes pas comme ça.

— Le public a le droit de savoir ! C'est notre boulot de leur dire, de leur montrer la vérité.

— Tout à fait, mais pas en blessant une innocente stagiaire qui vient tous les jours, même dans ces circonstances, pour nous aider à informer, justement. Elle aurait pu quitter la ville il y a des semaines, mais elle est restée pour venir au travail. Jim, notre directeur des programmes. Il a perdu sa femme, Bob, mais il est là, au service technique. Tous les jours. Steve s'occupe de la caméra, tous les jours. Carol est au son, tous les jours. Nous essayons tous de garder la chaîne en route pour pouvoir informer et communiquer.

Les yeux de Bob s'emplirent alors de larmes.

— C'est plus la peine. Les faux espoirs, c'est juste des mensonges en mode flou artistique. Toi, tu mens en mode flou artistique. Maintenant j'ai deux ex-femmes de mortes et mon fils... Mon fils est mort. Tout est fini et ils vont tous nous avoir, alors ça sert à rien. Je te rendrais service.

Il pointa de nouveau son arme sur Arlys en inclinant la tête.

— Pense à ce que des démons pourraient faire à une jolie jeune femme comme toi. Tu veux risquer ça ?

— Je ne crois pas aux démons.

— Tu vas y croire, déclara-t-il en se tournant vers la caméra. Vous allez tous y croire, quand il sera trop tard. Il est déjà trop tard. C'était Bob Barrett, pour *The Evening Spotlight*.

Il plaça le canon de l'arme sous son menton et appuya sur la détente.

Le sang gicla, choquant de chaleur et d'humidité, sur le visage d'Arlys tandis que le corps de Bob s'affaissait dans le fauteuil de coprésentateur.

Elle entendit, comme dans le lointain, les hurlements de Fred, les cris. Pendant trois secondes lancinantes, sa vision se grisa.

Elle leva une main tremblante.

— Ne coupez pas.

Elle sentit la main de Jim agripper la sienne.

— Viens avec moi, Arlys. Viens.

— Non, s'il te plaît. (Elle releva le visage vers lui et vit des larmes couler sur ses joues.) Je dois... Sur moi, Steve, ordonna-t-elle au

cameraman. S'il te plaît. Bob Barrett s'était bâti une admirable carrière de journaliste par son intégrité, son style direct et sa volonté de respecter l'éthique des médias, de servir la vérité. Son fils, Marshall, avait... dix-sept ans.

— Dix-huit, la corrigea Jim.

— Dix-huit ans. Je ne savais pas que Marshall était mort et je ne peux qu'imaginer à quel point Bob a souffert de ce deuil insupportable dans ses derniers jours. Aujourd'hui, il a succombé au chagrin, et pour nous qui nous employons à servir la vérité, qui nous efforçons de prendre modèle sur son éthique et son intégrité, cela représente également une immense perte personnelle. Nous ne devons pas nous souvenir de lui pour ses derniers moments de désespoir. Et même dans ces moments, même là, il m'a montré que j'ai encore un long chemin à parcourir avant de l'égaliser. En hommage à Bob, je vais servir la vérité.

Elle essuya une larme, aperçut la traînée de sang et poussa un soupir essoufflé.

— Je le dois. (Elle regarda droit vers la caméra et espéra – pria – pour que Chuck soit en train de regarder.) Je tiens des informations d'une source que je considère comme absolument fiable. Je les garde depuis ce matin et je ne les ai pas révélées. Je les ai cachées à mon patron, à mes collègues et à vous tous. Je vous présente mes excuses pour cette faute impardonnable. Contrairement aux chiffres et informations fournis aux médias par l'OMS, le Centre de contrôle et de prévention des maladies et l'Institut national de la santé, le nombre de morts comptabilisés ce matin à cause du H5N1-X s'élève à plus de deux milliards. Cela représente un tiers de la population mondiale, sans compter les morts dus aux meurtres, suicides ou accidents liés au virus.

Sur le bureau, elle s'efforça de desserrer les poings et continua de regarder la caméra.

— Contrairement à ce qui a été rapporté, les efforts pour mettre au point un vaccin échouent face au virus qui a encore une fois muté. À l'heure actuelle, il n'existe aucun vaccin. De plus, le virus lui-même n'a

pas encore été identifié. Les rapports qui catégorisent le H5N1-X comme une nouvelle forme de grippe aviaire sont faux.

Elle marqua une pause et peina à trouver son équilibre.

— Tout tend à prouver que seuls les humains sont infectés. Le président Ronald Carnegie, qui venait de prendre ses fonctions, a contracté le virus et y a succombé hier. Sally MacBride, anciennement secrétaire d'État à l'Agriculture, a prêté serment aujourd'hui. La présidente, quarante-quatre ans, est diplômée de Yale mention très bien et, avant d'accepter le poste, elle a enchaîné deux mandats au Sénat pour l'État du Kansas. Elle était mariée depuis seize ans à Peter Laster, qui est décédé au bout de deux semaines de l'épidémie. Ses deux enfants, Julian, âgé de quatorze ans et Sarah, douze ans, sont dits vivants et dans un endroit sûr. Je ne peux, à cette heure, m'assurer de la véracité de cette information.

Elle attrapa la bouteille d'eau qu'elle avait préparée hors champ et but longuement. Carol pleurait en silence, soutenue par Jim. À côté d'eux, Fred caressait le dos de Carol et envoyait des signes de tête approbateurs à Arlys.

— On m'a également informée que les forces armées – je ne peux affirmer sous quels ordres – procèdent à des rafles pour trouver ceux d'entre nous qui ne contractent pas la maladie, et les mettre en quarantaine pour être testés, dans des endroits non déterminés. On ne demandera pas de volontaires. C'est essentiellement la loi martiale qui s'appliquera.

» Je ne crois pas aux démons. Ce n'était pas un mensonge. Mais j'ai vu des choses qui, avant, relevaient de l'incroyable. Des choses belles et merveilleuses. Chez ceux que nous avons baptisés les Insolites, il existe de la lumière et de l'ombre, comme dans chacun de nous. Ils seront également raflés pour être enfermés et testés. Et ce que nous laisse le H5N1-X ne nous détruira pas, mais je crains que la peur et la violence engendrée chez ceux qui y cèdent, que les restrictions de liberté ne nous anéantissent.

Elle s'arrêta, souffla un coup et regarda vers Jim pour lui signaler d'être prêt à couper. Avec un hochement de tête, il murmura quelques mots à Carol. Celle-ci secoua la tête.

— Je vais le faire, chuchota Carol en retournant vers la cabine.

Arlys poursuivit :

— J'ai tu ces informations en sachant que, lorsque je les diffuserais, ce serait très probablement la dernière émission sur notre chaîne. Que je mettrais en danger mes collègues. Et, pire encore, je me suis autorisée à avoir des attentes moins élevées en ce qui concerne l'espèce humaine. Je me suis dit que ce n'était pas important que vous sachiez. Je vous présente mes excuses. Et je félicite tout le monde dans le studio de risquer tout pour arriver à la vérité. À vous tous, ne cédez pas à la peur, au chagrin, au désespoir. Survivez.

» Je trouverai un moyen de vous parler de nouveau, pour vous dire la vérité. C'était Arlys Reid, pour *The Evening Spotlight*.

Elle se détendit et aspira une goulée d'air.

— Je suis désolée, Jim.

— Non, tu n'as pas à l'être.

Il s'avança vers elle. Elle s'était mise à regarder Bob, effondré sur son fauteuil, la chemise imprégnée de sang.

— Oh, quelle horreur, souffla-t-elle.

— Écarte-toi, je vais m'occuper de lui. Je vais m'en occuper.

— Je devais le faire. (Tremblante comme une feuille, elle se laissa éloigner.) Bob s'est tué. Il avait tort, il avait tort mais il avait raison pour les mensonges. J'ai fait partie des mensonges. Je ne pouvais pas continuer de mentir après... Et maintenant, ils vont nous couper. Tu as tant fait pour nous maintenir à l'antenne, et...

— Ça allait se produire tôt ou tard. Tu as donné la vérité avant qu'on tombe dans le silence. Il faut que tu partes, Arlys. Si tu rentres chez toi, ils viendront sans doute te chercher.

— Je... j'ai un endroit que personne ne connaît.

— Bien. Qu'est-ce qu'il te faut ?

— Je dois détruire l'ordinateur que j'utilisais. Ma source m'a dit comment faire.

— D'accord, fais ça. Fred, trouve des provisions pour Arlys.

— Je pars avec elle, lui annonça la jeune femme.

— Assez pour deux, alors, répondit aussitôt Jim. Fred peut vous trouver à toutes les deux des vêtements du vestiaire. (Tout en parlant, Jim déboutonna la veste tachée de sang d'Arlys.) Je me chargerai du reste. On n'a probablement pas beaucoup de temps.

Arlys se dirigea droit vers l'ordinateur, les mains tremblantes. Elle ne pouvait pas détruire ses notes, vraiment pas, alors elle les fourra dans sa mallette avant de suivre les étapes indiquées par Chuck.

En gros, lui avait-il expliqué, il fallait qu'elle introduise un virus dans la machine, qui effacerait tout. Ensuite, elle devait retirer le disque dur et, selon les termes de Chuck, « taper dessus comme une malade » avec un marteau.

Malgré toutes ces précautions, il était possible qu'un génie de l'informatique en retire encore quelque chose, mais, d'après Chuck, le temps que cela arrive, ça n'aurait plus d'importance.

Elle devait changer de chemisier (lui aussi éclaboussé de sang) et se nettoyer le visage. Fred surgit avec des eye-liners, du rouge à lèvres et du mascara.

— Personne ne va s'en servir ici, alors autant les prendre.

— Ah bon ? J'aurais dit qu'être belles, c'était le cadet de nos soucis.

— La beauté, ça ne passe jamais en dernier, décréta Fred en enfonçant le maquillage dans ses poches. Jim dit qu'il faut qu'on se dépêche.

Elle attrapa son manteau et trouva Steve qui attendait. Il leur tendit deux sacs à dos.

— Ils sont restés là quand le personnel a commencé à ne plus revenir.

— Merci, lui dit Arlys en passant le sien, avant de regarder vers Jim et Carol. Venez avec nous. Vous devriez tous venir.

— J'ai des choses à faire ici. S'ils arrivent avant que j'aie fini, je sais comment m'enfuir.



— Comme Jim, lui dit Carol. On va fermer ce soir.

— Je dois rentrer chez moi, après les avoir aidés, annonça Steve.  
Bonne chance.

Il lui tendit la main, mais Arlys le prit dans ses bras. Elle fit de même avec les deux autres.

— On va aller...

— Ne nous le dis pas, l'interrompit Jim. On ne pourra avouer à personne ce qu'on ne sait pas. Soyez prudentes.

— On le sera. On trouvera un moyen, promit-elle.

— S'il y en a qui le peuvent, c'est bien vous...

Elles sortirent et prirent l'escalier.

— Tu as été super courageuse. Avec Bob. Il a pété un câble et tu t'es montrée vraiment courageuse.

— Non. C'était surtout le choc. Et ensuite, la honte, parce qu'il a dit que je mentais, ce qui était vrai, même s'il se trompait de sujet.

— Je crois que tu peux t'accorder un peu d'indulgence.

— Une journaliste...

— C'est un peu l'apocalypse, en ce moment, lui rappela Fred. Tout le monde a droit à de l'indulgence.

Lorsqu'elles arrivèrent au hall d'entrée, la nuit était tombée. Arlys se dirigea vers la porte, mais s'arrêta.

— Je ne me suis jamais demandé pourquoi personne n'était venu piller nos locaux. J'étais juste soulagée que ça n'arrive pas. Tu as mis une protection ? Comme au marché ?

— J'ai reçu de l'aide. C'est bien plus grand que le marché, ici. Tu n'as sans doute pas regardé assez haut pour remarquer les symboles. Ils ne vont pas durer une éternité, mais pour l'instant, ça tient.

— Décidément, tu es pleine de surprises, Fred. Est-ce que ça empêchera d'entrer toute personne qui le veut, comme les flics, les militaires ?

— Je n'avais pas pensé aux gens comme ça ! (Fred remua les hanches et donna un petit coup de poing dans le bras d'Arlys.) Peut-être. Je ne

suis pas certaine à cent pour cent, mais s'ils sont malintentionnés... Remarque, pour certains, c'est seulement par devoir, mais même... Je dirais quatre-vingt-dix. Non, quatre-vingt-cinq.

— Je m'en contenterai. Allons-y.

— Où exactement ?

— À Hoboken.

— Ah oui ? Je suis allée à un festival d'art là-bas, une fois. On y va comment ?

— On prend le métro.

— Le réseau ne fonctionne pas.

— Les rails y sont encore. On marchera. On va à la station de la 33<sup>e</sup> Rue, on descend et on suit les rails. Ça nous prendra un bon moment. (Elles sortirent et repartirent vers l'ouest en essayant d'éviter la lumière des lampadaires qui fonctionnaient encore.) Mais on a le temps. Ma source ne nous retrouvera qu'à 3 heures du matin.

— On a rendez-vous avec ta source ? Génial ! Je n'ai jamais rencontré de source.

— T'enthousiasme pas trop. Je ne suis pas certaine d'avoir compris son code pour l'endroit et l'heure. Et j'espère qu'il aura regardé l'émission, pour être au courant que je viens. Et si ça ne marche pas, eh bien, on continue vers l'ouest. Je dois aller dans l'Ohio.

— Je ne suis jamais allée dans l'Ohio, dit Fred en adressant à Arlys un sourire rayonnant. Je parie que c'est sympa.

Dans son rêve, Lana pleurait. Elle était assise sous un arbre mort dont les branches dépouillées s'élevaient dans un ciel sans étoiles. Tout était noir et mort, son corps et son esprit souffraient, épuisés.

Nulle part où aller, se disait-elle, dans un monde si plein de haine et de mort, si enflé de chagrin.

Elle était trop exténuée pour continuer de faire semblant, pour esquisser encore un pas. Elle avait tout perdu et la haine la poursuivrait jusqu'à la tombe. Quel intérêt y avait-il à lutter contre elle ?

— Tu n’as pas le temps pour ça.

Lana releva les yeux.

Une jeune femme se tenait au-dessus d’elle, les poings sur les hanches. Des cheveux aile-de-corbeau coupés court formaient un halo sombre autour de sa tête. Bien que vêtue de noir, elle était lumineuse. Dans la nuit sans lune, elle rayonnait.

Elle se tenait, droite et mince, un fusil accroché à l’épaule, un carquois dans le dos, un couteau à la ceinture.

Avec ces armes, elle irradiait une force palpable et une beauté presque insouciante.

— Je suis fatiguée, lui répondit Lana.

— Alors arrête de gaspiller ton énergie à pleurer. Lève-toi et marche.

— Pour quoi faire ? Pour aller où ?

— Pour ta vie, pour le monde. Vers ton destin.

— Il n’y a plus de monde.

La femme s’accroupit pour lui faire face.

— Est-ce que je suis là ? Est-ce que tu es là ? Une personne peut former un monde, et nous sommes deux. Il y en a d’autres. Tu as du pouvoir en toi.

— Je n’en veux pas !

— Peu importe ce que tu veux, l’important, c’est ce qui existe. Tu détiens la clé, Lana Bingham. Lève-toi et va vers le nord. Suis les signes. Fais-leur confiance. Crois en ce que tu as et ce que tu es. Lana Bingham. (Elle sourit en prononçant son nom et Lana eut un éclair de savoir, l’impression de la reconnaître, qui s’évanouit en un flottement.) Tu as tout ce qui est nécessaire. Fais-en usage.

— Je... Je vous connais ?

— Tu me connaîtras. Et maintenant, lève-toi. Il faut que tu te lèves !

— Lana, il faut que tu te lèves, dit Max en lui secouant l’épaule. On doit y aller.

— Je... D’accord.

Elle se redressa sur le lit bosselé dans la chambre qui sentait le

renfermé. Ils avaient trouvé un motel abandonné, suffisamment loin de la route principale pour que Max l'estime sûr pour s'y arrêter et y dormir quelques heures.

Et de sommeil, ils en avaient besoin.

— Il y a du mauvais café de motel, lui annonça-t-il en désignant la cafetière sur la télé. C'est mieux que rien... Enfin, à peine. (Il prit le visage de Lana entre ses mains.) Ce n'est pas encore l'aube. Je vais sortir pour voir s'il y a quelque chose dans les distributeurs. J'en ai pour dix minutes, OK ?

— Dix minutes.

Lana emporta le café dans la salle de bains, s'aspergea le visage d'eau fraîche. Elle dégageait une odeur métallique, mais comme le café, c'était mieux que rien.

Dans le miroir, elle vit des yeux creusés et une peau pâle. Elle améliora légèrement son apparence, cette fois pas par vanité, mais pour Max : si elle semblait trop faible et fatiguée, il ne la pousserai pas.

Après la journée de la veille, elle comprenait qu'il fallait qu'il la pousse.

Ils avaient finalement traversé la rivière sur la 202, juste après la ville quasi déserte de Peekskill. Déserte, car ils n'avaient pas été les seuls à essayer de partir par là.

Des voitures éventrées, abandonnées, dont certaines avec un cadavre au volant.

Ils avaient dû laisser le SUV alors qu'ils n'étaient même pas à mi-chemin, et transporter leurs affaires autour d'un semi-remorque retourné qui bloquait le passage. Elle s'était rendu compte que si certains avaient fui vers l'ouest – ou du moins essayé –, d'autres avaient fait le chemin inverse.

Des barricades érigées côté est avaient été abattues. Quelques-uns avaient pu passer. Mais pour arriver où ?

Ils avaient mis huit heures depuis Chelsea, jusqu'à enfin traverser l'Hudson.

Ils avaient pris une autre voiture – aux pneus lisses, mais disposant encore d'un demi-réservoir d'essence – et s'étaient dirigés vers l'ouest, puis le nord, en restant sur les petites routes et en évitant les zones peuplées – ou anciennement peuplées.

Lorsqu'elle avait insisté pour que Max s'arrête, se repose et mange, ils avaient tourné vers une maison qui semblait abandonnée, où menait une route en zigzag. Des fenêtres condamnées, de la neige non dégagée. Mais quand ils étaient arrivés sur le chemin en cahotant, une femme aux yeux hagards, armée d'un fusil, était sortie sous l'auvent affaissé de sa terrasse.

Ils ne s'étaient pas arrêtés.

Ils n'avaient cessé de rouler qu'en pleine nuit, pour faire le plein à une minuscule station-service à côté d'un motel miteux appelé Hidden Rest.

Lana avait préparé du poulet et du riz sur une plaque du bureau. La poussière et la crasse sur le comptoir de la réception indiquaient qu'ils étaient les premiers clients, si on pouvait les appeler ainsi, depuis des semaines.

Mais ils avaient mangé et dormi.

Maintenant, ils allaient repartir. Ils trouveraient Eric, et Max saurait quoi faire ensuite.

Elle entendit leur code à sept coups sur la porte et s'empara du sac quand Max entra.

— Je suis prête.

— J'ai des chips et des sodas, plus quelques barres chocolatées. Et on a une autre voiture, l'informa-t-il. En meilleur état que l'autre, même si elle n'a plus de carburant du tout. Mais j'ai pu faire marcher l'une des pompes, donc on peut la pousser jusque-là.

— D'accord. Il faut que tu manges autre chose que des chips et des sucreries, ajouta-t-elle en sortant une orange de son sac.

— On partage, proposa Max.

— Ça marche.

— On n'a qu'à commencer par déplacer la voiture, faire le plein et la charger. Tu as l'air reposée.

Elle sourit, contente d'avoir pratiqué sa magye trompe-l'œil.

— Qui ne serait pas reposé, après une nuit dans ce palace ?

Elle sortit avec lui, frissonnant malgré son blouson.

— On dirait qu'il va neiger.

— Oui, ça se pourrait bien, donc plein ou pas, si on voit un 4 x 4, on change encore de véhicule.

— Il nous reste combien, tu crois ?

— Environ quatre cent trente kilomètres. Si on peut passer par les grandes routes, on ne mettra pas trop de temps. Sinon...

Il laissa sa phrase en suspens et ramassa un jerrican rouge qui indiquait « essence », puis emmena Lana à une centaine de mètres sur la route, où une voiture était penchée dans un virage.

— Ils y sont presque arrivés, murmura la jeune femme.

— Si les pompes étaient hors service, ça n'aurait pas fait de différence. Je suis arrivé à la déplacer par magye sur trois ou quatre mètres, mais c'est tout. On pourrait sans doute faire mieux à deux, mais c'est aussi rapide comme ça.

Elle ne dit rien, car elle savait qu'il s'en était trop demandé. Le pouvoir, comme ils l'avaient appris tous les deux, ne venait pas sans coût.

Il versa les quelques litres d'essence dans le réservoir et rangea le jerrican dans le coffre.

— Je peux conduire un peu.

Il lui lança un regard en biais.

— On a essayé hier.

Jusqu'à la veille, elle n'avait jamais conduit. Une vraie New-Yorkaise.

— J'ai besoin de pratiquer.

Il rit et l'embrassa.

— C'est indiscutable. Pratique donc en ramenant la voiture à la station-service.

Jusque-là, elle avait laissé à Max le démarrage sans clé, les pompes et l'amplification de l'électricité. Mais elle devait s'entraîner.

Elle leva la main sur le contact et se concentra. Elle força. Le moteur se mit en route. Sur la lancée de cette flambée de pouvoir, elle lui sourit.

— Pas besoin de pratiquer, tout compte fait.

Il rit encore. Comme ce son l'apaisait !

— Allez, roule.

Elle s'agrippa au volant comme elle se serait accrochée à une corde en tombant, fit couiner et avancer le véhicule de quelques centimètres et, après quelques à-coups, finit par se diriger, avec de grands écarts, vers la station.

— Doucement sur l'accélérateur, l'avertit Max. Un peu plus sur la gauche. Stop !

Elle écrasa le frein si fort que la voiture eut un soubresaut, mais elle y était arrivée.

— Mets-toi au point mort et coupe le moteur.

Ils sortirent tous les deux. Max introduisit le pistolet dans le réservoir et l'actionna. Lorsque la pompe se mit à vrombir, il passa le bras autour de Lana.

— Une affaire qui marche.

— Je n'aurais jamais imaginé que je serais un jour ravie de sentir l'odeur de l'essence, mais... (Elle s'interrompit et posa une main sur le torse de Max.) Tu as entendu ?

Il se retourna et la plaça derrière lui. Il dégaina son arme.

Un jeune chien, à peine plus qu'un chiot, gambada sur le goudron, la langue pendant joyeusement, les yeux brillants.

— Oh, Max !

Elle allait se baisser pour saluer l'animal, mais Max cria :

— Je sais que vous êtes là. Sortez de votre cachette, les mains en l'air.

Lana resta figée comme une statue alors que le chien lui donnait des coups de pattes frénétiques, remuant la queue et jappant.

— Ne tirez pas ! Sérieux, mec, tire pas.

Au son de la voix – celle d’un homme avec un léger accent du sud du pays – le chien repartit en courant voir son maître, qui sortit de derrière les buissons au bout du terrain.

— J’ai les mains en l’air, OK ? On est juste des gens qui voyagent, comme vous. On fait pas de mal. Ne tirez pas sur le chien, d’accord ? Je suis sérieux, hein ?

— Pourquoi vous étiez caché ?

— J’ai entendu la voiture, c’est tout. Je voulais voir. La dernière fois que j’ai voulu regarder quand j’ai entendu une voiture, un connard a essayé de nous écraser. J’ai tout juste pu attraper Joe et nous écarter.

— C’est pour ça que vous avez le visage dans cet état ?

Sur son visage étroit, des bleus jaunâtres s’étendaient sous l’œil droit et d’autres encore violacés entouraient la barbe hirsute qui pendait à son menton.

— Oh, non. Il y a deux semaines, je m’étais mis avec un groupe. Ils avaient l’air corrects. Le deuxième soir, ils m’ont foutu une rouste et volé ma beu. J’avais du matos de premier ordre, mec, et j’ai partagé. Mais ils voulaient tout. Ils m’ont laissé là, ils m’ont pris mon sac à dos, mon eau, tout. Après, c’est là que Joe est arrivé. Alors on s’est mis ensemble. Lui, il risque pas de me défoncer à coups de pied. Écoutez, lui faites pas de mal, s’il vous plaît.

— Personne ne va lui faire de mal, lui assura Lana, qui s’accroupit, aussitôt rejointe par Joe et gratifiée de grands coups de langue. Tu es trop adorable !

— C’est un bon petit chiot, Joe. Il doit pas avoir plus de trois mois, j’pense. Coupé de labrador. Je sais pas quoi d’autre. Vous pourriez arrêter de pointer le flingue sur moi ? J’aime pas les armes. La NRA<sup>1</sup> peut dire ce qu’elle veut... ou pouvait dire ce qu’elle voulait, les flingues tuent des gens.

— Enlevez votre sac et videz-le, ordonna Max. Et votre blouson, retournez vos poches.

— Oh, merde, je venais juste de refaire le plein.



— On ne va rien vous prendre. Mais je veux être sûr que vous n’avez pas de flingue.

— Ah. Pas de problème ! J’ai un couteau. (Les mains toujours en l’air, il désigna un étui à sa ceinture.) Il en faut toujours un, quand on marche et qu’on fait du camping sauvage. J’avais une tente, mais ces salauds me l’ont prise. Je vais baisser les mains pour enlever mon sac, OK ?

Au hochement de tête de Max, il ôta son sac, qu’il ouvrit, et en sortit une couverture de survie, une paire de chaussettes, un sweat à capuche, un harmonica, un petit sac de croquettes, deux canettes, quelques en-cas, de l’eau et deux livres de poche.

— J’espère me trouver un autre matelas, peut-être une camionnette. Quatre roues motrices, ça serait bien. J’ai rien trouvé que je pouvais démarrer. La neige arrive. Je m’appelle Eddie, ajouta-t-il tout en continuant d’extraire des affaires de son sac. Eddie Clawson. C’est tout ce que j’ai. Je peux remettre mon blouson ? Il fait hyper froid.

Il était maigre comme un clou. Un grand efflanqué qui ne devait pas avoir plus de vingt-deux ou vingt-trois ans. Ses cheveux blond foncé formaient des semblants de dreadlocks qui dépassaient d’un bonnet de ski orange.

Tous ses instincts soufflaient à Lana qu’il était aussi inoffensif que son chien.

— Remettez votre blouson, Eddie. Je suis Lana, et voici Max.

Elle se mit à avancer vers lui.

— Lana.

— Il faut bien qu’on arrive à faire confiance à quelqu’un. (Elle s’arrêta pour l’aider à remballer ses affaires.) Vous allez vers où, Eddie ?

— Aucune idée. J’avais une boussole, mais ils me l’ont prise aussi. Je cherche juste des gens, en fait. Qui ne sont pas morts et qui n’essaient pas de me tuer, qui ne vont pas me tabasser pour un sachet de ganja. Et vous ?

Il regarda vers Max, qui s’approchait pour l’examiner de près.

— Mec, tu dois faire facile vingt kilos de plus que moi. Et on dirait

que c'est du muscle. En plus, t'as un flingue. Je vais rien tenter du tout. Je veux juste aller à un endroit sympa. Où les gens sont pas tarés. Vous allez vers où ?

— En Pennsylvanie, lui répondit Max.

— Vous auriez p'têt de la place pour deux passagers. Je pourrais vous aider à y arriver.

— Comment ?

— Ben, pour commencer, fit Eddie en reprenant son sac sur son dos. Votre voiture, elle est bien et tout, mais c'est pas un 4 × 4 et la neige arrive. Les routes principales sont bloquées, pour la plupart, et les petites routes, y en a beaucoup qui ont pas été dégagées depuis la dernière chute de neige. Je parie qu'on trouverait des chaînes dans la station-service.

— Des chaînes ? s'étonna Lana, ahurie.

Eddie eut un grand sourire.

— Z'êtes de la ville, vous, hein ? Des chaînes pour rouler sur la neige. Vous pourriez en avoir besoin. Et une pelle ou deux, ça peut pas faire de mal. Du sable si jamais on peut en avoir. Ou des seaux remplis de gravier comme ici, peut-être. Je peux être utile, enchaîna-t-il. Et je vais être franc. J'ai pas envie de voyager seul. Ça devient hyper chelou. Plus on voyage ensemble, mieux c'est, je pense.

Max regarda Lana, puis décocha un sourire.

— On va voir si on peut dénicher des chaînes.

Le visage d'Eddie s'éclaira.

— Ouais ? Cool.

Eddie trouva des chaînes et quelques outils. Les gens qui avaient abandonné la station-service en avaient laissé un bon stock derrière eux.

Ensuite, il sortit un jerrican de douze litres qu'il remplit.

— En général, j'aime pas transporter d'essence dans le coffre, dit-il en le remettant dedans. Mais bon, vu les circonstances... Vous voulez bien que Joe et moi, on passe se soulager avant de prendre la route ?

— Allez-y, lui dit Max.

— Il est bien, Max, je ne sens vraiment pas d'agressivité chez lui, dit Lana pendant qu'il s'éloignait.

— J'ai la même impression. On s'habitue encore à nos nouveaux pouvoirs. Et pour l'heure, en tout cas, on va devoir traiter avec des inconnus. Mais lui, il est mal tombé. Je pense qu'il nous dit la vérité sur le groupe qui l'a tabassé. Il va falloir qu'on affine ce sens qu'on a commencé à développer. Parce que ce n'est pas le seul qu'on va croiser.

— Tu t'inquiètes pour Eric, parce que tu ne sais pas avec qui il sera.

— Il sera bientôt avec nous. Monte dans la voiture, il fait froid. Et je veux la démarrer avant qu'il revienne. Inutile de lui montrer, à lui ou à un autre.

Ils entrèrent. Max regarda dans le rétroviseur et leva la main au-dessus du contact pour démarrer, quand il vit Eddie et le chien revenir en trottant.

— Grimpe, Joe, dit Eddie, qui suivit l'animal. Merci encore, hein. Ça va être chouette de faire de la route assis plutôt qu'à pied.

Pendant que Max sortait du parking, Lana se retourna pour regarder Eddie.

— Tu as fait combien de kilomètres ?

— Je sais pas trop. J'étais dans les Catskills. Un pote à moi avait un job de gardiennage hors saison dans un genre de station balnéaire. Un truc sorti d'un film, quoi. Vous savez, *Dirty Dancing*, avec les bungalows, et tout ?

— *Time of my life...*

— Ouais, voilà. Bon, c'était pas aussi sympa que dans le film. Plutôt vétuste, voyez ? Mais je suis allé l'aider. On réparait des trucs, aussi.

» On regardait pas trop la télé et la connexion Internet était ultra-pourrie, mais quand on est allés dans la ville d'à côté, un soir, pour se prendre une bière, on a entendu parler de gens qui tombaient malades.

Joe s'étala sur ses genoux et Eddie le flatta de ses longs doigts osseux.

— C'était y a trois semaines, je pense. J'ai perdu le compte. J'ai appelé chez moi – et j'ai dû aller en ville pour ça aussi. Le lendemain, parce que le soir même, j'avais aucun appel qui passait. À la station, on avait du mal à avoir du réseau et les propriétaires coupaient les lignes fixes pendant l'hiver. Mesquins, les salopards. Bref, j'ai pas pu avoir ma mère, et je me suis inquiété encore plus. Et puis j'ai réussi à parler à ma sœur. Elle a dit que maman était très malade, à l'hôpital, et j'entendais qu'elle aussi, elle était pas bien.

Il continua de caresser le chien, mais détourna le regard.

— Je suis retourné faire mes bagages et je suis allé avertir Bud, mon pote, mais j'ai vu qu'il était mal. Sale toux. On a quand même emballé nos affaires et on est partis avant la nuit. Il a laissé sa camionnette là-bas parce qu'il se sentait pas d'attaque pour conduire. Son état a empiré, au point que j'ai dû trouver un hosto.

Il se remit à regarder Lana.

— C'était de la folie, de la folie pure. Cette petite ville au milieu de

rien, avec tout le monde qui essaie de sortir par tous les moyens. Je voyais, genre, des maisons et des magasins recouverts de planches. D'autres où des gens avaient pénétré. Mais ils avaient un hôpital, et j'y ai emmené Bud.

Il prit une longue inspiration.

— Je pouvais pas le laisser comme ça, mais y avait ma mère et Sarri, ma sœur... Je pouvais pas les joindre depuis là-bas. J'ai appelé une demi-douzaine de gens avant d'avoir quelqu'un qui m'a répondu. Mason, mon cousin au second degré. Il a dit... bon sang, lui aussi, il avait pas l'air bien... il a dit que ma mère et la sienne étaient parties toutes les deux, que Sarri était à l'hosto et que ça sentait pas bon. Il pouvait pas sortir, il m'a dit de ne pas revenir, que c'était foutu, là-bas. Que je pouvais rien y faire. Mon paternel, pas la peine de le contacter. Il s'est barré pas longtemps après la naissance de Sarri, et je saurais pas où... Bref. Bud s'en est pas sorti. Sarri et Mason non plus.

— Je suis désolée, Eddie.

Après avoir essuyé ses yeux humides, il se remit à caresser Joe.

— Je me suis mis au volant, tout était embrouillé dans ma tête. Et puis je suis arrivé à un endroit sur la route où le passage était bouché par des voitures. J'ai fait demi-tour et je suis parti ailleurs. J'arrêtais pas de me casser les dents sur des routes bloquées, et puis je suis tombé en panne d'essence. Plus de deux semaines, je pense, que je suis à pied. C'est là que j'ai appris à rester à l'écart de vos grandes villes. Il s'y passe des trucs malsains, vraiment malsains. Les petites routes, c'est mieux. Je pense des fois à retourner vers chez moi. Un petit coin qui s'appelle Fiddler's Creek, près de Louisville. Mais je crois que je pourrais pas rester là alors que ma mère et ma sœur sont mortes. Rentrer chez moi en sachant qu'elles sont pas là. Vous avez perdu du monde ?

— Je suis fille unique et mes parents sont morts il y a quelques années, lui expliqua Lana. Max n'arrive pas à joindre les siens. Ils sont en Europe. Et on va retrouver son frère.

— Je prie pour qu'il soit en bonne santé. Je suis pas très fort pour

prier, même si ma mère a essayé de me transformer en grenouille de bénitier. Mais récemment, je me suis entraîné, alors je prierai pour lui.

— Merci, dit Max avec un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Maintenant, faut qu'on s'entraide. (Eddie frotta sa mâchoire marbrée d'hématomes.) Il y a des gens qu'envisagent pas les choses comme ça, mais je suis content que vous, si. Vous venez de la ville, ça se voit. Quelle ville ?

— New York, répondit Max.

— Sans déconner ? On m'a dit que c'était vraiment hyper craignos, là-bas. Vous êtes partis quand ?

— Hier matin, et oui, ça craint vraiment.

— Ça craint partout, ajouta Lana. Plus d'un milliard de morts à cause du virus. Ils n'arrêtent pas de dire qu'un vaccin est en préparation, mais...

— Vous avez pas entendu.

Lana se retourna encore pour regarder Eddie, qui faisait de grands yeux de hibou.

— Entendu quoi ?

— L'info venait de New York aussi. Hier, j'ai trouvé une petite ferme pour Joe et moi. J'avais hyper mal aux côtes et je me disais que les proprios me laisseraient peut-être dormir dans la grange, un truc comme ça. En fait, ils étaient partis. Du coup, je suis resté là. J'ai vu un générateur, alors je l'ai mis en route, j'ai pris ma première douche chaude depuis une semaine et je vous le dis, ça fait du bien. Comme il y avait une télé, je me suis dit que j'allais regarder des DVD. Ils avaient tout laissé derrière. Mais quand j'ai allumé, j'en suis resté sur le cul. La fille qui présente les infos... euh, celle qui a un prénom bizarre.

— Arlys ? Arlys Reid ? demanda Lana.

— Oui, c'est ça. Je m'étais dit tant qu'à faire, je vais regarder où on en est. En plus, elle est plutôt mignonne. Et là, pendant qu'elle est en train de parler, il y a un mec qui se pointe et qui s'assoit. Torché grave. Je l'avais déjà vu avant. Bob quelque chose.

— Bob Barrett ? dit Max. Normalement, c'est lui, le présentateur.

— Ouais, donc le présentateur, il était rond comme une queue de pelle et paf, il dégaine un flingue.

— Oh, c'est pas vrai ! (Lana se retourna autant que possible.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Alors voilà. (Eddie se mit dans une position plus confortable pour raconter son histoire.) Le mec, il agite son flingue dans tous les sens, il balance des tas de conneries et il menace de descendre la fille canon. Le blues de la Calamité, voyez ? C'était comme devant un film : ça fout les jetons, mais on se sent obligé de regarder. Alors elle le laisse débiter ses conneries. Elle en a, la fille. Et on dirait qu'elle va arriver à le calmer. Et puis en fait, il pointe son arme... (Eddie planta son index sous sa barbe hirsute.) Et pan ! En direct. Le mec, il se fait sauter le crâne à la télé.

La neige commença à tomber et à glisser sur le pare-brise. Max enclencha l'essuie-glace.

— Et c'est pas le pire, continua Eddie. La fille canon... Arlys ? Elle dit à son équipe de braquer la caméra sur elle. Sans doute pour que les gens qui regardent voient plus le mec mort en face. Elle a du sang sur la figure, parce que ça a giclé, mais elle se met à parler. Elle explique qu'elle a pas dit toute la vérité, mais qu'elle a, comment qu'on appelle ça, une source ? Qu'on est à plus de deux milliards de morts.

— Plus de deux milliards ? (Lana sentit son cœur bondir et posa la main sur sa poitrine.) C'est impossible.

— Tu l'aurais vue à ce moment-là, tu le croirais. Plus de deux, elle a dit, et il n'y a pas de vaccin, parce que la Calamité n'arrête pas de muter. Et vous savez, le mec qui a été président après la mort de l'autre ? Il est mort aussi et maintenant, c'est une autre ministre, genre de l'Agriculture. Et ils commencent à rafler des gens, ben, comme nous, je pense.

Max plissa les yeux dans le rétroviseur.

— Comme nous, c'est-à-dire ?

— Des gens qui sont pas malades. Qui chopent pas le virus. Ils nous prennent, ils nous emmènent dans des endroits pour nous tester et des

saloperies comme ça. D'accord ou pas. Loi martiale et ses joyeusetés, voyez. J'ai vu deux fois moi-même des gros tanks qui partent vers l'est, des convois de camions militaires, des trucs comme ça. C'est pour ça que je me dirige vers l'ouest. Bref, elle a dit tout ça, et que ce serait sans doute la dernière émission, parce que le gouvernement va les faire taire. Et quand elle a fini, plus rien sur la chaîne.

» Je sais pas si c'est les gens qui travaillent encore là-bas qui l'ont fermée ou les militaires ou quoi. Mais quand j'ai essayé plus tard, toujours rien. J'ai envisagé de rester me cacher dans cette ferme, mais j'ai eu la bougeotte. Moi et Joe, on a eu la bougeotte et on est partis tôt ce matin. On s'est remis à marcher et c'est là qu'on vous a rencontrés.

— Deux milliards de personnes, chuchota Lana, la voix tremblante. Comment ça peut aller aussi vite ?

— C'est mondial, répondit Max sans émotion. On est mondialisés. Les gens voyageaient dans le monde entier tous les jours. Le virus passe d'une personne à l'autre, qui le transmet partout où elle va. Quelques personnes infectées, sans savoir qu'elles sont malades, prennent l'avion pour la Chine, Rio, Kansas City et le reste des passagers est exposé : l'équipage, des gens de la sécurité, les vendeurs dans l'aéroport, les serveurs. Et ils répandent tous l'épidémie. Ça peut aller vite.

— Ce que tu dis... ce qu'on dit, se corrigea Lana, c'est que ça va continuer à s'étendre, à tuer jusqu'à... Jusqu'au moment où il ne restera que des gens comme nous. Immunisés.

— C'est ça, le mot que j'arrivais pas à trouver, l'appuya Eddie. Immunisé. Je me dis que je dois l'être parce que j'étais avec Bud tout le temps. Avant qu'il tombe malade et puis après. Et là où je l'ai emmené, à l'hôpital, il y avait des tas de mourants aussi. Mais moi, j'ai rien. Pour l'instant.

— D'après ce qui se dit, l'informa Max, on commence à éprouver des symptômes entre douze et vingt-quatre heures après l'exposition.

— Je devrais être content alors. Je le suis, je crois. Même si on est dans un sacré merdier.



— Et ensuite ? demanda Lana en se tournant vers Max. Tu es doué pour imaginer ce qui se passe ensuite.

— Cette fois-ci, on n'est pas dans de la fiction.

— Tu es doué pour imaginer ce qui se passe ensuite, répéta-t-elle. Je ne me suis pas préparée au pire. J'ai espéré qu'on passerait quelques semaines dans les montagnes jusqu'à ce que les choses reviennent à la normale, ou un état aussi normal que possible. Mais maintenant... plus rien ne va ressembler à la normale et je dois savoir à quoi m'attendre.

— Si l'épidémie continue de s'étendre, il pourrait y avoir deux milliards de morts supplémentaires, répondit Max. Impossible de deviner combien il en restera. La moitié de la population mondiale ? Un quart ? Un dixième ? Mais on peut imaginer que, comme on a déjà pu le voir, les infrastructures vont s'effondrer les unes après les autres. Les communications, l'électricité, les routes. Les établissements de soins saturés de patients infectés vont avoir du mal à les traiter, en plus des gens blessés, atteints de cancer ou autre. Il y aura encore des pillages et des assassinats comme on l'a vu nous-mêmes à New York. Le gouvernement disparaîtra ou se transformera en quelque chose qu'on ne connaît pas.

Il ôta une main du volant pour presser celle de Lana.

— C'était le bon choix de quitter New York. Les villes vont tomber les premières. Davantage de gens pour répandre l'épidémie, plus de Pilleurs et de gens ayant recours à la violence. Plus d'infrastructures qui vont tomber. Plus de monde pour paniquer, avec les forces armées qui vont essayer de maintenir l'ordre. Et cette chaîne de commande s'effondre avec les détenteurs de l'autorité qui succombent au virus.

— C'est comme le vieux truc d'aller dans les collines en cas de catastrophe naturelle, opina Eddie.

— Tu n'as pas tort, approuva Max. On trouve un endroit, sûr, autant que possible, et on l'approvisionne, on l'entretient, on le défend.

— On le défend contre qui ?

— Contre tous ceux qui essaient de s'en emparer, Lana. On espère

que des gens dans la même disposition d'esprit vont s'unir pour bâtir des communautés et leurs propres infrastructures, leurs propres lois. On glane, on travaille la terre, on chasse. On vit.

Même si elle avait espéré que Max lui proposerait un scénario moins sombre, elle devait reconnaître que celui qu'il dépeignait ne semblait que trop probable.

— Et si, comme nous deux, on n'a pas la moindre idée de comment chasser ou travailler la terre ?

— On trouve d'autres façons de contribuer et on apprend. On est arrivés jusqu'ici. On survivra au reste.

— Ma mère, elle avait un potager, intervint Eddie. Elle faisait de bons légumes. Je saurais faire pousser des trucs, je pense, et vous montrer comment faire. J'ai un peu chassé quand j'étais ado, mais c'était y a un moment. Je fais partie des quelques garçons de la campagne qui aiment pas trop les armes à feu. Mais je sais me servir d'un fusil.

— C'est encore possible qu'ils avancent sur le vaccin, s'entêta Lana.

— Oui, lui concéda Max. Mais s'il y a déjà deux milliards de morts, il y en aura encore avant qu'ils puissent le distribuer et l'inoculer. Même si le vaccin était au point demain. Le pouvoir en place ne peut pas tenir, Lana. Il s'effondre déjà. C'est la secrétaire d'État à l'Agriculture qui est à la présidence, tu imagines ? Je ne sais même pas qui c'est.

— Désolé de vous couper, intervint Eddie, mais il faudrait qu'on s'arrête et qu'on mette les chaînes, avant que la couche de neige s'épaississe.

Max freina en douceur et se rangea sur le bas-côté, dans la neige qui continuait de tomber.

— Il va falloir que tu me montres.

— Et à moi aussi, ajouta Lana. Si je dois apprendre ce que je ne sais pas faire, autant commencer dès maintenant.

— Pas de problème, c'est pas compliqué.

Eddie leur montra comment détacher les chaînes. C'était simple, malgré le froid, la neige et le vent qui ne facilitaient pas la tâche. Ensuite,

il leur expliqua comment ajuster les chaînes sur le haut des pneus. Malgré ses doigts gourds, même dans ses gants, Lana insista pour s'occuper seule d'une roue.

Elle devait apprendre.

Elle resta dehors pour observer pendant que Max se mettait au volant pour avancer doucement la voiture afin que la chaîne épouse le reste du pneu. Et après avoir regardé Eddie, avoir écouté ses instructions pas à pas, elle relia les chaînes en utilisant le maillon le plus proche.

— C'est bon ?

Eddie vérifia.

— Parfait du premier coup. Elle a été plus rapide que toi, Max.

Celui-ci regarda vers elle et sourit en reliant à son tour les chaînes.

— Elle avait un temps d'avance.

Eddie rit de bon cœur et alla fixer la dernière chaîne.

— On est parés. (Il regarda le chiot.) Tu as fini, Joe ?

Quand il ouvrit la porte, le petit chien bondit à l'intérieur.

— Je peux conduire, si tu veux te reposer.

— Ça va, refusa Max.

— Dis-moi quand tu veux que je te relaie. D'ici là, je vais piquer un petit roupillon à l'arrière avec Joe. J'ai pas bien dormi cette nuit, après ce qui s'est passé aux infos.

Il entreprit de déballer sa couverture de survie, mais Lana lui en tendit une en coton.

— Prends celle-là, elle est douce.

Juste un instant, Eddie resta à regarder la couverture. Puis il prit place dans la voiture, attendit que Lana soit assise et ferma sa portière.

— J'avais peur que vous me tiriez dessus, que vous preniez mes affaires. Que vous fassiez du mal à Joe. Et puis j'ai vu assez vite que non. Vous êtes pas comme ça.

— Tu n'es pas comme ça non plus, lui dit Lana.

— C'est sûr. Mais on peut dire qu'on a parié l'un sur l'autre. Je suis vraiment content qu'on l'ait fait. Elle est confortable, cette couverture.

Il s'allongea sur la banquette arrière, ses longues jambes maigres repliées et le chiot blotti contre lui.

— Merci, dit-il encore avant de fermer les yeux.

Lana, elle, ne dort pas. Elle fit le point. Elle avait appris à chaîner des pneus. Elle avait préparé un repas correct à partir de maigres ressources sur une plaque dans un hôtel très moche. Elle pouvait allumer un feu, pour éclairer ou chauffer, par son souffle. Elle pouvait démarrer un moteur par sa volonté.

Et par cette volonté, avec la puissance qui grandissait en elle, elle apprenait à déplacer des objets. Petits pour l'instant, mais ça allait changer. Elle avait pu aider Max à relever la travée du pont et envoyer suffisamment de pouvoir pour ralentir d'autres voitures, voire faire reculer les gens qui leur voulaient du mal.

Elle avait appris tout cela, et elle apprendrait tout ce qu'elle aurait besoin d'apprendre.

Si les spéculations de Max devenaient réalité, elle utiliserait sa volonté, son inventivité, sa magie pour faire tout le nécessaire afin qu'ils restent en vie.

Elle pensa aussi, alors que l'homme et le petit chien sur la banquette arrière ronflaient doucement et presque à l'unisson, qu'ils avaient déjà commencé à bâtir une communauté.

— Je t'aime, Max.

— Je t'aime aussi. Dors un peu. Il nous reste encore beaucoup de chemin.

— Je dormirai quand tu dormiras. Tu peux avoir besoin de moi.

— Quand on trouvera notre chez-nous, et on le trouvera, tu voudras m'épouser ?

— Oui, répondit-elle en lui touchant la joue.

Elle regarda le soleil se lever, chasser l'obscurité, et fit le plein d'espoir avec sa lumière.

Cela prit plus longtemps que n'avait calculé Arlys d'arriver à la

station de la 33<sup>e</sup> Rue. Elles durent s'arrêter à plusieurs reprises pour trouver une cachette sur le trajet. Plus d'une fois, elles en avaient réchappé seulement parce que Fred entendait les moteurs, les bruits de pas ou les détonations avant elle.

L'ouïe de fée, sans doute.

Aux abords de Times Square, autrefois débordant de vie, fourmillant de monde et saturé de lumières, les énormes écrans et les panneaux d'affichage numériques se dressaient comme des portes noires et vierges ouvrant sur l'inconnu. Un soudain éclair horizontal explosa juste au sud de Herald Square et illumina un bref instant ce théâtre de la folie avec une netteté effrayante.

La place était jonchée de corps. Des chiens aux yeux hagards festoyaient au milieu des boutiques saccagées, du fouillis des voitures, bus et vans renversés partout comme si une main colérique avait soulevé la rue et les trottoirs.

Quelqu'un, ou quelque chose, riait.

Quelqu'un, ou quelque chose, hurlait.

Arlys attrapa la main de Fred et, dans la lueur irréaliste qui suivit l'éclair, courut. À l'entrée qui menait dans le noir, elle s'arrêta, pour reprendre son souffle et s'efforcer de chasser la panique.

*Garde tes esprits, s'intima-t-elle. Reste en vie.*

Fred avait peut-être des ailes et une ouïe plus fine que celle d'un schnauzer, mais elle lui semblait tout de même trop joyeuse pour être prudente.

— Écoute, on ne sait pas qui ou quoi peut se trouver en bas. Dans la station, dans les tunnels. Une longue marche nous attend, et sans issue de secours. J'ai une arme, mais je n'ai jamais tiré.

— Et je pense vraiment que tu ne devrais pas t'y mettre.

Le hurlement retentit de nouveau, et la terreur qui l'habitait se diffusa le long de l'échine d'Arlys.

— Si on doit se défendre, on le fera. On va marcher aussi vite qu'on le peut, en prenant le moins de risques possible, et tu vas garder tes oreilles

supersoniques bien aux aguets.

— Je vois très bien dans le noir, aussi.

— Encore un bon point. On reste ensemble, comme on a fait pour venir.

Arlys sortit sa lampe de poche et éclaira les marches qui descendaient. Elles se trouvaient à l'angle de rue des grands magasins Macy's.

*Plus jamais de parade des fêtes. Plus jamais de soldes, pensa-t-elle.*

*Plus jamais de miracle sur telle ou telle rue.*

— Allons-y, décréta-t-elle.

Elle dut s'armer de courage pour descendre toujours plus loin. À chaque marche, son cœur battait plus vite, plus fort.

Que faisait-elle là ? Que faisait là une personne saine d'esprit ?

— Tu entends quelque chose ? s'enquit-elle auprès de Fred.

— Rien du tout. On peut y aller.

Elles traversèrent la station dans l'obscurité, suivant l'unique faisceau de lumière, et se hissèrent au-dessus des tourniquets.

— J'ai toujours voulu faire ça, dit Fred, dont le chuchotement résonna. Pas pour resquiller, juste pour rigoler.

Arlys porta son doigt à ses lèvres, promenant sa lumière partout, craignant de voir encore des cadavres joncher la station et les voies.

Ou pire, des gens vivants prêts à attaquer.

Avec la lampe, elle suivit les panneaux indiquant Hoboken.

Elle scruta le quai, les voies et le quai d'en face. Son rythme cardiaque se calma légèrement. Mais elle pensa alors qu'elles devaient s'enfoncer encore dans les tunnels.

Une fois qu'elles se seraient engagées, pas de retour en arrière.

— On y est.

Elle s'assit sur le bord et se laissa tomber en bas. Malgré ses jambes flageolantes, la descente lui coupa un peu le souffle.

Fred déploya ses ailes et flotta comme une plume.

— Je peux sans doute te porter sur de courtes distances. Je n'ai jamais

essayé avec un être humain jusqu'ici. Mais j'ai pris plusieurs chiens avec moi pour aller au refuge qu'on a mis en place. J'aurais bien aimé pouvoir y passer pour qu'on en prenne un avec nous.

Comme l'une des peurs d'Arlys était de tomber sur un animal domestique devenu sauvage, tels ceux qui mangeaient les corps dans la rue, l'absence de chien lui convenait fort bien.

— Tu sais que les trains sont alimentés par un troisième rail ?

— Arlys, je suis une fée toute récente, mais j'ai vingt et un ans, pas deux. Faut que t'arrêtes de t'inquiéter autant.

— Je me sens responsable.

— D'avoir fait ce qu'il fallait ? Tu l'es. J'étais très fière de toi. C'est là que j'ai su avec certitude que je partais avec toi. Il y a eu des rumeurs.

— Des rumeurs ?

— Les gens comme moi, magyques, on n'est pas très organisés pour l'instant. Pour beaucoup, on découvre encore. Et avec la découverte, ça monte au ciboulot de certains. D'autres deviennent carrément méchants. Alors on a surtout essayé de créer des zones sûres et d'aider les gens, plus les animaux qui ont été laissés derrière ou abandonnés quand leurs maîtres sont tombés malades. On avait quelques miroirs d'obsidienne, des boules de cristal en état de marche, et on a essayé d'autres sortilèges pour savoir vraiment de quoi il retourne.

Arlys n'avait jamais entendu parler de miroirs d'obsidienne.

— Des boules de cristal ? Comme les voyantes dans les fêtes foraines ?

— Certaines recelaient sans doute un pouvoir latent, mais en tout cas, oui. Et d'autres façons aussi. On a vite compris que c'était pire que ce qu'on nous raconte, mais c'est difficile de savoir à quel point, parce qu'on trouve beaucoup d'informations contradictoires, tu vois ? Beaucoup de bla-bla. Mais on s'est dit que ça n'allait qu'empirer. C'est pour ça qu'on essaie d'aider les gens à partir quand on le peut. Et quand tu as révélé à tout le monde ce que tu avais appris, j'ai su que j'allais t'aider.

Elle s'arrêta et tapota le bras d'Arlys. Celle-ci éteignit aussitôt sa

lampe et se laissa guider par Fred dans le noir, jusqu'à ce que son dos soit appuyé contre des carreaux froids.

Elle ne prononça pas un mot, ne posa pas de questions, mais mit sa main sur la crosse de son arme.

Elle entendit de loin des rires masculins, assez méchants pour lui souffler qu'ils n'appartenaient pas à des gens aimables.

— Tu l'as vu se tortiller, ce petit merdeux ?

Arlys perçut la lumière à ce moment. Deux faisceaux qui tranchaient dans l'obscurité et s'approchaient, de plus en plus lumineux.

De temps en temps, ils venaient éclairer les murs. S'ils passaient sur elle ou Fred, serait-elle capable d'utiliser le pistolet ? Pouvait-elle viser un autre être humain ? Tirer sur un autre être humain ?

— Il s'est pissé dessus. Pissé dessus, ce débile !

— Allez, on peut bien s'en trouver un ici. Il y a plein de petits merdeux débiles dans le tunnel.

— Mouais, ceux-là, normalement, ils sont déjà tarés. C'est plus rigolo de les rendre tarés, et puis de les tuer après. On va se trouver une femme, cette fois, et pas une des sorcières d'ici. On se la fait une ou deux fois, puis on l'attache aux rails et on se l'envoie encore avant de l'éventrer.

— Y a pas à dire, t'es vraiment un gros malade.

Les rires fusèrent de nouveau. Arlys entendit le son de leurs bottes se répercuter sur le sol. Elle aperçut leurs silhouettes derrière les faisceaux de leur lampe.

Voyaient-ils les leurs ?

— Faut qu'on s'en trouve deux. Je veux pas me contenter de tes restes.

La lumière parcourut le mur et s'arrêta à un centimètre de son visage. Elle resserra la main sur sa crosse.

S'ils n'avaient pas été aussi occupés à rire de leurs projets de viol, de torture et de meurtre, ils l'auraient vue.

Ils continuèrent, passant assez près pour qu'elle puisse les toucher. Ils s'éloignèrent sur la voie en se disputant à propos du meilleur terrain de



chasse.

À côté d'Arlys, Fred frissonna.

— Je n'en sais pas assez pour les arrêter, chuchota-t-elle. Pour l'instant, je n'ai pas assez de pouvoir. J'espère que quelqu'un le fera. Maintenant, ils ne peuvent plus nous entendre ni voir nos lumières.

Arlys lui fit confiance et ralluma sa lampe. Elle compta ses pas. Cinquante. Cent. Cent cinquante.

Cette fois, Fred lui agrippa le bras avec force.

— Tu sens cette odeur ?

— Je sens le musc, l'urine et le vomi à la bière.

— Le sang. Beaucoup de sang et... la mort. Mais pas de son, pas de mouvement.

Une vingtaine de pas plus tard, Arlys sentit. C'était une odeur qu'elle connaissait, étant donné qu'elle l'avait reçue en plein visage, et même dans les cheveux, de la part de Bob Barrett.

Et puis elle repéra quelque chose sur la voie. À côté d'elle, Fred étouffa un sanglot, mais ne s'arrêta pas.

C'était un corps, comprit Arlys quand elles s'approchèrent. Un corps cloué au sol par les mains et les pieds. La mâchoire disloquée pendait au milieu du visage écrasé, montrant des dents cassées. Tout le sang qui s'était écoulé quand on lui avait tranché le ventre formait une flaque sombre et luisante.

Lorsque Fred se mit à genoux, Arlys déglutit malgré sa nausée et la tira par la manche.

— Il faut qu'on y aille. Il est mort, Fred. Tu ne peux rien pour lui.

— Si. Je peux dire une prière pour espérer que son esprit trouvera la paix. Je peux faire ça pour lui.

Arlys se redressa et resta à côté d'elle, l'arme à la main désormais.

Elle n'avait plus besoin de se demander si elle pouvait la diriger ou l'utiliser sur un autre être humain. Pas en regardant ce que les êtres humains avaient fait à un jeune homme de même pas vingt ans.

Elle en était carrément capable.

Fred se leva et expira un souffle tremblant de larmes.

— Il était plus jeune que moi.

— Si seulement...

Arllys s'interrompit. Les regrets ne servaient à rien.

— Il faut qu'on continue.

— Je sais, et je sais que ça n'a plus d'importance pour lui, mais moi aussi ça m'embête de le laisser ici tout seul. C'est ce que tu allais dire.

— Mais il le faut. Prends la lampe. (Arllys avait l'intention de garder le .32 en main, dorénavant.) Il y en a sûrement d'autres comme eux. Si tu perçois quelque chose, on se cache. Si ça ne suffit pas de se cacher, on court. Si ça ne suffit pas de courir, on se bat.

Elle prit le bras de Fred tout en marchant.

— Si tu vois que je ne vais pas m'en sortir, mais que tu peux t'échapper...

Même dans le noir, l'indignation de Fred était éclatante.

— Hors de question que je te laisse !

— Si l'une d'entre nous peut s'enfuir, elle doit le faire. Tu devras aller à l'intersection de Park et de la Première Avenue, à Hoboken, à 3 heures du matin. Ma source s'appelle Chuck. Tu lui diras ce qui s'est passé.

— Je peux faire des choses. Je suis encore novice, mais j'arrive à certains trucs.

— Fais tout ce qu'il faut pour aller trouver Chuck. S'il n'est pas là à 5 heures, trouve un endroit sûr. Trouve d'autres personnes comme toi, Fred, et tire-toi d'ici.

— Tu me laisserais derrière, toi ?

— Oui.

— Tu mens, je l'entends dans ta voix. On va toutes les deux aller retrouver Chuck. Tu dois penser au positif, à la lumière, sinon, ce sont les ténèbres qui l'emportent.

*Il faut se préparer au pire, pensa Arlys, à l'inconcevable, sinon on peut mourir dans les ténèbres.*

Elles continuèrent de marcher, suivant le rai de lumière sur les voies qui se mettaient à zigzaguer. L'odeur musquée s'intensifia, tout comme celle d'urine accompagnée soudain par le relent de vomi. Et encore, le sang.

Arlys finit par ne presque plus la sentir. La lumière capta soudain une tache, une flaque, une traînée sombre. Et pire lorsque Fred éclaira le mur :

NEW YORK EST À NOUS !  
LES PILLEURS

Écrite avec du sang, l'inscription servait d'avertissement et de triomphe, tout comme le crâne ensanglanté en dessous.

— Comme les deux qu'on a vus tout à l'heure, chuchota Fred. Ils aiment tuer. Certains d'entre eux sont des Insolites malfaisants qui traquent les humains, et nous aussi. Je ne sais pas pourquoi.

— Il n'y a pas de raison. C'est juste...

Arlys poussa un cri étouffé et trébucha en arrière.

— C'est juste un rat, compléta Fred, face à l'animal qui fuyait la lumière en courant. Il y en a des tas, ici. Ne t'inquiète pas. Tu n'as pas à avoir peur d'eux.

— Juste une phobie personnelle.

Qui la glaçait et lui retournait l'estomac. Le garçon laissé sur les

voies. Il allait être trouvé par les rats...

— On ne doit pas s'arrêter, reprit-elle.

C'est pourtant ce qu'elles firent quelques mètres plus loin, en tombant sur une rame de métro. Couverte de graffitis à l'extérieur, comme une fresque obscène. Le symbole de tête de mort, qui éructait des exclamations comme CRÈVE-LES ! ou VIOLE-LES TOUTES ! Le dessin d'un homme au sexe de taille démesurée qui traînait une femme nue par les cheveux.

Mais pire, bien pire, était la puanteur qui régnait. Arlys en vit la cause par la porte ouverte du wagon. L'amas de corps en décomposition.

Et les rats.

Elle entraîna Fred plus loin.

— Il est trop tard pour prier pour leurs âmes.

Cette fois, c'est Fred qui cria en voyant une silhouette – qu'Arlys put à peine identifier comme un homme – bondir aux portes de la rame. Son visage comme sa grosse barbe sale étaient couverts de sang. Il portait des lunettes embuées sur des yeux fous, un long manteau couvert de matière gluante qui collait à son corps noueux.

Il tenait un couteau, taché comme son manteau. Il sourit.

— C'est chez moi, ici. Vous pouvez pas être là. C'est mes morts. Vous pouvez pas les avoir. J'vais vous cramer !

Arlys leva son arme d'une main tremblante et, de l'autre, agrippa le bras de Fred.

— On ne veut pas vous les prendre. On s'en va ailleurs.

— Ailleurs, ça existe pas ! Y a que la fin du monde ! D'abord, le défi. Ensuite, le feu. Vous voyez ?

Il leva une main sale aux ongles recourbés comme des griffes. Une boule de feu de la taille d'une balle de golf brûlait dedans.

— Je suis la fin du monde !

Son rire, aussi fou que ses yeux, éclata en même temps qu'il lançait la boule.

Arlys sentit, choquée, la chaleur voler auprès de son visage et

entendit le grésillement quand le feu atteignit le mur derrière elle.

— Y a pas d'ailleurs ! hurla-t-il tandis qu'Arlys, toujours accrochée à Fred, se mettait à courir. Il y a seulement l'enfer !

Une autre boule de feu frappa le sol et crépita à côté d'elle. Arlys poursuivit sa course... Et trébucha sur un obstacle.

Un instant, elle fut prise de folie, elle perdit l'esprit face à la puanteur, à l'horrible sensation que, sous elle, le cadavre faisandé cédait. Face aux rats qui s'égaillaient sur son dos, sur ses mains.

— Enlève-moi ça ! Enlève-moi ça !

Elle se tourna, plongea la main dans ce qui avait été un être humain comme elle et se releva en poussant sur ses mains et ses pieds.

— Ils sont partout sur moi !

Elle s'agita pour se frapper l'autre bras, la poitrine, les jambes, luttant quand Fred vint l'étreindre.

— Ça va. Ils ne sont pas sur toi. Tu vas bien.

La tête lui tournait et elle se pencha de nouveau pour vomir. Fred retint ses cheveux et essaya de l'apaiser.

— Oh, mon Dieu, ça ne peut pas être vrai. Comment ça peut être vrai, tout ça ?

Arlys parvint à se remettre à genoux et entreprit de s'essuyer le visage. Comprenant alors ce qu'elle avait sur les mains, elle vomit de nouveau en enlevant ses gants.

Elle rampa jusqu'à sentir le mur, s'y adossa. Son cœur tambourinait dans sa poitrine avec une pression terrible.

— Tu respirez trop vite. Je crois que tu es en hyperventilation, d'accord ? Arlys, vas-y plus doucement. Vraiment.

Elle avala de l'air – vite, trop vite – et sentit sa tête dodeliner. Elle s'efforça de l'expulser. Inspira de nouveau, mais plus lentement.

— Je peux pas perdre les pédales. Pas ici. Pas maintenant.

— J'aurais dû éclairer le sol. C'est ma faute.

— Non. (Arlys sentait toujours sa tête tourner, mais l'horrible pression dans sa poitrine s'allégea un peu.) Ce n'est la faute de personne.

Il faut qu'on y aille, mais j'ai lâché le flingue. On doit le trouver. On en a besoin. Il faut...

— Je vais le trouver. Reste là. Respire bien, et je vais le trouver.

Arlys hocha la tête. Tant qu'elle tremblerait, tant que ses oreilles siffleraient, elle serait inutile. Alors elle ferma les yeux et s'ordonna d'arrêter de penser, de seulement inspirer et expirer.

En entendant le désarroi de Fred, elle se releva sur ses jambes encore chancelantes.

— C'est bon, je l'ai trouvé, lui dit son ancienne stagiaire. Reste où tu es. Je te vois. J'ai une bonne vision nocturne, souviens-toi. J'ai la lampe aussi, maintenant. Je l'avais laissée tomber. Mais c'est bon, répéta-t-elle en tapotant la joue d'Arlys. On peut faire une pause.

— Non.

Arlys secoua la tête, serra les dents et se redressa entièrement. Elle dut s'appuyer un temps au mur. Sa tête et son estomac tournaient encore.

— Il faut qu'on y aille, insista-t-elle. Qu'on sorte d'ici. Il me faut le pistolet.

Fred le remit à Arlys avec précaution.

— Je suis couverte de...

— Je peux peut-être arranger ça. Je vais essayer.

— Il faut d'abord qu'on s'éloigne du taré aux boules de feu. Si tu peux tenir le coup, je peux aussi.

Elle avança un pied devant l'autre. Elle envisagea de se débarrasser de son manteau, qui avait sans doute reçu le pire, mais elle voulait d'abord creuser l'écart.

— Il y a un truc qui arrive, souffla Fred à l'oreille d'Arlys. Un truc pas bon.

Elle éteignit la lampe de poche et, dans le noir, entraîna sa compagne vers le mur, dans un étroit renforcement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— C'est mauvais, ce qui arrive. Magyque et noir. J'essaie d'inscrire des symboles sur le mur au marqueur. J'espère que je me souviens des

bons. Ne parle pas. Essaie de ne pas respirer. Ne bouge pas. Espère.

Alors qu'elles se recroquevillaient, Arlys vit la lumière arriver. Mais ce n'était pas une lumière... Des lumières ne pouvaient pas être noires.

Et pourtant, celle-ci l'était : à la fois brillante et ténébreuse. En hauteur dans le tunnel.

Une silhouette se dessinait maintenant avec elle.

Un homme, de longs cheveux noirs flottants, un manteau noir ouvert comme des ailes, qui volait à proximité du plafond.

Dans ses bras, une femme inerte dont les membres pendaient.

Des égratignures, des contusions et même des traces de dents marquaient tout son corps nu.

Quand il s'approcha, Arlys vit ses yeux briller, rouges.

Elle aurait pu s'autoriser un frisson, mais il s'arrêta et se retourna en plein vol. Il se mit à planer en inspectant l'obscurité.

La femme dans ses bras gémit et il lui sourit.

— Il reste encore un peu de vie en toi. Encore mieux.

Il continua de voler jusqu'à ce que la lumière noire s'évanouisse dans l'ombre.

Arlys prit son inspiration pour parler, mais Fred lui posa les doigts sur la bouche. Elles restèrent en silence pendant encore toute une minute.

— Je ne sais pas jusqu'où il peut entendre ou voir.

— C'était... Qu'est-ce que c'était ?

— Un mage, je crois. Je ne sais pas. Maléfique. Vraiment. Elle était encore vivante, Arlys, et je ne pouvais pas l'aider. Je ne suis pas assez forte.

Qui l'était ? se demanda Arlys. Qu'est-ce qui pouvait être assez fort ?

— Pourquoi il ne nous a pas vues, n'a pas perçu notre présence ? Les symboles ?

— Ils ont dû aider. Allons-y, vite. Je crois qu'ils ont aidé, et puis tu sens...

— La mort.

— Oui. Ça fait office de bouclier aussi.

— Alors on le garde. Ouf, la voie descend. On passe sous le fleuve. La pente était dangereuse et ralentissait leur progression.

Arlys avait elle-même prévenu Fred qu'elles ne pouvaient pas savoir à qui ou quoi elles auraient affaire dans les tunnels. Et pourtant, elle n'y avait pas entièrement cru.

Maintenant, elle y croyait. Et elle avait peur.

Tout ce qui comptait, c'était d'arriver au bout, de ressortir dans un air qui ne porterait pas la puanteur de la mort.

— On y est presque. On est toutes proches. (Étrangement, cette perspective était loin de la rassurer.) On arrive à la grande épingle à cheveux avant la sortie d'Hoboken. On revient sur nos pas, tu vois ? Et on doit commencer à regarder les quais, à chercher.

Ils arrivèrent de nulle part.

Elle entendit Fred hurler pendant que quelqu'un ou quelque chose les séparait. Un autre attrapa Arlys par-derrière et la souleva.

— Ah, elle pue, la salope ! Mais elle a de gros nibards.

Elle garda le pistolet en main par la pure force de sa volonté. L'homme lui tripota un sein.

— Allez, on les embarque en haut et on leur vire leurs fringues !

Arlys donna un coup de coude et battit des pieds. Et s'immobilisa quand un couteau appuya sur sa gorge et fit couler un filet de sang.

— Je préfère te baiser une fois pendant que tu respirez encore, mais chuis pas difficile. Tu veux que ça se passe comment, salope ?

Arlys ferma les yeux.

— Je te ferai passer un meilleur moment tant que je respire encore.

Il rit et lui lécha l'oreille.

— Bon choix.

Elle s'efforça de rester immobile.

Fred poussa un grand cri aigu, clair et étrangement musical. Comme il résonnait avec les rires de leurs agresseurs, Arlys parvint à rire, elle aussi, et se tourna comme pour se lover dans les bras de l'homme.

Elle plaça le pistolet contre son entrejambe et tira, tira encore.



Avec un hurlement perçant, il retomba en arrière et le couteau déchira la manche du manteau d'Arlys.

— C'est quoi, ce bordel ? J'vais la tuer. Je vais vous tuer toutes les deux, gueula celui qui tenait Fred.

Arlys se retourna pour braquer son arme en direction de la voix, mais elle avait peur de blesser son amie.

— J'suis touché, j'suis touché ! Elle m'a tiré dans les couilles ! Tue-les !

Arlys donna un coup de pied sur la main qui lui attrapait la cheville, la piétina de toutes ses forces et remplit ainsi les tunnels d'un nouveau hurlement.

— Cours, Arlys ! Cherche pas, va-t'en !

Elle entendit le son atroce d'un poing qui frappe la chair et les os, ainsi que le gémissement haletant de Fred.

Elle ne pouvait pas tirer, mais elle pouvait se battre. Au moment où elle se préparait à bondir, le tunnel s'éclaira d'une lumière aveuglante.

Arlys se masqua vite les yeux. Ensuite, derrière les larmes qui perlaient, elle distingua Fred qui essayait de ramper et l'homme qui se dressait au-dessus d'elle, en train de donner des coups de couteau dans l'air. Puis qui attrapait le pistolet à sa ceinture.

Elle ne réfléchit pas et tira. Tira encore, encore, encore, même quand il fut tombé, même quand le chargeur fut vide.

— Stop, Arlys, arrête ! Tu risques de les blesser ! Arrête ! Ça me fait mal !

Le visage d'une pâleur de cire sous l'ecchymose en formation, Fred rampa vers elle.

— Aide-moi, s'il te plaît.

Cette dernière phrase parvint enfin à la tirer de sa torpeur. Arlys abaissa son arme et courut vers son amie.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Je vais bien, ça va. Trop de lumière. Trop de lumière.

Dès que Fred prononça ces mots, la lumière s'atténua. Elle s'adoucit, pensa Arlys, qui aperçut alors les dizaines de minuscules points

lumineux qui dansaient au-dessus d'elles.

— Que... qu'est-ce que c'est ?

— Comme moi, version mini, expliqua Fred, qui s'affaissa contre Arlys. Je les ai appelées. Je ne savais pas que j'en avais la capacité, mais je l'ai fait. Elles sont venues aider.

Derrière elles, le premier des agresseurs geignit et dirigea sa main valide vers son couteau. Malgré sa répugnance, Arlys alla ramasser l'arme et essuya son propre sang sur la lame.

Elle avait envie de le tuer, et cet instinct la rendait malade. Elle choisit plutôt d'écraser sa main encore indemne, sans remords.

Elle le laissa brailler pendant qu'elle allait dépouiller son compagnon mort de son couteau et de son pistolet, qu'elle fourra dans les poches latérales de son sac à dos.

— Tu peux marcher ? demanda-t-elle à Fred.

— Oui.

— Et courir ?

— J'ai pris un coup au visage, pas aux jambes.

— Il y en a peut-être d'autres comme eux, ou encore pire. On n'est plus très loin, mais je pense qu'on devrait courir. Il nous faut la lampe.

Fred la ramassa, mais la rangea dans son sac.

— Pas maintenant. Elles peuvent rester avec nous.

— Encore mieux. Allons-y, aussi vite que possible.

Arlys se régla sur le rythme de Fred, qui avait des jambes plus courtes, mais elles se maintinrent à une allure respectable.

— Tu ne m'as pas laissée. Tu avais dit que tu le ferais.

Repoussant la peur, Arlys garda le regard droit devant, à la lumière féerique.

— Tu devais avoir raison. Je mentais.

— Tu m'as sauvée. Tu as dû prendre une vie pour me sauver.

Arlys continua de courir et pensa aux lumières brillantes plutôt qu'aux actes sombres.

À la station Hoboken, Arlys se hissa sur le quai, et Fred vola.

Arlys avait envie de se nettoyer les mains, le visage, de retirer son blouson fichu. La douleur dans son bras lui signala que le couteau avait fait plus que déchirer le tissu.

Mais plus que tout, elle voulait ressortir de terre.

Elle entendit des voix qui résonnaient, mais ne pouvait risquer de vérifier si elles étaient amies ou ennemies. Elle entraîna Fred à la hâte dans l'escalier qui remontait vers la rue.

Les lumières dansantes formèrent un cercle, puis s'échappèrent.

— Elles reviendront, ou alors d'autres, dit Fred, si on a besoin d'elles.

— C'était parfait, comme renforts. (À ce moment, Arlys sentit les larmes lui brûler la gorge.) Il me faut un endroit où je puisse me laver les mains, la figure. Mon... Il faut que je puisse m'effondrer quelque part quelques minutes.

— On va trouver. Repose-toi sur moi, répondit Fred en lui enlaçant la taille.

— Tu es blessée. Il te faut des glaçons, ou des petits pois congelés, ou de la viande crue. Ça marche vraiment, ça ?

— J'en sais rien. Je m'étais jamais pris un coup de poing avant. Ça fait vraiment mal. Là, ça va mieux.

Elles avancèrent en boitant dans la rue et Arlys pria pour qu'elles n'aient pas à se battre de nouveau. Elle n'était pas sûre d'en avoir encore l'énergie.

Elles s'arrêtèrent devant un magasin aux vitrines recouvertes de planches et à la porte verrouillée, appelé Cassidy's Closet.

— Il y a sûrement une salle d'eau pour les employés, dit Fred en étudiant la porte. Peut-être des vêtements. Un blouson pour toi.

— C'est bien fermé. Si on avait des outils, éventuellement...

— Les fées, les chevronnées, peuvent entrer dans les endroits verrouillés. C'est possible que j'y arrive. Il faut juste que je trouve, que je tienne et...

Fred ferma les yeux, mit les mains en coupe comme pour recueillir la pluie. Ses ailes frémirent et elle se mit à briller.

— Le trouver, en moi, murmura-t-elle. Le tenir. L'apporter. L'offrir. Soyez avec moi, enfants de la lumière et de l'air, des forêts et des fleurs. Ouvrez les verrous pour que nous puissions entrer.

Hébétée, Arlys entendit les verrous et les serrures émettre de grands cliquetis, puis tomber.

Couverte d'hématomes, crasseuse et triomphante, Fred voleta en cercle dans l'air.

— J'ai réussi ! C'est la première fois que je le fais toute seule !

— Tu es impressionnante, Fred. Absolument impressionnante. (Arlys tendit une main prudente vers la porte.) Mais reste quand même derrière moi, au cas où.

Elle mena la marche, arme à la main, et Fred ajouta de la lumière.

Des gens étaient visiblement venus se servir dans la boutique de vêtements d'occasion, mais elle n'avait pas été vandalisée.

— Il n'y a personne ici, dit Fred en fermant la porte et en la verrouillant de nouveau derrière elle. Je l'aurais su. Je n'ai pas senti les deux derniers qui nous sont tombés dessus parce qu'on avait cette odeur sur nous, et ça me rendait un peu malade. Tu comprends ?

— Oh oui, je comprends. Voyons s'il y a un endroit où on peut se laver.

Fred regarda autour d'elle et s'empêcha de toucher quoi que ce soit avec ses mains souillées.

— Personne n'est entré pour saccager.

— Les gens d'Hoboken sont peut-être plus civilisés. Ou alors, il y en a plus qui sont partis vite, ou qui se terrent chez eux. Chuck doit être des seconds.

— Je l'avais presque oublié.

— Espérons que lui n'aura pas oublié de regarder les infos de ce soir. Voilà ! Il y a une petite salle d'eau ici.

— Génial ! J'ai trop envie de faire pipi.

Fred baissa son pantalon pour s'installer sur les toilettes.

Arlys se prépara et s'avança vers le petit lavabo. Elle se regarda dans

le charmant miroir au-dessus.

Pire, c'était encore pire que ce qu'elle s'était imaginé. Le sang sur son visage, la matière visqueuse dans ses cheveux, le blouson couvert des deux. Elle fut de nouveau prise de nausée et lutta contre la bile qui remontait dans sa gorge. Elle enleva vite son sac à dos, puis son blouson.

— Je pourrais peut-être arranger ça.

— Même si tu pouvais, je...

— Je comprends. Je vais l'emporter et essayer de te trouver un autre vêtement chaud. Je pense que je peux me nettoyer sans l'eau et le savon. Sinon, je prendrai la suite quand tu auras fini. Et, hmm, ton pantalon aussi, Arlys.

— Je sais...

— Je sors le blouson d'ici, pour... Arlys, tu as une coupure au bras, tu saignes !

La jeune femme s'examina à contrecœur et ôta son tee-shirt fichu.

— Ce n'est pas grand-chose.

— Je ne suis pas guérisseuse. Je veux dire, de manière magique. Mais on devrait trouver de l'antiseptique et des pansements.

— C'est pas grand-chose, répéta Arlys qui, malgré son menton qui tremblait, parvint à sourire. Je vais le dire...

— « C'est juste une égratignure » ?

— Exactement. Ce n'est pas profond.

Elle se tourna vers le lavabo, soulagée que l'eau sorte du robinet. Elle prit du savon liquide parfumé au citron dans la main et commença à frotter.

Elle décrassa ses mains, ses bras – malgré les picotements sur la mince coupure à son avant-bras. Elle enleva tout sauf sa culotte et se frotta les jambes. Ensuite, elle arriva à passer la tête sous le robinet pour se mouiller les cheveux, les laver, les rincer jusqu'à ce que l'eau de rinçage soit propre.

Puis elle s'assit sur le sol froid, les cheveux dégoulinants, et elle pleura longuement.

— Désolée, ça m'a pris du temps mais je... Oh, Arlys.

De nouveau propre, dégageant une odeur de forêt au printemps, Fred lâcha les habits dans ses mains et s'agenouilla pour prendre son amie dans ses bras.

— J'ai tué un homme. Je l'ai tué. Je les ai peut-être tués tous les deux. Je...

— Tu m'as sauvée. Tu nous as sauvées.

— Je ne connais pas ce monde. Je ne sais pas comment y vivre.

— Je pense que personne ne sait, pas vraiment. C'est pourquoi on a besoin l'une de l'autre. Tu es forte et courageuse. Je pense que ce monde a besoin de gens comme toi. Et comme moi.

— Je suis juste fatiguée. Tellement fatiguée...

— Moi aussi. Tu pourrais te changer, puis on se reposera un petit peu. C'est un peu comme une zone sûre, ici, et il nous reste du temps avant qu'il soit 3 heures.

— OK.

— Mais avant, j'ai trouvé une trousse de secours, donc on peut te bander le bras.

— Et il te faut de la glace, Fred.

— Je n'ai rien trouvé. Peut-être que Chuck en aura. J'ai pris un peu d'ibuprofène que j'ai trouvé dans le petit bureau, ça me soulagera.

Une fois son bras soigné, Arlys enfila un legging noir épais. Elle prit dans son sac à dos le jean que Fred lui avait proposé en solution alternative. Ça ne ferait pas de mal d'avoir du change.

Elle enfila un tee-shirt à manches longues et un sweat à capuche noir, puis, se sentant presque humaine de nouveau, elle regarda ce qu'elle pouvait mettre par-dessus.

— Très joli, en cachemire, dit-elle en regardant le caban.

— Ça t'ira à ravir.

— Ouais, je suis très préoccupée par la mode à cet instant.

— Il faudra que tu présentes bien pour tes futures apparitions télévisées.

— J’admire ton optimisme.

Arlys essaya le manteau, qui lui allait. Elle le plia et s’assit dessus pour boire l’un des sodas que Fred avait emportés. Elle mangea une pomme avec.

— Qu’est-ce que tu fais ? demanda-t-elle à Fred.

— Je laisse un mot pour Cassidy au cas où elle reviendrait. Je lui laisse les étiquettes de ce qu’on a pris et je lui dis que si le monde revient, on la paiera. Signé Arlys et Fred, avec beaucoup de gratitude.

— Oui, tu es impressionnante. (Après s’être étirée sur le sol, Arlys utilisa le manteau replié comme oreiller.) Une demi-heure, et il faudra qu’on y aille, dit-elle en réglant son horloge interne infallible. Si Chuck n’est pas au rendez-vous, on revient ici et on décide quoi faire.

— Une demi-heure, ça marche.

Mais Arlys ne l’entendait plus, car elle dormait déjà.

Elle s’éveilla trente minutes plus tard en se sentant encore pire qu’avant. Mais dix minutes après, elles étaient dehors et suivaient la carte qu’elle avait dessinée.

— Pas entièrement civilisé, commenta Arlys en désignant un magasin, un restaurant et un marché, tous dévalisés.

— Je pense qu’il ne reste pas beaucoup de monde. On sent tout juste l’air bouger. J’espère qu’ils ont trouvé un endroit sûr.

Mais Arlys imaginait qu’au moins certains des appartements et des maisons calfeutrés contenaient des morts.

Elles arrivèrent au point de rendez-vous avec vingt minutes d’avance.

— Il vaudrait mieux éviter d’attendre à découvert, commença Arlys.

— Trop tard.

Au son de la voix qui sortait de l’ombre, elle fit un demi-tour en sortant son arme.

— Holà, doucement, la championne de tir. C’est Chuck.

C’était bien sa voix. Il émergea du noir, les mains en l’air, avec son sourire bêta merveilleusement élastique.

— Chuck ! (Arlys abaissa le pistolet et chercha profondément en elle pour retenir de nouvelles larmes.) Tu es en avance.

— Toi aussi. Et accompagnée.

— Je te présente Fred, dit Arlys en posant un bras protecteur autour de sa compagne. Je n'aurais pas pu partir sans elle.

— Faudra que vous me racontiez tout ça, mais rentrons. C'est plutôt calme, cette dernière semaine, mais on ne sait jamais.

— Il y a beaucoup de choses qu'on ne sait jamais.

— Je suis vraiment très heureuse de vous rencontrer, dit Fred en lui tendant la main.

— Vous étiez à la météo ces dernières semaines. Vous faites ça bien. On ne va pas très loin.

Il commença à marcher, rapide sur ses longues jambes.

— Je t'aurais indiqué de venir plus près, mais j'ai eu mon moment Sinatra et je suis parti là-dessus.

— Ça a marché.

— Je savais que tu percuterais. J'avais pas imaginé que ça exploserait ce soir.

— Je suis vraiment désolée.

— Ne t'en fais pas, voyons. Tu as fait ce que tu devais faire et c'était bien. T'es une vraie. Bref, je suis content que tu sois là. J'aime bien le calme, mais même pour moi, c'est trop mort par ici. Le jeu de mots est un peu voulu.

— Il faut qu'on parte, Chuck. De ce quartier, je veux dire. Ils sont trop près. Ceux qui rôdent dans les tunnels.

— Vous êtes passées par le métro ? (Il dut s'arrêter pour les regarder, abasourdi.) Nom de Dieu, vous avez du cran, toutes les deux. Je pense pas que j'y serais arrivé.

— Moi non plus, si j'avais su, mais en tout cas on ne peut pas rester.

— C'est ce que je me suis dit aussi. Je mets au point un plan d'évacuation depuis un moment. Il y a encore quelques détails à régler.



D'ici l'après-midi, ça devrait être bon. Vous avez l'air d'avoir besoin de dormir, de toute façon. On y est.

Il s'arrêta à un bâtiment de brique qui faisait l'angle, ancien et distingué, à trois étages.

— On est au sous-sol.

— J'en étais sûre. Il y a encore des voisins ?

Chuck fit signe que non et sortit ses clés pour ouvrir toute une série de verrous. Dans le hall, il tapa un code sur un clavier.

— Tout le monde est mort ou parti. C'est l'un des appartements de mon oncle. Il a une super maison sur Long Island. Enfin, il avait. Il est mort à la fin de la première semaine.

— Je suis désolée, dit Fred en posant la main sur le bras de Chuck.

— C'était un mec extra. Lumière ! J'aime bien mes joujoux, dit-il pendant que l'éclairage s'allumait.

— Je vois ça.

Arlys contempla la pièce. Cet espace immense et bien agencé ressemblait à un QG high-tech : ordinateurs, écrans, postes de commande, une espèce de système de communication. Des comptoirs et des chaises pivotantes, le plus grand écran de télé qu'elle ait jamais vu et un fauteuil inclinable en cuir.

Un coin cuisine abritait des appareils en inox et des plans de travail encombrés.

— Vous pouvez prendre la chambre là-bas. Je l'utilise pas beaucoup. La salle de bains est attenante, mais il y en a une autre là-bas.

Fred se promena, tournant la tête dans tous les sens, les yeux absolument éblouis.

— Vous devez être vraiment très riche.

— Mon oncle l'était, oui. Mais de nos jours, qui est riche ? On l'est si on a des provisions et un toit au-dessus de la tête, je suppose. Ce qui veut dire qu'on est plein aux as. Vous voulez à manger ?

— Non, pas moi, répondit Arlys en se frottant les yeux de ses paumes de mains.

— Vous voulez une bière, et vous me racontez ?

— Pas maintenant. Pour l’instant, je ne peux pas. Je préférerais dormir d’abord.

Il lui indiqua la chambre. Arlys s’y dirigea et se retourna :

— Merci, Chuck.

— Ah, les cyberpotes, ce sont les meilleurs. Va roupiller un peu et on parle quand il fait jour.

Fred la regarda s’éloigner.

— Elle a besoin de sommeil et de calme, estima-t-elle avant de sourire à Chuck. Moi, je n’ai rien contre une bière.

— Bien sûr.

— Et je peux vous en raconter une partie. Comme ça, elle n’aura pas à le faire si elle n’en a pas envie.

— Là-bas, c’est le canapé où je dors. Asseyez-vous. J’ai des chips et de la sauce pour aller avec la bière.

Fred se débarrassa de son sac à dos, de son manteau, puis s’assit sur le grand canapé en cuir avec un soupir.

— Elle vous aime beaucoup et elle vous fait confiance. Je comprends pourquoi. Vous auriez de la glace, éventuellement ? Il y avait des mecs dans le tunnel et ils ont essayé de... Il y en a un qui m’a donné un coup au visage.

Chuck la regarda longuement sans rien dire pendant qu’elle se prenait la mâchoire bleuie entre les mains.

— Il y a beaucoup de gens qui sont graves, c’est pour ça que j’aime bien rester dans mon coin.

— Mais il existe encore davantage de gens bien.

— Peut-être. Vous allez être servie, Fred la Rousse. De la glace, de la bière, des chips et de la sauce mexicaine.

— Très piquante, la sauce ?

— Elle arrache.

— C’est ce que je préfère.

Avec Max au volant, la voiture passa le fleuve Susquehanna. Les chaînes fendaient la neige – deux centimètres, puis plutôt cinq – pendant qu'ils progressaient vers l'ouest.

Max emprunta la route 414, se cantonna aux zones rurales et dépassa quelques groupes de maisons et de petites fermes, roulant dans des collines et dans des forêts qui s'épaississaient. Plusieurs fois, tant qu'Eddie dormait à l'arrière, il écarta avec l'aide de Lana des voitures abandonnées ou accidentées de la route à deux voies qui serpentait.

— On devrait peut-être trouver un endroit où s'arrêter. Ça fait plus de trois heures que tu conduis et l'état des routes empire.

— On a tout juste dépassé les cent cinquante kilomètres dans la journée. Je voudrais en abattre plus avant qu'on fasse une pause.

À l'arrière, Eddie remua, se frotta les yeux et se redressa.

— Tu rends pas les armes, hein ? Il y a un orage qui arrive de l'ouest, on dirait, donc on se dirige vers le pire. Tu veux que je prenne le volant un moment ?

— Pas encore.

Max roula encore une bonne trentaine de kilomètres avant de s'arrêter devant trois voitures entassées.

— Bon, fit Eddie en se grattant la barbe. On a du boulot. Lana, tu veux bien emmener Joe faire ses besoins pendant que Max et moi, on voit

comment dégager ce bazar ?

Max avertit Lana du regard qu'il n'était pas prêt à partager leurs capacités avec leur nouveau compagnon.

Elle emmena donc le chien, marchant dans la neige vers un bouquet d'arbres.

Max et Eddie se dirigèrent vers les voitures accidentées.

Derrière le volant d'une berline, un corps était affaissé.

— Il y a un impact de balle dans le pare-brise, et dans le gars aussi, je suppose. (Eddie avait pâli, mais il s'approcha.) J'y connais pas grand-chose, mais il n'est pas mort depuis longtemps. Ça fait pas deux jours.

— On voit des impacts de balles dans la Subaru aussi. Et du sang sur le siège.

Eddie tira sur ses courts poils de barbe et soupira.

— Il y a un râtelier pour les armes dans la camionnette. Pas d'arme dedans. Je suis pas du CSI, mais j'ai vu des enquêtes à la télé. À mon avis, le mec de la camionnette a tiré sur les deux autres, il a tué celui là et blessé l'autre. Et il a bousillé la camionnette donc il pouvait plus conduire.

— Je pense que tu as raison.

— Alors, tu vois... (Eddie regarda autour de lui à la recherche de traces, avec la peur d'en trouver.) Faudrait vite dégager ça pour pouvoir décarrer d'ici. Au cas où.

Une fois au point mort, la berline roula facilement avec Eddie au volant et Max qui poussait depuis l'arrière.

Lana revint pendant qu'ils s'activaient autour de la Subaru.

— Le pneu est à plat et le volant a l'air voilé, dit Eddie, qui roula des épaules. Va falloir plus de muscle.

— Je vais vous aider, dit Lana.

— Ne force pas, lui recommanda Eddie.

Cette fois, il laissa la portière ouverte et poussa aussi à l'avant.

Il ne fallut qu'une tentative à Lana pour comprendre que les muscles n'y suffiraient pas. Elle ajouta une pression d'ordre différent et même si

elle essaya de ne pas trop en faire, la voiture eut un sursaut.

— C'est bon ! cria Eddie. Juste un petit peu plus.

Max, les cheveux couverts de neige, rit sous cape.

— Doucement, reine des Amazones.

Ils poussèrent encore, dévièrent la voiture sur le bas-côté où elle s'arrêta, penchée dans le fossé étroit.

— T'es plus forte que t'en as l'air, lança Eddie avec le sourire.

Elle banda le biceps en réponse.

— On va pouvoir contourner la camionnette, conclut Max.

— Oui, il y a assez de place pour se faufiler. Une minute, si vous voulez bien.

Eddie s'enfonça dans le fossé pour prendre la clé sur le contact de la Subaru et marcha dans la neige pour aller ouvrir le coffre.

— Il pourrait y avoir des choses utiles laissées dedans. Il faudrait fouiller dans l'autre voiture, d'ailleurs.

— Je vais faire ça, lança Max, pensant au cadavre, que Lana n'était pas obligée de voir. Tu n'as qu'à aider Eddie.

Elle ouvrit une grosse valise pendant qu'Eddie passait en revue le contenu d'un grand carton.

— Des aliments, annonça-t-il. On dirait qu'ils ont vidé leur garde-manger.

— Prends tout le carton. Il y a des vêtements, d'homme. Et...

Elle sortit la photo d'un homme d'une trentaine d'années en costume, avec une rose blanche à la boutonnière, à côté d'une femme de son âge, en robe blanche vaporeuse.

— Leur photo de mariage, murmura-t-elle. Mais seulement des habits d'homme. Il doit l'avoir perdue à cause du virus.

— Tu devrais prendre la valise aussi.

— Oui.

Elle remit la photo à l'intérieur. Elle ne voulait pas la laisser jaunir dans le coffre d'une voiture.

À eux deux, ils réussirent à transporter le carton tout en poussant et

tirant la valise. Max les rejoignit avec un sac et un fusil.

— C'était dans le coffre. Il y a des munitions dans le sac, plus des vêtements chauds et des billets roulés dans une botte. Pour l'utilité qu'on en a, maintenant.

— Je vais regarder dans la camionnette.

Pendant qu'Eddie vérifiait, Lana et Max chargèrent leur trouvaille dans la voiture. Eddie revint avec une demi-bouteille de Jack Daniel's et trois canettes de Budweiser.

— Celui-là devait conduire alcoolisé, c'est ça qui a dû créer l'accident. Il les logea dans la voiture et se retourna entièrement.

— C'est joli, le pays. Vachement joli. Tu trouves une source, et hop, tu te construis un chalet. La vie serait pas mal. (Il sourit de voir le chiot qui se jetait dans la neige.) Il aime, en tout cas.

Max ouvrit la portière passager et se pencha pour démarrer la voiture pendant qu'Eddie rappelait Joe.

— Tu n'as qu'à conduire, lui dit-il. Je ferai copilote.

— Pas de problème. Et toi, Lana, tu devrais piquer un roupillon. T'as l'air crevé.

*Le trompe-l'œil s'efface*, pensa-t-elle. Et en vérité, elle se sentait épuisée. Les nouvelles provisions prenaient une partie de la banquette, mais elle parvint à se pelotonner et perdit le fil presque aussitôt.

Tout en conduisant – avec habileté, au grand soulagement de Max – Eddie lança la conversation.

— Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

— On s'est rencontrés il y a un an et on a emménagé ensemble quelques mois plus tard.

— Quand c'est la bonne personne, tu cherches pas plus loin. Moi, j'ai pas encore trouvé. Je cherche pas vraiment, mais j'apprécie la compagnie féminine, si tu vois ce que je veux dire. Elle dort ?

— Oui. Tu as raison, elle est fatiguée. On ne s'est pas ménagés.

— Et ça va sans doute continuer. Ce qu'on vient de voir, c'est devenu un réflexe, pour certains. Ils te tuent dès qu'ils te voient. Je comprends

pas pourquoi, on a besoin les uns des autres, c'est logique, mais voilà. Tu as dû en voir un paquet, en ville.

— Beaucoup trop. Les gens sont terrorisés, énervés, désespérés.

— Et certains sont tout simplement des salopards, ajouta Eddie.

— Et certains sont tout simplement des salopards.

Ils traversèrent une petite localité dont la rue principale était déserte, hormis quelques voitures garées. Les magasins étaient fermés ou, au contraire, béants.

— Tu me dis quand tu veux qu'on trouve une pompe pour refaire le plein.

— Pour l'instant, on a assez de carburant. Quand la route partira vers le sud, il faudra prendre au nord, en direction de la 6. Si elle est dégagée, on peut la prendre vers l'ouest. Sinon, il y a d'autres itinéraires.

Eddie lança un regard impressionné à Max.

— Tu as tout en tête ?

— Tout à fait. Mais je l'ai aussi noté pour si jamais il m'arrivait quelque chose. Et si c'est le cas, je dois te la confier. Je dois te faire confiance pour prendre soin d'elle.

Sous les bleus et la barbe, la mâchoire d'Eddie se serra.

— Il ne va rien arriver. On va faire gaffe les uns aux autres. Mais tu peux me croire, je prendrai soin de Lana si elle en a besoin. Tu sais, il me reste aucune famille. Vous auriez pu me laisser là-bas. Vous êtes les miens, maintenant.

— Quand tu arriveras à la 15, prends vers le nord. On va essayer de faire encore une bonne centaine de kilomètres avant de nous arrêter et de trouver de l'essence. Dans une petite ville, rien de trop gros.

— Compris.

Max releva les jambes et ferma les yeux. Il sombra dans le sommeil au son de morceaux de country que chantait Eddie. Du bluegrass ? Il n'était pas assez connaisseur pour savoir. Mais sa voix claire et bien placée qui évoquait les anges l'apaisa.

Il se réveilla en sursaut en sentant la voiture ralentir. Il se redressa en

s'attendant à voir encore des carcasses de voitures bloquer la route, mais il aperçut la voie couverte de neige, quelques maisons et des pompes à essence accompagnées d'un dépanneur.

— J'ai pas pu prendre la 6, lui annonça Eddie. Il a fallu passer par les petites routes. On en est à un quart du réservoir, donc il vaut mieux faire le plein.

Il s'arrêta et tous les trois sortirent.

— On dirait que la neige ne tombe plus autant, remarqua Lana. Je vais voir comment je peux me débrouiller pour nous faire à manger.

— Ça serait pas de refus, approuva Eddie en regardant autour d'eux pendant que Max examinait la pompe. C'est calme par ici. Peut-être que tout le monde est parti.

— Peut-être. Les pompes marchent encore, dit Max en introduisant le pistolet dans le réservoir.

— Je vais d'abord aller à l'intérieur et utiliser de vraies toilettes, décida Lana.

— Ça sera sans doute fermé, objecta Eddie.

— On verra.

Si tel était le cas, elle pourrait se débrouiller.

— Joe et moi, le plein air nous convient.

— Faites vite, les pressa Max. Et soyez prudents.

Il observa la rue, où leurs traces n'étaient pas les seules dans la neige. Les bâtiments environnants. Rien ne bougeait, à part un trio de cerfs qui grignotaient des graines tombées d'une mangeoire à oiseaux cassée.

Fallait-il prendre un autre SUV ? La neige s'était calmée, mais un véhicule à quatre roues motrices serait plus pratique, surtout sachant vers où ils se dirigeaient.

Peut-être qu'après avoir fait le plein, ils chercheraient un 4 x 4 et transvaseraient les affaires. Au moins, ils laisseraient un réservoir plein pour un autre voyageur. Max se détendit un peu quand Lana revint, un sac sur l'épaule.

— Je ne suis toujours pas à l'aise d'emporter ce qui me tombe sous la



main. Mais je l'ai quand même fait. Il ne reste pas grand-chose là-dedans, mais j'ai trouvé des petits pains de pommes de terre dans le congélateur. Une fois qu'ils auront réchauffé, je pourrai faire des sandwichs.

— Ça nous donnera le temps de nous diriger vers un endroit plus isolé. (Max remit le tuyau en place et ferma le réservoir.) Ici, on est trop en vue.

— On dirait que quelque chose cloche, non ? Comme si on était dans une photo et pas dans la réalité.

Lana se baissa pour caresser la tête de Joe, qui revenait à toute allure.

— Allez, retourne à l'intérieur.

Il bondit à l'arrière pendant que son maître arrivait. Eddie regarda derrière lui.

— J'ai cru entendre un...

Le coup de feu explosa le silence, comme un marteau sur le verre.

Lana vit Eddie sursauter, pâlir. Le sang surgit sur son manteau kaki. Elle voulut s'élancer, mais Max l'assit d'autorité dans le siège passager.

— Monte, monte !

Il intercepta Eddie, qui chancelait, et le flanqua à l'arrière.

La balle suivante détruisit le phare droit.

— Baisse-toi, Lana, bordel !

Max se cacha derrière le capot.

Deux hommes accoururent sur le parking, sans cesser de tirer.

En rage, Lana lança du pouvoir vers eux tandis que Max sortait son arme pour riposter. Les attaquants volèrent en arrière et leurs balles partirent en l'air.

Max ouvrit à toute volée la portière conducteur, démarra et accéléra avant même d'avoir refermé. Il tourna, bringuebala, craignit un instant de faire des tonneaux, mais les chaînes remplirent leurs fonctions.

Dans le rétroviseur, leurs agresseurs se relevaient avec peine, visaient, mais leurs tirs se perdirent dans la neige derrière.

D'autres personnes sortirent de leur maison, armées, le regard froid, pendant qu'ils s'éloignaient.

— Lana, tu n'es pas blessée ?

— Non, non, et toi ?

— Non. Eddie, c'est grave ?

— On m'a tiré dessus ! cria ce dernier en appuyant la main entre sa clavicule et son épaule droite. Tiré dessus, putain. Et bordel de merde, ça fait mal !

— Lana, attache-toi ! lança Max en voyant qu'elle passait entre les sièges.

— Il faut que je regarde si c'est grave. Si je peux aider.

— Je peux pas encore m'arrêter. Pas avant d'être sûr qu'ils ne nous poursuivent pas.

Lana se faufila derrière et souleva le chiot qui léchait le visage d'Eddie en geignant. Elle le posa sur le siège avant et, quand il chercha aussitôt à revenir, Max cria :

— Assis !

Joe donna plutôt l'impression de se rouler en boule et de pleurer.

— Il faut que je voie, il faut que je voie, insista Lana en déboutonnant le manteau.

— Tu vas voir qu'on m'a tiré dessus ! On faisait de mal à personne !

— Du calme, du calme. (Avec des mains fermes et une assurance qui la surprit elle-même, elle déchira le tee-shirt, retira l'écharpe qu'elle portait pour l'appuyer sur la plaie.) Je vais stopper le saignement, c'est la première chose à faire. Ça va aller. Dès qu'on sera assez loin, Max va trouver un endroit où s'arrêter et on se mettra à l'abri pour te soigner. Je pense que je peux aider.

— Comme quand tu as aidé à faire tomber ces connards sur le cul, avec ton esprit ou je sais pas quoi ? Tu fais partie des... des autres, là ? Et Max aussi ?

Lana le regarda droit dans ses yeux choqués.

— On ne va pas te faire de mal.

— Tu parles, vous venez de me sauver la vie. Sauf si je meurs quand même.

— Tu n’es pas en train de mourir. Je... Max, je sens que je peux aider.  
Eddie gémit et serra les dents.

— Tu pourrais attraper la bouteille de Jack ? Le whisky, je veux dire.  
Ça serait un bon début.

— Bonne idée. Continue d’appuyer pendant ce temps. Même si ça fait mal. (Elle pressa la main d’Eddie sur l’écharpe ensanglantée.) Comme ça.

Elle se retourna, dénicha la bouteille, ouvrit le sac trouvé par Max et fouilla jusqu’à trouver un tee-shirt. Elle se redressa légèrement et, à l’aide du couteau suisse que Max lui avait donné, coupa le tissu jusqu’à pouvoir le déchirer et en faire quelques compresses.

Elle ouvrit la bouteille de whisky et écarta la main d’Eddie et l’écharpe.

— Prépare-toi...

Alors, elle versa le whisky sur la blessure, petite, mais très profonde.

Il poussa un cri qui lui tordit les tripes, mais elle en versa une bonne dose, puis appuya une compresse propre sur la plaie pendant qu’Eddie, les yeux vitreux, peinait à retrouver sa respiration.

— Je suis désolée, vraiment désolée.

— Mais... Je le voulais pour en boire...

Cette fois, elle lui mit la bouteille dans sa main tremblante pour qu’il puisse en avaler une gorgée.

— J’ai crié comme une petite fille.

— Tu as crié comme un homme qui reçoit de l’alcool sur une blessure par balle. (Elle lui tâta le dos et sentit le trou dans son blouson, l’humidité.) Continue d’appuyer, maintiens la pression. (Elle posa la deuxième compresse dans son dos.) Elle est sortie. La balle est ressortie. C’est bien, je pense.

— C’est pas si bien quand c’est de toi qu’elle est sortie ! En sortant, ça fait un trou plus gros, je suis sûr.

— On va s’en occuper. Max.

— Je cherche. Ils ne nous suivent pas, alors je cherche.

Lana prit son souffle et regarda de nouveau Eddie dans les yeux.

— Je crois que je peux t'aider, aider à ralentir les saignements. Je n'ai jamais rien fait de la sorte avant.

— Moi non plus, grogna Eddie en lui agrippant la main. Ça va sans doute faire mal.

— Je n'en sais rien du tout.

— On va voir, dit-il en fermant les yeux.

Elle ne comprit pas ce qui s'agitait en elle, mais cette chose monta, s'étendit et frémit pour aider. Elle laissa une main dans celle d'Eddie et l'autre appuyée sur la blessure dans son dos. Et elle libéra son pouvoir.

Ce fut douloureux. Elle entendit la souffrance, l'éprouva, la vit noire et palpitante. Elle s'ouvrit à ce qui s'élevait, remuait et ondoyait : blanc et frais contre le noir et le brûlant.

— Arrête, s'écria Eddie en la secouant. Arrête !

Elle frissonna et revint à elle. Le flux d'énergie s'arrêta.

— Arrête, répéta-t-il. Tu as l'air aussi mal en point que moi. Ça va mieux. Je sais pas ce que t'as fait, mais c'est mieux. Je me sens plus aussi secoué et je douille – ça oui – mais plus autant.

— Attends, je vais encore essayer...

— Lana, intervint Max avec douceur mais fermeté. Tu ne peux pas t'en demander trop et trop vite. Tu dois te reprendre. (Il ralentit l'allure.) Il y a une maison. C'est pas grand-chose. Elle a l'air abandonnée. On va essayer là.

Il tourna lentement et attendit.

— Je vais aller voir. Lana, viens derrière le volant. S'il y a embrouille, tu files. Je te retrouverai, lui assura-t-il avant de se tourner vers elle. Je te retrouverai.

Elle hocha la tête mais, quand il se dirigea vers la maison, elle resta en place.

— Pas moyen que tu le laisses là, comprit Eddie.

— Non, on ne le laisse pas.

— Et donc... vous êtes, genre, des dieux ?

— Non, répondit-elle en lui dégageant doucement les cheveux du

visage. Des sorciers.

— Des sorciers ? Eh ben.

Max revint au pas de course.

— Il n’y a personne. Pas depuis un petit moment. C’est un taudis, mais ça nous suffira.

Il alla se garer derrière, dans la neige, pour être sûr que la voiture ne se voie pas depuis la route.

Il aida Eddie à sortir. Celui-ci ne tenant pas sur ses jambes, il le porta à l’intérieur. La première pensée de Lana fut que la cuisine était un petit cauchemar de crasse, de déchets, d’insectes et de crottes de souris.

Ils supporteraient.

Le salon n’était pas en meilleur état, pas plus que la chambre où Max se rendit.

— Attends, ne l’allonge pas là-dessus. La blessure doit rester propre. Un instant.

Lana retira la couverture miteuse et les draps tachés, puis fonça prendre les draps qu’il avait emportés ainsi que les serviettes. À l’intérieur, elle étendit vite les draps sur le matelas et une serviette par-dessus.

— Il faut lui retirer son manteau et son tee-shirt.

— Aide-le à se mettre debout, lui demanda Max.

À eux trois, ils réussirent à le mettre torse nu.

— OK. (Elle appuya un gant sur la blessure du dos pendant que Max allongeait Eddie.) Ça ne saigne presque plus, ce qui est bien. Il y a peut-être de l’antiseptique ou de l’alcool. Il faut nous assurer que les plaies sont propres. Je pense qu’elles ont besoin d’être refermées, mais je n’ai pas assez. Max, je n’ai pas assez pour faire ça. Je ne peux pas le trouver en moi.

— On va le recoudre. Je vais trouver quelque chose.

— Oh, purée, put seulement marmonner Eddie.

— Tu vas t’en tirer, lui assura Lana d’un ton professionnel.

Elle franchit un étroit couloir pour découvrir une salle de bains

dégoûtante. Elle tenta de ne pas s'attarder sur l'odeur et les taches – ce serait pour plus tard – et ouvrit vite l'armoire à pharmacie rouillée.

— De l'alcool, de l'eau oxygénée, des bandes. Pas de sparadrap. Pas de savon. Vu la tête de la salle de bains, il n'y en a peut-être pas du tout.

— Des ciseaux, des aiguilles, du fil, cria Max. Il y avait quelqu'un qui faisait de la couture. Il y a aussi plein de bouts de tissu si besoin. Je cherche du savon.

— Si tu n'en trouves pas, j'en avais emporté. Il est dans la valise.

Ils réunirent ce dont ils avaient besoin. Max nettoya un plateau pour tout poser dessus et Lana se lava les mains jusqu'à en avoir mal.

Sur le lit, Eddie était calme, le chien contre lui. Son visage luisait, pâle et moite, mais restait frais. Pas d'infection, pensa Lana. Pour l'instant, du moins.

Elle savait qu'elle lui faisait mal en nettoyant les plaies et en y versant une généreuse dose d'alcool jusqu'à ce qu'elle sente, tout simplement, qu'elles allaient rester propres. Ensuite, elle regarda l'aiguille et le fil et s'arma de courage.

— Cette partie-là, je vais m'en charger, lui dit Max en lui touchant l'épaule. Je le fais. Quand ce sera fini, on aura bien besoin de manger.

— Je ne peux pas cuisiner là-dedans avant que ce soit désinfecté.

— Je recouds, tu peux commencer dans la cuisine.

— D'accord. Bon courage, Eddie.

Il réussit à lui adresser un faible sourire, qui s'effaça lorsqu'elle disparut.

— Il y a pas moyen de zapper cette partie-là ?

— Je ne pense pas.

— Je m'en doutais. T'as pas de joint sur toi, je suppose ?

— Désolé. Mais je vais te mettre en transe. Tu sentiras sûrement un peu, mais si ça fonctionne, ça devrait te donner l'impression de flotter par-dessus.

— Tu peux faire ça ?

— Je crois. Ça ira plus vite si tu me fais confiance.

— Mec, je vais pas le nier, je préférerais un bon pétard, mais si je te fais toujours pas confiance, c'est que ma mère a élevé un ingrat. N'insulte pas ma mère.

— Très bien. Regarde-moi, tout simplement.

Une heure plus tard, Max regagnait la cuisine. Lana avait évacué les déchets, nettoyé les surfaces et la gazinière. La porte du réfrigérateur, laissée ouverte, révélait un intérieur propre, quoique vieux.

Et elle était là, les cheveux relevés en chignon, affublée de gants de caoutchouc jaune qui lui arrivaient presque au coude, en train de jeter de l'eau sale dans l'évier.

L'amour, son emprise puissante, apaisa Max.

— Comment va-t-il ? demanda Lana.

— Il dort. Ça va aller, et en grande partie grâce à toi.

Elle s'effondra quasiment dans ses bras, toujours avec ses gants.

— Je l'ai cru mort. Quand la balle l'a transpercé, j'ai cru qu'il allait mourir. On le connaît à peine, mais... il est avec nous maintenant. Il est des nôtres.

— Il est des nôtres. Tu devrais te reposer. Je vais finir le nettoyage.

— D'accord, dit-elle avec gaieté en retirant ses gants. Il y avait une souris morte, encore dans le piège, sous l'évier.

— Je vais m'en occuper.

— Je l'ai fait, il fallait bien. L'odeur... (Elle frissonna.) Je l'ai jetée dehors, avec le piège. Tu peux terminer de nettoyer. J'ai désinfecté une partie ainsi que la gazinière à la Javel, pour pouvoir commencer à cuisiner. Avec ce qu'on a trouvé dans l'autre voiture, j'ai de quoi faire une soupe, bien roborative.

— Je pensais que je t'aimais avant qu'on quitte New York.

— Tu pensais ?

— Je pensais que je t'aimais autant qu'un homme pouvait aimer, mais je me trompais. Chaque heure qui passe, Lana, c'est plus fort.

— Je le sens, dit-elle en se blottissant de nouveau contre lui. De toi et pour toi. Je pense que ça fait partie de ce qui n'arrête pas de grandir à

l'intérieur de moi. C'est l'amour, Max.

Elle posa les mains sur son visage et plongea dans le baiser, dans l'amour.

— J'ai peur, reprit-elle. J'ai très peur et pourtant, il y a cette partie de moi, à l'intérieur, qui s'ouvre et s'étend, et elle, elle n'a pas peur.

— On trouvera où s'établir.

— N'importe quel endroit où on sera ensemble. Bon, admit-elle avec un sourire en se détachant de lui, peut-être pas ici. Tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

— Tout ce que tu veux.

— J'aurais dû prévoir quelque chose de plus fort, mais tu pourrais aller chercher notre dernière bouteille de vin ? Je ne dirais pas non à un verre.

Plus tard, avec la soupe sur le feu et la cuisine et la salle de bains nettoyées comme demandé par Lana, Max traîna les déchets qu'elle avait laissés à la porte de derrière dans une petite dépendance.

Ce n'était pas la peine de la laisser le faire et sans doute apercevoir un rat, une souris ou une autre créature en train de se servir. Si jamais ils devaient rester une journée de plus pour donner à Eddie davantage de temps pour se remettre, elle insisterait pour nettoyer tout le reste de ce taudis.

Il ne pourrait pas lui donner tort.

La porte du petit hangar grinça sur ses mauvaises charnières, et Max rencontra le propriétaire de la maison.

Cela faisait au moins deux semaines qu'il était mort et la vermine l'avait trouvé. Inutile d'en parler à Lana, inutile qu'elle le voie. Malgré un pincement au cœur, il rentra les déchets à l'intérieur et referma la porte. Posant la main sur le battant, il formula en silence des remerciements pour le toit.

— Max !

Il sourit, car il n'avait entendu que du plaisir dans la voix de Lana.

— Eddie est réveillé. Et il a faim ! Pas de fièvre, pas d'infection.



— J'arrive tout de suite.

Il remercia encore. Ils partiraient au matin et iraient rejoindre Eric.

Ils trouveraient où s'établir, pensa-t-il encore.

Ils fonderaient un nouveau chez-eux.

## LA SURVIE

Les amis qui avancent à nos côtés Flanchent, sont perdus dans  
la tempête. Nous, il ne reste plus que nous !

Matthew ARNOLD

Jonah travailla presque douze heures d'affilée, profitant des heures précédant l'aube pour se rendre discrètement à la marina de Marine Basin et prendre le bateau de sa collègue décédée.

Cela le rendait un peu malade de s'introduire dans ce qui avait appartenu à Patti Ann et de retrouver un peu d'elle dans ses affaires dispersées dans ce vieux bateau de plaisance qu'elle adorait. Mais cela lui donnait de l'espoir et un but.

Il emporta des couvertures supplémentaires, des fournitures médicales et de la nourriture.

Il prévoyait un trajet court et direct en remontant l'Hudson, mais s'attendait à des complications. Il aurait à bord des nouveau-nés et une jeune accouchée. Ainsi qu'un médecin.

Rachel.

Elle aussi avait fait naître chez lui de l'espoir lorsqu'il pensait que tout était perdu. Elle n'avait pas hésité à faire ce qu'elle pouvait pour la santé et la sécurité de Katie et ses enfants.

Il se demanda si ces étincelles de vie au milieu de toute cette mort avaient également donné à Rachel de l'espoir et un but.

Si elles lui avaient donné envie, comme à lui, de prendre des risques.

Ils allaient emmener des bébés d'à peine deux jours sur un fleuve au milieu de l'hiver. Les faire sortir de New York et de la violence

croissante, leur éviter un confinement potentiel.

Pour les emmener vers quoi ? Aucun d'eux ne pouvait en être sûr.

De toute façon, se dit-il en traversant l'hôpital pour ce qu'il savait être la dernière fois, ils n'avaient pas le choix.

Il percevait la mort chez presque tous ceux qu'ils croisaient. C'était sa malédiction. Et il y avait moins de personnel, moins de patients que la veille même.

Davantage à la morgue.

Lorsqu'il entra dans la chambre de Katie et qu'elle le regarda avec une confiance absolue, il sut qu'il allait réussir à les mettre en sécurité.

À n'importe quel prix.

— Et Rachel ?

— Elle est allée essayer de récupérer quelques fournitures de plus.

Vêtue des habits qu'il lui avait apportés, avec le sac qu'il avait préparé à ses pieds, elle se leva.

— Jonah, il ne reste qu'un bébé à la nursery. Sa mère... celle à qui on faisait une césarienne d'urgence pendant la naissance des jumeaux... elle est morte. Et l'infirmière est malade. Mais le bébé est en bonne santé. Rachel l'a examinée. Ça fait deux jours. Si elle était atteinte, elle aurait sans doute déjà des symptômes.

— Tu voudrais l'emmener.

— Elle n'a personne.

— D'accord.

Katie ferma les yeux et les rouvrit en versant une larme.

— Rachel s'en doutait. Elle emporte du lait en poudre, mais je peux l'allaiter aussi. J'ai beaucoup de lait.

— Elle a un nom ?

— Sa mère s'appelait Hannah. Je pense qu'on devrait la nommer Hannah.

— Joli, fit-il avec un sourire, repoussant la peur d'avoir maintenant trois nouveau-nés à sauver. Et ces deux-là, comment vont-ils ?

— Je les ai fait téter il y a environ une demi-heure. Rachel dit qu'ils

sont en pleine santé. Autant que des bébés à terme.

— On va les emmitoufler. Et toi aussi.

Jonah fit entrer les bras de Duncan dans un pull de la boutique de l'hôpital, pendant que Katie habillait Antonia. La peau du bébé, tellement rose et blanche sous ses doigts, semblait incroyablement douce. Il avait rarement eu affaire à de jeunes bébés en tant qu'ambulancier, mais il avait reçu la formation et il enveloppa Duncan dans l'une des couvertures venues de l'appartement de Katie.

Il entendit le pas de Rachel : il connaissait ses pas, les nœuds qu'ils créaient dans son estomac. Elle arriva, sa mallette sur un bras, un bébé dans l'autre.

— Il y a de la place pour une de plus ?

— Bien sûr. Prenez vos manteaux. Je me charge du grand garçon.

Il prit le sac de Katie et la mallette de Rachel pendant que celle-ci sortait son sac du placard.

— Il y a du grabuge dans les rues, mais moins qu'avant. Ça ne nous prendra pas longtemps d'arriver à la marina. On sort direct dans l'ambulance. Toutes les deux et les bébés à l'arrière.

— On est passés deux fois sur générateur dans la journée, signala Rachel. Je ne sais pas combien de temps ça va encore tenir. Et depuis les infos, il n'y a quasiment plus aucun membre du personnel. Je ne t'ai pas demandé où on allait. À vrai dire, je n'ai jamais vraiment cru qu'on allait partir en bateau.

— C'est le seul moyen. Si on pouvait emprunter un pont pour aller à Manhattan (mais ils sont tous bloqués), il faudrait ensuite en prendre un autre vers le New Jersey. Patti Ann laissait son bateau à l'année dans la marina de Marine Basin. Elle vivait dessus depuis son divorce il y a huit ans. Elle disait que c'était moins cher qu'un appartement. Et elle adorait.

— Une fille de mon école vivait sur un bateau, dit Katie, qui berçait Antonia. J'étais allée à une fête à son bord, une fois.

— Tout droit dehors, leur rappela Jonah quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée. On sort direct, on rentre direct. J'ai deux écharpes porte-

bébés. Je n'avais pas prévu qu'on prendrait Hannah en auto-stop.

Personne ne les arrêta. Une fois dehors, la nuit était d'un calme inquiétant. Katie essaya de se convaincre que les sons qu'elle entendait au loin n'étaient pas des coups de feu, mais des explosions de pots d'échappement.

— Prenez un bébé chacune en écharpe et le troisième dans les bras, indiqua Jonah en ouvrant les portes battantes à l'arrière du bâtiment. Je vais conduire vite et il faudra peut-être que je manœuvre.

— Ça ira, dit Rachel. Katie, tu as besoin d'aide ?

— Non, merci.

Une fois que Katie eut Antonia en écharpe, Jonah lui passa Duncan.

— Ça ne va pas prendre longtemps, dit-il encore avant de refermer les portes.

Il se mit au volant et effleura le pistolet qu'il avait mis à sa hanche.

À n'importe quel prix.

Quand il sortit de son emplacement, l'un des bébés se réveilla et se mit à lancer des cris indignés, puis il se calma, sans doute bercé par le mouvement. Jonah roula vite, mais évita la voie express. Il avait fait des tours d'essai dans les environs et les routes principales étaient inaccessibles.

Il ralentit dans les virages quand c'était possible, mais savait que c'étaient des détonations qu'il entendait. Il ne voulait pas risquer qu'une balle atteigne l'ambulance ou l'un de ses passagers.

Il entendit les sirènes, vit les gyrophares qui s'approchaient d'eux, et son cœur s'emballa. Mais le véhicule les dépassa à une vitesse hallucinante, ébranlant presque l'ambulance.

Ce n'était pas la police, il l'avait vu. Tout comme il avait vu, dans son esprit, l'accident, le sang, des os brisés quelques secondes avant que le conducteur ne perde le contrôle dans un virage.

Il ne s'arrêta pas. Il avait un objectif. Un seul.

Il fit un écart lorsqu'un homme déboula dans la rue et essaya d'ouvrir la porte latérale. Et il vit la mort, une mort terrible, avant même qu'un

énorme loup bondisse et referme des dents luisantes sur la gorge de l'homme. L'unique cri perçant s'interrompt comme une lumière qu'on éteignait.

— Jonah.

— On ne peut pas s'arrêter, dit-il avec un coup d'œil vers Rachel. On y est presque.

L'ambulance arriva dans la marina dans un grand crissement de pneus et longea le quai en cahotant.

— J'ai déplacé le bateau tout à l'heure. Beaucoup d'autres ont disparu et certains sont démolis. On fait comme tout à l'heure. Sortez de l'ambulance, allez directement au bateau et dans la cabine. Il fera plus chaud.

Et ce serait plus sûr, espérait-il.

Il freina et se précipita à l'arrière pour ouvrir la portière. Il attrapa des sacs, puis Duncan.

— Vite !

Il mena la marche dans la pénombre.

— C'est là. Le bateau blanc avec écrit en rouge *La Fierté de Patti*.

Il lança les sacs sur le pont, puis aida Katie à descendre.

— Tiens, prends Duncan, descends tout de suite.

— Je m'occuperai des cordes, lui dit Rachel avant qu'il ne puisse l'aider. Mon père avait un bateau. Ça ira plus vite.

Il accepta d'un signe de tête, sortit le bébé de l'écharpe – il avait oublié qui était qui – et monta à bord à son tour.

— Largue les amarres, vite.

Rachel détacha l'avant et courut vers la poupe. Elle entendit des pas qui arrivaient vers elle et un petit rire inquiétant. Elle se retourna, prête à se battre. Mais Jonah était déjà là, un bébé dans un bras, une arme dans l'autre main.

— Dégage.

L'homme, dont les cheveux volaient au vent sous son chapeau de pirate, eut un grand sourire.

— Du calme, matelot ! Je veux juste goûter un petit peu.

— Tu la touches, tu pourras goûter à un pruneau de .32 dans la gorge. Rachel.

Rapidement, elle défit l'autre corde et monta à bord. Elle reprit Duncan et dit avec calme :

— Je nous sors d'ici.

Elle se dirigea en hâte vers la barre pendant que Jonah tenait en respect l'intrus, qui sautillait, feignait de s'approcher.

— T'as pas besoin de deux filles ! Partage un peu, moussaillon !

Alors que l'embarcation partait, il feinta de nouveau, perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Il refit surface en gloussant et essaya de nager vers eux.

Jonah perçut la mort chez lui, mais pas par noyade. Il se détourna et alla rejoindre Rachel.

— Il faut que tu emmènes le bébé en bas.

— Tu sais naviguer, surtout par temps aussi mauvais ?

— J'ai beaucoup vu faire et Patti Ann m'a laissé la barre plusieurs fois.

Rachel garda les jambes bien ancrées.

— Va plutôt donner le bébé à Katie. Je me charge du gouvernail, tu me diras où aller. Garde ton arme.

Il ne pouvait discuter, vu la manière dont elle maniait l'embarcation.

— On traverse les Narrows, vers l'ouest, puis on remonte l'Hudson.

— D'accord. (Le navire tangua et elle tint ferme.) Vers où ?

— Je sais pas encore. Aussi loin qu'on aura besoin, disons. J'ai fait le plein.

Jonah descendit dans la cabine, où Katie était sur la couchette étroite de Patti Ann, deux enfants dans les bras. Il allongea le troisième derrière elle.

— Tu as trois bébés à charge. Je remonte avec Rachel, mais si tu as besoin d'aide, tu m'appelles.

— Tout ira bien.



Le bateau bougea sous leurs pieds.

— Ça risque de ressembler au trajet en ambulance.

— Tout ira bien, répéta-t-elle.

Il rejoignit Rachel sur le pont.

— Tu sais si les rivières sont surveillées par les autorités ?

— Je suis pas sûr. Je ne vois pas pourquoi ils le feraient en ce moment, mais le monde est taré. (Un vent glacé lui fouetta le visage et agita un peu plus l'eau noire.) Il y aura peut-être d'autres abrutis comme celui de tout à l'heure, mais en bateau. Il faudra qu'on évite tout le monde, et si on ne peut pas les éviter, il faudra filer.

Comme il n'aimait pas la sensation de l'arme dans sa main, il la rangea dans son holster.

— Je connais la marina d'Hoboken. J'y allais avec mon père. Il a eu un bateau quelques années.

— OK pour Hoboken.

— On ne peut pas aller plus vite qu'un bateau de la police avec ça. Si jamais... je pourrais accoster quelque part et faire sortir Katie et les bébés.

Il posa une main sur la sienne.

— Hoboken. On garde l'objectif en vue.

À Hoboken, Chuck emballa tout le matériel qu'il pensait pouvoir transporter. Cela lui déplaisait de laisser des choses derrière lui, mais il avait toujours su que ce jour arriverait.

Pas avec une apocalypse, mais ce n'était pas loin.

Il avait prévu ce qui se passerait, mais avec la présence de Fred, il devait revoir son chargement.

Elle était vraiment mignonne.

Ce n'était pas pour cette raison qu'il avait donné son accord pour l'emmener, mais ça n'était pas pour lui déplaire.

Il avait donné à « ses dames » du temps pour se reposer. Arlys avait roupillé douze heures d'affilée et la vraiment mignonne Fred avait tiré les rideaux – après deux bières – pendant à peu près autant.

Ce n'était pas étonnant, si leur expérience sous terre avait été moitié aussi atroce que l'avait décrite Fred.

Et il en croyait chaque mot. Il n'avait aucune raison d'en douter, avec les conversations qu'il avait surprises entre civils apeurés et militaires tout aussi apeurés.

De plus, il avait vu de sales trucs en piratant les caméras de rue.

Des trucs ignobles.

Comme il n'avait rien entendu pour lui donner à penser que les militaires – qui avaient en gros le pouvoir désormais – l'avaient identifié ou localisé, il dormit aussi.

C'était le moment d'engranger du sommeil.

Il avait accordé à tout le monde une autre journée pour se détendre, faire les bagages et ouvrir l'œil sur la Toile.

Mais le moment était venu de dire adieu à sa Batcave et à de très chouettes joujoux.

Arlys sortit de la salle de bains habillée, avec une queue-de-cheval. Elle était vraiment sexy, mais Chuck la voyait plutôt comme une sœur, depuis le temps.

Il ne pouvait pas fantasmer sur elle sans ressentir un frisson de dégoût.

— Fred est quasi prête aussi. Je pouvais t'aider pour tout ça, Chuck.

— J'aime pas trop que d'autres touchent à mon matériel. De toute façon, j'ai presque fini. Il faut qu'on charge tout ça. Vous pourriez emporter de la nourriture et ce qu'il reste de bière.

— On s'en occupe.

— Génial. Je ramène notre carrosse.

— Chuck, on ne sait pas comment ça se passe dehors. Je t'accompagne.

— T'en fais pas, j'ai mes habitudes. (Il lui fit un salut militaire.) Je reviens dans dix minutes.

— Prends au moins une arme.

— Pas la peine.

Sur un clin d'œil, il sortit.

Il s'en était sorti jusque-là, se raisonna Arlys. Plus qu'à espérer qu'il continuerait de s'en sortir.

Au moins, il avait du bon café en réserve, alors elle allait en reprendre un petit avant qu'ils quittent cet étrange sous-sol de luxe. Cette sécurité. Comme un abri antibombardement pendant que le monde explosait en mille morceaux au-dehors.

— Tu en veux un ? proposa-t-elle à Fred qui sortit à son tour, boucles rousses propres et bondissantes, maquillage parfait.

— Chuck a encore du Coca. Où est-il passé ?

— Il est allé chercher la voiture. Il faut qu'on emballe les provisions.

— D'accord, dit Fred en prenant une boîte de biscuits au chocolat.

— Je pensais plutôt à des denrées essentielles.

— Si on ne peut pas manger les trucs sympas tant qu'il y en a, quel intérêt ? (Elle prit un Coca, qu'elle but tout en remplissant un carton.) Il emporte tout ça ?

— Apparemment.

— J'espère qu'il a une grande bagnole et qu'on sera pas entassés.

— J'espère qu'il a une bagnole qui nous sortira d'ici.

— Ne t'inquiète pas trop. On est arrivées là, non ? On arrivera là-bas aussi.

— Je me sens sur les nerfs. Et quand je suis sur les nerfs, je râle.

Arlys attrapa des boîtes de conserve, se demanda si hormis Chuck il existait des gens de plus de dix ans qui mangeaient des pâtes alphabet, et puis se rappela qu'elle devait être reconnaissante qu'il ait des vivres.

— Tu t'inquiètes pour Jim et tous les autres. Je veux croire qu'ils s'en sont sortis, parce que rien ne prouve le contraire. Il existe encore de la bonté en ce monde, Arlys. Je sens le bien comme je sens le mal.

Arlys reposa le café et rapprocha une pile de biscuits fourrés.

— Pomme ou cerise ?

— Pourquoi pas les deux ? répliqua Fred en les prenant dans son sac à dos. On a la place.

— Tu me fais du bien, Fred.

En à peine moins que les dix minutes annoncées, Chuck déverrouilla les portes et entra.

— Allez, on charge tout ça et on décolle.

Arlys enfila son manteau, un bonnet et prit le carton de nourriture. En sortant, elle s'arrêta, stupéfaite.

— Mais c'est... ?

— Un Hummer. Pas le Humvee militaire, précisa Chuck en ajoutant un carton de matériel. Je suis un geek, pas un guerrier. Carrément cool, non ?

— Génial ! décréta Fred en y déposant des sacs pendant que Chuck retournait chercher le reste du chargement.

— Mais enfin, quel genre de personne achète un Hummer ?

— Moi, répondit Chuck en chargeant d'autres affaires. Je me suis toujours dit que le monde allait finir par s'écrouler, alors pourquoi ne pas conduire un truc énorme pour fuir la catastrophe ? Plus qu'un aller-retour.

Arlys alla prendre les bouteilles d'eau. Chuck attrapa le reste du chargement et regarda autour de lui pour le souvenir.

Puis il ferma la porte, la verrouilla et tourna le dos à son chez-lui.

Ils n'étaient pas à l'étroit dans ce véhicule monstrueux, mais le matériel et les provisions prenaient beaucoup de place. Arlys plaça Fred devant avec Chuck et s'installa à l'arrière. Tandis qu'ils s'éloignaient, elle sortit le bloc et le crayon qu'il lui avait trouvés.

Elle avait noté tous les détails dont elle pouvait se souvenir de la dernière émission et du voyage dans les tunnels du métro. Elle avait écrit jusqu'à ce que ses doigts soient engourdis. Elle commença à relater le début de ce voyage.

Peut-être que jamais personne ne lirait ni n'entendrait ce qu'elle rédigeait. Peut-être que personne n'en aurait rien à faire, ou qu'il ne resterait plus une âme pour s'en soucier. Mais elle avait besoin de garder une trace.

— On va prendre la 9, annonça Chuck. De là, on verra si on peut bifurquer sur la 80. Elle est sans doute bloquée, mais la Titine a du répondant. On arrivera peut-être à forcer le passage.

Arlys sortit une chemise où étaient rangées les cartes qu'elle lui avait demandé d'imprimer.

— J'ai des itinéraires *bis*.

— C'est déjà prévu, t'en fais pas. Tu arriveras dans l'Ohio. C'était l'idée.

Ils atteignirent Ridgefield avant de tomber sur une route barrée. Un SUV au pare-chocs arrière enfoncé reculait lentement devant un entassement de cinq voitures qui bloquait la chaussée.

Arlys posa une main sur son arme dans son blouson.

— Ils n'ont pas de mauvaises intentions, je le sens, dit aussitôt Fred, qui se retourna. Ils doivent simplement chercher à partir, comme nous.

Comme dans le tunnel, Arlys lui fit confiance. Elle descendit sa vitre et leva les mains en l'air.

— Nous essayons de passer, cria-t-elle. Nous ne cherchons pas la bagarre. Moi, c'est Arlys, et je suis avec Fred et Chuck. Chuck pense pouvoir dégager les carcasses.

— Je peux, confirma-t-il.

Pendant quelques secondes, le SUV ne bougea pas, puis commença à reculer de nouveau, en biais, de façon que la fenêtre conducteur se retrouve face à Arlys et Fred.

— Nous non plus, on ne cherche pas la bagarre. Je peux aider à déplacer les voitures.

— C'est bon.

— Chuck va le faire, répercuta Arlys. S'il arrive à les dégager, vous pourrez nous suivre sans problème.

Une femme dans le siège passager se pencha vers elle.

— Arlys Reid ?

— Oui.

Elle fit un signe de tête au conducteur, qui poussa une longue

expiration.

— D'accord. On attend ici.

Chuck roula des épaules.

— Regardez-moi un peu labourer cette route !

Il y alla doucement. Arlys avait eu peur qu'il ne fonce dans les cinq véhicules comme un cerf en rut, mais il les repoussa tranquillement, maniant le volant avec fermeté.

Dans un grand crissement de métal, il en orienta une vers le bas-côté.

Fred applaudit.

— C'est les jeux vidéo, déclara-t-il en reculant pour passer à une autre. Et puis j'ai conduit un chasse-neige pour l'une des entreprises de mon oncle pendant quelques saisons.

Il n'eut à pousser les autres voitures que de deux ou trois mètres.

— Si on passe, eux aussi. Leur véhicule est moins large.

Il se faufila entre les épaves et s'arrêta un peu plus loin. Cette fois, le SUV se gara du côté de Chuck.

— C'est sympa, leur dit la passagère de l'avant.

— Pas de souci, on voulait tous passer.

— Je m'appelle Rachel. Lui, c'est Jonah, et à l'arrière, Katie. Nous avons trois nouveau-nés avec nous.

— Des bébés ! s'exclama Fred, qui ouvrit sa portière et bondit.

— Fred !

— Je veux voir les bébés. (Elle esquissa un geste vague vers Arlys et alla regarder par le pare-brise arrière.) Ce qu'ils sont beaux ! Ils sont tous à vous ? Ah, les bébés sont tellement pleins de lumière. Comment s'appellent-ils ?

Lentement, Katie descendit un peu sa vitre.

— Duncan, Antonia et Hannah.

— Vous en avez, de la chance. Chuck, ils ont trois bébés. Ils ont besoin d'aide. On devrait leur donner un coup de main. Nous allons dans l'Ohio, continua-t-elle avant que quiconque puisse intervenir. Si vous

voulez, vous pouvez nous suivre jusqu'à ce que nos chemins se séparent. Chuck pourra sûrement continuer à dégager la route.

— Jonah, qu'en penses-tu ?

Celui-ci interrogea Katie du regard, puis Rachel, et enfin, il hocha la tête.

— Ce serait très aimable à vous. On ne va nulle part en particulier. On va vous suivre.

— Vous voulez rouler combien de temps avant de faire une pause ? demanda Chuck.

— Le réservoir est quasiment plein. On vient de partir d'Hoboken.

— Ça alors, s'écria Chuck. C'est de là que je viens. On devait être juste derrière vous. On pourrait essayer d'atteindre la frontière de la Pennsylvanie ? Si vous avez besoin de vous arrêter avant, faites des appels de phares ou klaxonnez.

— Ce sera moins risqué à plusieurs, dit Rachel.

— Oui, c'est plus sûr.

Chuck se remit à avancer et Arlys inscrivit les noms sur son bloc-notes.

À plusieurs, non seulement ils prendraient moins de risques, mais ils seraient plus forts.

Avec des entassements de véhicules abandonnés qui dépassaient même les capacités du Hummer, le voyage à travers le New Jersey impliqua des demi-tours, contours et détours.

Lorsque enfin ils arrivèrent en Pennsylvanie, Chuck leva le poing avec un cri de victoire.

— On a encore pu entrer dans un nouvel État, mesdames. Je vais nous chercher du ravitaillement. Elle commence à avoir soif, notre grosse Titine.

Ils passèrent dans la rue principale d'un petit hameau. Enfoui sous la neige, il était plongé dans un silence de mort. C'était comme une carte de Noël, pensa Arlys, un idéal traditionnel. Une vision confirmée par le

passage d'un petit troupeau de chevreuils qui s'aventuraient à côté du salon de coiffure d'Arnette comme s'ils étaient en plein milieu de la forêt.

Là, c'était sûr, les gens connaissaient leurs voisins, se dit Arlys. Ils échangeaient des cancons les uns sur les autres. Arnette était sûrement une habituée du *diner* de Billy. Commandait-elle de la tarte au comptoir ? se demanda-t-elle. Il y avait sûrement eu un comptoir avec une serveuse pleine de punch qui tendait des assiettes de tarte.

Où était passée Arnette maintenant ? Et Billy ? Et la serveuse punchy ?

Ils ne s'arrêtèrent pas et laissèrent le village aux chevreuils.

Au bout d'un kilomètre, Chuck s'arrêta à une station-service.

— Il doit y avoir des toilettes, dit-il avec un regard prolongé sur les vitres. Ça paraît intact. Il n'y avait pas grand monde ici. Ce sera fermé, mais...

— On entrera, dit Arlys, qui sortit dans la neige.

Elle alla vers le SUV, Fred y courut.

— Je peux en prendre un ? Je veux dire, dans les bras ?

— Elle commence à être ronchon, prévint Katie en tendant un bébé à Fred. Je dois la nourrir.

— Bien sûr. Oh, elle est trop mignonne. Comment elle s'appelle ?

— Hannah.

— Jolie Hannah. Je vais vous l'emmener à l'intérieur. C'est qu'elle a faim, cette petite Hannah, roucoula Fred pendant que le bébé geignait. Ce n'est peut-être pas fermé. Ça va aller, Hannah, poursuivit-elle d'un ton apaisant tout en marchant. Ta maman va te donner à manger.

— Enchantée, dit Arlys en tendant la main à Rachel.

— C'est vraiment agréable de rencontrer quelqu'un qui... Vous êtes en Hummer ?

— C'est celui de Chuck.

— C'est ouvert ! cria Fred avec un sourire éblouissant.

Les fées pouvaient entrer dans des endroits fermés, se souvint Arlys.

Alors que Rachel prenait un bébé des bras de Katie, Jonah les appela.



— Attendez, n'entrez pas ! (Il courut vers Fred.) Je vais vérifier d'abord.

— Il a raison, dit Arlys en les rejoignant. Attends, Fred. Juste au cas où.

Jonah regarda longuement Arlys quand elle sortit son arme, puis approuva d'un signe de tête.

— Je prends à gauche, vous à droite.

Ils avancèrent le long d'étagères dégarnies, à côté d'un comptoir à la caisse ouverte et vide. D'un accord tacite, Arlys ouvrit la porte des toilettes pour femmes et Jonah celle des hommes.

Une fois rassuré, Jonah fit passer son pistolet dans sa main gauche et tendit la droite.

— Jonah.

— Arlys, dit-elle en faisant la même chose. C'est bon, Fred !

— Chuck a dit que les pompes fonctionnent, annonça la fée, qui embrassa le bébé désormais calme dans ses bras. Il fait le plein.

— Ce n'est pas un endroit plus mauvais qu'un autre pour faire connaissance, je suppose, dit Jonah en rangeant son arme au moment où Rachel et Katie entraient. Je vais faire le plein aussi.

— Il nous faut une chaise pour Katie, dit Fred, rayonnante. Elle doit s'asseoir pour faire téter Hannah.

— J'en ai vu une dans l'arrière-boutique, dit Arlys en rengainant également son arme. Je vais la chercher.

— Je peux tenir... c'est lequel, celui-ci ?

— Duncan.

— Je peux tenir Duncan pendant que vous allaitez Hannah.

Fred parvint à faire l'échange sans heurts, couvrit le visage de Duncan de petits baisers.

— Vous vous débrouillez bien avec eux.

— Un jour, j'en aurai une demi-douzaine. Duncan est tout réveillé. Bonjour, Duncan ! Il me dit qu'il a besoin d'être changé.

— Ça ne m'étonne pas.

— Je peux le faire.

— Ce serait parfait, dit Rachel. (Avant que Katie ne puisse répondre, elle tendit un sac à langer à Fred.) Il y a tout ce qu'il faut là-dedans.

— Il y a une table à langer dans la salle de bains, dit Arlys en faisant rouler une chaise de bureau. Je n'ai pas testé l'eau, mais si les pompes sont activées, il doit y avoir le courant.

— J'espère, parce que notre jeune maman a besoin d'un repas chaud. Ne prétends pas le contraire, Katie. Tu as trois bouches à nourrir et tu dois rester forte et en forme, la sermonna Rachel. Il y a sans doute un micro-ondes.

Arlys le pointa du doigt

— Super. Vous pourriez lui réchauffer quelque chose éventuellement ? Je voudrais voir le reste des médicaments en rayon. Je suis médecin.

— Et maintenant, je suis encore plus heureuse de faire votre connaissance. J'ai vu des boîtes de ragoût de bœuf.

— Parfait. Tant que j'y suis, je vais chercher de quoi renflouer le sac à langer. Avec trois bébés, on ne peut pas avoir de trop.

Arlys pillait les étagères – mieux valait préserver leurs provisions. Elle réchauffa du ragoût, des raviolis en boîte, ainsi qu'une boîte de soupe au poulet dans des bols en papier, deux pour chaque, dans le micro-ondes. Ce faisant, elle vit que les hommes avançaient les véhicules.

*Ils les mettent hors de vue, pensa-t-elle.*

Juste au cas où.

Elle posa les différentes options sur le comptoir de la pièce et apporta du ragoût à Katie.

— Merci. Elle ralentit, elle a bientôt fini.

— Où est Fred ?

— Elle est allée changer Antonia. (Les yeux épuisés, Katie sourit.) Elle est merveilleuse.

— Vous n'avez même pas idée. Je dois dire que vous êtes en super forme, pour une femme qui vient de donner naissance à des triplés.

Katie regarda Hannah.

— Des jumeaux. Hannah était orpheline. Sa mère est morte en la mettant au monde. Elle était seule dans la maternité parce que tout le monde était malade ou mort. Alors on l'a emmenée avec nous. Maintenant, c'est ma fille.

Katie releva ses yeux épuisés, cette fois féroces.

— C'est autant ma fille que les autres.

— Nous allons vous aider à protéger vos bébés, promit Fred en ramenant Antonia. Tous vos bébés.

— Nous ne serions pas là sans Jonah et Rachel, précisa Katie. Au fond de moi, je pensais que c'étaient les dernières personnes à avoir un cœur sur cette terre. Je crois que c'était le destin qu'on vous rencontre. Tout était horrible, et pourtant, on vous a rencontrés. On a rencontré des gens prêts à protéger des bébés et aider des inconnus. On va vous aider en retour.

— Oui, confirma Rachel, qui revint avec un sac plein à craquer. Des médicaments sans ordonnance, des vitamines de base et des fournitures de premiers secours. Prenez ce qu'il vous faut là-dedans. Sauf les affaires pour bébé, bien sûr.

Passant la main dans ses cheveux crépus, Rachel lança un regard vers le comptoir.

— On peut se servir ?

— C'est fait pour.

— Je meurs de faim.

— Arlys a une petite blessure au bras, lui dit Fred tout en berçant le bébé. Vous pourriez regarder ?

— Le docteur est là, répondit Rachel en souriant.

Arlys s'assit sur le comptoir pendant que Rachel nettoyait la plaie et refaisait le pansement.

— Il aurait fallu des points. Vous allez avoir une cicatrice.

— C'est le cadet de mes soucis.

— Ça guérit bien.

— Quelle est votre spécialité ?

— Je suis médecin urgentiste.

— De mieux en mieux.

Arlys testa son bras et regarda vers Katie, qui allaitait un autre bébé et mangeait son ragoût d'une main, pendant que Fred, assise par terre, avait les deux autres enfants dans les bras.

— C'est vous qui l'avez accouchée ?

— Non, c'est Jonah. Il a trouvé Katie prête à accoucher, et il l'a admise, mais on était en crise. La seule obstétricienne restante essayait de sauver Hannah et sa mère. Jonah est ambulancier.

— Décidément, c'est notre jour de chance.

— Le nôtre aussi, dit Rachel en prenant un bol de soupe, car les hommes, à leur retour, avaient choisi les raviolis. On ne serait pas allés loin aujourd'hui si vous n'aviez pas dégagé la route. Il faut qu'on reste ensemble.

— Je suis bien d'accord. Nous allons devoir trouver un vrai toit pour la nuit. (Comme Rachel, Arlys regarda Katie et son bébé.) Un endroit chaud.

— Le village qu'on a traversé était prometteur, mais vous voulez aller plus loin. Pourquoi l'Ohio ?

— Mes parents, mon frère. J'espère.

Rachel approuva de la tête avant de manger une nouvelle bouchée.

— Alors, on continue.

Lana se réveilla en frissonnant, prête à hurler. Elle serra un poing sur sa poitrine, sur le cœur qui semblait vouloir jaillir de son sein et laisser un vide.

Le chagrin, un chagrin accablant qui surpassait même la peur.

Un rêve, un rêve terrible qu'elle n'arrivait pas bien à se remettre en tête. Elle se souvenait des émotions : ce chagrin, cette peur. Et... des corbeaux qui volaient en cercle. Qui criaient. Du sang sur ses mains, sur son visage.

Elle regarda ses mains. Elles tremblaient, mais n'étaient pas tachées de sang.

C'était le stress, sûrement. Des rêves dus au stress, d'autant qu'elle se réveillait seule.

Elle se pelotonna dans la couette en se persuadant que tout allait bien. Mieux que bien. Le lit, moelleux et tiède, se trouvait dans une pièce où un feu sommeillait encore. Une pièce où de grandes fenêtres offraient une vue sur une forêt saturée de neige, aussi calme et paisible qu'une église, dans la montagne.

Ils avaient trouvé Eric, et aucun rêve ne pouvait entacher la joie du souvenir de Max qui bondissait de la voiture et embrassait son frère.

Ils avaient trouvé Eric, vivant et en bonne santé. Et découvert une maison au-delà de tout ce qu'elle aurait cru exister encore, une résidence

secondaire luxueuse dans les monts Allegheny.

Des plats chauds, du bon vin et un groupe de survivants qui s'étaient rassemblés.

Pour la première fois depuis des semaines, elle s'était sentie en sécurité. Pour la première fois depuis des semaines, Max et elle avaient fait l'amour avec joie plutôt que désespoir.

Non, elle ne laisserait pas ce bonheur être gâché par un rêve issu de son subconscient faible et nerveux. Malgré l'épuisement qui la poursuivait, elle sortit du lit. Elle profita de la douche – oh, des jets, du savon aux douces senteurs et du shampooing – et alla retrouver leurs compagnons.

Bien sûr, il y avait Eric. Âgé de huit ans de moins que Max, il était beau, décidé, les yeux plus bleus que ceux, gris, de Max, son sourire plus vif. Il était un peu surexcité d'avoir découvert le pouvoir en lui.

Était-ce dans le sang ? Eric n'avait jamais montré d'intérêt ni de talent pour l'art de la sorcellerie auparavant.

Le virus. Le pouvoir devait se développer, allez savoir comment, à partir du virus, pensa Lana. Ou du vide qu'il laissait.

Avec Eric, Shaun, garçon maladroit et pas très à l'aise, portait d'épaisses lunettes sur ses yeux bruns et des cheveux en bataille.

Le groupe d'étudiants comprenait Kim, une jeune fille ravissante à la magnifique peau couleur caramel. Un peu froide et méfiante, mais difficile de lui en vouloir. Selon Eric, c'était un génie.

Poe, star de football qui avait été repéré par des équipes nationales. Dur de visage et de corps. C'était lui qui leur avait offert une assiette de spaghettis quand ils avaient trouvé la maison dans l'obscurité neigeuse.

Et Allegra, avec son look de reine des neiges : peau très blanche, cheveux très blonds, yeux bleus de glace. Mais sa façon d'être contredisait cette apparence. Elle se montrait chaleureuse et ouverte, accueillante et gentille.

Et pourtant...

Pas de « et pourtant », s'ordonna Lana en coupant l'eau de la douche.

Eric et Allegra partageaient une chambre et leur relation encore récente brillait de l'éclat de la nouveauté, alors Lana comptait se montrer chaleureuse également.

Elle s'habilla, s'examina dans le miroir et se dit que même si elle ne se sentait pas complètement reposée, elle en avait l'air. Elle alla retrouver les autres.

C'était à Shaun – ou à ses parents – qu'ils devaient la grande et belle maison. Pour une résidence de vacances, ceux-ci n'avaient pas lésiné sur le luxe : des parquets superbes, des pièces spacieuses, de grandes fenêtres en enfilade pour la vue sur la forêt et les montagnes, de larges terrasses en bois. Après les rigueurs de la route, la petite salle de sport intégrée équivalait à un rêve. Mais ce que Lana préférait, c'était l'énorme cuisine.

Elle trouva Max et Eric dans la salle de séjour, autour d'un café.

Elle s'avança vers Eric et l'étreignit avec force. Avant, elle ne l'avait vu qu'à un mariage et lors d'un long week-end qu'il avait passé à New York durant l'été. Mais ils s'étaient tout de suite bien entendus.

Elle se pencha ensuite pour embrasser Max.

— Tu veux du café ? lui demanda-t-il.

— Bizarre, j'ai plutôt envie de thé. Je peux aller en chercher, Eric ?

— On en a, parce que c'est ce que prend Kim. Tu n'as pas besoin de demander. On est tous dans la même galère.

— Il va falloir commencer à faire l'inventaire du stock, commença Max.

Son frère leva les yeux au ciel.

— C'est bon, tu viens d'arriver. Détends-toi un peu.

— On est huit, maintenant...

Lana, qui savait qu'Eric pouvait se mettre sur la défensive quand Max jouait les grands frères, l'interrompit :

— À propos, où sont tous les autres ?

— Poe est à la salle de sport, comme tous les matins. Allegra dort encore. Les autres aussi, je suppose. À part Poe, on se réveille pas aussi

tôt. Votre pote Eddie sort le chien.

— Si je fouillais un peu plus et que je préparais le petit déjeuner ? Pour huit.

— Super, approuva Eric avec le sourire. On fait chacun pour soi, sauf si Poe nous prépare quelque chose. Il n'est pas mauvais, mais il ne t'arrive pas à la cheville. Il y a un grand congélateur dans le sas d'entrée. Shaun a dit que ses parents avaient dû faire le plein juste avant... avant que tout parte en sucette.

La voix dénuée de sa gaieté tranquille, Eric expliqua :

— Ils venaient toujours là après les fêtes, et ils passaient un mois ici. Ils recevaient des amis, ce genre de trucs.

Il regarda vers la porte.

— Apparemment, ils n'ont pas survécu.

— Ce doit être dur pour lui, murmura Lana.

Elle trouva le congélateur et l'arrière-cuisine bien remplis. Dans le réfrigérateur, les réserves étaient plus minces. Max avait tout à fait raison pour l'inventaire, elle en était consciente.

Les œufs et le lait ne dureraient guère. De toute façon, le lait allait tourner. Comme il y avait des bleuets au congélateur, elle rassembla les ingrédients pour faire de la pâte à pancakes.

— À quoi fonctionne le générateur ? demanda Max.

Eric, les pieds sur la table, haussa les épaules.

— Il me semble que Shaun a dit au propane.

— Il doit savoir où ses parents se fournissaient. Si on peut faire venir un camion de gaz pour continuer à alimenter le générateur, on aura toujours le chauffage et l'électricité. Il ne faut pas utiliser plus d'énergie que nécessaire.

— C'est pas vrai, on croirait entendre Kim.

— Ce qui veut dire que Kim a du plomb dans la cervelle.

— Tu sais, avec mes capacités, maintenant... (Eric remua les doigts.) Je peux maintenir la maison.

— Possible, mais la base, c'est la base. Garder le chauffage, couper du



bois pour les cheminées, aller chercher de la nourriture fraîche, garder assez d'eau potable en réserve...

— Il va falloir qu'on apprenne à chasser, ajouta Poe en entrant, sa peau noire brillante de transpiration.

— Tu vas pas t'y mettre aussi ?

Secouant la tête, Eric se leva pour se resservir du café.

— On a huit personnes et un chien à nourrir, continua Poe. Et d'autres gens pourraient nous trouver ici et avoir besoin d'un toit.

— Ce n'est pas la seule maison dans le coin. Ils n'ont qu'à trouver la leur.

— Eric !

Surprise et déçue, Lana lui donna un coup de coude.

— Je suis sérieux. Shaun a à peu près deux hectares et demi, mais il y a d'autres logements. Des villas classieuses comme celle-ci, et des chalets... comment a-t-il dit ? Plus basiques.

— Quelqu'un est allé voir ? demanda Max. Si ces habitations étaient occupées, ou s'il y a d'autres provisions qui pourraient nous servir ici ?

Poe se tourna vers Max.

— J'avais parlé avec Kim d'aller voir aujourd'hui.

— Bonne idée. Je vous accompagne, proposa Max. Et tu as raison, pour la chasse.

— La chasse ? s'effraya Shaun qui entrait, relevant ses lunettes sur des yeux endormis. Chasser des animaux, vous voulez dire ? Ah non, pas moyen. Je ne tue pas d'animaux, moi.

— Alors tu peux devenir végétarien, répondit Poe en haussant les épaules. Mais pour les autres, il va falloir se procurer de la viande fraîche, ce qui veut dire apprendre à chasser, vider et cuire. Dans tous les cas, on doit apprendre à faire pousser des trucs aussi, au printemps. Je vais me doucher.

— Poe et Kim imaginent toujours le pire, grommela Eric.

— Pour moi, ils sont surtout réalistes, lui dit patiemment Max. On ne peut pas vivre sur le long terme des stocks du congélateur. D'ailleurs, on

ne pourra peut-être pas vivre ici à long terme.

Le nouveau haussement d'épaules d'Eric était boudeur.

— Je vais voir si Allegra est réveillée.

— Donne-lui du temps, Max, chuchota Lana après son départ. Ça ne fait pas longtemps qu'ils sont ici non plus, donc c'est normal qu'ils veuillent s'accrocher à leur soulagement. Après, ça fait beaucoup à encaisser et beaucoup d'ajustements à faire.

— Encaisser et ajuster, c'est ce qui va nous maintenir en vie.

— Je veux pas tirer sur des animaux, réitéra Shaun en s'asseyant. Pêcher, pourquoi pas. J'allais à la pêche avec mon père tous les étés.

Il remonta ses lunettes pour couvrir ses yeux brillants de larmes. Puis Joe arriva en trotinant du sas d'entrée, Eddie derrière lui. Le visage de Shaun s'éclaira et il se tapa sur la cuisse pour faire venir le chiot.

Après le petit déjeuner, Eric et Allegra furent désignés pour débarrasser et faire la vaisselle. Max se joignit à Kim et Poe pour l'expédition de reconnaissance. Lana retint Eddie pour regarder ses blessures et changer ses pansements.

— Je trouve que ça guérit bien, mais je pense qu'il ne faut pas encore enlever les points.

— Ça commence à tirer. C'est sans doute bien. Ça se referme.

— Continue à prendre l'antibiotique qu'on a trouvé à la pharmacie et je regarderai où tu en es demain.

— Bien, docteur Lana, dit Eddie en remettant son tee-shirt avant de jeter un regard circulaire dans la salle de bains aux carreaux de pierre. Sacrée baraque. J'étais jamais entré dans une maison comme ça. Le luxe ! On est huit, plus Joe et on ne se marche pas les uns sur les autres. Mais quand même...

— Les vivres ne se régénèrent pas. Max va en trouver d'autres.

— Il y a beaucoup de cerfs et de chevreuils dans les bois. De lapins, aussi. Des ruisseaux où la pêche doit être bonne.

— Je ne me sens pas bien à l'idée de tirer sur tous ces animaux, ce qui

est hypocrite étant donné que j'en ai déjà cuisiné.

— Moi non plus, c'est pas mon truc, mais il faut bien. On est pépères ici pour le moment, mais c'est sûr qu'on ferait mieux de trouver un endroit où on peut cultiver, avoir une ou deux vaches et des volailles. Et plus de monde. Plus de main-d'œuvre pour travailler et défendre la maison.

— Max est du même avis.

— Et au fait, Lana. (Il se dirigea vers la porte, regarda derrière et la ferma.) Il n'y a pas que des animaux dans la forêt.

— C'est-à-dire ?

— On a marché un bout, moi et Joe. C'était sympa d'être au grand air. Et dans la forêt, je suis passé à côté d'un genre de cercle de pierres. Pas comme un feu de camp, mais c'est ce que j'ai cru au début. Le sol au milieu était noir et brûlé, mais il n'y avait pas de cendres, pas de restes de bois carbonisé. Joe s'est mis à trembler et il voulait pas s'en approcher. Et j'avoue que moi non plus, j'étais pas fier.

Frottant distraitement sa blessure, il continua à voix basse :

— Tu sais, quand t'as la chair de poule et que tu trembles de tout le dos ?

— Oui, répondit Lana, justement prise d'un frisson qui lui parcourut l'échine.

— C'était comme ça. J'avais la bouche sèche. On a reculé parce que, purée, y avait un truc pas net. C'était pas, tu vois... pas naturel. Je veux bien passer pour une mauviette, j'assume, mais je retournerai pas par là-bas.

— Tu penses que c'était de la magye, de la magye noire.

— J'y connais rien, mais je sais que c'était pas normal. Je ne voulais pas en parler devant tout le monde. On les connaît pas encore, tu vois ?

— Parles-en à Max. Juste à lui. J'irai voir avec lui.

— Je préférerais pas. Merde, ça me plaît pas, mais je crois que tu dois. Et si toi, tu dois... (Il soupira.) Moi aussi, je dois y aller.

— Quand il reviendra, alors. Pour l'instant, tu veux bien être de

corvée de lessive ?

— S'il le faut.

Elle lui tapota la joue.

— Je me disais que tu pourrais laver les vêtements qu'on portait sur la route tant qu'on a de l'eau, de la lessive et une machine. C'est une bonne machine dans une chouette buanderie. Tu les étendras, pour économiser l'électricité.

Il souffla un coup.

— Ouais, je vais faire ça. Je vais faire ma part.

Lana, elle, décida qu'elle était d'inventaire. Elle nota des catégories, des quantités, des poids, des nombres de boîtes. Ensuite, elle calcula combien de repas, de portions, de jours et de semaines tout cela pourrait durer.

Elle releva les yeux quand Allegra entra.

— Toi et Eric, vous savez vous y prendre pour briquer une cuisine.

Reconnaissante, Allegra vint la rejoindre, flottant presque, vêtue d'un jean et d'un pull rouge vif.

— C'était la moindre des choses après ce petit déj de roi. Si tu continues à cuisiner comme ça, il va peut-être falloir que j'aille à la salle de sport avec Poe.

Elle se rendit à une fenêtre.

— Ils ne sont pas encore rentrés ?

— Non, pas encore.

— Je suis sûre que tout va bien. Ça ne fait pas si longtemps. Je dois dire que je suis contente de ne pas être dehors à piétiner dans la neige. Qu'est-ce que tu fais ?

— L'inventaire, en commençant par la nourriture. Ensuite, je vais passer aux autres produits de base, de type papier toilette, savon, ampoules, tout ce qui me vient à l'esprit.

— Oh, on a plein de réserves, tu crois pas ? fit Allegra, qui tapota l'une des boîtes de conserve en revenant de la fenêtre. Ce n'est pas comme si on allait rester ici pour toujours. Ça va maintenant, au cœur de

l'hiver, mais c'est tellement isolé. On deviendra fous à force de tourner en rond. Je vais ouvrir une bouteille de vin. De ça aussi, on en a plein. Bah, c'est bien *happy hour* quelque part dans le monde ! Tu as vu la cave ?

— Non.

— Si tu as envie de dresser un inventaire, il y a de quoi faire, là-bas. Je vais nous chercher une bouteille et on va apprendre à se connaître. Après tout, tu es avec Max et moi avec Eric. On est comme des sœurs.

— Tu as raison. Ils auront faim en rentrant. J'ai du poulet qui décongèle. Je pensais faire de la soupe de tortillas pour le dîner.

— Excellent !

Allegra remit ses cheveux en place et descendit dans la cave à vin.

Des soupes et des ragoûts, pensa Lana en se levant. C'était une bonne manière de faire durer des provisions.

Elle rassembla les ingrédients et commença à les cuisiner de mémoire dans une grande marmite.

— Waouh, ça sent déjà bon, s'exclama Allegra qui alla chercher un tire-bouchon en brandissant la bouteille. Eric disait que tu étais chef, genre professionnel.

— C'est vrai. Et toi, qu'est-ce que tu étudiais ?

— Les sciences humaines. Je n'avais pas encore décidé quoi faire. Je suppose que maintenant, ça n'a plus d'importance.

— J'espère que ce n'est pas vrai.

— Tout a changé. (Allegra ôta le bouchon.) L'intelligence, c'est d'en tirer le maximum. Je veux dire, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Tu ne te demandes pas pourquoi on n'est pas tombés malades ? Ce que ça veut dire de nous ? Des autres comme nous ?

— Si, je pense à tout ça, répondit Lana en rinçant des haricots noirs. Mais je ne connais pas les réponses.

— Eric t'a dit qu'il avait changé. Je sais qu'il vous a parlé de ses... capacités. Il m'en a parlé avant que vous arriviez, de celles de Max. Et des tiennes, un peu. Maintenant, ça doit être plus qu'un peu. Pour Eric, c'est plus qu'un peu.

— On ne fera de mal à personne.

— Oh, je sais ! (Allegra toucha le bras de Lana et posa son verre de vin.) Je ne dirai rien aux autres si tu ne veux pas. Eric m'en a juste parlé parce qu'on est ensemble. Eddie, il est comme vous ?

— Non.

Allegra s'assit sur un tabouret de bar et sirota son vin.

— Ça pose question, non ? Pourquoi certains et pas d'autres. C'est comme... Je sais pas. Le virus qui tue autant de gens et qui s'étend encore, j'imagine. Est-ce que c'est un genre d'épuration ?

— D'épuration ? répéta Lana, horrifiée par le terme et l'idée.

— Je ne sais pas. Avec Eric, on en parle des fois quand on est seuls. Et avec les autres aussi, parce qu'on se pose forcément des questions. Je crois que je te choque. Désolée.

— Ce n'est pas ta faute. J'y ai réfléchi, mais tout est allé tellement vite. C'est un jour après l'autre. Une heure après l'autre, des fois.

Lana remua le contenu de la marmite et regretta de ne pas avoir d'herbes fraîches. En aurait-elle de nouveau un jour ?

Résignée, elle déballa le poulet et se souvint que ses couteaux étaient encore emballés et rangés. Elle en choisit un sur le bloc et, après en avoir éprouvé la lame, estima qu'il ferait l'affaire. Elle s'assit également au comptoir, ce qui était plus sociable, avec couteau, poulet et planche à découper.

— Je pense en effet que le virus a libéré quelque chose. La coïncidence serait trop énorme. Mais pourquoi ? Pas sûr qu'on le sache un jour.

— On entendait des choses sur le campus, et même après notre départ. Que certaines personnes traquaient des gens comme toi. Et que des gens comme toi traquaient des personnes sans capacités et avec.

— Je ne comprends pas pourquoi, alors que nous avons déjà tant perdu, nous nous dresserions les uns contre les autres.

— C'est la nature humaine, dit Allegra, fataliste. C'est terrible, mais c'est ainsi. Tu as oublié ton verre, remarqua-t-elle en allant le lui

chercher. Allez, parlons d'autre chose. Je ne sais pas ce qui m'a mise de cette humeur. D'être coincée ici, probablement. C'est une belle maison, mais coincé, ça reste coincé.

*Et en sécurité, ça reste en sécurité,* pensa Lana.

Elle reprit son verre et se mit à boire, mais l'odeur lui retourna l'estomac.

— Il a une odeur bizarre, dit-elle en reposant vite son verre.

— Tu trouves ? (Étonnée, Allegra renifla son verre, puis celui de Lana.) Vraiment ?

— Oui. C'est pas grave, je dois faire revenir les morceaux de poulet.

Quand elle se leva de son tabouret, elle sentit la pièce tourner.

— Lana !

Allegra bondit et tendit les bras. Max arriva du sas en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ? Quel est le problème ?

— Rien, rien. Je me suis levée trop vite.

— Elle a eu un vertige. J'ai cru que tu allais t'évanouir ! Tu te sens bien ?

— Oui, sincèrement ; ça n'a duré qu'une seconde. (Lana expira, puis évalua comment elle se sentait.) Je vais très bien.

— C'est ma faute. (Visiblement troublée, Allegra se tordit les mains.) Je n'ai pas arrêté de parler de ce qui se passe, et je l'ai bouleversée.

— Ce n'est pas toi. Je me suis juste levée trop vite, et j'ai fait une petite chute de tension. Tout va bien maintenant. (Elle embrassa brièvement Max.) Ah, tu es froid ! s'écria-t-elle en riant. Je fais de la soupe mexicaine. Et tu peux m'aider en cherchant s'il y a de la tequila quelque part.

Il lui caressa le visage.

— Soupe de tortillas ? C'est marrant que tu demandes, on a trouvé une bouteille dans le chalet qu'on a fouillé. Hé, Poe, tu ramènes la tequila ?

— Comme par magie, dit Allegra avant d'éclater de rire.

Une fois la soupe en train de mijoter, Lana ajouta à son inventaire les articles ramenés par les explorateurs. Elle lut la liste à Max pendant qu'il faisait du feu dans la salle de séjour.

— Si on fait attention, on pourra tenir deux semaines avec ce qu'on a.  
Max hocha la tête.

— D'après Kim, Shaun a dit qu'il y avait de toutes petites villes à quelques kilomètres. On trouvera peut-être d'autres choses là-bas. Le plus gros problème, c'est le gaz. Sans le générateur, on n'a ni chauffage, ni électricité, ni moyen de cuisiner. Poe a regardé la jauge quand ils sont arrivés et il était plein. Là, il est déjà passé à quatre-vingt-cinq pour cent. Ils ont gaspillé.

Il se redressa et la regarda.

— On doit condamner les pièces qu'on n'utilise pas, baisser le chauffage et utiliser les cheminées. Selon Kim, il y a une bonne réserve de bougies et du pétrole pour les lampes.

— Oui, j'ai ça sur ma liste.

— Donc on limite l'usage de la lumière et de l'eau chaude. Il faut qu'on établisse des plannings de douche en limitant au maximum le temps.

— Je n'avais pas pensé à l'eau. J'ai demandé à Eddie de faire la lessive.

— Il va falloir rationner ça aussi.

— Je sais que tu as raison, tout comme je sais que certains d'entre eux ne vont pas apprécier. Ça ne leur plaira pas qu'on leur attribue des rôles et des tâches. Je me chargerai des repas – c'est mon métier – mais il y a le ménage, le bois de chauffage, la recherche d'autres provisions. Et d'infos, Max. On est complètement coupés du monde, Allegra a raison sur ce point. Ça contribue à notre sécurité, mais comment savoir ce qui se passe ? On n'a ni Internet, ni télé, ni radio.

Max faisait les cent pas, réfléchissant aux possibilités qui s'offraient à eux.

— On va essayer l'un des villages proches. On a visité trois chalets,



Lana, et on n'a pas vu le moindre signe de vie. Il faut d'abord qu'on trouve comment subvenir tout seuls à nos besoins, et ensuite, tu as raison, essayer de se renseigner sur l'extérieur.

Après s'être assurée que personne n'était à portée d'oreille, Lana baissa la voix :

— Eddie a trouvé quelque chose. Quand il est sorti ce matin, il est tombé sur un cercle de pierres dans les bois, au sol brûlé à l'intérieur. Ça ne ressemblait pas à un feu de camp. Il m'a dit qu'il trouvait ça bizarre. Joe ne voulait pas s'en approcher et lui ne trouvait pas ça naturel.

— Il s'est peut-être fait une frayeur pour rien, spécule Max, mais il faut qu'on aille regarder.

— Je n'en ai pas parlé aux autres. Inutile d'inquiéter tout le monde.

Il lui caressa le bras d'un air absent.

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

— Oui, promis. En fait, je me sens moins fatiguée que ce matin. C'est thérapeutique de faire de la soupe.

— Allons chercher Eddie et jeter un œil à ce truc. Si quelqu'un nous demande, on prend l'air.

— On va chercher du bois, suggéra Lana.

— Mieux.

Lana n'avait jamais beaucoup apprécié l'hiver ni les randonnées dans la neige, et elle reconnaissait sans honte qu'elle préférait marcher en ville, dans Chelsea ou dans le vieux Meatpacking District, que dans une forêt en montagne.

Mais il y avait quelque chose d'extraordinaire à cheminer dans l'air frais et cinglant, enveloppés de la senteur des pins et de la neige, au milieu du silence étonnamment majestueux, accompagnés d'un jeune chien énergique qui sautait partout.

Un énorme cerf émergea des arbres pour les regarder sans peur, ce qui la laissa pantoise.

— De quoi manger un bout de temps, avec un animal pareil, commenta Max, gâchant son émerveillement. Désolé, il faut penser

pratique. On a trouvé un fusil et une carabine, avec les munitions pour les deux dans les maisons qu'on a visitées. Kim a proposé de les entreposer dans l'abri de jardin pour l'instant. Ça me paraît bien vu.

— On a assez à manger pour deux semaines, se contenta de dire Lana.

— On voit là où Joe et moi, on est sortis du chemin, dit Eddie avec un geste. Beau terrain qu'ils avaient, les parents de Shaun. Par ici, ça devient assez raide et je le sentais pas de monter autant, alors on est partis par là. Hé, Joe ! Par ici, mon chien !

Le chiot obéit, mais s'enfonça dans la neige pour rester bien près de son maître.

— Il a compris qu'on retournait vers l'endroit bizarre. Moi aussi, j'en ai la chair de poule.

— C'est hors de vue de la maison, observa Max. Tu as repéré des traces de pas ?

— Non, mais il neigeait pas mal à ce moment-là, donc les empreintes auront été effacées... (Eddie se mit à gratter la tête de Joe.) Allez chien-chien, te laisse pas effrayer. (Il continua d'essayer de l'apaiser en le caressant.) Il tremble un peu.

— C'est par là ?

— Oui, il faut continuer et c'est après le virage. Tu vois, là où on est passés l'autre fois ?

— Oui, dit Max. Tu peux attendre là avec Joe.

— Je veux bien que mon pote me serve de prétexte pour jouer les poules mouillées. Mais si vous avez besoin d'aide, criez et on viendra.

— Reste avec Eddie, recommanda Max à Lana. Je vais aller voir.

— On va aller voir tous les deux, dit-elle en lui prenant la main. Si c'est magique, deux sorciers valent mieux qu'un.

Quand elle fit le premier pas, il ne protesta pas.

À l'approche du virage, elle serra sa main plus fort.

— Il fait plus froid. Tu le sens ?

— Oui. Et c'est comme si on avait moins d'air.

C'est là qu'il le vit. Il s'était attendu à trouver une espèce de feu de camp d'amateur. Du genre qu'un survivant aussi inexpérimenté que lui aurait pu tenter. Mais il comprit que ce qu'il avait devant lui n'était absolument pas le produit d'un campeur maladroit qui aurait essayé de se chauffer et de s'éclairer.

Ce qu'il avait devant lui était froid, ténébreux et délibéré.

— C'est noir, dit Lana en un murmure, faisant écho à ses pensées. Max, quel rituel noir aurait pu créer ça ?

— On n'en sait pas assez. On n'en sait même pas assez sur ce qui a changé en nous, ce qui croît en nous. Mais celui qui a fait ça s'y connaît et détourne l'Art à des fins ténébreuses.

— Hors de vue de la maison, mais tout de même trop près, murmura-t-elle dans un frisson.

Des pierres brutes qui formaient un cercle parfait, comme tracé au compas. À l'intérieur, le sol noir et luisant comme du goudron traçait un cercle tout aussi parfait, sans un seul flocon de neige à sa surface.

— Je... Tu perçois l'odeur du sang ?

— Oui, répondit-il en gardant sa main fermement dans la sienne.

— Tu penses que c'était un sacrifice ?

— Oui, mais dans quel objectif ? Pour obtenir quel pouvoir ? Lana !

Il essaya de la retenir, mais elle s'était déjà accroupie pour toucher une pierre.

Une puissance noire et insidieuse fulgura en elle. Elle lui brûla les doigts, même à travers les gants. Et, en un flash, elle vit le sang se déverser dans le cercle, entendit une voix triomphale s'élever.

— Un faon. La gorge tranchée. (Max la détourna et elle se blottit dans ses bras.) Je le voyais, je voyais le sang se répandre dans le cercle. Et puis il y a eu le feu. Froid comme la glace, qui a tout consumé. J'ai entendu...

— Quoi ? demanda Max en la serrant plus fort. Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Je ne comprenais pas vraiment... C'était plus un rugissement qu'une voix. Mais il en appelait à Éris.

— La déesse de la discorde. Il faut qu'on essaie de purifier cet endroit. Le rituel est accompli, et on ne peut pas revenir dessus. Mais cette chose a encore du pouvoir.

— Et elle attire du pouvoir, je pense. Ou elle le fera à la nuit.

Il ouvrit le sac qu'ils avaient rempli. Trois bougies blanches, son athamé, une petite salière, une poignée de cristaux.

— Je ne sais pas si ça suffit, si nous suffisons.

— On s'en tire plutôt bien jusqu'ici, rappela Max.

Il posa les bougies dans la neige en dehors du cercle pendant que Lana éparpillait les cristaux au milieu.

— On ne sait pas quelle formule il faut dire.

Elle répandit tout de même du sel dans la paume de Max, puis dans la sienne.

— On devrait en appeler aux puissances de la lumière, leur demander de l'aide pour une purification simple.

— Ce n'est pas simple, ça.

Alors qu'elle parlait, elle entendit des cris et regarda en l'air.

Dans le dur ciel d'hiver, des corbeaux formaient un cercle. Quelque chose qui était à la fois terreur et savoir palpita en elle.

— J'ai rêvé de corbeaux, tu les vois ? Un vol de corbeaux venus parader, venus se nourrir.

— Lana...

— Allumez les bougies, qu'elles brillent bien clair, et la flamme aidera. Parsemez les cristaux, bien propres et bien purs, leur pouvoir agira. Appelez-en au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, qui ainsi s'uniront et nous protégeront.

Pendant qu'elle prononçait ces mots, le vent se leva, vint fouetter ses cheveux. Les yeux opaques, elle se tourna vers lui en levant les bras.

— Entendez mon appel !

Il sentit le pouvoir de Lana le traverser comme un éclair, brûler en lui, fort et pur. Il leva son athamé. Nord, sud, est, ouest.

Au-dessus d'eux, les corbeaux hurlèrent. Autour d'eux, l'air palpita.

Eddie arriva au pas de course, essoufflé, la main sur sa blessure en voie de guérison.

— Bon sang...

— Que les bougies s'allument.

Lana ouvrit la main et les trois bougies s'enflammèrent.

— Que les cristaux étincellent.

Elle la referma et l'ouvrit de nouveau et les cristaux scintillèrent, comme éclairés de l'intérieur.

— Voici la lumière contre les ténèbres.

Elle se pencha pour prendre une bougie enflammée.

— Prends-en une.

— Mais je ne suis pas...

— Prends-en une, ordonna-t-elle encore à Eddie. Tu es enfant de l'humanité. Tu es de la lumière. La lumière brille dans la nuit.

Elle jeta sa bougie dans le cercle. Le sol se souleva et se tordit.

La main tremblante, Eddie jeta la sienne. Du sang bouillonna à la surface, souillant l'air. Max jeta la sienne.

— Et voici la foi contre la peur.

Lana ramassa les cristaux qui brûlaient contre la neige et les déversa à l'intérieur.

La fumée s'éleva en volutes.

Déglutissant de manière audible, Eddie ramassa d'autres cristaux pour imiter Lana. Puis ce fut Max.

— Il lutte, il s'échauffe, il feule et ses créatures réclament le sang à grands cris. Et il aura du sang, du bon comme du mauvais. Mais il ne gagnera jamais. Maintenant, du sel pour étouffer ce que le mal a cherché à libérer.

Lana s'avança et versa du sel dans la main d'Eddie.

— Tel est mon vouloir.

Elle jeta du sel dans la fosse.

— Tel est ton vouloir, dit-elle à Eddie.

— Tel est notre vouloir.

Elle regarda Max.

— Qu'il en soit ainsi.

Trois poignées de sel s'étendirent sur le noir en une couche blanche. Le tonnerre trembla depuis le ciel, puis sous la terre. Et puis le cercle s'emplit d'un éclair blanc.

Lorsque celui-ci s'estompa, le sol à l'intérieur de la pierre resta nu, sa terre marquée silencieuse. Plus haut, un unique cardinal voleta et s'évanouit, éclat écarlate, dans la forêt.

— Ce n'était pas vraiment moi, parvint à dire Lana.

— C'était toi, dit Max en venant vers elle et en l'attirant contre lui. Je t'ai sentie. Je t'ai sentie en moi, sur moi. Partout. Un pouvoir éveillé.

Elle secoua la tête, mais elle ne savait pas comment l'expliquer. Maintenant que ce qui s'était élevé en elle avait reflué, les réponses lui échappaient.

— Euh, dites ? fit Eddie en s'asseyant dans la neige et en prenant Joe contre lui. Est-ce que je suis, genre, voyez, un sorcier ?

Cette question-là, Lana pouvait y répondre. Elle se détacha de Max et vint caresser Joe d'une main. De l'autre, elle prit le visage d'Eddie.

— Non. Ce que tu es, c'est un homme bien.

— Mais, genre, un mec normal ?

— Je dirais plutôt particulier, mais oui. Tu es un mec normal, Eddie.

— Cool, fit-il avec un soupir soulagé. C'était hyper impressionnant, mais j'aimerais décarrer d'ici, si on peut.

— Ce qui est fait est fait, dit Max en regardant la terre noire morte. Mais ce ne sera plus fait ici. On va rentrer. On y a déjà passé plus de temps que prévu. Il faut qu'on prenne du bois au passage.

— Pour le prétexte, comprit Eddie, qui accepta la main tendue de Max et se releva. Parce que peut-être que l'un d'eux...

— Inutile de prendre des risques.

La maison d'enfance d'Arlys Reid se dressait, solide, sur un terrain de quatre mille mètres carrés, au sud-est de Columbus. Dans ce quartier, les gens étaient propriétaires – d'habitations de brique tout en longueur, de maisons propres à l'ancienne, de cottages, et de bâtisses style Nouvelle-Angleterre.

C'était un quartier de terrasses protégées par des moustiquaires et des barrières grillagées. La plupart des logements avaient été construits lors du baby-boom qui avait suivi la Seconde Guerre mondiale, mais les générations de propriétaires avaient apporté des modifications. Une galerie par-ci, un agrandissement par-là, un étage pour loger du monde, un espace *home cinema* ou une grande pièce à vivre.

Elle avait grandi en faisant du vélo sur les trottoirs couverts de givre et en jouant dans le parc bordé d'arbres.

Jusqu'à son départ pour l'université, c'était le seul foyer qu'elle avait connu, dans ce quartier calme de classe moyenne qui tendait à être ennuyeux.

Quand leur convoi de deux véhicules tourna dans son ancienne rue, la nostalgie et l'espoir étreignirent son cœur d'une poigne brutale.

— J'aurais jamais cru que tu venais d'une banlieue du Midwest, fit Chuck.

Elle regarda par la vitre, pensant aux voisins qu'elle avait connus. Les

Minnow, les Clarkston, les Anderson, les Malley...

Elle se rappela, comme si elle y était, être rentrée de l'école un après-midi pour trouver sa mère dans la cuisine avec une Mme Malley en larmes – et s'être fait expédier aussitôt.

M. Malley, directeur de la banque du coin et père de trois enfants, roi des barbecues entre voisins, était tombé amoureux de sa dentiste. Il avait fait ses valises le matin et voulait divorcer.

*Ça ne paraît pas grand-chose, maintenant,* pensa Arlys alors qu'ils passaient à côté des maisons aux fenêtres assombries, avec des rideaux bien tirés donnant sur une rue que le chasse-neige n'avait pas visitée depuis des semaines.

Elle se tourna vers Chuck.

— C'était sympa de grandir ici.

Ce qu'elle n'avait pas apprécié à sa juste valeur avant de quitter cet endroit.

— Là, à droite. La maison en brique avec des œils-de-bœuf et une terrasse couverte.

— C'est très joli, commenta Fred depuis l'arrière. Très grand, le jardin. J'ai toujours voulu un très grand jardin.

Le stress maîtrisé qu'avait vécu Arlys pendant la dernière portion de trajet, avec ses détours, avait progressé petit à petit et connut un pic à ce moment. Le très grand jardin qu'admirait Fred était recouvert d'une épaisse couche blanche qui avait englouti l'allée et s'entassait sur un demi-mètre devant les portes du garage fermées.

Personne n'avait dégagé les voies d'accès.

Les fenêtres de la façade étaient sombres, rideaux fermés derrière. Les azalées si précieuses aux yeux de sa mère formaient des amas blancs informes.

Chuck avança dans l'allée avec le Hummer pour que Jonah puisse suivre. Arlys bondit du véhicule et s'enfonça jusqu'aux genoux dans la neige. Le cœur battant, le visage brûlant, elle avança.

— Attends, Arlys, s'écria Chuck, qui la suivit sur ses longues jambes.



Pas si vite.

— Il faut que je voie. Ma mère... Il faut que je voie.

— Bien sûr, bien sûr, mais pas seule. (Il dut lui passer le bras autour des épaules pour la ralentir.) Tu te souviens, on s'est tous mis d'accord : personne ne va nulle part sans un binôme. On est là.

— Ils n'ont pas dégagé la terrasse, le perron, l'allée. Ils le font toujours. Pourquoi ils n'ont pas enlevé la neige sur les buissons ? Elle ne laisserait jamais ses azalées comme ça. Je dois voir.

Elle effleura au passage les branches d'un cornouiller rose que son père avait planté après un orage qui avait abîmé le vieil érable rouge.

— Ne bougez plus !

Arlys entendit le chuintement sec d'une baie vitrée et un dé clic. Chuck la lâcha et mit les mains en l'air.

— Ne vous énervez pas, m'sieur.

— Gardez les mains levées. Tous les autres ! Les mains en l'air !

Sonnée, Arlys se tourna et vit l'homme en bottes et chemise de flanelle qui les tenait en joue avec son fusil, ses lunettes glissant sur son nez.

— Monsieur Anderson ?

Derrière ses lunettes à la monture argentée, il la regarda et ses yeux s'éclairèrent.

— Arlys ? Tu es Arlys Reid ?

— C'est moi, monsieur.

Il abaissa son fusil et vint à sa rencontre en s'enfonçant dans la neige.

— Je ne t'avais pas reconnue. (Sa voix se brisa et il l'étreignit.) Je ne m'attendais pas à te voir.

— Ça fait un moment que j'essaie de venir, de... Mes parents.

Mais elle savait, elle savait déjà, la gorge serrée, puis fermée.

Il lui passa la main dans le dos, déjà pour la consoler.

— Je suis désolé de devoir te le dire, ma puce. Désolé.

Elle le savait, et pourtant, ce fut un coup en plein cœur. Un instant, elle garda le visage contre l'épaule de son voisin. Huma la vague odeur

de tabac.

Elle se souvint qu'il aimait s'asseoir sur sa terrasse après le dîner et fumer un cigare en sirotant un whisky. Qu'elle l'apercevait depuis la fenêtre de sa chambre, qu'il pleuve ou qu'il vente.

— Quand ?

— Ça doit faire deux semaines, ou presque trois pour ton père. Ta mère, quelques jours après. Elle a demandé à ton frère de ramener ton père de l'hôpital. Et elle, eh bien, elle n'y est pas allée son tour venu. Donc, j'espère que tu trouveras un réconfort à penser qu'ils sont morts chez eux, comme ils le souhaitaient. J'ai aidé Theo à les enterrer dans le jardin derrière, entre les cerisiers du Japon que ta maman aimait tant.

— Theo...

— Ma puce... Je l'ai enterré moi-même à peine une semaine après. J'aimerais pouvoir te donner de meilleures nouvelles.

Elle recula et regarda ses yeux pleins de chagrin et de compassion.

— J'ai besoin de...

— Bien sûr. Écoute, il n'y a plus de courant depuis un moment ici, donc plus de chauffage ni d'électricité, mais j'ai les clés si tu veux rentrer.

— Oui, oui, mais je dois aller derrière. Voir.

— Vas-y.

— On a notre système de binômes, commença Chuck quand Arlys s'éloigna. Est-ce que je... ?

— Laisse, lui conseilla Fred. Je vais aller la voir d'ici une minute, mais elle a besoin d'être seule au début. (Elle s'adressa ensuite au voisin.) Je suis Fred, je travaillais avec Arlys à New York. Et voici Chuck.

— Bill Anderson. J'ai vécu en face de la famille d'Arlys pendant plus de trente ans.

— Ce sont nos amis, poursuivit Fred. Rachel, Katie, Jonah et les bébés.

— Des bébés ? (Son visage s'éclaira légèrement pendant qu'il remettait ses lunettes en place.) Ça alors, trois ? Il faut qu'ils aillent à l'intérieur, éviter qu'ils ne restent au froid trop longtemps.

Il sortit de sa poche un énorme trousseau comportant des dizaines de clés.

— Vous avez eu des problèmes ? De violence ? demanda Jonah.

— Il y en a eu au début, et ça arrive encore de temps en temps. Il ne reste plus grand monde, expliqua M. Anderson en se dirigeant vers la terrasse. Van Thompson, au bout de la rue, il a un peu craqué. Il tire sur des ombres, dans la maison et dehors. Il a mis le feu à sa propre voiture l'autre soir, en criant qu'il y avait des démons à l'intérieur.

Il regarda les clés, toutes étiquetées, sortit celles marquées Reid et ouvrit la porte.

— Il fait plus froid dedans que dehors, mais on se sent mieux à l'intérieur.

La maison s'ouvrait sur une salle de séjour traditionnelle, impeccablement rangée.

— J'ai enlevé la plupart des provisions, ajouta Bill avec un petit soupir. Je ne voyais pas l'intérêt de les laisser. Si vous avez faim, j'ai de la nourriture et mon réchaud chez moi. Je peux rapporter ça.

— Inutile, lui dit Rachel en retirant son bonnet.

— Je vais voir Arlys, déclara Fred. Merci de nous avoir fait entrer, monsieur Anderson.

— Bill, la corrigea-t-il avec un sourire. Même si c'est difficile, ça fait du bien de voir du monde.

Dehors, sous les branches étiques des cerisiers, Arlys regardait trois tombes, surmontées de croix en branches. M. Anderson avait-il utilisé la vieille panoplie de gravure sur bois de Theo pour écrire les noms ?

*Robert Reid*  
*Carolyn Reid*  
*Theodore Reid*

Mais... Mais... Son père avait toujours été si fort, sa mère si dynamique, son frère si jeune. Comment pouvaient-ils être partis ? Comment leurs vies pouvaient-elles être terminées ?

À quel point avaient-ils souffert ? À quel point avaient-ils eu peur pendant qu'elle restait à New York, à débiter mensonges et demi-vérités à une caméra ?

— Je suis désolée. Oh, je m'en veux tellement de ne pas avoir été là.

Arlys ferma fort les yeux et Fred lui enlaça la taille.

— Je sais que c'est dur. Je suis navrée.

— J'aurais dû rentrer à la maison. Être là.

— Tu aurais pu les sauver ?

— Non, mais j'aurais été là. J'aurais pris soin d'eux, je les aurais réconfortés. J'aurais dit au revoir.

— Arlys, tu leur dis au revoir maintenant. Et ce que tu faisais à New York donnait du réconfort à des tas de gens, qui étaient contents de te voir et t'entendre tous les jours. Et à l'arrivée, qui sait combien de personnes tu as pu sauver ? Tu m'as sauvée, moi, insista Fred devant la dénégation d'Arlys. Je ne serais pas partie, et on m'aurait peut-être enfermée dans un endroit pour me tester. Chuck aussi. Katie et les bébés, tous les quatre. Tu as sauvé des gens qui pouvaient être sauvés. C'est important.

— Ma famille...

— ... devait être fière de toi. Je suis sûre qu'ils auraient été fiers de la façon dont tu t'y es prise pour t'échapper, dont tu es revenue jusqu'ici pour être là maintenant. Ça montre que tu les aimais, et l'amour, ça a son importance.

— Je savais qu'ils n'étaient plus là. (Arlys dut respirer plusieurs fois pour arriver à prononcer les mots.) Je le savais dans ma tête, avant même de quitter New York.

— Mais tu es venue, parce que tu les aimais. Tu veux bien que je prie pour que leurs âmes trouvent la paix ? J'ai l'impression que c'est le cas, mais je voudrais quand même.

Sens dessus dessous, Arlys enfouit le visage dans les cheveux de Fred.

— Ils t'auraient aimée.

Elle pleura un peu, en sachant qu'elle pleurerait encore, mais là, elle devait décider, comme tous, quoi faire désormais. Elle n'avait pas réfléchi au-delà de ce retour à la maison.

Ils rentrèrent. Arlys eut mal au ventre de traverser la cuisine et de voir les cuillères en bois de sa mère dans le pichet blanc, la cafetière de luxe qu'elle avait offerte à son père à Noël, la photo de vacances d'eux quatre, prise par Theo avec une perche à selfie, bien en vue sur un panneau en liège.

Elle s'appuya le bas des paumes sur les yeux, puis relâcha.

— On a des choses utilisables. Il faut qu'on fasse de la place.

— Tu n'as pas à t'en préoccuper maintenant.

— Mais si, Fred. (Elle prit la photo, qu'elle glissa dans la poche de son manteau.) On doit tous s'en préoccuper.

Elle se rendit dans la salle à manger, où Katie se trouvait sur le canapé, un bébé à chaque sein. Le troisième dormait dans les bras de Bill Anderson. Chuck regardait par la fenêtre en écartant le moins possible les rideaux.

— Rachel et Jonah, où sont-ils ?

— Dehors, répondit-il à Arlys. On ne voudrait pas que des gens passent et nous prennent ce qu'on a. Désolé, Arlys. Je veux dire qu'on est tous désolés pour toi.

— Je sais. Monsieur Anderson...

— Tu peux m'appeler Bill, maintenant.

— Je ne vous ai pas demandé pour Mme Anderson, Masie, Will...

— Theo m'a aidé à enterrer Ava avant de tomber malade. Masie, elle... elle est avec sa mère, son mari et nos deux petits-enfants.

— Oh, monsieur... euh, Bill.

— L'hiver a été horrible. C'est une période affreuse. Mais Will était en Floride pour son travail, et je dois croire, je dois m'accrocher à l'espoir qu'il est en vie. Aux dernières nouvelles, il allait bien, et il essayait de rentrer.

Arlys s'assit au bord de la chaise d'à côté.

— Je suis tellement navrée.

— On peut être navré de beaucoup de choses, de nos jours. Et puis il y a le reste. (Il passa un doigt léger sur la joue du bébé.) Il faut s’y accrocher.

— Combien de personnes reste-t-il dans le quartier ?

— Au dernier décompte, quatre, mais Karyn Bickles est tombée malade il y a deux jours. Je sortais voir comment elle allait quand vous êtes arrivés. Certains sont morts, d’autres sont partis.

Rachel rentra avec une rafale de vent froid.

— On va tourner pour surveiller nos affaires. Arlys, je suis désolée pour ta famille.

— Merci. (Il y aurait du temps plus tard pour le chagrin, beaucoup de temps.) D’après Bill, il reste quatre personnes dans le quartier, dont une malade. Bill, Rachel est médecin.

— Elle me l’a dit. Malheureusement, même un médecin ne peut plus rien pour Karyn. Elle a le virus. J’en ai assez vu pour savoir.

— Je pourrais lui rendre la fin moins pénible.

— Bon, j’ai une clé. Je peux vous y amener.

*Se concentrer sur les questions pratiques, se dit Arlys. Envisager la suite étape par étape.*

— On devrait regarder dans la maison pour embarquer des choses utilisables. Ce pour quoi on a la place. On ne peut pas rester ici, sans eau ni chauffage.

— J’en ai parlé avec Jonah, répondit Rachel. On pensait prendre vers le sud, peut-être pour se rendre au Kentucky ou en Virginie.

Arlys hocha la tête. La direction lui importait peu, mais le choix du sud était logique, pour échapper au plus froid de l’hiver.

— On peut établir un itinéraire. Avec des routes de secours. Bill, vous devriez venir avec nous.

— Mon garçon va peut-être rentrer. Je dois être là.

— Vous ne pouvez pas rester seul ici.

— Vous ne devriez pas, approuva Katie, qui tendit un bébé à Rachel

pour qu'elle lui fasse faire son rot pendant qu'elle prenait l'autre sur son épaule. Il faut que vous veniez avec nous.

— Je vous propose de laisser l'itinéraire à votre fils, intervint Fred à son tour. On peut lui laisser un grand panneau pour lui dire où on va. Et si on doit se dérouter, on lui laisse des panneaux qu'il pourra suivre. Je parie qu'il est très intelligent, non ?

Une ombre de sourire apparut sur le visage de Bill.

— Si. Il est intelligent et fort.

— Il suivra les panneaux, conclut Fred. Il voudrait qu'on vous emmène, et il suivra.

Bill se tourna vers les fenêtres qui donnaient sur sa maison, sa terrasse et son jardin.

— On a acheté la maison quand Ava attendait Masie. Il a fallu se serrer la ceinture, mais on savait ce qu'on souhaitait pour notre famille. On a eu une bonne vie, ici. Une bonne vie.

— Je sais à quel point c'est dur, le consola Arlys. Mais il faut qu'on s'établisse quelque part, et ici, nous sommes trop éloignés d'une source d'eau, nous serons trop exposés après la fonte des neiges. J'ai vu des choses, Bill. Il n'y a pas que le virus qui tue.

Elle se leva.

— Je vais commencer par en haut. Il y aura des couvertures, des draps et...

Comprenant sa soudaine émotion, Bill se leva à son tour et passa le bébé à Fred.

— Theo et moi, on a fait le vide, et il m'a aidé à faire la même chose. Ta mère et mon Ava l'auraient voulu.

Avant qu'elle ne puisse les retenir, elle sentit les larmes déborder. Bill la serra dans ses bras.

— C'est bien, ma puce. Pleurer, ça aide à évacuer le pire.

Une fois qu'elle eut pleuré tout son soûl, Arlys retourna dans la chambre de ses parents. Couvertures, draps, serviettes. Ils pourraient se

mettre en quête d'une autre voiture pour le transport de matériel. Elle pourrait la conduire.

Pansements, antiseptique, encore de l'aspirine nourrisson et de l'ibuprofène, somnifères dans la salle de bains. Savon, shampooing, rasoirs, soin de la peau.

Elle glissa un rouge à lèvres de sa mère dans sa poche, avec la photo, comme souvenir.

Des ciseaux, un nécessaire à couture.

Malgré les circonstances, elle se trouva mortifiée de trouver du lubrifiant et du Viagra dans la table de nuit de ses parents. Rachel entra au moment où elle avait le flacon en main.

— Des médicaments pour mon stock ?

— Euh, c'est du Viagra.

— Utilisé dans le traitement de l'hypertension pulmonaire.

— Ah. D'accord. Je parie qu'ils ne s'en servaient pas pour cette indication, dit-elle avec un faible rire. Ils ont eu une bonne vie ici. Comme M. et Mme Anderson. Il faut qu'il vienne avec nous, Rachel.

— Je crois qu'il est en train de se décider. Karyn, la voisine qu'on est allés voir, était déjà partie. Une autre femme, je ne me souviens plus de son nom, s'était pendue. Il y a un homme à quelques maisons d'ici, mais on n'a pas pu s'approcher et sûrement pas entrer. Même quand Bill a dit qui il était, il a menacé de nous tuer si on ne dégagait pas de sa pelouse.

— Mais Bill viendrait ?

— Il a du mal à l'accepter, mais je pense, oui. Il a une camionnette 4 x 4 et il est en train de fixer une bâche goudronnée à l'arrière avec Jonah, qui essaie de le convaincre que ça nous aiderait de l'avoir avec nous et d'avoir un autre véhicule. Et les bébés font pencher la balance aussi.

— Bonne stratégie, et c'est vrai que les bébés n'y sont sans doute pas pour rien. Une inquiétude de moins, alors. On devrait fouiller les autres maisons, aussi. On va trouver d'autres armes à feu, et il faudra les prendre.



— Il y en a, ici ?

— Pas que je sache, mais à l'étage, il y a peut-être un arc à poulies.  
Mon frère...

La perte la toucha de plein fouet à nouveau, lui coupant presque la respiration.

— Theo, poursuivit-elle avec peine. Theo a eu une passion pour la chasse quand il était ado. Ce n'est pas resté, mais il avait un arc. Et si on peut avoir un autre 4 x 4, alors il faut qu'on l'emporte. On pourra se relayer au volant.

Comme Rachel ne répondait pas, Arlys jeta le flacon sur le lit avec le linge.

— Ça m'aide de procéder étape après étape.

— Je sais. Je n'ai pas perdu de proche là-dedans. Je suis fille unique et ma mère est morte il y a deux ans. Je n'ai pas vu mon père depuis mes dix-huit ans. Pour autant, je comprends comme c'est difficile de venir là, de trouver ta famille envolée et de continuer.

Les larmes lui brouillèrent de nouveau les yeux, mais elle les chassa.

— Ça semble irréel, mais c'est pourtant vrai.

Au coucher de soleil, ils avaient rassemblé des denrées de longue conservation et des aliments congelés dans deux glacières remplies de neige. Ils avaient amassé des couvertures, des sacs de couchage, de nombreux ustensiles de cuisine, quatre couteaux de chasse, huit armes de poing, huit fusils, un AR-15 et deux carabines en plus de celle de Bill, plus trois arcs à poulies.

Rachel avait emballé deux cartons entiers de médicaments et fournitures médicales. Dans un autre, il y avait toutes sortes de piles et de batteries. Ils avaient rassemblé des vêtements, des bottes, des habits pour la neige, et même des talkies-walkies – dont certains d'enfants. Fred s'était chargée des affaires pour bébés. Jonah et Chuck avaient réussi à faire le plein pour leurs véhicules ainsi que pour le Pathfinder tout neuf ajouté à leur convoi.

Ils mirent en route deux radiateurs au kérosène, cuisinèrent sur le

réchaud de Bill et établirent l'itinéraire vers le sud.

À l'aube, ils chargèrent tout. Chuck menait la marche avec Fred et le groupe de Jonah suivait. Arlys, la photo de vacances glissée dans le pare-soleil du Pathfinder, partit derrière Jonah.

Bill, après un dernier regard pour sa maison et pour le panneau qu'il avait laissé à l'intention de son fils, démarra à sa suite.

Au bout d'une semaine, Lana refit un inventaire des réserves et les trouva plus diminuées que ne le laissaient escompter ses prévisions. Comme c'était elle qui cuisinait, avec parfois Poe ou Kim, elle savait très bien quelle quantité de telle ou telle denrée aurait dû se trouver sur les étagères, dans les placards ou dans le congélateur.

Il manquait plusieurs boîtes de soupe, de raviolis, de macaronis au fromage – si peu ragoûtants soient-ils ainsi préparés – et certains produits surgelés. Des chips et des biscuits apéritifs également.

Elle refit l'inventaire, et elle fulminait lorsque Max et Eddie entrèrent dans la cuisine. Joe vint la saluer avec le nez recouvert de neige.

— Il nous manque des provisions, annonça-t-elle sans ambages. Quelqu'un a enfreint notre accord et vole de la nourriture. Peut-être plus d'une personne.

Plutôt que de lui demander si elle était sûre, Max souffla avec mécontentement.

— Ça concorde avec le gaz qui baisse plus vite qu'il ne devrait. Il va falloir essayer de faire monter un camion jusqu'ici. On est à moins de la moitié. D'après les calculs de Kim, on devrait encore être largement au-dessus.

— Comment vous voulez aborder l'affaire ? demanda Eddie.

— En poussant une bonne gueulante.

— Je suis d'humeur, approuva Lana avec un sourire pincé.

— Vous voulez engueuler qui ? s'inquiéta Poe en entrant, encore en sueur après son sport du matin.

— Celui qui pique dans les réserves et utilise trop de gaz.

— Du gaz ? On en est où ?

— En dessous de la moitié.

— Mais on ne devait pas passer sous ce seuil avant cinq jours. Kim ne se trompe jamais. Quelles réserves ?

— Toutes, à peu près. Les surgelés, les conserves, les chips, les cartons de trucs tout prêts.

Poe se frotta la figure et s'assit lentement sur un tabouret.

— Je vais vous dire que je n'y suis pour rien, mais c'est ce que tout le monde va affirmer.

— Ce n'est pas toi, fit Lana avec un geste agacé. J'ai cuisiné avec toi. Je t'ai vu mesurer chaque ingrédient avec précision, puis les rayer de la liste.

— Ce n'est sûrement pas Kim, ajouta Poe. Et pas seulement parce que je l'aime bien. Parce qu'elle n'est pas du genre à déconner. Ni à faire des coups en douce.

— Pas la Kim, approuva Eddie. Elle réserve toujours un petit quelque chose de sa part pour Joe. On ne fait pas ça pour voler ensuite. Parce que merde, ça s'appelle voler.

Les poings sur les hanches, Lana considéra les placards d'un regard sombre.

— Je vais devoir réévaluer les repas et les rations.

— On essaiera de trouver d'autres denrées en allant chercher le camion, lui dit Max.

— Je viens avec vous, déclara Poe. Il en faut au moins deux pour conduire, trois c'est mieux.

Ils se retournèrent comme un seul homme vers Shaun qui entra. Il releva ses lunettes sur son front.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les réserves de nourriture et de gaz baissent, l'informa Poe.

— Ah oui ? Ben, on mange et on vit, donc c'est normal. (Il alla se servir une canette de Coca dans l'arrière-cuisine.) C'est ma ration, et je ne bois ni café ni thé.

— Et qu'est-ce que tu as pris d'autre là-dedans ? attaqua Poe.

— Pourquoi moi ? rétorqua-t-il.

— Parce que tu pues la culpabilité à plein nez, mec.

— N'importe quoi. Si quelqu'un se sert, c'est sans doute toi, pour ne surtout pas perdre ta tonicité musculaire. Et tu sais quoi ? J'ai pas à recevoir de leçons de toi ni de personne. C'est chez moi, quand même.

— Et tu n'y serais pas arrivé sans nous, lui rappela Poe avant de se redresser de toute sa stature impressionnante. Maintenant, c'est la maison de tout le monde. Et personne ne prend plus que sa part.

— Je t'emmerde !

Mais les yeux de Shaun ne brillaient pas que de défi. Voyant cela, ainsi que la colère qui montait chez Poe, Max s'interposa.

— Doucement, murmura-t-il à Poe avant de se tourner vers l'autre. Si je monte dans ta chambre, je vais trouver de la bouffe ?

— T'as aucun droit d'entrer dans ma chambre. Qui t'a nommé capitaine du bateau, d'abord ? T'es ici juste parce que j'ai bien voulu être sympa avec Eric.

— Franchement, c'est faible, commenta Eddie avec un soupir. Et tu viens d'avouer.

— Et alors ? OK, j'ai chopé un sachet de Doritos. J'avais faim !

— C'est déjà nul, mais ça ne s'arrête pas là, dit Lana. Il manque bien plus de nourriture que ça.

— Bon, je me suis fait des macaronis au fromage une nuit. J'arrivais pas à dormir. Tu parles d'un crime !

— Et les conserves de pâtes, de ragoût, de soupe ? insista Lana.

— C'est pas moi ! protesta-t-il, des larmes visibles derrière ses lunettes. Le ragoût en boîte, c'est dégueulasse. J'ai pris les Doritos et les macaronis, et d'accord, un ou deux biscuits. C'est tout. Je suis stressé la nuit. Et quand je suis stressé, je mange.

— Qu'est-ce qui se passe ?

En entendant les éclats de voix, Kim arriva en courant, suivie d'Eric et Allegra.

— Ils sont énervés parce que j’ai bouffé des Doritos.

— Parce que tu as pris plus que ta part, corrigea Lana.

— Qu’est-ce que tu fais d’autre quand tu angoisses, la nuit ? l’interrogea Poe. Tu dors la lumière allumée, tu montes le chauffage dans ta chambre ?

— Je lis. D’accord, je lis, mais j’ai une petite lampe à pile exprès. C’est ce que j’utilise. Et j’aime dormir dans un endroit frais. Vous pourriez demander à mon coloc, s’il était pas mort.

Il s’effondra sur un tabouret, en larmes.

— Allez, on se calme, tout le monde, demanda Eddie, qui tendit les mains avec un petit sourire. C’est pas bien grave. Shaun a eu une fringale.

— Il a pris plus que sa part, dit Max d’une voix dure. On s’était mis d’accord. On doit penser au groupe dans son entier, pas seulement à nous-mêmes. Il nous manque de la nourriture et du gaz parce que quelqu’un a été égoïste.

— C’est pas que moi ! J’ai pas pris de ragoût dégueu !

— Oh, mais foutez-lui la paix ! s’écria Eric en tapotant le genou de Shaun. C’est pas la fin du monde, parce que figurez-vous qu’elle a déjà eu lieu.

Les poings serrés, Max s’avança. Il connaissait son frère. Il reconnaissait cette attitude.

— Tu t’es servi, Eric ?

— Et quand bien même ? Vous allez voter pour que je quitte l’île ? Qui t’a couronné roi, ici ? Tu fais venir ce mec qui n’était pas invité et son clébard. Sans eux, on aurait plus de bouffe.

— T’es vache, mec, marmonna Eddie.

En proie à une bouffée de colère, Lana lutta pour retrouver son calme. Les cris, les accusations, les mots méchants ne résoudreaient pas le problème.

— On avait assez pour deux semaines, plus maintenant. C’est aussi simple que ça.

— Et alors, on va en chercher plus. (Dans une attitude de défi, Eric fit un geste vers Lana.) C'est *toi* qui fais la cuisine. Peut-être que t'as pas fait gaffe. D'ailleurs c'est peut-être bien toi qui grappilles pendant que tu remues la casserole et que tu montes la garde de cette cuisine comme si c'était toi le patron, ici.

Max serra l'épaule de son frère.

— Attention.

Eric repoussa sa main et se retourna vers lui.

Chez lui, Lana discerna plus que de la colère. Elle fut choquée de voir que son émotion s'approchait de la rage.

— Et qu'est-ce que tu vas y faire ? lança-t-il en levant une main, produisant de petites étincelles bleues au bout de ses doigts. Tu veux me donner des ordres, comme tu l'as toujours fait ? Essaie un peu. Essaie maintenant, qu'on voie ce qui arrive.

— Mais merde, qu'est-ce qui te prend ?

— Tout le monde est stressé, intervint Allegra en tirant sur le bras d'Eric. Allez, viens. On est tous cloîtrés ici et stressés. Allons nous promener, d'accord ? J'ai vraiment envie de sortir un moment.

— Bonne idée, chérie. (Eric, les yeux toujours brillants de rage, ne cessa de dévisager Max avec provocation tout en laissant Allegra l'entraîner.) On se barre d'ici. Bande de losers.

Allegra lança un regard d'excuse par-dessus son épaule et guida Eric vers l'entrée.

— Il prend quelque chose, ce mec, dit Eddie en soufflant un bon coup. J'aimerais bien en avoir aussi.

— Mes parents n'auraient pas eu de drogue dans la maison. On n'en a pas apporté.

— Shaun a raison, dit Kim. Le corps de Poe est un temple et on l'aurait su si Eric avait pris quelque chose. On était sur la route pendant des jours. Je vais faire du thé, d'accord ?

— Ce ne sont pas des drogues, pas comme vous pensez. C'est le pouvoir, expliqua Max. Il en est ivre. Ça ne lui ressemblait pas du tout.

— Peut-être, ou pas, dit Kim. Désolée, je sais que c'est ton frère. Mais le truc, c'est que Shaun a déconné et qu'il est désolé.

— J'ai peur, la nuit. J'entends des trucs. Et l'angoisse me fait manger. Je voulais pas merder.

— Eh bien, tu l'as fait, répondit Kim d'un ton neutre. Et tu vas devoir te rattraper. Eric aussi a merdé, ce qui signifie qu'Allegra le savait et qu'elle y est sans doute pour quelque chose. Mais lui, il n'en a rien à battre. Ça, ça va poser problème.

— Je parlerai à Allegra, proposa Lana, préoccupée. Je crois que je peux. Elle avait l'air capable de le calmer et il a besoin d'être calmé.

— Il ne gère pas bien le pouvoir, ajouta Max à mi-voix. Il ne sait pas comment s'y prendre, et c'est un autre problème. Je vais m'en charger. Mais pour l'instant, on va parer au plus pressé et essayer de mettre la main sur ce camion de propane. Et on essaiera de dénicher de la nourriture au passage.

— Juste le temps de me doucher, dit Poe. J'y arrive en une minute et demie maintenant.

— Ton aide ne serait pas de refus, reconnut Max. Mais je me sentirais mieux si tu restais ici pendant notre absence.

Poe hocha la tête et jeta un œil vers la fenêtre.

— Ça marche.

— J'ai une liste de produits à rechercher, en haut, signala Lana à Eddie avant de sortir de la pièce.

Elle attendit d'être dans sa chambre et referma la porte.

— Un problème ? lui demanda Eddie.

— En fait, oui. Tu voudrais bien passer à une pharmacie ou un drugstore si tu en vois ? On n'a jamais trop de médicaments de base.

— Bien sûr.

— Et il me faudrait aussi... un test de grossesse.

Eddie recula et leva les mains en un geste comique.

— Houlà.

— N'en parle pas à Max, s'il te plaît. Je ne veux rien lui dire avant

d'être sûre.

— Eh ben. C'est pas rien. Tu te sens bien ? Tu... tu gerbes le matin ?

— Non, il y a d'autres symptômes. Je n'y ai pas pensé tout de suite, avec tout ce qui se passe. Ça m'est venu il y a deux jours, dit-elle en lui tendant la liste. Une fois que j'y ai pensé, d'autres points concordants me sont venus. Mais un test m'aiderait beaucoup, si tu peux en trouver.

— OK. Au fait, reste bien avec Poe et Kim, d'accord ? Ils sont fiables. Ça se voit. Shaun, c'est un peu un con, un peu un raté. Je l'ai été assez pour le dire. Mais... Eric, je sais que c'est ton beau-frère, mais y a un truc pas net chez lui.

— Ne t'en fais pas. Revenez juste sains et saufs, tous les deux.

En redescendant pour leur dire au revoir, elle entendit encore la formule d'Eddie : « un truc pas net ».

Il avait dit la même chose du cercle noir dans la forêt.



Le trajet pour descendre la route sinueuse de montagne s'avéra périlleux par endroits, et Eddie regretta le temps des chasse-neige et du sel sur les routes. Mieux, le temps où, coincé dans son appart miteux par plus de cinquante centimètres de neige, il restait à écouter du Kid Cudi, ou éventuellement du Pink Floyd, en se défonçant joyeusement et en s'envoyant des Cheetos.

Mais, dans l'ensemble, il préféra la descente glissante à la suite, quand ils longèrent discrètement des maisons qui semblaient mortes, et ce qui devait être un refuge pour randonneurs.

Il repéra une épicerie de taille satisfaisante dont l'enseigne montrait un ours d'un côté et un énorme cerf de l'autre, annonçant entre les deux : Produits du terroir et pharmacie Stanley.

La partie pharmacie signifiait peut-être qu'il pouvait aider Lana à savoir si elle avait un polichinelle dans le tiroir.

Si c'était le cas, c'était une nouvelle fracassante. Eddie jeta un coup d'œil discret vers Max avant de regarder ce qui restait de l'espèce de village.

Un chalet en rondins se dressait juste de l'autre côté de la route à deux voies. Vêtements Stanley et à côté, une toute petite boutique à la vitrine visible : Alcools Stanley.

*De la bière ! Pourvu qu'il y ait de la bière !*

— Ce Stanley doit être le mec important du coin. On passera voir s'il y a de la bière avant de repartir.

— Ça pourrait le faire.

— On va s'en ouvrir une grâce à ce brave vieux Stanley. Ah, mais voilà une enseigne où il n'est pas. *Aux Burgers de Ma Bea*. Peut-être la mère de Stanley.

Max s'arrêta devant l'épicerie. Il resta au volant sans bouger, étudiant la configuration des lieux.

— C'est nous qui avons fait les seules traces de pneus depuis la dernière chute de neige, mais je vois des empreintes, donc il y a quelqu'un qui est là, ou qui est passé dans les deux jours précédents.

— Ce silence me fout les jetons, mec. J'veux pas me refaire tirer dessus, c'est clair, dit Eddie. Bon, d'abord l'épicerie. La nourriture avant la bière.

— La nourriture, la bière, le gaz. (Max sortit en prenant son fusil sur son épaule.) Voyons ce qu'on trouve.

La porte du magasin n'était pas verrouillée et elle s'ouvrit sans problème. Deux rangées de chariots bien alignés se trouvaient en face de quatre caisses. Des paniers métalliques étaient entassés en pyramide, comme pour attendre patiemment des clients qui avaient juste besoin de quelques articles. Max garda une main sur le pistolet à sa hanche tout en balayant le local du regard.

Les sols étaient propres et nets. Il repéra de nombreux rayonnages vides, mais ce qui restait était bien ordonné.

— Bizarre, fit Eddie en s'agitant à côté de lui. On dirait qu'ils sont ouverts, comme d'hab, et qu'ils attendent juste une livraison pour pouvoir réapprovisionner. Genre, normal, tu vois.

— Stanley est bien organisé.

Eddie ricana, puis prit un chariot, ce qui causa un grand bruit.

— Bon, faut qu'on fasse nos courses. Je vais prendre des trucs pour Joe. Je parie qu'ils ont des friandises pour chiens.

— Prends à gauche, je prends à droite. On se retrouve au milieu.

Bizarre, c'était bien le mot, pensa Max en passant au rayon frais. Pas une feuille de salade ne demeurait, mais les étalages étaient impeccables. Pas de lait ni de crème, mais il eut la surprise de trouver du beurre et quelques fromages.

Il choisit ce qu'il jugeait le plus nécessaire et pratique. L'étiquetage lui signalait ce qui manquait. Aucune autre denrée périssable. Pas de fruits ni de légumes frais, mais il trouva de la farine, du sucre, du sel, de la levure, des épices et des herbes.

Les boîtes de conserve avaient été sérieusement entamées, mais il put se servir en soupe, haricots secs et sauce tomate ; il prit une boîte de corned-beef en se disant que ça ferait rire Lana.

Elle méritait bien de rire.

Il passait aux féculents quand il entendit Eddie.

— Bonjour, ça va ?

Max sortit son pistolet et sentit le poids du fusil sur son épaule. Vite, en silence, il rejoignit l'endroit où il entendait Eddie.

— Cool, je cherche pas d'ennuis. Super, ton chien. Il veut peut-être un nonos ? Je viens d'en prendre pour le mien.

Max entendit un grondement, suivi du rire nerveux d'Eddie.

— OK, peut-être pas.

Max passa au bout d'une allée et aperçut un homme de dos – ou plutôt un garçon. À son côté, un grand chien gris. Alors qu'il pensait ne pas avoir fait un bruit, les deux se retournèrent.

— Je n'ai pas peur de vous non plus, dit le garçon.

Quinze ans, peut-être seize, estima Max. Plutôt maigre, avec une tignasse mal coupée couleur écorce et des yeux sans peur d'un vert éclatant.

Lorsque son compagnon canidé gronda de nouveau, il lui posa une main sur la tête.

Max écouta son instinct et rangea son pistolet.

— Et il n'y a pas lieu d'avoir peur, on ne te veut pas de mal. On a seulement besoin de vivres. On ne cherche pas à créer des problèmes ni à

prendre ce dont quelqu'un d'autre a besoin.

— C'est vous qui êtes armé, fit remarquer le garçon.

— C'est juste par précaution, lui assura Eddie avant que Max ne puisse répondre. Je me suis fait tirer dessus il y a un moment, juste parce que je promenais mon chien.

Le garçon regarda de nouveau vers Eddie.

— À quel endroit ?

— Oh, quand j'étais dans... Ah, tu veux dire sur moi, comprit-il avant de se tapoter sous la clavicule. À un moment, Joe et moi, on pisse un coup, tu vois, et en retournant à la voiture, bam ! Si y avait pas eu Lana – c'est la copine de Max – et Max pour me soigner, je serais mal, mal. Ils m'ont recousu avec du fil et une aiguille et ils se sont occupés de moi alors qu'ils venaient juste de me rencontrer.

Il bougea légèrement l'épaule, qui le cuisait à ce souvenir.

— Montrez.

— Si tu veux.

Obligemment, Eddie ouvrit son blouson, déboutonna sa chemise et écarta le col de son sous-pull de ski.

— Ça paie pas de mine maintenant, parce que Lana a enlevé les points hier. J'ai encore un peu mal. Là-derrrière, aussi. Parce que la balle a traversé.

Sans émotion, le garçon examina la blessure.

— Mais ça guérit bien. Vous, vous avez tiré sur quelqu'un ?

— Non. J'espère que j'aurai jamais à le faire. On est genre, tu vois, pacifiques.

— Où est votre chien ?

— Joe ? Il est resté au... (Il s'arrêta et regarda Max.) Je lui dis ?

— Je ne lui parle pas encore, dit le garçon. Je m'adresserai à lui après.

— OK, donc voilà, le frère de Max a un pote qui a une maison dans la forêt, alors Max et Lana et moi... et Joe, on a réussi à les rejoindre.

— C'est qui, le pote ?

— Shaun... Merde, Max, je me rappelle pas son nom de famille.

— Iseler, l'informa Max.

— Je connais les Iseler. Ils viennent faire leurs courses ici. On a fait le stock pour leur chalet, comme tous les ans. (Décidant visiblement de parler à Max, le garçon se détourna.) Ils sont là-haut ?

— Ils n'ont pas survécu, répondit Max. Shaun, si. Nous aussi. On est huit.

— Plus Joe, ajouta Eddie. Ton chien, comment il s'appelle ?

— Lupa, répondit le garçon, qui sourit. Et il veut bien un biscuit.

— Bien sûr. (Eddie ouvrit la boîte dans son panier.) Euh, il va pas m'arracher la main, hein ?

— À moins que je lui demande, non.

— Ha ha. Le fais pas, OK ? Tiens, Lupa. C'est bon, ça, hein ?

Lupa examina Eddie avec des yeux calmes d'or terni, puis attrapa prestement le biscuit.

— Vraiment beau, ce chien. Je peux... ?

Eddie fit mine de le caresser.

— Il vous dira.

Prudemment, Eddie tendit la main vers la tête de Lupa. Comme l'animal ne gronda pas, il tenta de la lui passer sur sa fourrure.

— Oh oui, c'est bien, comme ça. T'es un sacré beau bâtard, ça oui.

— Tu as un nom ? demanda Max.

— Ouais, répondit le garçon sans rien ajouter.

— C'est ton magasin ?

— Ben, je suppose, maintenant. C'était à mon oncle, et il est mort.

— Désolé.

— Bof, c'était un enfoiré. Il me tabassait dès qu'il pouvait.

— Alors je suis désolé pour ça. On peut payer pour une partie des articles, au moins.

— Je le mettrai sur le compte des Iseler, plaisanta le garçon. Non, le fric, ça veut plus rien dire.

— C'est vrai, mais on peut faire du troc.

— Vous n'avez rien dont j'aie besoin. Autant que vous preniez ce que

vous voulez.

— Tu es seul ici ?

— Non. On est bien.

— Le magasin est propre, c'est clair, commenta Eddie.

— Je l'ai nettoyé avec ma tante après... après. Elle est morte aussi, maintenant. Elle a fait du mieux qu'elle pouvait. Vous n'êtes pas entrés pour tout foutre en l'air. Sinon, Lupa et moi, on montrerait les dents. Donc vous pouvez vous servir.

— C'est très gentil, dit Max. Ce qu'il nous faudrait, c'est du propane. Y aurait-il une chance d'amener un camion jusqu'à la maison des Iseler pour renflouer le générateur ?

Les sourcils du garçon s'élevèrent dans les cheveux qui lui tombaient sur le front.

— De la chance, il en faudra surtout pour réussir à faire monter un camion sur des routes dans cet état.

— Si on peut en prendre un, on se débrouillera.

Il scruta Max un instant avant de hocher la tête.

— D'accord. Chargez ce que vous prenez, et je vous montre.

— Je peux aller voir en face, s'il y a de la bière ?

— J'aime pas ça. Si vous en trouvez, vous pouvez vous servir.

Pensant au garçon et aux personnes qu'il avait peut-être avec lui, Max préleva moins d'articles qu'il ne l'aurait fait en d'autres circonstances.

— Tu devrais venir vivre avec nous, proposa-t-il en chargeant les victuailles. La maison est grande et on a des provisions, de la nourriture, l'éclairage.

— Non. J'aime bien le calme. Mais c'est bien de votre part de proposer. Je m'en souviendrai.

— Si tu changes d'avis, tu sais où nous trouver.

— Oui. Alors, vous allez à l'autre bout de la ville et vous prenez la première à gauche. Vous pouvez pas louper Gaz et électricité Stanley. Vous verrez trois camions de propane dans la cour arrière. Dans le

premier, il y a encore plus de la moitié, donc prenez celui-là. Ne vous faites pas sauter, ajouta le garçon avec un demi-sourire.

— Merci, dit Eddie avant de caresser encore Lupa avec enthousiasme. On se reverra, chien-chien, à bientôt. Tu devrais monter nous voir et jouer avec Joe. Merci, mec.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, ou s'il y a des ennuis, viens nous voir, lui recommanda Max. Même si tu veux simplement un repas chaud. Ma femme est une super cuisinière.

— On se débrouille.

Le jeune posa la main sur la tête de Lupa et recula.

Max se mit au volant.

— Ça me plaît pas de le laisser, dit Eddie.

— On ne peut pas l'obliger. Mais on redescendra la semaine prochaine. On s'assurera qu'il va bien, on lui apportera un repas chaud, du pain fait par Lana – j'ai trouvé plein de levain.

Il jeta un œil dans le rétroviseur : au milieu de la route, le jeune ne les quittait pas des yeux.

Il vit la lumière trembloter autour de lui, entendit la voix claire et calme dans sa tête.

*Je suis Flynn.*

— Il s'appelle Flynn.

— Hein ? Comment tu le sais ?

— Il vient de me le dire. Il a du sang elfe.

— Il a... C'est un elfe ? (La bouche grande ouverte, Eddie se contorsionna pour regarder derrière.) Genre, comme Will Ferrell dans le film ?

Avec une gaieté qu'il avait presque oubliée, Max rit.

— Franchement, Eddie, tu m'en sors toujours de bonnes. Non, pas comme ça. Il est magique et j'ai le fort sentiment que si on avait essayé de lui causer des problèmes, on serait pas en train de partir avec de la bouffe et du gaz.

— J'en reviens pas ! J'ai rencontré un elfe ! Bon, j'imagine qu'il s'en

tirera, du coup. Et il a un grand chien, aussi.

— Ce n'est pas un chien. Comme le dit son nom : c'est un loup.

— Là, tu me fais marcher. Tu me fais *pas* marcher, comprit ensuite Eddie. J'ai filé un biscuit pour chien à un loup ? Je l'ai caressé ? Trop cool !

— Plus rien n'est pareil, Eddie, dit Max en tournant à l'endroit indiqué. On est en plein dans *Le Meilleur des mondes*.

À la maison, Lana s'occupait en adaptant sa recette de poulet à la toscane aux ingrédients qu'elle avait sous la main. Kim et Poe vinrent tous les deux dans la grande salle pendant qu'elle s'activait et, comme elle avait refusé leur aide, passaient le temps en jouant au Scrabble.

— Wastringue ? C'est une blague ? (Comme plusieurs fois déjà, Poe leva un doigt accusateur vers le dernier mot de Kim.) Et c'est quoi ? Un vase suspendu à une tringle ?

Ses longs cils papillonnèrent sur ses yeux bridés.

— Tu contestes ? Encore ?

— Mais cette fois, tu bluffes. Utiliser le *tri* du jeu et balancer tes sept lettres. Et sur un mot compte double ? Moi, je dis qu'il existe pas, ton mot.

— Le grand méchant dictionnaire est juste là. Vas-y, conteste. Tu vas seulement perdre ton tour.

Poe se leva et fit quelques pas, distrayant Lana de son inquiétude, assez pour la faire rire.

— Ça fait combien de fois que tu contestes et que tu perds ?

— Trois, mais... Merde, t'essaies de m'embobiner. J'en suis sûr. Je jette le gant.

— Et tu perds encore une fois, dit Kim en prenant le dictionnaire pour en tourner rapidement les pages. Wastringue : nom masculin. Rabot de menuisier à deux poignées, qui s'utilise...

Elle s'arrêta, pas contrariée, et même contente, lorsque Poe lui arracha le dictionnaire.



— Tu te fous de moi !

Il se rassit, vaincu, et Kim sortit sept nouvelles lettres du sachet en toile, les aligna et se frotta les mains.

— Voyons voir...

Leur partie s'interrompit quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Poe se redressa et son visage boudeur se fit neutre et dur.

Eric entra, la main dans celle d'Allegra.

— Relax, fit-il en voyant la tête de Poe, qui se leva lentement. Sérieusement. J'ai été con. Complètement con. Je suis désolé. Surtout envers toi, Lana, mais je demande pardon à tout le monde. Je n'ai pas d'excuses. J'ai été con et si ça aide, je me sens con.

— Il est vraiment désolé, et moi aussi. C'est en partie ma faute.

— Pas du tout, dit Eric, qui lâcha la main d'Allegra pour lui entourer l'épaule de son bras.

— Mais si. Je me plaignais de m'ennuyer, de me sentir enfermée. J'étais infernale. J'ai mis Eric de mauvaise humeur, et il s'est vengé sur vous. Il... il a juste pris de la nourriture pour moi, pour me remonter le moral. On savait tous les deux que c'était bête et pas bien. On ne le fera plus.

— Tu peux réduire mes rations jusqu'à ce qu'on soit quittes, dit Eric.

— Les miennes aussi.

— Non, s'écria-t-il en l'embrassant dans les cheveux. C'est moi qui ai pris les provisions et qui ai monté le chauffage.

— J'avais dit que j'avais froid... (Elle soupira.) Je m'en suis plainte.

— C'est moi qui ai monté.

— On va oublier tout ça, dit Lana.

Elle entendit la froideur de sa voix affairée, mais n'arriva pas à y mettre de chaleur. Ils s'étaient comportés comme des enfants égoïstes qui chipent des biscuits dans la boîte.

Eric se voûta en entendant son ton.

— Je comprends que ça prendra plus que des mots, mais pour le début, c'est ce que j'ai. Où est Shaun ? Je veux m'excuser auprès de lui

aussi.

— En haut, dit Kim, qui ne cessait de réorganiser ses lettres de Scrabble pour éviter de relever les yeux. Il n'était pas bien. Il a pris le chien avec lui.

— D'accord, je vais attendre qu'il soit prêt. Euh, Max et Eddie ?

— Ils sont allés chercher des provisions, et ils vont essayer de faire venir du gaz.

Et voilà, pensa Lana. Le ton du parent agacé qui s'adresse à un enfant idiot était revenu.

Montrant bien son dégoût de lui-même, Eric se passa les mains sur le visage.

— Merde. J'aurais dû y aller avec eux, les aider. À ajouter à ma liste de ratés. Tu es inquiète, je le vois. Je peux descendre, m'assurer qu'ils vont bien.

— Eric, c'est à des kilomètres, commença Allegra.

— Environ huit, rien d'insurmontable, dit Poe tranquillement. D'après Shaun.

— Je vais y aller. Ils ont peut-être besoin d'un coup de main.

— Non, dit Lana. Ça ne fait pas longtemps qu'ils sont partis, expliqua-t-elle en ajoutant une rasade de vin dans le bouillon. On y réfléchira s'ils ne sont pas de retour d'ici une heure.

— Donne-moi quelque chose à faire, insista Eric. Les actes comptent plus que les mots.

— C'est toi qui t'occupes d'aller chercher du bois et d'alimenter les feux, aujourd'hui, lui rappela Lana.

— OK. Je m'en charge. Et je range la cuisine ce soir, peu importe à qui était le tour.

Il retourna dans le sas d'entrée. Allegra se mordit les lèvres et se rapprocha de Lana.

— Honnêtement, Eric se sent très mal. Comme moi.

— À juste titre. Si Max et Eddie ne trouvent pas de provisions, je vais devoir réduire les portions, et même, on en aura au mieux pour une

semaine.

— J'aimerais qu'on puisse défaire ce qu'on a fait, mais c'est impossible. Je peux t'aider ?

— Non. Merci.

— Par contre... (Lana se détacha de la gazinière et regarda Allegra dans les yeux.) Tu peux nous rapporter ce que vous avez encore de stocké dans votre chambre.

— Bien sûr.

La jeune étudiante se dirigea vers la porte en courbant les épaules. Quand elle fut sortie, Lana commença :

— Je sais que j'ai été dure, mais...

— Moi, je l'aurais été davantage, l'interrompit Kim. D'accord, on trouve des façons de gérer. Toi, tu cuisines, Poe soulève de la fonte. Moi, je lui botte les fesses au Scrabble...

— Dis donc !

— Pardon : je botte ses fesses *musclées* au Scrabble. Eddie a Joe, Max prévoit et planifie.

— Il prévoit et planifie ? répéta Lana.

— Quoi faire, quand et comment. Ce qui nous attend, ce qu'il nous faut. C'est pour ça qu'il dirige. Et que je suis contente qu'il ait pris les choses en main. Shaun... Je sais qu'il a merdé, mais il est vraiment mal, à cause de ses parents, et il ne veut pas le montrer. Il a peur, et il ne veut pas le montrer non plus. Il lit, il fait des puzzles, et il râle de ne pas pouvoir jouer aux jeux vidéo. S'il pouvait...

— Quoi ?

— Je sais que ce n'est pas essentiel ni pragmatique, mais c'est thérapeutique, argua Kim avec un petit sourire. Comme le Scrabble. Si Shaun pouvait avoir une heure par jour de Xbox, on pourrait économiser sur d'autres postes pour le gaz. Si tu pouvais demander à Max...

Pour l'interrompre, Lana leva une main. Tout ne pouvait pas, ne devait pas relever du sacrifice. Il fallait vivre aussi.

— On n'est pas obligés de demander la permission à Max pour tout.

Mais je lui dirai que c'est une très bonne idée.

— Bien. Parfait. Je vais finir en disant qu'on trouve tous un moyen de s'accommoder de la situation, mais Eric et Allegra agissent – la plupart du temps – comme s'ils étaient à une fête qu'ils trouvent un peu ennuyeuse, avec des gens un peu ennuyeux. Alors ils se soûlent un peu, ils baisent beaucoup, ils ne font pas leurs corvées et ils baisent encore.

— C'est vrai ?

— Qu'ils baisent ? intervint Poe en ricanant. Même les lapins sont impressionnés.

— Non, qu'ils ne font pas leurs corvées.

— Écoute, on n'est pas des balances, commença Kim, interrompue par Poe.

— Parle pour toi ! Oui, la plupart du temps, c'est l'un de nous qui les remplace parce que ça vaut pas le coup d'en faire tout un plat.

— La fête est finie, annonça Lana. Tout le monde y met du sien, tout le monde suit les règles. Et arrêtez de me faire passer pour la mère poule de service, merde !

Allegra revint, les yeux humides, les joues rouges de honte. Elle posa sur le comptoir des sachets de chips et des boîtes de biscuits, ouverts, plusieurs sodas et une bouteille de vin.

— Tu peux regarder dans notre chambre. Je te jure que c'est tout, mais tu peux regarder.

Lana ne fit aucun commentaire et commença simplement à ajouter le butin restitué à l'inventaire.

— Je sais que c'était bête et égoïste. C'était puéril. Je suis désolée. J'ai peur. Je sais que je me plains de m'ennuyer. Je ne comprends pas comment je peux avoir peur et m'ennuyer à la fois, mais c'est vrai.

— On a tous peur, répondit Kim sur un ton dédaigneux qui n'offrait guère de commisération. Et pour éviter de s'ennuyer, il faut faire quelque chose.

— C'est plus facile pour vous ! Mais si ! Vous êtes tous plus forts ou plus intelligents ou simplement plus capables. J'essaie. Je vous assure,

j'essaie. Mais il y a autre chose, OK ?

Elle se pressa les doigts sur les yeux.

— Je crois que je suis amoureuse d'Eric, mais il me fait peur aussi. Il se fait peur à lui-même. Ce qui lui arrive, c'est tellement énorme. Et c'est terrifiant. Vous ne comprenez pas ?

Lana repensa au pont à New York, à l'élan de pouvoir et s'adoucit un peu.

— Je peux. Max et moi, on peut aider Eric.

— Je sais, dit Allegra, qui se tourna vers elle comme si elle détenait toutes les réponses. Eric en est conscient. Il... Bon, il est un peu jaloux de Max, mais il essaie. Et sincèrement, je promets, je l'aide aussi. Je peux le faire rire, ou penser à autre chose, ou lui permettre de se défouler, tu vois ? C'est juste que des fois, c'est trop à supporter, quoi. Et je fais tout ce que je peux, j'te jure, pour qu'il reste... stable. Je sais que c'était mal de voler la nourriture, mais ça l'a distrait. Et c'était rigolo. J'ai honte de l'avouer, mais c'était drôle et ça m'a distraite aussi. On a tellement à supporter, c'est tellement énorme, et je n'avais jamais eu à gérer... Tout ce qui s'est passé, être là, coupés du monde, les changements pour Eric, ce que je ressens... Tout. J'ai peur et je fais des efforts.

Elle ravala un sanglot et se couvrit le visage de ses mains.

— Ne me détestez pas. Je ne suis peut-être pas quelqu'un de sympa, je ne sais peut-être pas faire des choses comme vous autres, mais je fais des efforts.

— OK, fit Lana en s'avançant vers elle. D'accord. Mais on va tous faire des efforts ensemble. Et personne ne te déteste.

Allegra renifla et serra fort Lana dans ses bras.

— Tu m'énerves. (Cette fois, le dédain de Kim était dans son haussement d'épaules, mais elle garda une voix légère.) Mais je ne te déteste pas. Trop.

Avec un rire liquide, Allegra se détacha et expira.

— Merci, vraiment. Je vais monter et me reprendre. Ensuite, je reviens et je fais quelque chose, comme a dit Kim. Je vais faire quelque

chose.

Une fois Allegra partie, Lana retourna vers le comptoir.

— Ce n'est pas facile, dit-elle. Rien de tout ça n'est facile. Il faut avoir un peu d'indulgence les uns envers les autres, de temps en temps.

— Les excuses, ça compte, ajouta Poe. Et c'est vrai que je n'avais pas réfléchi à ce que ça peut faire d'avoir tout ce pouvoir, et tout. Tu dois en être plus consciente.

— Ça fait beaucoup à gérer. Pour ceux qui en ont, et ceux qui n'en ont pas.

Eric rentra au pas de course avec une brassée de bois.

— Je les entends. On dirait un camion. Pas un bruit de voiture.

— Ouf !

Attrapant son manteau au vol, Lana courut au-dehors.

Eddie conduisait le 4 × 4, essayant de déblayer la neige pour donner une meilleure adhérence à Max avec le camion. Ils avaient pris quelques sacs de sable au magasin de gaz, les avaient disposés sur la remorque du 4 × 4 pour qu'il le répande sur la route – avec l'aide magique de Max.

Mais la montée restait difficile.

Il savait que Max le poussait – avec son Art –, et malgré tout, le camion peinait. Lorsque la pente s'inclina encore davantage, Eddie serra les dents comme s'il poussait le camion lui-même, au point que la sueur lui coula sur les tempes et la nuque.

— Allez, Max, allez.

En arrivant en haut de la pente, il aperçut la maison. Sentit une nouvelle bouffée d'espoir en voyant sortir Lana, suivie par d'autres.

— On va y arriver. (Et puis, dans le rétroviseur, Eddie vit le camion glisser d'un bon mètre.) Oh, merde !

Lana lança du pouvoir, l'imagina comme une chaîne et un crochet qui s'arrimaient au camion et le tiraient vers le haut. Son cœur tambourina pendant une lutte acharnée, puis elle sentit la chaîne se tendre et commencer à tirer.

— Aide-nous, fit-elle à Eric. Tu peux aider.

— J’essaie. (Il pâlit, ses yeux s’obscurcirent.) C’est trop lourd.

— Essaie plus fort. Tire !

Encore quelques dizaines de centimètres, encore, puis elle sentit, enfin, le pouvoir de Max s’accorder avec le sien. Elle focalisa tout ce qu’elle avait sur le camion bleu clair au grand cylindre blanc, avec l’homme qu’elle aimait à l’intérieur.

— Il va y arriver ! Il y est presque.

Poe courut en glissant le long du chemin qu’ils avaient creusé dans la neige.

— Ne lâche pas encore, dit Lana à Eric. Ne le lâche pas.

— On l’a, dit Eric en lui posant une main sur l’épaule. Regarde, regarde, il est au générateur.

Quand elle vit que Max était en sécurité, elle lâcha prise et courut.

Eric regarda vers la maison, où il aperçut Allegra, et lui envoya un baiser. Il repéra Shaun à la fenêtre de la chambre et lui fit de grands gestes.

Lana se jeta dans les bras de Max.

— Tu y es arrivé !

— La balance a failli pencher du mauvais côté. (Essoufflé par l’effort, il posa le front contre le sien.) C’est ta contribution qui a fait pencher du bon côté.

— Eh ben, c’était pas une mince affaire de ramener ce grand machin, lança Poe.

Il donna un coup de poing sur l’épaule de Max et en fit un de loin vers Eddie. Puis il resta bouche bée devant toutes les provisions dans la remorque du 4 × 4.

— Vous êtes allés chez un grossiste, ou quoi ?

— L’épicerie.

— Ils avaient tout ça ?

— On vous racontera, dit Eddie, qui épongea son visage ruisselant. Maintenant, il faut qu’on découvre comment faire passer le gaz du

camion au générateur.

— Max va trouver, dit Eric en décochant un sourire d'excuse à son frère. Il l'a amené jusqu'ici. Désolé, frangin. Vraiment, vraiment désolé.

— On en reparlera. (Max posa cependant une main sur l'épaule de son frère et la secoua.) Et oui, on va déterminer comment renflouer le générateur.

— Je sais comment faire, annonça Shaun.

Il perdit l'équilibre sur le chemin et se retrouva sur les fesses. Ses lunettes retombèrent au bout de son nez. Poe vint l'aider à se relever.

— On est un petit scientifique ou on l'est pas.

Les fesses mouillées, Shaun réussit tout de même à sourire.

— Oui. J'étais toujours là quand l'employé du gaz venait faire le plein. J'aime voir comment fonctionnent les choses.

— Montre-nous comment on fait ça, mon gars, dit Eddie, qui recula quand Joe vint renifler avec ardeur ses bottes et son pantalon. Lana, je vais rentrer les courses. Tu viens avec moi pour regarder ce qu'il y a ?

Elle surprit son mouvement de sourcils exagéré, pressa une dernière fois la main de Max et monta dans le 4 × 4.

— Vous avez trouvé un sacré fournisseur.

— Eh oui. Et il y avait aussi une petite pharmacie. J'ai glissé ce qu'il te fallait dans mon sac à dos. Sinon Max aurait eu la puce à l'oreille.

— Merci, Eddie.

— Je vais juste te dire bonne chance, parce que je sais pas si tu veux que ce soit oui ou non. Dans la pochette de devant.

— Je vais prendre tout ton sac avec moi. Il faut d'abord qu'on décharge tout. Je dois faire l'inventaire. Il faut faire les comptes, et ensuite je monterai.

— Monte maintenant, pendant que presque tout le monde est en bas. Ça prend pas longtemps, normalement. J'ai connu une fille une fois qui a eu peur que... c'était non, donc ouf, mais je me rappelle que ça prend pas longtemps. Je dirai que tu es allée changer de chaussettes, vu que tu es sortie sans bottes et que tes chaussures sont toutes mouillées.



— Bien, parfait.

Lana prit son sac à dos sur son épaule, passa à l'arrière du véhicule et prit une première fournée du chargement.

— J'avais enlevé mes bottes, expliqua Allegra en prenant un carton. J'ai dû les remettre, sinon je serais sortie plus tôt.

— C'est trop lourd. Prends plutôt un des sacs, là. Toi aussi, Lana, indiqua Eddie. Et enlève ces chaussures mouillées, va te réchauffer les pieds. On veut pas avoir du monde qui tombe malade.

— Tu as raison. Commencez juste à répartir les objets en catégories : boîtes de conserve, féculents, etc. Je reviens.

Elle monta en vitesse et ferma la porte. Elle courut à la salle de bains, verrouilla bien derrière elle. Elle savait déjà, mais elle voulait confirmation. Elle en avait besoin.

Elle savait même à quand remontait la grossesse, pensa-t-elle en ouvrant le test et en suivant la notice. Le soir où elle était rentrée du travail et où ils avaient pris des verres de vin. Le soir avant que tout tourne à la folie, quand ils avaient fait l'amour de façon intense et merveilleuse. Ensuite, la lumière s'était précisée, il y avait eu cet éclair, cette fantastique explosion en elle.

*La vie, comprit-elle. La lumière.*

La promesse et le potentiel.

Elle posa le bâtonnet sur la commode, retira ses chaussettes mouillées et son jean trempé jusqu'aux genoux.

Elle étouffa une exclamation lorsque le bâtonnet miroita et étincela.

Elle le reprit, le souleva et vit le signe + briller.

Que ressentit-elle ? La peur, oui la peur. Tant de morts, tant de violence, tant d'inconnu. Le doute également. Était-elle assez forte, assez capable ? Le choc, même si elle savait déjà.

Et par-dessus tout, par-dessous tout, imbriqué dans toutes ces émotions, que ressentit-elle ?

La joie. Ceci, après tout ce malheur, ceci était de la joie.

Le + brillant dans une main, elle appuya l'autre main sur son ventre,

contre ce qu'elle et l'homme aimé avaient ébauché à l'intérieur d'elle.  
Et elle éprouva une joie immense.

Elle éprouva aussi de la joie en annonçant la nouvelle à Max.

Elle avait attendu. Ranger et répertorier les provisions figurait plus haut sur la liste des priorités. Et pour rester à jour, elle devait terminer les préparatifs pour le dîner. Comme elle avait les ingrédients, elle profita de l'occasion pour montrer à Poe – le plus intéressé – les étapes de base pour faire le pain.

Pendant tout ce temps, elle garda pour elle ce qu'elle savait.

Elle n'en parla pas ouvertement à Eddie, mais quand elle surprit une question dans son regard, elle se tapota le ventre d'un air satisfait. Elle reçut un grand sourire délirant en retour.

C'était une bonne journée, se dit-elle quand Poe enfourna les miches de pain. Une journée spéciale.

Pendant que Lana célébrait la nouvelle en son for intérieur, Max était avec Eric devant la cheminée du salon. Ils partageaient l'une des bières rapportées du magasin d'alcool.

— Je vais trouver une manière de me racheter envers tout le monde. Je me sens vraiment nul. Je sais que ça ne suffit pas, alors je me rattraperai.

Si la colère du matin s'était estompée, la déception demeurait. En jaugeant son frère, Max voyait de la gêne autant que de la culpabilité.

Il se rappela qu'Eric était jeune et qu'il avait été couvé par leurs

parents, étant un bébé-surprise arrivé assez tard dans leurs vies.

— J'espère bien, mais le plus important, c'est le pouvoir qui grandit, la façon dont tu le gères, ce que tu en fais. C'est nouveau et c'est exaltant.

— Oui. C'est juste... Waouh, c'est dingue. J'étais peut-être un peu jaloux de toi avant. Maintenant que j'ai la même chose que toi, je me suis laissé emporter. Je le sais.

— Ce n'est pas surprenant, en fait. En plus, tu n'as jamais étudié l'Art, ses tenants et ses aboutissants. Tu n'as jamais fait partie d'un groupe.

— Avant, je n'avais aucun pouvoir.

— Tu n'étais pas conscient d'en avoir, rectifia Max. Il a toujours dû être en toi. Il faut que tu saisisse bien, Eric. (Il se pencha vers lui, bien décidé à marquer ce point essentiel et vital.) L'excitation est naturelle, surtout si ton pouvoir s'est manifesté aussi subitement. Mais avoir ce don implique un respect fondamental et des responsabilités. Et de la pratique. Le mantra des sorciers, « ne nuire à personne », c'est plus qu'une philosophie. C'est le fondement de tout.

— Je comprends. (L'envie vint couvrir la honte.) Je comprends, Max, absolument.

Le plus gros de ses doutes calmé, Max hocha la tête.

— C'est nouveau pour toi. C'est logique. Tu as besoin d'être guidé, et Lana et moi, on est là pour toi. Aucun de nous ne peut savoir jusqu'où s'étendront nos pouvoirs, et on doit s'assurer, absolument, qu'on les contrôle. Et pas l'inverse.

— Ça donne le frisson, faut le reconnaître, dit Eric en esquissant un geste vers la cheminée pour accroître les flammes. Je veux dire, waouh !

— C'est vrai, concéda Max. Mais si tu n'étudies pas, que tu ne t'entraînes pas et que tu n'apprends pas la maîtrise, le feu peut te déborder. Tu peux déclencher un incendie, brûler les gens.

— Allez, maintenant, je suis pyromane ! ronchonna Eric en levant les yeux au ciel avant d'avaler quelques gorgées de bière. Fais-moi confiance, un peu.

— Il n’y a pas besoin de vouloir faire le mal pour en causer. Avant, mes pouvoirs étaient restreints et aléatoires. Avec ce qui a grandi depuis, tu peux avoir le frisson, oui. Mais j’ai quand même eu des années pour poser les fondations, étudier et pratiquer. Et il y a encore tellement à savoir, à apprendre. Pourquoi, au milieu de tant de ténèbres, tant de lumière a-t-elle surgi ? Ou s’agit-il de la cause ?

— On remplit le vide. (Ce fut au tour d’Eric de se pencher en avant, le visage rougi par l’enthousiasme.) J’y ai beaucoup réfléchi. Comme on n’a pas grand-chose à faire par ici, j’ai passé beaucoup de temps à retourner ça dans ma tête. Des gens comme nous se révèlent parce que le virus a dégagé le bruit, les dispositions d’esprit hostiles, le nombre.

— Ce nombre, c’étaient des êtres humains. Je n’arrive pas à croire, et je ne veux pas croire, que ce qui est une célébration de la lumière, de l’amour et de la vie fleurit à partir de la mort et de la souffrance.

— Ce n’est qu’une théorie, fit Eric avec un haussement d’épaules. Ce n’est pas nous qui avons causé le virus, la douleur, la mort. Vois ça comme du pouvoir qui a fait une percée.

— J’y ai réfléchi aussi, répondit Max sèchement. Je crois que c’est un genre d’équilibrage. On a reçu quelque chose en plus, pour pouvoir compenser les ténèbres et la mort. Pour nous aider à reconstruire, à restructurer un monde qui comprendra plus de lumière. Plus de gentillesse et de tolérance.

— En gros, c’est la même chose.

— Avec la pratique et l’étude, je pense que tu verras la différence.

Eric s’affala de nouveau, les yeux boudeurs.

— Alors, quoi, je vais aller à l’école et tu seras mon prof ?

— Considère ça comme une façon de commencer à te racheter envers tout le monde.

Eric sourit, forcément, et leva même sa bière vers Max.

— Là, tu m’as coincé. D’accord, d’accord. On commence quand ?

— On a déjà commencé.

Avec un hochement de tête, Eric regarda son verre.

— J'en ai pas parlé parce que je... Mais tu crois que papa et maman sont en vie ?

— J'espère. J'espère qu'ils sont en bonne santé et en lieu sûr.

— Ils pourraient être comme nous. C'est possible.

— C'est possible. (Max n'avait pas vu le moindre signe d'aucun d'eux. Mais il n'en avait pas perçu d'Eric non plus.) Ce que je sais, c'est que tu es mon frère. Tu es ma famille, et on est solidaires.

— J'ai été con avec toi ce matin.

— C'est fini. On commence ici.

Max posa la main sur celle d'Eric.

— OK.

Lana attendit le retour de Max. Entendre Eric poser des questions sur leurs parents contribua à calmer son ressentiment restant. De plus, il était l'oncle de son enfant. Parent par le sang.

— Vous avez faim ?

Eric se leva tout de suite.

— Je peux mettre la table.

— Kim l'a déjà fait, mais je veux bien que tu débarrasses.

— Comptes-y. Je suis vraiment désolé, Lana.

— Je sais. Si tu prévenais Allegra que le dîner est prêt ? Manger ensemble en groupe, en famille, pourrait calmer le jeu.

— Tu as raison. Il faut qu'on soit une équipe, qu'on agisse en commun. Je vais la chercher.

Max se leva au moment où Eric sortait en hâte.

— Tu es encore un peu énervée contre lui, et je ne peux pas t'en vouloir.

— Pas autant qu'avant. Ça va me passer, surtout s'il ne refait rien dans ce style.

— On va veiller à ce qu'il ne recommence pas. Il a besoin d'être guidé, et il est prêt à l'accepter.

— Chouette. Je sais de source sûre qu'il ne pourrait pas avoir de meilleur mentor que toi.

— Il s’agacera contre moi, je m’impatiemterai, mais... (Max vint la retrouver.) C’est notre façon de fonctionner. Tu as l’air heureuse.

— Je suis heureuse. (Ravie, même, pensa-t-elle en s’appuyant contre lui, et un tantinet terrifiée.) Et je le serai encore plus si on peut avoir un peu de temps tous les deux après le repas.

— C’est vrai que ça me manque. On pourrait aller se promener.

— Je pensais plutôt à une soirée seuls, dans la chambre.

— Ah oui ?

Il lui embrassa le front, les joues, les lèvres.

— Oui. On monte après le repas, Max, et on ferme la porte. On laisse tomber tout le reste.

— Dans ce cas, allons manger. (Il l’attira plus près et laissa le baiser s’attarder.) Vite.

L’ambiance du repas se révéla sensiblement différente du matin. Le passé n’était pas vraiment oublié, mais ça en prenait le chemin. La rancœur s’estompa peut-être beaucoup grâce au bon repas, à la fierté de Poe devant son pain frais, et à l’abondance des victuailles. De plus, Eric fit des efforts incontestables.

Il plaisanta avec Shaun jusqu’à ce que le visage lugubre du jeune homme s’éclaire, parla avec Poe de couper du bois, lança un défi pour un grand jeu de société.

— Le dîner était super, dit-il à Lana. Merci. Et bravo pour le pain, Poe. Je débarrasse. Kim devrait regarder les règles du jeu et compagnie pour le tournoi. C’est elle, le cerveau du groupe.

— Comme ça, on peut faire notre promenade, Joe et moi. Allez, mon gars.

Eddie le tapota en se relevant. Joe se roula par terre et sortit de sous la table.

— Lana et moi, on va passer notre tour pour le jeu, dit Max en lui saisissant la main avant de se redresser. J’ai un cours à préparer.

— Aïe, aïe aïe, dit Eric avec un rire.

— C’est bien, dit Lana en regardant vers les autres depuis l’escalier.

Comme si on avait tous pris un tournant. On avait peut-être besoin de l'explosion de ce matin pour y voir clair et se souder.

— Ils sont jeunes.

— Tu dis ça comme si on était des vieillards.

— Plus jeunes que nous, précisa-t-il en riant. Ça leur fera du bien, une soirée à se vanter, à raconter n'importe quoi et à se vanter en jouant.

Il s'amena dans la chambre et dans ses bras.

— Et nous, c'est ça qui nous fera du bien.

— J'ai des choses à te dire.

— On a toute la nuit pour parler. Tu me manques, Lana. (Il retira les épingles qu'elle se mettait dans les cheveux quand elle cuisinait.) Ça m'a manqué de laisser le monde à l'extérieur, pour qu'il n'y ait plus que toi et moi.

D'abord ça, alors. Oui, d'abord ça. Laisser le monde de côté pour qu'il ne reste que l'amour.

Il alluma le feu et elle les bougies. La lumière de la magye se joignit à l'amour.

À distance, elle retira la couette d'un geste de la main, ce qui fit rire Max.

— Un petit truc que je préparais.

— Je vois. Bon, pour ne pas être en reste...

Il leva les mains, puis les abaissa. Les vêtements de Lana tombèrent autour de ses pieds.

Enchantée, elle baissa les yeux sur son corps nu.

— Voilà qui ne ressemble pas à un acte sérieux et sobre de sorcier.

— C'est l'acte d'un homme qui te désire. Ma jolie Lana. Je n'ai pas assez pris le temps de simplement te regarder.

— On va le prendre maintenant, dit-elle en lui ouvrant les bras.

Oui, ce moment. Leurs mains sur la peau de l'autre, leurs bouches qui se retrouvaient. Elle lui retira son pull pour explorer son corps. Plus mince qu'avant, plus tendu. Tellement de stress, pensa-t-elle. Tant de travail et d'inquiétude.



Elle lui donnerait davantage ce soir. Tellement plus.

Elle fut enchantée de la façon dont il la souleva, se lova contre elle sur les draps frais. Il pressa la main de Lana contre son cœur, puis ses lèvres. Elle l'attira plus bas pour que leurs bouches se rencontrent. Elle avait une chance inouïe d'être tellement aimée, et d'avoir tant d'amour à donner en retour.

Les mains de Max, ses paumes plus calleuses qu'avant, se mouvaient sur elle. Il savait, il savait où elle souhaitait ardemment être touchée, où glisser et où appuyer pour affoler son pouls. Il savait où goûter pour faire affluer le sang plus vite sous sa peau.

Alanguie par l'amour, elle se donna à lui. Ivre de désir, elle déposa des milliers de baisers sur son torse. Il avait le cœur qui battait si puissamment, si débordant de vie. Celui de Lana galopa pour se régler sur son rythme.

Elle s'ouvrit, l'accueillit, le serra fermement contre elle.

— Là, chuchota-t-elle. Juste comme ça un instant.

Sans mouvement, sans urgence. Juste ensemble, imbriqués l'un dans l'autre. Juste ce moment où elle était simplement face à la fumée profonde de ses yeux.

Et puis elle se cambra, se souleva vers lui. Se mut avec lui, et laissa cet instant, puis le suivant, le suivant, le suivant, les emporter tous les deux.

Elle repensa à cette nuit quelques semaines plus tôt, dans un tout autre monde, lorsqu'ils s'étaient pelotonnés ainsi, repus. Quand la lumière en elle avait frappé.

À la lueur tremblotante du feu dans la cheminée et des bougies dans la chambre, elle lissa les cheveux de Max. Plus ou moins réguliers, pensa-t-elle avec un sourire, à cause de la coupe qu'elle lui avait faite elle-même. Elle passa les doigts sur ses joues, piquantes à cause de sa barbe de quelques jours.

Tant de changements, petits comme énormes, pour tous les deux...

Et le plus énorme qu'elle devait encore lui révéler.

— Max.

Elle s'aperçut qu'il n'était pas seulement repu, mais aussi à moitié endormi. La journée remplie de stress, d'effort et de tension – personnelle, physique, magique – pesait lourd.

Attendre jusqu'au lendemain matin ? Non, décida-t-elle avant de moucher les chandelles. Tout de suite, tant que leur acte d'amour vibrerait encore dans l'air.

— Max, répéta-t-elle. J'ai quelque chose à te dire. C'est important.

— Hmm...

— Très important.

Il rouvrit les yeux d'un coup. Se redressa.

— Qu'est-ce qui va pas ? Il y a eu un problème tout à l'heure ?

— Il n'y a pas de problème. (Elle lui prit la main et, les yeux sur les siens, la posa sur son ventre.) Max, on va avoir un bébé.

— Un...

Elle perçut toutes les émotions. La confusion, le choc, la prudence.

— Tu en es sûre ?

Plutôt que de parler, elle alla jusqu'à la commode pour en sortir le test de grossesse. Il étincela dans sa main. Puis étincela dans celle de Max.

— C'est ce que nous avons fait ensemble. Toi. Moi.

Il releva les yeux vers elle et elle discerna ce dont elle avait le plus besoin. La joie.

— Lana.

Il l'attira contre lui, enfouit le visage entre ses seins. La huma, inspira le miracle du moment.

— Un enfant. Notre enfant. Tu vas bien ? Tu as des nausées ? Est-ce que...

— Je me sens plus forte que jamais. Je porte ce que nous avons fait ensemble. Notre amour, notre lumière, notre magie. Tu es heureux ?

— Je ne trouve pas de mots, lui dit-il. Pourtant c'est ma partie, mais je n'ai pas de mots pour ce que je ressens. (Il posa une main protectrice sur

son ventre.) Notre enfant.

— Notre enfant, répéta-t-elle en posant sa main par-dessus celle de Max. Je voudrais que ça reste entre nous pour l’instant. Je n’ai pas envie de le dire aux autres. Enfin, Eddie est au courant. Je ne voulais rien te dire avant d’être sûre, alors je lui ai demandé de prendre le test. Mais je ne veux en parler à personne d’autre.

— Pourquoi ? C’est capital. C’est magnifique.

— Un enfant rien qu’à nous. Comme cette soirée. Et ce n’est peut-être que de la superstition, mais il me semble qu’il ne faut pas en parler avant la fin du premier trimestre. Et c’est à peu près tout ce que je sais sur la grossesse. Au secours.

Elle se rassit à côté de lui, se releva aussitôt.

— Et ne pas boire d’alcool. Ça, c’est exclu. C’est peut-être pour ça que j’ai trouvé une odeur bizarre au vin que m’a fait goûter Allegra. Bref. C’est fou ! C’est pas comme si je pouvais chercher des recommandations sur Internet, à quoi m’attendre. Cette partie-là me rend nerveuse : ne pas savoir. Et il se peut que je sois égoïste et superstitieuse de ne pas vouloir en parler.

— On n’en parlera à personne avant que tu sois prête. Et on s’informerera sur... ce qu’il faut savoir.

— Comment ?

— Il faudra qu’on trouve un livre. Il doit bien y avoir une bibliothèque ou une librairie quelque part. En attendant, on va faire preuve de bon sens. Tu te reposes quand tu en as besoin, tu te nourris sainement.

— Il me semble qu’il y a des vitamines spéciales à prendre.

— On pourra peut-être en trouver aussi. Mais les femmes ont eu des bébés pendant des milliers d’années sans gélules.

Avec un petit rire, elle le gratifia d’un regard d’acier.

— Facile à dire, pour un homme.

— C’est vrai, hein ? fit-il en lui saisissant la main. Je vais m’occuper de toi, de vous, je le jure. Ce n’est pas un hasard, Lana. La façon dont ça

s'est produit, alors qu'on avait pris toutes nos précautions. Le moment. Ce signe, ajouta-t-il en regardant le + brillant. Cet enfant n'arrive pas par hasard. On apprendra tout ce qu'il y a à savoir pour lui donner le jour, et on apprendra à rendre le monde sûr pour lui.

Elle se rassit à côté de Max.

— Tu sais toujours comment garder ton calme. Me donner confiance. Je te crois. Ce n'est pas une coïncidence. On va trouver comment s'y prendre.

Il l'embrassa.

— Je t'aime. Je vous aime déjà tous les deux.

— Max. Je ressens la même chose.

Il prit ses mains dans les siennes.

— Je te fais le serment, de tout mon être, avec tout ce que j'ai ou que j'aurai : je te protégerai, je te défendrai, je t'aimerai avec chaque souffle. Sois ma compagne, ma femme, mon épouse, à partir de maintenant.

Lana sentit son cœur se gonfler, tout simplement.

— Je le veux. Je le suis. Je te fais le serment, de tout mon être, avec tout ce que j'ai ou que j'aurai ; je te protégerai, je te défendrai, je t'aimerai avec chaque souffle. Sois mon compagnon, mon mari, mon époux, à partir de maintenant.

— Je le veux. Je le suis.

Il embrassa leurs mains jointes, puis scella leur promesse d'un baiser.

— C'est tout ce qu'il nous faut entre nous, mais j'ai envie de te donner une bague. J'ai envie de ce symbole pour nous.

— Tous les deux, dit-elle. Le cercle, le symbole.

— Pour tous les deux. (Il se rallongea avec elle, la caressa alors qu'ils étaient étendus face à face.) Je ne t'ai pas demandé à combien tu en étais.

— Presque sept semaines.

Elle lut la compréhension dans ses yeux.

— Bien sûr. Ce n'est pas un hasard, murmura-t-il en tenant sa femme et son enfant.

L'humeur resta bonne pendant deux semaines entières. Un véritable modèle de coopération.

Max se connaissait, ainsi que son frère. Comme prédit, ils s'affrontèrent plus d'une fois au cours des entraînements et leçons. Mais Max rapporta à Lana qu'ils progressaient.

Des disputes éclataient, mais se limitaient à des altercations banales qui survenaient et s'oubliaient rapidement, comme dans tout groupe isolé.

Un redoux précoce de mars fit fondre une partie de la neige et, même si le sol se transformait en gadoue, le signe que le printemps reviendrait un jour attira tout le monde dehors pour des périodes prolongées.

Poe avait réussi à trouver un arc de chasse et passait une heure à s'entraîner tous les jours. Lana le regardait souvent depuis la fenêtre de la cuisine, pendant qu'il envoyait des flèches dans une cible qu'il avait dessinée sur un carré de bois souple.

Il s'améliorait. Au grand soulagement de Lana, il n'avait encore dirigé de projectile sur aucun des cerfs ou chevreuils qui s'aventuraient librement hors de la forêt.

Shaun et Eddie se lièrent d'amitié en pêchant et en jouant à la console.

Poe descendit au village avec Max et revint en disant que le garçon au loup, comme il surnommait Flynn, ne semblait pas intéressé par le groupe.

Max rapporta en douce à Lana des vitamines de grossesse dénichées à la pharmacie.

En entamant sa neuvième semaine, Lana se sentait en forme, forte. Elle cuisinait, se joignait aux entraînements de sorcellerie, faisait de longues promenades avec Max, ou Eddie et Joe. Elle participait – et en général, perdait – aux jeux de société, qui prirent le rythme de trois soirées par semaine.

Elle savait que Max se penchait sur les cartes et itinéraires, cherchant la meilleure direction à prendre au printemps. Bien qu'elle ait commencé

à se sentir installée, voire à son aise, dans leur étrange nouveau foyer, elle comprenait son raisonnement.

Ils avaient besoin de trouver d'autres personnes, un lieu qu'ils pourraient défendre plutôt qu'une maison avec un seul accès. Et même avec ce qu'ils avaient rapporté, les réserves ne dureraient pas éternellement.

— Pourquoi attendre ? demanda Allegra lors d'une discussion de groupe. Pourquoi ne pas partir dès maintenant ?

— Parce qu'on a un toit et des provisions. On profite du chauffage et de l'électricité, lui rappela Max. Ce ne serait pas indiqué de voyager sans tout ça et de se retrouver dans une tempête de neige. Encore un mois, et ce risque aura disparu.

— Encore un mois... fit Allegra, qui secoua la tête. Je sais que je geins, mais merde. Ça fait des lustres qu'on est ici. On n'a pas vu un seul être humain. À part le garçon bizarre que vous avez rencontré. Si le but, c'est de trouver du monde, on ne peut pas dire que ce soit une franche réussite.

— Et si on tombe sur des gens qu'on préférerait ne pas croiser ? demanda Kim. À un moment où on n'est pas prêts ?

— Je sais que c'était le bordel à la fac et même pour venir ici, mais c'était il y a des semaines. D'ailleurs, les choses ont dû revenir à la normale. Ils ont forcément mis au point un vaccin, à ce stade. On n'est au courant de rien parce qu'on est dans un trou perdu, asséna Allegra.

— Elle n'a pas tort, l'appuya Eric.

Shaun se tortilla sur sa chaise.

— Oui, je comprends, on est dans une boîte et on ne sait pas ce qu'il y a au-dehors. Mais Max a raison pour la neige, jusqu'à début avril. Il y a un redoux, donc on commence à retrouver l'envie de bouger, mais ça ne va pas durer.

— Ah bon, t'es le nouveau M. Météo du coin ?

Il rougit un peu de la pique d'Allegra, mais ne se laissa pas démonter. Lana trouvait que son amitié avec Eddie avait amélioré sa confiance en

lui.

— Non, mais j'ai passé beaucoup plus de temps que toi ici. Que tous les autres. On a eu une sacrée chance de pouvoir monter jusque-là en voiture. Si on attend avril, on a de bien meilleures possibilités de sortir sans se retrouver coincés ou avec des doigts gelés, et de savoir ce qui se passe ailleurs.

— Raconte-leur, dit Poe à Kim. Allez, insista-t-il devant son regard. Il faut le prendre en compte.

— OK. Grosse déprime, annonça la jeune femme en pianotant des doigts sur la table. En février, on a entendu des informations – Eddie aussi – de New York. Il n'y a pas d'avancées sur le vaccin, le gouvernement est en ruine et on a dépassé les deux milliards de morts.

— On ne sait pas si tout est vrai, objecta Allegra. Ou même si ce n'est pas entièrement faux.

— Empiriquement, ce qu'on constate va dans le même sens, rétorqua Kim. Tu peux essayer d'être optimiste et espérer que les recherches sur le vaccin ont progressé à pas de géant entre-temps et qu'ils l'ont finalement mis au point en une semaine, une semaine et demie. Ensuite, il fallait le produire en quantités massives et le distribuer, alors que les transports aussi étaient en déroute. Mais en restant optimistes, disons que le vaccin a bien été créé, produit et distribué. Ça prend du temps. Les gens crevaient comme des mouches. Est-ce que ce vaccin immuniserait, ou est-ce qu'il guérirait carrément ? Au rythme où les gens infectés et non immunisés tombaient, on pourrait estimer au moins un milliard de morts supplémentaires. On peut supposer que presque la moitié de la population mondiale a été supprimée. Et c'est le scénario optimiste.

— Donne-nous la version pessimiste, lui demanda Poe.

— Le vaccin ne sera jamais au point. En se basant sur notre campus, on peut tabler sur un taux de mortalité de soixante-dix pour cent. Ce qui fait environ cinq milliards de morts.

— Je refuse de croire ça, s'écria Allegra d'une voix tremblante, en prenant la main d'Eric. Je ne le crois pas.

— Partons du principe que la réalité se situe à mi-chemin entre ces deux hypothèses. (Kim s’interrompt un moment, mais reçut de Poe un signe lui indiquant de poursuivre.) Même avec ce scénario, ça va être un bordel innommable. Les corps dont on ne se débarrasse pas correctement vont propager d’autres maladies. La panique et les violences vont causer encore d’autres morts. Le désespoir mènera à des suicides. Ajoute à ça les infrastructures effondrées, la nourriture gâchée, le déficit de gouvernance, les communications fermées. Rester coincés là pendant un ou deux mois, ce sera le rêve !

— C’est quoi, ta solution ? la pressa Eric. On reste plantés là pour la vie ?

— Non, c’est impossible. On n’aura pas assez de gaz pour passer un autre hiver. On n’est pas assez protégés si quelqu’un veut nous prendre ce qu’on a, répondit Kim. Et on doit savoir ce qui se passe. On a besoin de monde, et il faut espérer que, parmi les survivants, il y a des médecins, des scientifiques, des ingénieurs, des charpentiers, des soudeurs, des agriculteurs. Et que les gens voudront encore avoir des enfants. Il faut qu’on forme des communautés, des havres de sûreté.

» Vous savez combien il y a d’armes à feu, rien que dans cet État ? poursuivit-elle. On ne sera pas les seuls à être armés. Merde, pensez aux armes nucléaires, aux armes biologiques qu’un taré pourrait s’approprier. Donc oui, il faut qu’on parte, qu’on essaie de remettre les choses dans l’ordre avant que quelqu’un fasse tout sauter.

Allegra se massa la tempe.

— Je... J’ai mal à la tête. Je peux... ?

Lana se dirigea vers leur stock de médicaments.

— Ta douleur, sur une échelle de un à dix.

— Huit. Peut-être neuf.

— Prends ça, dit-elle en tendant deux Advil à Allegra.

— Merci, répondit-elle en les avalant avec de l’eau. Je ne me sens vraiment pas bien. Je vais m’allonger.

— Je suis désolée, commença Kim.



Allegra secoua la tête.

— Non, non.

— Tu crois que c'est vraiment aussi catastrophique ? demanda Eric à Kim.

— Je pense qu'il faut s'y préparer, oui.

— Et merde... (Il ferma les yeux et souffla un coup.) Je vais monter voir si elle va bien. (Il s'arrêta et regarda Max.) Et les gens comme nous ?

— Des bons et des mauvais, comme chez les autres.

— Oui.

Eddie s'assit sans cesser de caresser Joe.

— Quand on s'en ira, faudrait essayer de mettre le cap sur le sud, en commençant par le Kentucky. C'est mon coin, par là-bas. Comme avait dit Poe, il faut nous trouver un endroit où on peut chasser, pêcher, faire pousser des trucs.

— On est bons pour pêcher.

Eddie sourit à Shaun.

— Ouais, c'est vrai.

Lana prit son courage à deux mains et se tourna vers Kim.

— Optimiste ou pessimiste ? Vas-y franchement, précisa-t-elle en la voyant prête à se dérober.

— Pessimiste. Écoute, la journaliste n'était pas une folle. Je la regardais depuis une bonne semaine avant les dernières infos. Elle a gardé son sang-froid même quand le mec l'a menacée avec son flingue, même quand il s'est tiré une balle juste à côté d'elle. Elle a dit ce qu'elle savait, ce qu'elle croyait, ce qu'il lui semblait important de transmettre. Avec les chiffres du moment, l'effondrement du gouvernement, la loi martiale, le tout sans vaccin dans un horizon proche ? Soixante-dix pour cent, peut-être plus. Si on atteint des pertes aussi grandes, on est déjà foutus, de toute façon.

— OK.

Lana résolut d'être clairvoyante. Pour son enfant.

— On a tous nos points forts. Poe devient plutôt doué à l'arc.

— Nous devons tous nous entraîner au maniement des armes, dit Max. Nous devons tous apprendre à nous défendre, à chasser, à pêcher. À cuisiner.

Lana eut un léger sourire.

— Je suis disponible pour donner des leçons. Je veux bien échanger contre des cours de conduite.

— Je suis bonne conductrice, dit Kim. Et pas de blagues sur les Asiatiques au volant, *black boy*.

Poe ricana.

— C'est la partie black en toi qui sait conduire. On a un mois pour progresser dans tout ça.

— Ensuite, on va vers le sud, dit Max avec un hochement de tête vers Eddie. Le climat est plus chaud, la saison de récolte plus longue.

— Il faudra produire de l'énergie. Éolienne ou hydraulique, poursuivit Kim. On se bricole une serre, pour allonger encore la saison. Il doit y avoir beaucoup de bétail abandonné là-bas. On rassemble des vaches, des poules, des cochons.

— On se construit un monde ? demanda Eddie.

— On n'a pas le choix.

Lana dormit mal, poursuivie par les rêves.

Des corbeaux la survolaient, comme ils l'avaient fait au-dessus du cercle noir. Et la vision brève d'autre chose, plus sombre, qui masquait presque le ciel. Un éclair ensanglanté, suivi d'un coup de tonnerre rugissant.

Elle courait, un bras soutenant son ventre lourd, la respiration sifflante, ruisselante de sueur et de sang. Quand elle ne pouvait plus courir davantage, elle se tapissait dans l'ombre pendant que la chose qui la poursuivait fouillait, frappait, serpentait, s'insinuait partout.

Dans son rêve, lorsque cette terrible nuit se termina, elle marcha, le cœur en miettes. Elle marcha, armée d'un couteau et d'un pistolet. La femme qu'elle avait été à New York ne l'aurait pas reconnue.

Elle marcha, kilomètre après kilomètre, avec un seul objectif : protéger l'enfant qu'elle portait à tout prix.

Pendant deux semaines, le temps se divisa entre les prévisions, les plans, les différents itinéraires et un type de cours que Lana n'aurait jamais imaginé prendre.

Elle qui n'avait jamais tenu d'arme à feu de sa vie savait désormais tirer au revolver, au semi-automatique, au fusil et à la carabine. Sa précision s'améliorait – même si elle avait encore besoin de progresser – mais elle doutait de surmonter un jour son dégoût viscéral pour le recul après avoir appuyé sur la détente.

Appuyer sur cette détente signifiait envoyer une balle destinée à pénétrer la chair humaine. Elle espérait, de toutes ses forces, ne jamais avoir à viser un être vivant et faire ce geste.

Au moins ne se détournait-elle plus avec dégoût chaque fois qu'elle tirait.

Elle préférait être l'enseignante : expliquer, montrer par étapes comment préparer une soupe simple, comment associer un certain nombre d'ingrédients pour en faire un repas goûteux à la volée.

Elle travailla le tir à l'arc, même si elle se considérait – appuyée par l'avis des autres – comme un cas désespéré dans ce domaine. Elle apprit à changer un pneu, siphonner du gaz et elle prit des leçons de conduite quotidiennes. Ces leçons constituaient son moment préféré de la journée – une heure au volant avec seulement Max à côté d'elle.

Cela représentait une heure à apprendre une compétence qu'elle était vraiment contente d'acquérir, et l'occasion pour eux de parler du bébé.

Les cours durent être repoussés quand la neige revint, drue et rapide. Elle fondit sous les cieux ensoleillés, puis gela aux températures plus basses de la nuit, leur laissant des plaques de verglas qui enrobaient la neige restante. Ils répandirent des cendres récoltées dans les cheminées afin de pouvoir encore circuler.

Lana sentait que, comme elle, tout le monde désirait ardemment le printemps... et craignait l'inconnu qui viendrait avec le retour de la verdure.

Max et Poe étant en mission approvisionnement, Lana décida de se lancer dans un inventaire complet, en notant ce qu'ils devraient emporter. De nombreux ustensiles de cuisine – la grande cocotte, la poêle, l'ouvre-boîte, une passoire, des bols, le mortier et le pilon trouvés par Max dans une autre maison. Ses couteaux, bien entendu.

Ils pourraient s'en tirer avec une cuillère en bois, une écumoire, une spatule. Mais si, comme prévu, ils partaient avec un véhicule supplémentaire, elle caserait davantage de matériel.

Pour la sortie du jour, ils avaient pour priorité de ramener une camionnette ou un 4 x 4. Confiante, elle cocha d'autres ustensiles.

Elle passait en revue les médicaments et les produits de premiers secours lorsque Kim entra.

— Dans ce domaine, les réserves ne fondent pas vite, dit-elle, mais ça ne ferait pas de mal d'en ajouter une fois qu'on voyagera. Je peux compléter en médecines parallèles une fois qu'on aura entamé le printemps. Là, au moins, j'ai de vagues connaissances.

— Moi aussi. Ma mère était très calée en médecine chinoise et thérapies non conventionnelles, répondit Kim en se dirigeant vers la fenêtre. Bon, j'ai vraiment envie de sortir, de prendre le soleil. Il fait moins froid, aujourd'hui. Tu serais partante ? Je ne veux pas recevoir de blâme parce que j'aurais passé outre au système de binômes.

— Je veux bien. Une petite promenade ne me ferait pas de mal.

— Le dégel continue, donc c'est boueux, mais...

— Je vais prendre mes bottes. (Lana reposa son bloc-notes et se dirigea vers le sas d'entrée.) Ça va, sinon ?

Avec un haussement d'épaules, Kim attrapa ses bottes.

— J'ai la bougeotte. Sûrement de savoir que notre séjour ici se termine. On s'ennuie, c'est la même chose tous les jours, mais la routine devient confortable. Et j'ai envie d'y aller, il le faut, mais...

— Je sais. (Après avoir choisi l'un des blousons les moins épais, Lana mit une écharpe.) Je crois qu'on le ressent tous.

— J'ai une espèce de trouille bizarre depuis ce matin. Mon nuage noir. (Kim ferma son manteau et enfila un passe-montagne sur ses longs cheveux ébène.) J'ai dû le recevoir d'Allegra. Je ne la mets pas en boîte, hein, précisa-t-elle après avoir reçu un coup de coude de Lana. Elle participe, et elle gémit moins qu'avant. Mais, punaise... (Elle ouvrit la porte et inspira profondément l'air frais en sortant.) Son nuage noir à elle, on le voit presque.

— Mon impression, d'après ce que j'ai vu et ce qu'elle a dit, c'est qu'elle est d'un milieu privilégié. Fille de parents à l'aise, et divorcés, donc peut-être un peu gâtée en compensation.

— Oui, une petite princesse de la bourgeoisie blanche. Désolée, là, je dis du mal. Je la connaissais à peine avant tout ça, et de loin, une fois qu'elle s'est mise avec Eric.

— Et avant, toi et Eric... ?

— Quoi ? Non. (Avec son rire, une partie du stress de Kim s'évapora.) On avait quelques cours ensemble, et il est sorti un moment avec une copine à moi l'année dernière. Je connaissais mieux Shaun. Bon élève sérieux, comme moi. C'est le hasard, en fait, qui nous a rassemblés pour partir tous les cinq. On s'était cachés au théâtre. La salle des accessoires. Poe avait une voiture, Shaun avait cette maison, et on a décidé de foutre le camp. Il y en avait une de plus, mon amie Hannah. Elle n'est pas allée jusqu'au bout.

— Je suis désolée. Je ne savais pas que tu avais perdu quelqu'un.

Vous étiez proches ?

— Colocs. On n'avait pas beaucoup en commun, mais on s'est bien entendues et on est devenues bien amies. Elle faisait théâtre en majeure, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvées dans la réserve. Elle voulait y rester et attendre, mais je l'ai convaincue qu'il fallait partir avec les autres.

— Tu as eu raison, Kim. Il ne fallait pas prendre le risque de rester.

— Je sais, et je m'accroche à ça. C'était la première nuit... On n'était pas arrivés très loin, c'était trop compliqué pour rouler. On avait trouvé une maison vide. Plutôt un squat, franchement. Hannah était très déprimée, un peu comme nous tous. Et au matin... On l'a retrouvée le matin.

Lana ne dit rien. Kim se reprit et respira profondément.

— Elle s'était pendue à une branche. Avec un drap. Et elle avait épinglé un mot à son manteau, qui disait juste : « Je préfère mourir. »

Lana entoura Kim de ses bras.

— Je suis vraiment navrée pour toi.

— Je ne sais pas pourquoi j'y pense autant aujourd'hui. Le nuage noir, sans doute. Où sont tous les autres ? Je sais que Max et Poe sont partis choisir une voiture.

*Changement de sujet*, pensa Lana, qui pressa le bras de Kim avant de le relâcher.

— Eddie et Shaun ont dû sortir Joe pour se dégourdir les jambes, et peut-être s'entraîner à l'arc.

— C'est bien pour Shaun. Eddie et Joe, je veux dire. Même parmi les étudiants intellos, c'était souvent lui qui recevait des moqueries ou dont tout le monde se fichait. Maintenant, Eddie le traite comme s'il était cool, et c'est probablement la première fois de sa vie que Shaun approche les abords des frontières de la coolitude. Et il s'est sacrément impliqué. On a la maison grâce à lui. C'est vrai qu'il a dérapé, mais depuis, non seulement il a redressé la barre, mais il a bossé dur.

— C'est vrai. Il envisage les leçons de cuisine comme des cours de

sciences, ce qui n'est pas plus mal.

Kim se pencha pour ramasser une branche souple et la remua vaguement pendant qu'elles marchaient. Elle respirait la fièvre.

— C'est un peu horrible à dire, mais toute cette saloperie, l'épidémie mondiale, le mode survivaliste forcé, ça pourrait être l'avènement de Shaun.

— Ça va tous nous façonner ou nous briser. (Elles s'arrêtèrent pour regarder un troupeau de cerfs filer à travers le bois.) J'avais peur que la situation, la dynamique, ne fasse du mal à la relation entre Eric et Max. Je perçois encore le ressentiment d'Eric, parfois, mais il le ravale et il fait ce qu'il doit faire.

— Max est le chef. Tout le monde le sait. Eric a plus de mal à l'accepter, mais il en est conscient aussi.

— Pour moi, puis Eddie, c'était naturel que Max prenne la direction. Vous autres...

Kim donna un coup de fouet avec sa branche.

— Tu sais, j'aurais pu dire aux autres, et je l'aurais fait, de rationner les provisions, de sortir en chercher d'autres, de faire des plans. Et j'aurais eu Poe de mon côté, parce qu'il n'est pas con. Mais on n'aurait pas réussi à tenir le cap. Enfin, Eric avait plus ou moins pris ce rôle en venant ici, et il a dû abdiquer, si on peut dire, depuis que vous êtes avec nous.

Elle lança un regard à Lana.

— Et si on a des réserves, si on est organisés, avec un plan, c'est parce que vous l'étiez. Allegra, c'est la princesse, et Eric a le droit d'être son chevalier servant. Ça fonctionne entre eux, je suppose. Ils sont où, d'ailleurs ?

— Je n'en sais rien. Dans la maison ?

— Je ne les ai pas vus, et les manteaux qu'ils portent d'habitude n'étaient pas dans l'entrée.

— Ils devaient avoir besoin de prendre l'air aussi. Le temps se réchauffe, et le soleil fait du bien. Il pourrait neiger, mais je vais croire



que le gros de l'hiver est passé.

— Je veux revoir les plantes pousser, en faire pousser de nouvelles, déclara Kim en relevant le visage avant de prendre une grande inspiration.

— Un jardin d'aromatiques. C'est la première chose que je veux faire. J'en avais des pots à Chelsea, sur le rebord de la fenêtre. Je regrette de ne pas les avoir emportés.

Elles firent une boucle pour repartir vers la maison, suivant la règle de ne pas trop s'éloigner sans que les autres soient au courant.

— Je suis contente que tu aies voulu marcher. Je ne me rendais pas compte que, moi aussi, j'avais vraiment besoin de sortir.

Elles se retournèrent d'un coup en entendant des pas précipités qui dérapaient. Lana prit Kim par le bras en regardant vers la gauche. Presque en vue de la maison, pensa-t-elle, assez près pour voir et sentir la fumée des foyers laissés à petit feu. Si elles devaient courir...

À ce moment, Joe surgit d'entre les arbres. Le soulagement immédiat de Lana, qui rit de sa paranoïa, s'effaça quand le chien vint se frotter contre elle en tremblant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Joe ?

Shaun émergea des arbres en glissant, et se serait étalé dans la neige qui fondait si Eddie ne l'avait pas rattrapé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Lana.

— Il y a un truc hyper bizarre, là-bas, répondit Shaun en remontant ses lunettes aux verres embués par son souffle précipité. Hyper bizarre. Il faut qu'on rentre. En parler à Max.

— Attends. Reprends ta respiration. Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Vous avez des talkies ? demanda Eddie.

— Non, on est juste allées se promener.

Shaun, le visage rosi par sa course, le souffle encore saccadé, regarda vers les arbres d'où ils venaient.

— Je vais en chercher un, contacter Max. Il en a emporté un. Il faut qu'il revienne.

— Genre, vite, ajouta Eddie.

Shaun démarra une course maladroite, glissant tous les deux pas.

— Eddie ! s'exclama sèchement Lana, dont l'anxiété augmentait.  
Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous avez déjà vu *Blair Witch* ? Le film, là ?

— Non, répondit Lana.

— Oui, dit Kim en même temps.

— J'adore les films qui font flipper, dit Eddie en flattant Joe d'une main, tout en jetant un regard par-dessus son épaule. J'aime pas vivre dedans. Tu revois les espèces de symboles suspendus aux arbres ?

— Oui, répondit Kim. Sordide.

— Tu veux du sordide ? Il y en a tout un tas, là-bas. Suspendus partout ! Sur le bord de notre chemin habituel, on a vu des traces de pas, alors on est allés voir. Tous ces machins, là, comment ça s'appelle ?

Il dessina dans l'air.

— Des pentagrammes, répondit Lana, sentant sa poitrine se contracter.

— Voilà, et des petites poupées zarbi, aussi. Faites en brindilles, épines et compagnie, et en tissu. J'en ai vu des morceaux qui ont été découpés dans mon tee-shirt Grateful Dead. Merde, on est dans *Blair Witch*, et c'est pas bon.

— Il faut que je voie.

Eddie secoua la tête.

— C'est mauvais, Lana. Comme le cercle noir, l'autre fois. Ça se sent. Et il y a du sang sur la neige. Il avait l'air frais. Beaucoup de sang, et des... des entrailles, on dirait. Joe, il s'est pissé dessus. Et j'ai bien failli, moi aussi.

— Quel cercle noir ? voulut savoir Kim.

— On t'expliquera tout à l'heure. Il faut que tu me montres. Si quelqu'un s'approche autant de la maison et fait de la magye noire, je dois le voir, le contrer.

— Je savais que tu dirais ça, fit Eddie, qui se frotta le visage. On

attend plutôt Max, OK ?

— Non, il faut que je voie. Comme ça, j'expliquerai les symboles à Max, et on pourra préparer ce qu'il faut pour contrecarrer le rituel.

— Bon, bon, mais on ne dépasse pas l'endroit où Joe s'est pissé dessus et moi presque. Revoilà Shaun.

Il arriva en courant, le visage rouge, le souffle entrecoupé.

— Je leur ai dit, commença-t-il avant de se pencher, les mains sur les genoux. Ils arrivent. Dix minutes, un quart d'heure, mais ils arrivent.

— Tant mieux, dit Lana. Maintenant, emmenez-moi là-bas, et quand Max reviendra, on trouvera quoi faire tous les deux.

— Là-bas ? répéta Shaun, encore plié en deux, qui pâlit sous le rouge. Non, j'y retourne pas. Personne doit y aller. Max...

— N'est pas là, rappela Lana.

— Tu préfères attendre ici tout seul ? le menaça Kim.

— Surtout pas ! s'écria-t-il en lui emboîtant le pas, avec des dénégations frénétiques. Je trouve juste que c'est une mauvaise idée.

— Laisser des symboles de magye noire aussi, riposta Lana. Le mois dernier, on a trouvé un emplacement de rituel. Noir, dangereux. Et là aussi, trop près de la maison. On l'a purifié. Et c'est ce qu'on va faire maintenant.

— Vous ne nous en avez pas parlé, protesta Kim d'un ton accusateur.

— Non, et on a peut-être eu tort. (Quand Eddie s'arrêta, elle regarda sur la gauche, où la neige était couverte d'empreintes.) Ça se rapproche de la maison.

— Ouais. C'est pas très praticable. Beaucoup de buissons, de branches tombées, de cailloux. C'est pour ça qu'on reste sur le chemin.

— Si on attend Max... reprit Shaun.

— Lana est autant sorcière que lui, le tacla Kim.

Pour régler la question, Lana avança dans la neige pleine d'empreintes. Elle n'avait pas même parcouru deux mètres qu'elle s'arrêta. Elle percevait les pulsations, le suintement. Plus noirs et puissants que le cercle, sentit-elle, la peau soudain moite.

C'était une offrande.

Elle posa une main sur son ventre, son enfant, et jura sentir là aussi une pulsation. La lumière qui battait.

Lui faisant confiance, elle poursuivit.

Le sang, la mort. Le sexe. Le tout mélangé.

Et puis elle vit. Des pentagrammes inversés qui pendaient des branches. Treize par treize, de tous côtés. Du sang qui éclaboussait la neige blanche, des résidus gluants amassés sur un autel bricolé avec des pierres, où on avait éviscéré quelque chose.

Les poupées : six poupées humaines, une à quatre pattes.

Avec le noir qui pulsait contre elle, le blanc qui pulsait en son sein, le silence absolu d'un air immobile chargé d'amertume, elle comprit.

En éprouva du chagrin.

Pour tester le pouvoir auquel elle avait affaire, elle leva une main, appuya sa lumière contre les ténèbres, sentit le choc quand celles-ci lui léchèrent pour ainsi dire la paume avec avidité.

— Nous devons rentrer, déclara-t-elle avec un calme sans faille. J'ai besoin de plusieurs choses.

*Dont Max.*

— Bonne idée ! approuva Shaun, qui recula d'un pas, mais se pétrifia en entendant des bruissements entre les troncs.

— Oh, bordel, c'est un ours ! souffla Kim en reculant d'un pas mal assuré.

— Il est pas normal, constata Eddie.

Il défit la sangle du fusil dans son dos. Joe arrêta de trembler pour émettre un grondement sourd.

L'ours avançait pesamment, comme pris de convulsions, et donnait des coups de gueule dans le vide. Ses yeux luisaient d'un jaune maladif.

— Il ne faut pas courir, chuchota Shaun, qui agrippa le bras de Kim d'une main tremblante. Ne cours pas, il pourrait se lancer à ta poursuite. Et il est plus rapide. On va reculer lentement, lui laisser de la place, mais

rester groupés pour avoir l'air plus grands. C'est un ours noir, ils ne sont pas agressifs, mais celui-là...

— Il est pas normal, répéta Eddie doucement. Quelqu'un d'autre est armé ?

— Moi, répondit Kim en sortant son pistolet d'un geste imprécis.

— Shaun a raison, il faut pas courir. On va essayer de reculer. Tout doucement, ajouta Eddie.

L'ours se dressa sur ses pattes arrière en rugissant.

— Merde. Ça a pas marché.

— Il est infecté. Il faut le tuer. Tirez, ordonna Lana, en envoyant un éclair de pouvoir.

Le premier coup l'atteignit au poitrail. Il hurla, se mit à quatre pattes et chargea.

Les tirs – du fusil, du pistolet – résonnèrent. Lana posa la main sur son ventre, en tira ce qu'on lui avait donné, et lança une boule lumineuse irrégulière.

L'ours poussa un grand cri de douleur qui déchira l'air, et s'affaissa sur ses pattes avant. Pleine de pitié, Lana vit ses yeux devenir vitreux – pas encore la mort, mais la peur.

Et puis Eddie en finit.

— On retourne à la maison, ordonna-t-elle. Tout le monde. Il pourrait y en avoir d'autres. (D'instinct, elle avança une main pour enflammer les symboles.) Vite.

— Eric et Allegra, articula Kim alors qu'ils couraient dans la neige fondue. Ils sont peut-être encore dehors. Il faut qu'on les trouve, qu'on leur dise de rentrer.

— Eric et Allegra sont les responsables de ce rituel. Vite, répéta Lana.

Quand ils arrivèrent aux abords dénudés de la maison, le couple se tenait sur le chemin, main dans la main.

— Vous nous avez gâché notre surprise, lança Allegra, souriante, en rejetant ses cheveux en arrière.

— Tu ne nous avais pas tout dit, répliqua Lana.

Elle fut prise d'un frisson de panique. Elle n'allait quand même pas devoir se lancer dans un affrontement entre pouvoirs ici, alors que l'air en était saturé.

Max. Il leur fallait Max.

— Je ne voulais pas me vanter. (Avec un rire, Allegra posa la tête sur l'épaule d'Eric, en un geste féminin et séducteur qui contrastait avec le plaisir froid de son expression.) C'était tellement drôle de vous regarder jouer avec vos talents inférieurs pendant que les nôtres devenaient plus importants, plus sombres, plus jouissifs. Alors...

Elle traça un cercle dans l'air et les enferma au sein d'un anneau de flammes noires.

— Nous allons attendre ici le restant de notre joyeux groupe.

Lana s'interposa quand Kim leva son arme.

— La balle ne traversera pas le cercle, et elle pourrait nous atteindre.

— Comme tu es intelligente. Nous te sacrifierons en dernier, commenta Eric en souriant, le visage rougi par le pouvoir et la jubilation, d'un noir mortel tous les deux. Max y passera le premier.

Tout en Lana était peur, tout se fit nausée quand elle vit la joie dans le regard d'Eric.

— C'est ton frère.

— Mon frère, je l'emmerde, ! (D'un claquement de doigts, il envoya des flèches noires vers le ciel.) Toute ma vie, il a été le premier, et je devais juste suivre, sans jamais arriver à son niveau. Le bon fils, les félicitations du jury, l'écrivain reconnu. Le pouvoir. Je suis tellement supérieur à lui, maintenant. Et il pense qu'il peut me faire la morale, à moi ? Me donner des leçons, à moi ? M'entraîner, moi ?

Il leva soudain une main pour envoyer un jet noir huileux sur un pin, à la lisière de la forêt. L'arbre se fendit en deux, et les moitiés irrégulières rougeoyèrent dans la neige noircie.

— Il croit que son petit pouvoir blanc et faiblard peut se mesurer au mien ?

— Il est... passé du côté obscur, balbutia Shaun. Comme, comme

Anakin Skywalker.

Avec un rictus méprisant, Eric dirigea une flèche noire sur le cercle de feu.

— Putain de geek.

— Ce n'est pas toi, Eric, dit Lana.

Il lui adressa le même rictus, puis baissa les yeux. Une forme noire et sinieuse s'enroulait désormais le long de son bras. Lorsqu'il le leva, des corbeaux déferlèrent du ciel et se mirent à voler en cercle.

— Si, c'est moi. C'est enfin moi, et je possède ce qui aurait toujours dû être à moi. L'humanité est morte. Je me tiens sur son cadavre en décomposition, et je suis moi-même. Nous sommes nous-mêmes, ajouta-t-il en se tournant vers Allegra. Nous sommes ce qui vit, désormais.

— Ce qui prospère et prend. Tout ce que nous voulons. Tous ceux que nous voulons. (Se blottissant contre Eric, Allegra frotta la joue contre la sienne.) On devrait peut-être en garder un comme animal de compagnie.

— Vous êtes des malades, fit Eddie, qui tenait Joe par le collier. Vous êtes carrément des malades.

— Peut-être lui, réfléchit Allegra. Après avoir fait rôtir son clebs sur une pique.

— On s'en fait un maintenant. Notre héros qui fait la loi met trop de temps à arriver. On s'en fait un tout de suite, histoire de s'amuser. Tu choisis, ma chérie.

Allegra s'avança, ses cheveux blonds cascasant derrière elle pendant qu'elle faisait le tour.

— Hum, difficile de se décider. Ils sont tous tellement chiants ! À part elle. (Elle s'arrêta devant Lana.) Mais on doit s'occuper d'elle en dernier. Elle, avec la chienne qui grandit en elle. Elle doit voir les autres mourir.

— Moi qui croyais que tu étais juste un peu bête.

Un instant décontenancée, Allegra cilla.

— Quoi ?

— Tu m'as entendue. (N'importe quoi pour protéger son enfant,

pensa Lana, qui sourit donc d'un air dédaigneux.) Un peu bête, très geignarde, et en gros, inutile. Je vois que je t'avais sous-estimée. En fait, tu es vraiment bête, geignarde et inutile. Je ne sais pas ce qu'on peut en déduire d'Eric, du coup, vu que tu as réussi à te le rallier par le sexe et un peu de pouvoir maladroit.

— C'est un homme, dit Kim derrière elle. Un homme qui perd la boule devant une paire de seins. Désolée, les gars, c'est le cas ici.

Les cheveux d'Allegra, qui restait là, jambes écartées, se mirent à flotter au vent qui se levait.

— Tu n'as pas idée de ce que je suis, de ce qui vit en moi et qui attend ce jour depuis si longtemps. Mais tu vas le savoir, avant que je t'arrache cet amas de cellules du fond de tes entrailles. Tu sauras. Tu verras.

Allegra étendit ses bras, qui devinrent des ailes, aussi pâles que ses cheveux, aux bords hérissés de pointes tranchantes. Elle se souleva, tourna sur elle-même. Dans le tourbillon de vent, la fumée s'éleva des flammes.

— Et voilà !

Riant, Eric leva les bras. Ses ailes étaient noires, huileuses comme sa flèche, luisantes dans l'atmosphère brumeuse.

— Mais qu'est-ce qu'ils sont ? demanda Shaun d'une voix étranglée.

— La mort. Les ténèbres. La désolation, murmura Lana.

*Et l'arrogance, pensa-t-elle.*

Tandis qu'ils volaient en cercle, comme les corbeaux, Lana puisa dans sa nature, dans son pouvoir, priant pour que cela suffise.

— Quand je dis maintenant, on court. À la maison.

— On est piégés là-dedans, objecta Shaun.

— Plus pour longtemps.

Elle projeta sa lumière contre le cercle sombre, le craqua.

— Maintenant ! lança-t-elle en le brisant.

Elle chercha encore davantage, le lança dans les airs. Elle perçut un son répugnant, comme le grésillement du bacon dans une poêle chaude,



suivi d'un rugissement de douleur et d'une insulte, mais ne ralentit pas sa course.

Les flèches pleuvaient du ciel, transformant la maison en enfer. La chaleur et le grondement firent tomber Lana. Avant qu'elle ne puisse se relever, l'une des ailes brûlées d'Allegra fondit sur elle. Au désespoir, Lana l'agrippa, la tordit, même si les arêtes s'enfonçaient dans sa chair. Au-delà de la souffrance, elle rassembla son pouvoir. Eric bondit pour dégager Allegra.

Eddie remit vite Lana sur ses pieds.

— Max. Max et Poe, ils arrivent. Faut qu'on coure.

Elle entendit des coups de feu, courut dans une brume aveugle, le sang dégoulinant de ses mains. Elle vit Kim s'arrêter, essayer de relever d'une main Shaun, qui avait trébuché, et tirer, tirer, tirer encore de l'autre main. Avec horreur, Lana vit l'aile calcinée et abîmée s'abattre sur Kim. Alors qu'elle peinait à mobiliser assez de puissance pour se défendre, Shaun écarta Kim. Les pointes le traversèrent, visage, gorge, torse, ventre.

Virevoltant, Allegra poussa un cri de triomphe alors que la vie s'échappait du jeune homme.

— Non, non, non, cria Kim, qui rampa dans le sang formant déjà une flaque. Shaun !

— Il n'est plus là, articula Eddie.

Il entraîna Kim plus loin, dans le borbier de la route.

— Dans la voiture. Tous !

En criant, Max leva les bras, bataillant pour créer un bouclier. Les dents serrées, Poe se tenait à côté du véhicule et tirait au fusil.

— Dans la voiture, répéta-t-il.

— Pas sans toi. (Tremblante, d'une pâleur de cire, Lana se dégagea de la poigne d'Eddie.) Jamais sans toi. Ils sont puissants, Max. Seul, l'un de nous ne peut pas les arrêter. Eric...

— Je sais. Il faut que vous alliez à la voiture. (Le visage en sueur, il s'échinait pour protéger sa famille.) Pas sans moi, mais il faudra aller

vite.

— On ira vite ensemble.

— Eric.

Max avait les bras qui tremblaient, les muscles qui criaient grâce, mais il maintint le bouclier.

— Regarde ce qu'elle a fait, dit Allegra en se tournant vers Eric. Elle m'a fait mal. Elle doit payer.

— Elle paiera. Ils paieront tous.

— Eric, il faut que tu arrêtes, lança Max. Pourquoi tu fais ça ?

— Parce que je peux ! Parce que tes règles n'ont plus cours ! cria son frère en lançant ses rayons noirs contre le bouclier. Parce que ton temps est fini, et le mien est enfin venu. Parce que ça fait trop de bien !

— Tu déformes ce qui est en toi. Tu...

— Oh, ferme ta gueule et crève !

L'explosion projeta Max contre le capot, lui mit le nez en sang. Les oreilles bourdonnantes, il regarda le visage de son frère, où il ne vit que haine et avidité.

Il avait fait son choix.

— Poe, au volant. Lana, à l'arrière. Je peux pas tenir beaucoup plus longtemps.

Il se déplaça lentement vers le côté passager, les yeux rivés à ceux de son frère.

Sur la banquette, Lana leva ses mains ensanglantées, au son des pleurs de Kim.

— Lana, tu dois aider Poe. Poe, fais marche arrière, vite. Fonce. Lana, maintiens la voiture sur la route.

Lana pensa qu'ils n'arriveraient jamais à fuir ce qui allait s'abattre sur eux. Eric et Allegra tournoyaient ensemble, leurs forces unies. Le vent fit trembler le véhicule et, autour, le sol commença à se fendre. Sur la butte, la maison était en flammes. Il suffisait que les sorciers fassent flamber la voiture de la même façon, qu'ils viennent à bout du bouclier, et qu'ils envoient un éclair noir vers eux.

Lana posa une main sanguinolente sur son ventre, priant pour son enfant, et leva l'autre pour guider la voiture, que Poe faisait reculer à une vitesse vertigineuse.

— Je suis désolée, Max, murmura-t-elle.

— Moi aussi. Oh, moi aussi.

Pendant qu'ils filaient à côté du camion de propane, Max fit retomber le bouclier pour lancer tout son pouvoir vers la citerne. Il fit fondre les projectiles d'Eric.

En un instant, Lana vit le choc et l'inquiétude sur le visage d'Eric, puis l'explosion cracha du feu et du métal dans les airs. Elle entendit des cris, d'horribles hurlements emportés dans l'explosion.

— Fais demi-tour dès que possible, ordonna Max, les yeux droit devant. Va au village. On ne peut pas laisser Flynn là, ni ceux qui sont avec lui. S'ils survivent à ça, ils se jetteront sur ceux qu'ils ont à portée de main.

— Elle a tué Shaun. Tué. Shaun m'a écartée pour que je ne sois pas touchée, et ils l'ont tué. Il n'a jamais fait de mal à personne, et ils l'ont tué.

Eddie étreignit Kim pendant que Poe parvenait à faire un demi-tour serré sur un bas-côté.

— C'était un héros, ce mec. Un héros.

Joe posa la tête sur les genoux d'Eddie et poussa un hurlement lugubre.

— Lana a les mains qui saignent pas mal, dit Poe, qui serrait le volant. Il faudrait prendre un truc pour les bander.

— Elle essayait de tuer le bébé. Je pouvais pas la laisser faire. Je peux arrêter les saignements.

Lana pressa les paumes ensemble et ferma les yeux. En les rouvrant, elle sentit la main de Max sur les siennes.

Il avait les yeux emplis de chagrin, de culpabilité, et d'une tristesse indicible.

— Tu nous as sauvés, lui dit-elle.

— Je l'ai perdu. Comment ai-je pu le regarder sans voir que je l'avais déjà perdu ?

— Tu l'aimais.

— Ce que j'aimais est mort avec la montée des ténèbres. Ce que j'aimais... La Calamité l'a tué. Le bébé ? Le bébé va bien ?

— Elle va bien. Je le saurais.

— Elle ?

— C'est ce que pensait Allegra. Elle avait l'air de savoir, et je le sens.

— Euh, félicitations, alors, dit Kim en chassant des larmes du revers de la main. C'était surtout toi et le bébé qu'elle voulait tuer. Eric, c'était Max. Les autres, on était juste pour le fun. Et on serait tous morts, tous, s'il n'y avait pas eu Lana, puis Max.

— Désolé, mec, pour ton frère. Mais... fit Eddie en essuyant une larme aussi. Ça m'écoeure d'avoir dû laisser Shaun là-bas, comme ça.

— C'était un héros. (Épuisée, Lana laissa retomber sa tête en arrière.) La lumière viendra le chercher. Je... je sais. Il ne sera pas seul. Il a donné sa vie pour une amie. Il ne sera pas seul.

— On n'a pas été assez rapides. On doit apprendre à être plus rapides, à être plus vigilants, dit Max en ouvrant sa vitre pour regarder en arrière. Rien ne nous suit, d'après ce que je peux voir ou sentir. Mais il y en aura d'autres comme eux. On a besoin d'un autre véhicule et de provisions. D'armes.

— On avait fait marcher un autre 4 × 4, leur expliqua Poe, mais on l'a laissé quand Shaun... Quand il nous appelés sur le talkie. On est revenus aussi vite que possible. Bordel. (Les larmes, la rage et le chagrin brillaient dans ses yeux. Il asséna un coup de poing sur le volant.) Bordel de merde !

Quand ils arrivèrent dans le village, Flynn et son loup vinrent se planter au milieu de la rue.

Max sortit.

— Il nous faut des provisions et un autre véhicule. Et toi, avec tous ceux qui sont ici, vous devez venir. Il y a des forces des ténèbres qui vont

sans doute venir ici.

— Nous avons des protections ici.

— Pas assez. Ma femme a été blessée, commença Max.

Flynn orienta le regard vers Lana, qui sortait aussi. Il garda les yeux rivés sur elle et s'avança pour lui prendre doucement les mains.

— Pour la protéger. Pour défendre l'Élue. Elles vont guérir, mais il vaudrait mieux nettoyer le sang.

— Je le ferai. Écoute Max, s'il te plaît. Ce n'est pas sûr ici, plus maintenant.

— On est prêts. On attendait, simplement.

Il se retourna, regarda d'un côté, puis de l'autre.

Des gens sortirent des bâtiments, surtout des enfants. Certains très jeunes, certains ados. Une femme de l'âge de Lana, un homme aux cheveux blancs, qui portait un tablier de boucher. Une femme d'apparence très âgée, qui marchait avec une canne.

Vingt-cinq personnes, peut-être trente, évalua Lana, qui attendaient toutes en silence.

Joe bondit de la voiture pour aller voir Lupa, le renifler en agitant la queue. Lupa resta un instant raide et digne, puis se baissa sur ses pattes avant et caracola en une danse joueuse.

L'une des petites filles éclata de rire et battit des mains, devant la lutte entre chien et loup.

— Voici la femme qui porte l'Élue. Le temps de l'attente est terminé, le temps nouveau commence. Nous irons avec eux.

— Il va falloir d'autres véhicules, commenta Eddie, ce qui fit sourire Flynn.

— Nous en avons d'autres. Plus une remorque pour la vache.

— Vous avez une vache ?

— Qui dit vache dit lait. Je peux t'emmener pour que tu te nettoies les mains, dit Flynn à Lana.

— Merci. (Après un regard vers Max, elle le suivit.) Comment tu savais pour le bébé, pour elle ?

Flynn lui lança un long regard silencieux.  
— Comment pouvais-tu ne pas le savoir ?

Dans ce qui avait été le bureau d'une petite maison, Arlys transcrivait tant bien que mal – c'est-à-dire très lentement – ses notes sur une antiquité de machine à écrire Underwood. Bill Anderson la lui avait rapportée d'un magasin d'occasion qui s'appelait Les Oubliés. Elle était grosse, lourde et produisait des cliquetis peu rassurants mais, grâce à elle, Arlys pouvait fournir une page ou deux d'informations sur la communauté tous les jours.

Elle était toujours journaliste, ah mais !

Elle intitulait le fruit de son travail *Le Bulletin de New Hope* et espérait bien que Chuck parviendrait à ramener Internet, comme il le souhaitait.

Elle partageait avec Fred la maisonnette de brique blanche, avec sa grande terrasse couverte devant et son étroit jardin derrière. Chuck vivait à côté, car il avait élu domicile – quelle surprise – dans le sous-sol d'un cottage de brique rouge où Bill et Jonah occupaient deux des trois chambres.

Rachel, Katie et les bébés logeaient dans la maison plus spacieuse qui faisait l'angle en face, avec un étage. Ils s'étaient regroupés par habitude et par instinct, en profitant de l'aspect pratique d'avoir l'ancienne école dans la rue.

Rachel et Jonah y avaient installé une sorte de cabinet médical, les bureaux tenaient lieu de salles d'examen, ainsi qu'un foyer

communautaire dans la cafétéria et une garderie dans les classes.

Arlys avait pris des notes sur toutes les étapes de leur voyage vers le sud. La tempête hivernale à quelques pas de la frontière de Virginie-Occidentale, où ils s'étaient abrités deux jours dans une jardinerie abandonnée qui sentait la terre et le pourri.

Là, ils avaient trouvé des graines, des plants, de l'engrais et des outils.

Le premier groupe qu'ils avaient croisé, qui marchait vers l'est, s'était joint à eux. Tara, enseignante en maternelle et désormais voyante ; Mike, âgé de douze ans, qui avait un bras cassé mal remis et Jess, seize ans.

Ils leur avaient fait de la place, et finalement, trouvé un service d'urgence où Rachel avait remis en place le bras de Mike.

Ils en avaient profité pour y prendre des fournitures médicales, du matériel et une camionnette.

Ils s'étaient détournés deux fois de leur itinéraire, quand ils avaient entendu des coups de feu. Ils avaient trouvé d'autres personnes qui marchaient, roulaient ou s'abritaient. Toutes n'avaient pas voulu se joindre au groupe, mais la plupart l'avaient fait.

Ils étaient entrés à soixante-dix-huit personnes dans Besterville en Virginie – qui, à en croire le panneau, comptait auparavant huit cent trente-trois habitants – aux ides de mars. Ils avaient trouvé une ville fantôme, dont la majorité des occupants semblaient tout simplement avoir disparu. Les portes étaient fermées à clé et les quelques magasins et entreprises de la rue principale avaient été protégés par des planches, mais ils n'avaient remarqué aucun signe de vandalisme ou de pillage.

Alors ils s'étaient arrêtés là. Même sept semaines après, Arlys ne savait pas pourquoi ils avaient opté pour cet endroit à ce moment. Ils étaient passés par d'autres villes et lotissements, d'autres zones rurales ou urbaines.

Mais ils s'étaient installés là, et atteignaient désormais les deux cent six habitants. Ce nombre changeait d'une semaine sur l'autre, parfois d'un jour sur l'autre, avec les arrivées et départs des uns et des autres.



Ils avaient rebaptisé la ville et remplacé les panneaux aux abords. Et New Hope était devenu chez eux.

S'il arrivait à Arlys de se réveiller avec le manque physique de sa vie d'avant, elle n'en oubliait pas pour autant la terreur, l'horreur des tunnels, le froid mordant. Et les corps trouvés sur le chemin, les corps dans les maisons de la ville qui était maintenant la leur.

Alors elle rédigeait ses bulletins sur l'antique Underwood, à un vieux bureau, face à la photo encadrée de sa famille à Noël.

Aujourd'hui, elle annonçait que Manning, l'électricien, et Wanda Swartz, l'ingénieure, poursuivaient leurs travaux pour fournir le courant à la communauté. Étant à la fois pigiste, rédactrice en chef et directrice de la publication, elle dut débattre avec elle-même de si elle devait mentionner ou non ce qu'avaient relaté les nouveaux arrivants : Washington était une zone de guerre entre les autorités militaires, des Pilleurs organisés et des factions d'Insolites.

Elle mit en balance le droit de savoir du public (tout réduit soit-il) et le risque de panique. Puis elle prit en compte une réalité non négligeable : les rumeurs enflaient avec une facilité impressionnante dans la communauté. Mieux valait retranscrire les déclarations.

Elle ajouta de la couleur locale en mentionnant les avancées dans le jardin communautaire – le bébé de Fred – entamé dans le grand parc de la ville. Elle annonça l'Heure du conte pour les enfants de tous les âges. Elle rappela aux lecteurs d'apporter les livres dont ils ne voulaient pas à la bibliothèque de la ville (anciennement Banque de Virginie).

Elle passa les annonces pour des demandes de volontaires au jardin, à la réserve de nourriture, au centre des ressources, au troc de vêtements, à la vigie, à la recherche de provisions et à la gestion des animaux.

Armée de son bulletin de deux pages, Arlys se rendit dans la salle de séjour. Même si les meubles étaient d'un style qu'elle trouverait toujours ennuyeux à mourir, tout cela s'effaçait avec la touche de Fred.

Une demi-douzaine de petits vases contenaient des fleurs de printemps ; des galets lissés par le petit cours d'eau avoisinant

emplissaient des assiettes creuses ; des arrangements encadrés de tissus colorés, de rubans et de boutons donnaient des tableaux artistiques. Dans le foyer récuré, un assortiment de bougies ajoutait une note accueillante et de la lumière le soir.

Les affreux rideaux des fenêtres de la façade avaient été remplacés par des alignements de perles qui créaient des arcs-en-ciel à la lumière du soleil.

Arlys cherchait à informer, Fred illuminait. La journaliste se demanda laquelle des deux rendait le service le plus utile.

Elle sortit sur la terrasse. Fred avait insisté pour qu'elle l'aide à repeindre deux vieilles chaises en métal d'un rose pastel très frivole. Sur la table, entre elles, un unique géranium blanc dans un pot.

Autour du chambranle, Fred avait peint des symboles magiques.

Un couple de flamants roses gardait un côté des marches du perron, une famille de nains de jardins l'autre. Un carillon tintait dans la brise printanière.

Arlys la considérait comme la maison de fées de Fred et se trouvait, contre toute attente, satisfaite d'y vivre.

Les gens passaient à pied ou à vélo. Elle connaissait leurs visages, très souvent leurs noms, leurs compétences utiles pour la communauté, leurs failles. Elle aperçut Bill Anderson plus loin dans la rue, qui nettoyait la vitrine des Oubliés. Il avait repris le magasin et l'avait organisé. Les gens venaient prendre ce qui leur faisait défaut et pour la plupart le troquaient contre leur temps et leur savoir-faire.

Il viendrait un moment – elle et ce qu'elle considérait comme le noyau dur en parlaient fréquemment – où il leur faudrait une structure plus définie, des règles, voire des lois. Les lois impliquaient des peines.

Certains devaient être responsables. Une ou deux personnes insistaient déjà pour prendre le contrôle du groupe.

Elle traversa la rue. Katie était à une table devant l'école, en train d'allaiter un bébé pendant que l'autre dormait dans l'écharpe et que le troisième roucoulait dans une balancelle.

Arlys avait appris à peu près tout ce qu'elle savait des bébés dans les dernières semaines, mais elle savait que ceux-ci étaient un trio heureux, en bonne santé et franchement joli.

— Chaque fois que je les vois, ils ont encore grandi, c'est obligé.

— Ils ont bon appétit, tous les trois, confirma Katie, qui leva le visage vers le ciel. Il fait beau aujourd'hui, alors je nous ai installés ici. (Comme il y avait un petit coup de vent, elle posa un presse-papiers sur l'une des fiches d'inscription au volontariat.) L'air frais nous fait du bien à tous. Je viens juste de voir Fred.

C'était vrai, le temps était radieux. Arlys en profita pour s'asseoir avec Katie.

— Je croyais qu'elle était au jardin.

— Elle est passée prendre sa dose de bébé. Le nouveau *Bulletin* ?

— Oui, tout chaud sorti de cette satanée machine à écrire. Si jamais Chuck opère son miracle technologique, je l'embrasse. Je lui offre même la faveur sexuelle de son choix.

— Ça commence à me manquer, le sexe, soupira Katie. C'est déloyal ? J'aimais tellement Tony...

— Mais non. C'est humain.

— C'est peut-être parce que je commence à me sentir installée, surtout ces quinze derniers jours. Je ne me réveille plus toutes les nuits en panique. C'est... reposant de se réveiller au même endroit tous les jours, d'avoir un but tous les jours. Je sais que je n'en fais pas autant que les autres, mais...

— C'est faux. Tu élèves et nourris trois bébés !

— J'ai de l'aide. Tout le monde donne un coup de main.

— Trois bébés. Trois, répéta Arlys. Tu t'occupes du recensement et des inscriptions. Je me disais aujourd'hui, je ne connais plus le nom de tout le monde. Les visages, oui, mais plus les noms. Toi, tu dois les connaître tous. Je t'ai vue arriver à convaincre du monde de s'inscrire ou de diriger une activité. Tu es douée avec les gens. Tu as un don d'organisation.

— C'est difficile de dire non à une jeune maman, ou de râler après elle. À propos de convaincre, tu ne serais pas de trop au yoga du matin. C'est bon contre le stress, et tu en as à revendre. Ne me dis pas que tu n'as pas le temps. On a tous le temps.

— Elle est bizarre, cette bonne femme.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de bizarre à être une fée de cinquante ans qui se fait appeler Rainbow, répliqua Katie en souriant. Et puis elle est pédagogue. J'ai assisté à quelques cours, et je peux te dire qu'elle est patiente et qu'elle s'y connaît. Essaie une fois, OK ? Juste une fois. Si tu détestes, je ne t'embête plus.

— C'est bon, c'est bon. Je rectifie mon jugement : tu ne persuades pas les gens, tu les harcèles, déclara Arlys, qui apposa son nom sur la fiche. On en est à combien de fées ?

Katie attrapa un cahier dans le sac à langer et parcourut les signets pour arriver à sa liste.

— Huit, mais ça ne compte pas les petites qui viennent et s'en vont. J'en ai vu, la nuit dernière, vraiment au milieu de la nuit, quand Duncan était agité. Juste des lumières qui dansaient dans le jardin. Et ce matin, Arlys, il y a des fleurs qui s'épanouissent sur la barrière qui n'étaient pas là hier. Je demanderai à Fred leur nom, mais... C'est peut-être pour ça aussi que je n'ai plus peur tout le temps.

Avec une grâce toute maternelle, elle fit passer le bébé sur son épaule – c'était Duncan, vit Arlys.

— Bref, huit fées. Au moins huit assez à l'aise pour le dire. Quatre elfes. Je ne connais pas trop la différence. Douze pour la catégorie mages et sorciers. Et vingt-huit qui ont un don particulier. Comme Jonah. J'en ai cinq qui font des rêves prémonitoires, deux métamorphes. Vérifié de mes yeux, et je te garantis que c'est quelque chose. Quatre aux pouvoirs de télékinésie, un alchimiste, deux voyantes, et ainsi de suite.

C'était énorme. Arlys n'avait pas tenu les comptes.

— Si on fait le calcul, plus de trente pour cent de la communauté ont des pouvoirs magiques.

— Sans doute plus, rectifia Katie. Je crois que certains ont peur d'en parler. (Sur son épaule, Duncan émit un rot audible.) On a un pourcentage, petit, mais existant, de... d'antimagye.

— Kurt Rove.

— Ce serait lui, le président, s'ils formaient une coalition. Je suis contente qu'il se soit mis à travailler à l'approvisionnement, du coup il n'est plus trop en ville.

— Même là, il est chiant, d'après ce qu'on m'a dit.

— Je ne comprends pas les gens comme lui, ou les quelques-uns qui copinent avec lui. Rachel m'a dit que Jonah avait dû s'interposer quand Don et Lou Mercer s'en sont pris à Bryar Gregory.

— Ils s'en sont pris à elle ?

Bryar était calme, posée, et figurait sur la liste de Katie en tant que voyante.

— Elle est sortie se promener parce qu'elle n'arrivait pas à dormir. Apparemment, les Mercer étaient sur leur terrasse, en train de boire quelques bières – peut-être plus de quelques-unes. Ils se sont mis à la suivre, à la harceler, à l'empêcher de passer, ils se comportaient en gros dégueulasses. Jonah les a vus et il est allé leur dire d'arrêter. Ça aurait pu devenir très moche, mais Aaron Quince est venu en renfort. C'est un elfe, et je crois qu'il en pince pour Bryar. Les Mercer ont laissé tomber et Aaron a raccompagné Bryar chez elle.

» J'ai du mal à comprendre, poursuivit Katie. Il y a quelques mois, les gens mouraient dans la rue, littéralement. Chacun d'entre nous a perdu des proches. On est tout ce qui nous reste, mais des gens comme les Mercer, comme Kurt Rove, vont dénigrer ceux parmi nous qui ont quelque chose susceptible de nous aider à survivre. Parce qu'ils sont différents.

— J'ai une théorie, répondit Arlys. Les grandes crises, vraiment monumentales, font ressortir le meilleur ou le pire chez l'homme. Parfois les deux. Et ces crises peuvent aussi n'avoir aucun effet sur certains

individus. Autrement dit, quelles que soient les circonstances, un connard reste un connard.

— Hum. Théorie recevable, dit Katie en câlinant Duncan. Tu sais, je crois que Duncan et Antonia... Je crois qu'ils sont différents.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ils rêvent. Comme tous les bébés, Hannah aussi. Mais eux... ce n'est pas pareil. Je t'ai dit que Duncan n'arrivait pas à dormir cette nuit, mais c'était plutôt par excitation. Il a rêvé de quelque chose qui l'a excité. Et une nuit, la semaine dernière, j'ai entendu Hannah pleurer. Le temps que j'arrive dans la chambre, elle avait arrêté. Et Duncan était dans le berceau avec elle. Réveillé. D'habitude, je mets Antonia et Hannah dans un lit et Duncan dans l'autre. C'est ce que j'avais fait, mais là, il était avec les deux filles. Lui et Antonia m'ont juste regardée et ils m'ont souri. Lui d'un côté d'Hannah, Antonia de l'autre. Comme s'ils l'avaient consolée pour qu'elle se rendorme.

— C'est mignon.

— Oui ! Ils sont mignons. Ils font attention à elle. Des fois, je les mets ensemble dans le parc, et je sors de la pièce une minute. Quand je reviens, il y a un jouet que je n'y avais pas mis. Et hier soir, pendant que je faisais téter Duncan, je pensais à Tony. Comme il aurait adoré les bébés, comme il me manquait. Et Duncan a posé la main sur ma joue. Quand je l'ai regardé, il avait les yeux sur moi, et il me caressait la joue...

Ses yeux s'emplirent de larmes et Arlys vit le bébé faire le geste.

— Il me regardait comme il me regarde maintenant.

Elle l'embrassa.

— Je vais bien, mon bébé. Tout va bien. J'ai de la chance, Arlys, d'avoir ces trois beaux enfants. Ils sont géniaux. Et quand je pense à des gens comme Rove et les Mercer, j'ai peur. Ils ont de la haine en eux. Pas besoin de pouvoirs pour le capter. Ils détestent tous ceux qui ne sont pas comme eux.

— C'est de la peur aussi. Ils détestent ce qui leur fait peur et qu'ils ne comprennent pas. Mais Katie, il y a plus de gens dans notre disposition

d'esprit que dans la leur. On va continuer à s'entraider, comme Jonah a aidé Bryar. On construit quelque chose, ici. Je ne sais pas ce que c'est pour l'instant, mais c'est à nous. Et on le garde.

» Je vais afficher mon papier et passer voir Rachel. Et je crois qu'on va devoir faire un *Bulletin* bonus. Un édito sur les connards.

Katie éclata de rire.

— C'est que tu le ferais !

— Et comment.

Arlys se dirigea à l'intérieur de l'école, dans une lumière aussi étrange qu'une fée de cinquante ans prof de yoga. Une lumière magique, légèrement dorée. Elle afficha le *Bulletin* sur le panneau de liège et regarda les autres papiers. Des offres de troc, une compétence contre une autre, ou contre une pièce mécanique. D'autres qui recrutaient pour un cercle littéraire, un club de crochet, une partie de softball.

Les gens cherchaient à créer des liens entre eux.

C'est ce qu'ils construisaient, se dit Arlys, malgré les quelques débiles qui ne voulaient pas voir plus loin que leurs préjugés.

Elle continua, avec le petit virage pour se rendre dans la partie médicale. À travers la fenêtre, elle vit Rachel et Jonah ensemble au bureau.

Rachel ne voyait-elle pas la façon dont il la regardait ? Ne le sentait-elle pas ? Il était manifestement amoureux d'elle, au point que même Arlys, qui se considérait peu connaisseuse et pas très intéressée par le sujet, le repérait à un kilomètre.

Elle tapa doucement sur l'encadrement de la porte ouverte.

— Arlys, s'écria Rachel en lâchant son stylo avant de faire des mouvements d'épaule. Un nouveau *Bulletin* ?

— Je viens de l'afficher. Il va y avoir une édition bonus cet après-midi. Sur l'intolérance et l'acceptation. Se montrer correct ou être un connard. Ma directrice de publication m'autorise le langage cru. Je suis au courant pour les Mercer avec Bryar. Elle a eu de la chance que tu sois là, Jonah.

Il haussa les épaules.

— Je pense que si Aaron n'était pas arrivé, je me serais fait défoncer. Ils étaient suffisamment soûls et agressifs pour en venir aux mains.

— Je vote pour, dit Rachel. L'écrire, y compris avec du langage cru, risque de causer encore des rancœurs. Mais ce sera sans doute mieux de crever l'abcès.

— Un article ne suffira peut-être pas, opina Jonah, qui fit glisser sa chaise vers Arlys et s'appuya au bureau. Assieds-toi. C'est du sérieux, je pense qu'il faut qu'on tienne une réunion. Toi, Rachel, Katie, Chuck, Fred, Bill. J'ajouterais Lloyd Stenson et Carla Barker.

— Lloyd était avocat et Carla assistante de shérif, expliqua Rachel. Lloyd fait partie des « murmureurs », par manque de meilleur terme pour ceux qui parlent aux animaux. En comptant Jonah, ça ferait trois personnes côté magique. Et que des têtes.

— Il faut qu'on évoque des lois officielles, des règles, des conséquences, approuva Jonah. Qu'on écrive une sorte de constitution de la communauté. Une fois que ce sera fait, il faudra avoir une séance plénière. Les gens s'habituent, c'est une bonne chose. Globalement, on travaille ensemble, mais cette histoire, ce n'est pas le premier problème, et ça ne sera pas le dernier.

— Nous sommes tous armés, d'une façon ou d'une autre, observa Rachel. Que se passera-t-il si, connaissant la nature humaine, quelqu'un tire un coup de feu plutôt que de balancer un coup de poing ? Que se serait-il produit si les Mercer avaient fait du mal à Bryar ? On doit y réfléchir avant que ça n'arrive.

— Je suis d'accord, dit Arlys, qui réfléchissait précisément à la nécessité d'établir une société plus structurée, un peu plus tôt dans la matinée. Certains ne vont pas aimer qu'on leur impose des règles, donc il faudra rendre ça simple et clair. Et si nous adoptons des lois, ça signifie qu'il nous faudra quelqu'un pour les appliquer.

— J'espère que Carla voudra bien endosser ce rôle, dit Jonah. Elle a de l'expérience, elle est fiable. Et on pourrait éventuellement demander à



Bill Anderson de travailler avec elle.

— Bill ?

— Là encore, il est fiable, et il est apprécié, respecté. Je ne sais pas s'il acceptera, mais Carla ne suffira pas. En tout cas, ce serait un début. Pour diriger les comités, ça peut être sur la base du volontariat et tourner.

— Il faut qu'on formalise ça, dit Rachel en tapant son crayon sur le bureau. Comme on n'a pas de patient ce matin, on essayait de prévoir un programme. Pour l'instant, on doit se centrer sur la nourriture, les logements, la sécurité, la médecine, les provisions. Maintenant, il nous faut une structure.

Arlys hocha la tête.

— Et avec la structure viennent les lois, les mœurs, une autorité, des pénalités. Et des informations.

— C'est sur la liste, répondit Rachel. On va devoir envoyer des groupes de reconnaissance à l'extérieur. Là, on a l'impression d'être seuls au monde. Il y a encore quelques personnes qui arrivent, pour nous rappeler que ce n'est pas vrai. Il faut qu'on sache ce qui se passe ailleurs. Chuck parviendra peut-être à rétablir la communication, mais on ne sait pas avec qui on communiquerait ni quels risques on prendrait si on contactait les mauvaises personnes.

— Connaissant la nature humaine... fit Arlys, reprenant ses propos. Et extra-humaine aussi. Être différent n'immunise pas contre la violence. Ça ajoute juste un nouveau degré de complication. Qu'est-ce qu'on fait si on établit des lois et que l'un de nos Insolites les enfreint ?

— On a intérêt à savoir.

Arlys regarda Jonah et expira.

— OK.

— Chez moi ? proposa Rachel. On a de la place, et Katie pourra coucher les bébés. Ce soir ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— J'en parle à Fred, dit Arlys en se relevant. Et je vais voir Bill, puis Chuck. Katie est juste devant, je lui en touche un mot en sortant.

21 heures ?

— Bien. Carla travaille au jardin communautaire, dit Jonah en mettant les mains dans ses poches. Rachel, puisqu'on n'a personne, tu veux aller lui en parler ? On peut prévenir les autres tant qu'on est dehors.

— Bien sûr. Je prends juste un talkie.

Rachel attrapa deux appareils dans le tiroir, en posa un sur le bureau avec le panonceau annonçant que le médecin était joignable, et accrocha l'autre à sa ceinture.

Ils sortirent ensemble du bâtiment et retrouvèrent Katie, qui changeait Hannah pendant que les jumeaux, sur une couverture, couinaient, agitant les mains et les pieds.

— Ils font comme si je venais de leur donner une montagne de chocolat à chacun.

Riant, elle reprit Hannah et frotta son nez contre le sien.

Jonah posa une main sur l'épaule de Rachel.

— Tu entends ?

— J'entends qu... Oh, oui, j'entends. Des moteurs. Quelqu'un arrive.

— Quelqu'un qui n'est pas tout seul.

Jonah descendit sur le trottoir. D'autres habitants sortaient pour regarder aussi. Il se protégea les yeux du soleil.

— Ah, quand même.

Rachel saisit son talkie et prit un bébé dans ses bras tout en répondant.

— Le gardien les a laissés passer, cria-t-elle à Jonah avant de venir le rejoindre.

— Je ne sais pas s'il aurait eu le choix. Il doit y avoir une quinzaine de véhicules. Dont un autobus scolaire !

Katie, avec les deux autres bébés, puis Arlys descendirent sur le trottoir à leur tour. Ensemble, ils regardèrent Max faire entrer son groupe dans New Hope.

Avec une méfiance mêlée de curiosité, Arlys examina l'homme qui sortait de la première voiture. Grand et mince, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt noir, il avait des cheveux sombres qui bouclaient de manière irrégulière dans son cou et portait des bottes usées et éraflées. Il lui parut dur et beau, avec l'apparence négligée de quelqu'un qui était sur la route depuis des jours, voire des semaines.

Il respirait l'assurance et l'autorité. Tout en relevant ses lunettes de soleil, il fit signe aux autres d'attendre. Des véhicules le suivaient. Plus nombreux que les quinze estimés par Jonah. Dans le cortège, des fourgons qui devaient servir au transport de chevaux.

L'homme scruta la rue, les gens, eut l'air de calculer si on allait les accueillir ou bien les agresser. Il semblait préparé aux deux éventualités.

À côté d'Arlys, Jonah s'agita, puis vint à la rencontre du nouveau venu.

— Jonah Vorhies.

Après avoir hésité une fraction de seconde, l'autre lui serra la main.

— Max Fallon. Vous êtes les responsables ?

— Euh...

Arlys se fia à son instinct et vint les rejoindre :

— Nous avons été les premiers à nous établir ici. Arlys Reid.

Une femme descendit du côté passager, ce qui lui valut un rapide

coup d'œil d'avertissement de la part de Max.

Elle portait ses longs cheveux blond cendré en queue-de-cheval. Un tee-shirt ample laissait voir un petit ventre de femme enceinte.

— Je sais qui vous êtes, s'exclama-t-elle. Je regardais vos émissions. Je m'y accrochais, jusqu'au jour où on a quitté New York. Je suis Lana. Je vivais à Chelsea avec Max.

Elle posa une main sur le bras de Max.

— Nous avons suivi vos panneaux, ajouta-t-elle. Depuis...

— Le sud de Harrisburg, l'aida Max. Nous avons trouvé du monde sur notre passage.

— Oui, je vois ça. (Jonah ne bougea pas d'un pouce pendant qu'un jeune homme maigre et un chien qui agitait la queue émergeaient de la banquette arrière.) Vous êtes combien ?

— Quatre-vingt-dix-sept, dont dix-huit âgés de moins de quatorze ans. Huit chiens dont deux chiots, trois vaches à lait, deux Holstein et une Guernesey, ainsi qu'un veau mâle. Deux génisses Black Angus. Cinq chevaux, y compris une jument pleine, huit chats, une douzaine de poules et un coq.

Jonah poussa un grand soupir.

— Ça fait beaucoup. Même sans compter les bêtes, vous êtes le plus grand groupe à arriver. Vous cherchez à vous installer ici ?

— New Hope. Nouvel Espoir. Suivre vos panneaux a donné de l'espoir.

Max regarda derrière lui. Un jeune homme noir musclé et un homme blanc d'apparence rude remontaient la file de véhicules.

Arlys leur accorda un coup d'œil rapide, puis les regarda vraiment. Son cœur cognait littéralement dans sa poitrine.

— Oh, j'y crois pas. J'y crois pas. Will ? Will Anderson !

Portée par la joie, elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras. Elle le sentit se raidir et avoir un mouvement de recul.

— Je suis Arlys, Will. Arlys Reid.

— Arlys ? (Il la serra de nouveau contre lui, la dévisagea, une

tempête dans ses yeux bleus.) Oh, mon Dieu. Mon Dieu, Arlys, mon père ? Où est mon père ?

Elle lui empoigna le bras avec force, le sentit trembler, et lui désigna Bill, qui remontait la file de véhicules.

— Papa !

Bill s'arrêta et dut s'appuyer à une camionnette. Il tendit les mains vers Will, qui se mit à courir.

— Nouvel Espoir, chuchota Lana en regardant père et fils s'embrasser. C'est ce dont nous avons tous besoin. Ce que nous recherchons tous.

— Bill n'a jamais perdu courage, dit Jonah avant de pousser un soupir. Notre premier embouteillage à New Hope. Il va falloir qu'on trouve une façon de s'en sortir. On a un système. Il a ses inconvénients, mais c'est un système. On pourrait commencer par envoyer certains véhicules au parking de l'école.

— Il y aurait un endroit pour débarquer les animaux ? demanda Max. Ils vont vouloir manger et boire.

— Ah... fit Jonah en se grattant la nuque. Rachel, il faut contacter ceux qui sont à la ferme. Ce n'était pas une vraie ferme jusqu'à récemment, expliqua-t-il à Max. Les existantes étaient trop loin du village pour notre sécurité, donc on a improvisé. On a quelques vaches, une jument et un étalon, une chèvre et des poules. Il y a un magasin d'alimentation animale, mais il va nous falloir plus de stocks avec vos bêtes. On a du foin en préparation. Je ne peux pas trop vous en dire là-dessus, ce n'est pas du tout ma partie.

— On a deux agriculteurs parmi nous.

— De mieux en mieux ! Aaron, cria Jonah à un homme de l'autre côté de la rue. Tu peux recruter une ou deux personnes pour faire venir les fourgons dans la ferme et les installer ? (Il caressa le chien qui venait le renifler.) Beau chien.

— Vous trouverez pas mieux. Il s'appelle Joe, et moi, c'est Eddie. Je peux aider pour les animaux, informa-t-il Max. Je vous ai vue à la télé

aussi, Arlys. Jolis mioches, que vous avez là, ajouta-t-il avec un sourire spontané en regardant les bébés. On en a quelques-uns aussi, dans la caravane.

— On va dégager quelques voitures sur le parking, dit Max. Poe, tu veux bien faire passer le mot ?

— Ouais, bien sûr.

— Une fois que ce sera fait, on fonctionne avec une inscription à l'arrivée, expliqua Jonah. On essaie de prendre des infos sur tous les arrivants. Nom, âge, compétence. C'est Katie, là-bas, qui s'en charge. Je crois qu'avec autant de monde, elle aura besoin d'aide.

— Pas de souci, lui assura Katie. Vous en êtes à combien ? demanda-t-elle à Lana.

— Quatre mois et demi. Ce sont des... triplés ?

— Ce sont tous les trois mes enfants.

Lana exhala nerveusement et se caressa le ventre.

— Eh ben, dites. (Elle regarda Max.) Eh ben.

Il lui enlaça les épaules et l'embrassa sur la tempe.

— Si on garait les véhicules ?

— Va faire ça. Moi, je suis bien ici. Je peux... nous inscrire. Max. (Elle lui mit une main sur le cœur en le voyant hésiter.) La confiance, c'est dans les deux sens. On a eu des problèmes sur la route, expliqua-t-elle.

— Comme tout le monde. Vous avez du personnel médical, parmi vous ? s'enquit Rachel.

— Un infirmier à la retraite. Il est très bien. Vas-y, Max. Une étudiante infirmière, qui arrive. Un vétérinaire. Un pompier et deux policiers qui connaissent les premiers secours. Pas de médecins, mais...

— Rachel est médecin, lui apprit Katie. Et Jonah ambulancier.

— Médecin. (La main toujours sur le ventre, Lana regarda Rachel avec un intense soulagement.) Max...

Il lui caressa le dos.

— Je reviens très vite. Elle se sentirait mieux si elle était examinée par un médecin.

— Et nous allons le faire. Lana, vous disiez ?

La jeune femme tendit la main à Rachel en venant à sa rencontre.

— Lana Bingham. J'ai vingt-huit ans. Je suis cuisinière. Enfin, je l'étais.

Surprise, elle eut un sursaut quand Duncan tendit les mains vers elle. Il se tortilla dans les bras de sa mère pour essayer d'atteindre Lana.

— Je ne sais à peu près rien sur l'accouchement, ou quoi faire après.

Avec une nervosité évidente, elle prit Duncan.

Il posa une main sur son cœur et son angoisse s'envola. Elle sentit sa lumière autant que celle qu'elle avait en elle.

Elle regarda dans les yeux bleu profond du bébé, qui avaient les contours verts au soleil.

— Il est spécial. Je veux dire, il est magnifique, poursuivit Lana sans détacher son regard de lui. Si vous ne voulez pas d'Insolites à New Hope, il vaudrait mieux nous le dire dès maintenant.

Duncan agrippa son doigt et la lumière tremblota.

— Il est spécial, confirma Katie calmement. Sa sœur Antonia aussi. Jonah également, et beaucoup d'autres dans la communauté.

Les yeux soudain débordants de larmes, Lana fit reposer sa joue contre la tête de Duncan.

— Excusez-moi. Les hormones. C'est ce que me dit Ray, notre infirmier.

— Katie, si tu prenais les infos sur Lana. Cuisinière professionnelle ? demanda Rachel.

— Oui, et croyez-moi, j'en sais beaucoup plus sur comment découper les poissons de Patagonie que sur la grossesse, l'accouchement ou être mère.

— Beaucoup de parents commencent comme ça. Je suis très mauvaise cuisinière. On pourra troquer des leçons d'obstétrique contre des cours de cuisine. Et en dehors de votre métier ?

— Je suis sorcière.

— Et vous êtes avec Max ?

Katie, derrière la table, notait les renseignements de manière tellement naturelle et pratique que Lana sourit.

— Oui. C'est le père, et c'est mon mari. Max Fallon. Il a trente et un ans. Je peux vous dire sans exagérer qu'il sait tout faire. Il nous a maintenus ensemble, tout le groupe. Il est écrivain, mais...

— Max Fallon, répéta Katie en relevant les yeux. Je n'avais pas tilté. Mon mari adorait ses romans. Je sais qu'on en a dans notre bibliothèque.

— Vous avez une bibliothèque ?

Lana eut de nouveau les yeux humides.

— Une bibliothèque, un jardin communautaire, une garderie, un cabinet médical. Max a-t-il d'autres capacités ?

— Sorcier aussi.

— Souhaitez-vous que Max soit présent lors de l'examen ? lui demanda Rachel.

— Oui, s'il vous plaît.

— Va le chercher, Katie. Je vais emmener Lana à l'intérieur, qu'elle se mette à l'aise.

Jonah reprit Duncan et regarda Lana entrer avec Rachel.

— Ils sont en bonne santé, dit-il en déposant le bébé sur la couverture. Je ne pouvais pas m'empêcher de le voir. En bonne santé et forts. Le bébé... il y a quelque chose de lumineux chez lui. Je ne sais pas comment le décrire. Quelque chose de... plus.

Il s'interrompit à l'arrivée de Max.

— Elles viennent juste de partir, je vais vous montrer, lui proposa-t-il.

Lana se mit en chemise d'examen pendant que Rachel expliquait qu'ils avaient glané du matériel dans les hôpitaux et cliniques sur leur chemin.

— Il nous en faudrait davantage, mais sur le moment, on n'avait pas assez de place dans les véhicules. Et sur ce qu'on a, certains appareils sont inutilisables avant qu'on ait de nouveau l'électricité. On croise les doigts. Entrez, Max. Tout d'abord, votre estimation est à quatre mois et demi, soit dix-huit semaines ?



— Elle a été conçue le 2 janvier. C'est certain.

— Date de vos dernières règles ?

— Sincèrement, je ne sais pas, mais je connais la date de conception.

— D'accord.

Rachel se dirigea vers le calendrier affiché au mur et tourna les pages en comptant.

— Vingt semaines et trois jours. Ce qui vous donne comme date prévisionnelle d'accouchement le 30 septembre.

— Mais en comptant neuf mois, ça donne début septembre.

Rachel laissa le calendrier se retourner jusqu'à la bonne page et sourit.

— Il faut compter le neuvième mois. Une grossesse dure quarante et une semaines d'aménorrhée.

— Mais alors, pourquoi on dit toujours neuf mois ? Tu vois, Max, je n'y connais rien.

— Et maintenant, tu sais ça.

Rachel fit un geste vers la balance.

— Vous connaissez votre poids habituel ?

— Cinquante-trois kilos. Oh, il faut vraiment que j'aïlle là-dessus ?

Résignée, Lana monta sur la balance, mais ferma les yeux.

— Taille : un mètre soixante-sept. Poids : cinquante-sept kilos.

— Cinquante-sept ? répéta Lana en ouvrant les yeux. Vraiment ?

— C'est très bien à votre stade de la grossesse. Avec votre taille et votre constitution, prendre douze à quinze kilos serait parfait. Mais chacune est différente, donc pas de stress.

— Vous avez dit quinze kilos ? Je pensais que Ray exagérait !

— Vous voulez bien vous asseoir sur la table d'examen ? Ne croisez pas les jambes, je vais prendre votre tension. Vous dormez bien ?

— Ça dépend. Je fais des rêves.

— Nous n'avons pas toujours pu nous arrêter ou trouver un endroit très confortable pour nous abriter le soir, ajouta Max.

— OK. La tension est bonne, dit Rachel en la notant. Des nausées ?

— Pas du tout. Quelques vertiges de temps en temps, et j'ai faim tout le temps.

— Des allergies, des problèmes de santé, des traitements ?

— Non.

— C'est votre première grossesse ?

— Oui.

Pendant cet échange, Max faisait les cent pas dans la pièce.

— Vous l'avez senti bouger ?

— Je crois... Il m'a semblé. Quand on a vu le panneau, celui qui annonçait New Hope. Elle a bougé. C'était génial.

— Tu ne m'en avais pas parlé, dit Max en se retournant.

— Tu étais au talkie avec Poe. Tu étais inquiet. On ne savait pas si on serait les bienvenus ici ni à quoi s'attendre. Et ce n'était pas comme avant, où je percevais juste des mouvements tout légers. Ray disait que c'était normal à ce stade. Là, c'étaient des coups excités. C'est normal ?

— C'est bien de sentir votre bébé bouger à dix-huit ou vingt semaines. Vous le sentirez plus à mesure, mais ne vous en faites pas si vous ne sentez pas de mouvements tous les jours pour l'instant. « Pas d'inquiétude », c'est le mantra.

Rachel jeta un coup d'œil sur l'échographe et poussa un soupir.

— Vous allez vous approcher du bord de la table et mettre les pieds dans les étriers. (Elle prit des gants dans une boîte.) Je vais vous examiner. En espérant pouvoir vous faire une échographie plus tard.

— Avec cette machine ? demanda Max.

— Oui. Une fois qu'on pourra l'utiliser, vous pourrez voir le bébé sur l'écran et entendre les battements de son cœur. Je pourrai prendre des mesures et estimer son poids, vérifier beaucoup de choses. Je pourrai sans doute, si vous le voulez, voir le sexe.

— C'est une fille. Je le sais comme je connais la date de conception. Je sais qu'elle est en bonne santé et forte mais...

— Vous vous inquiétez quand même.

— Une échographie aiderait à écarter des inquiétudes ? demanda

Max.

Comprenant que des futurs parents étaient stressés même dans des circonstances normales, Rachel adressa à Max un sourire rassurant.

— Les bébés venaient au monde en bonne santé bien avant l'existence des échographies.

— Mais ?

— Je suis médecin. Je préférerais vraiment avoir tous les outils disponibles.

— Je peux aider dans ce domaine.

Max se dirigea vers l'appareil et posa la main dessus. Rachel sentit l'air vibrer autour d'elle, puis la machine se mit à ronronner. Lana effleura le bras de Max.

— Il a un talent pour les machines, les moteurs...

Un instant, l'impassibilité professionnelle céda le pas à l'excitation et Rachel brandit le poing en l'air.

— Yes ! Nous avons une ingénieure et un électricien, plus un homme à tout faire. Ils vont vouloir vous rencontrer dès que possible.

— Vous pouvez l'utiliser maintenant, pour voir le bébé ?

— Je vérifie tout de suite. Si j'avais su que c'était possible, je vous aurais dit de rester habillée.

— Ce n'est vraiment pas grave.

Rachel prit un tube de gel et enfila les gants.

— Je vais vous en étaler sur le ventre, dit-elle en soulevant la chemise.

— C'est douloureux ? s'inquiéta Max, qui prit la main de Lana.

— Pas du tout. (Rachel croisa les doigts mentalement et fit passer la sonde sur le gel.) Voilà, dit-elle en montrant l'écran. Votre bébé.

— Je ne vois r... Oh, si, je vois ! (Lana agrippa la main de Max.) Je la vois. Elle bouge. Je la sens bouger.

— Vous entendez ? Ce sont des battements de cœur, bien forts. Et d'après la taille que je mesure, je suis d'accord avec votre date de conception.

— Elle est toute petite... dit Max qui passa le doigt sur l'image.

— J'ai vu des piments plus gros, approuva Lana. Elle grandit comme il faut ?

— Elle mesure quatorze centimètres, ce qui donnerait deux cents grammes. Elle grandit exactement comme il faut. Et vous avez raison, encore une fois : c'est une fille.

— Je vois ses doigts, s'écria Lana, dont la voix s'enroua. Elle a des doigts.

— Ils sont tous là, confirma Rachel. Nous allons regarder de plus près son cœur, son cerveau et ses autres organes, mais je peux déjà vous dire que je vois un fœtus de dix-huit semaines parfaitement formé, de sexe féminin. Combien de temps vous allez faire durer l'alimentation ? demanda-t-elle à Max.

Les doigts toujours occupés à dessiner les contours du bébé, il porta la main de Lana à ses lèvres.

— Vous en avez besoin combien de temps ?

Rachel eut elle-même un peu envie de pleurer.

— Je ne vous l'avais pas encore dit, alors laissez-moi me rattraper : bienvenue à New Hope.

Lana ressortit en serrant entre ses doigts une liste de choses à faire et à éviter. Devant la table de Katie, une file de nouveaux arrivants attendait. Lana repéra Ray et vint l'embrasser.

— Je t'avais bien dit, jeune maman.

— D'après le médecin, elle est parfaite. Nous sommes en pleine forme. Elle voudrait vous parler, à toi et à Carly, quand vous serez un peu installés. Je l'ai trouvée bien, Ray. Elle me plaît beaucoup.

Il lui tapota la joue de sa large paume.

— Vous avez eu raison de suivre les panneaux.

— Bonjour, je suis Fred, s'annonça la jeune fée souriante en sautillant vers eux. Vous êtes Lana et Max, c'est ça ? Vous avez amené le fils de Bill. Il est très heureux. Ils sont tous les deux à son magasin, je crois qu'ils ont besoin de passer un peu de temps ensemble. Bref, Jonah m'a suggéré de

vous faire visiter et de vous montrer la maison qui pourrait vous convenir. Si ça vous dit.

— Moi, je dois vraiment passer voir certaines personnes, dit Max à Lana.

— Vas-y, je peux aller avec Fred. C'est le diminutif de Fredrica ?

— De Freddie. Ma mère était très fan de Freddie Mercury. De Queen ?

— Oui, je vois, répondit Lana en riant. Et ça me plairait beaucoup de visiter et de regarder la maison.

— Elle est en face, par là-bas. (Elle désigna une maison de brique blanche à étage, avec terrasse couverte devant.) Elle était plus grande, avant. Ils ont transformé l'autre partie en plusieurs appartements. Ils sont un peu vétustes et auraient besoin de travaux, mais la partie maison est plutôt bien.

— Je la verrai avec plaisir.

Lana embrassa Max rapidement en lui disant de faire ce qu'il avait à faire, puis suivit Fred.

— J'habite juste ici. Je partage cette maison avec Arlys.

— Vous l'avez rencontrée en venant ici ?

— Non, on travaillait ensemble à New York. J'étais stagiaire à la chaîne. Chuck vit par là, dans le sous-sol, et Bill et Jonah sont au-dessus de lui. Arlys et moi, on était allées retrouver Chuck à Hoboken. C'est un hacker, il était la source principale d'Arlys.

— Comment vous avez fait pour vous rendre à Hoboken ?

— En prenant les tunnels du métro.

Lana s'arrêta en plein milieu de la rue.

— Vous avez emprunté les voies du métro ? Juste vous et Arlys ?

— On était obligées. C'était une horreur, mais maintenant, c'est fini. On a retrouvé Chuck, qui a un Hummer, et on a quitté la ville. Il essaie de rétablir les communications. Si quelqu'un le peut, c'est lui. Sur la route, on a rencontré Jonah, Rachel, Katie et les bébés. J'adore les enfants. Et on est allés jusqu'en Ohio pour retrouver la famille d'Arlys, mais...

— Je suis désolée.

Les boucles d'oreilles aux perles multicolores se balancèrent.

— Mais on a trouvé Bill, qui nous a accompagnés. On a laissé des indications pour Will. On a rencontré Lloyd, Rainbow, et... Je parle beaucoup, je sais. Je suis tout excitée.

— Moi aussi.

Des marches menaient directement du trottoir à la terrasse. Fred ouvrit la porte.

— Ça a été refait, avec cette ouverture du rez-de-chaussée.

— Oui.

Lana estima la maison spacieuse, avec suffisamment de lumière malgré les petites fenêtres de la façade.

— Vous pourrez échanger les meubles si vous voulez. Ça ne dérange personne si vous en troquez contre d'autres des maisons vides. Maintenant, il n'y en aura plus autant de vides. Je suis contente.

— Ça me conviendra. Je suis très reconnaissante.

Les gens qui avaient vécu là avaient des goûts simples. Un canapé couvert d'un gris qui lui fit penser aux yeux de Max, des fauteuils aux motifs gris et bleu marine ; des tables en bois foncé sur un parquet en chêne doré. Une cheminée au manteau imposant.

Mais c'est la cuisine qui l'attirait. Le sol restait le même, donc on percevait l'ensemble comme un grand espace fluide, avec des coins définis par un comptoir de bois clair au plan de travail en granit très foncé.

Lana s'aventura dedans et joignit les mains devant le piano de cuisine à six brûleurs, les appareils en inox et l'espace généreux sur le comptoir. Un four double et de larges portes sur l'entrée pour amener davantage de lumière.

— C'est une belle cuisine.

— Tout est poussiéreux, mais...

— On nettoiera. Elle est bien, cette maison. Le jardin est joli. On nous a parlé de jardin communautaire, est-ce qu'il y a des herbes

aromatiques ?

— Bien sûr. On a dû beaucoup commencer à partir de graines, mais des herbes, on en a beaucoup.

— J'aimerais bien avoir des graines ou en transplanter quelques-unes ici. À qui dois-je demander ?

— C'est un peu moi, la responsable, donc pas de problème. Vous voulez voir l'étage ?

— Oui.

— Katie m'a dit qu'à New York, vous étiez chef.

— J'étais second de cuisine. Sous-chef, si vous voulez. Je travaillais chez *Delray's* depuis trois ans et demi.

— Mais je connais ! s'écria Fred en sautillant dans l'escalier. Enfin, j'ai lu des critiques. Je n'avais pas les moyens d'y manger, mais je sais que c'était un restaurant en vue.

— C'était le bon temps, soupira Lana. Je vous cuisinerai quelque chose ici.

— Vraiment ? Si je vous trouve du fromage, vous pouvez faire des lasagnes ?

— Si vous me trouvez du fromage, je vous ferai les meilleures lasagnes que vous ayez jamais goûtées.

— On a des vaches laitières et une chèvre. Avec du lait, on peut fabriquer du fromage et du beurre. Le fromage, c'est plus compliqué, mais je suis en train de mettre ça au point. J'ai trouvé un livre, j'utilise des orties et des chardons pour fabriquer... comment, déjà ?

— La présure. Super bien pensé, Fred.

— J'ai déjà fait des fromages frais pas mauvais. Au fait, je suis fée.

— J'aurais dû m'en douter. Vous avez une luminosité naturelle.

— Votre bébé est plein de lumière. C'est ce qu'a dit Jonah, qui voit des choses de ce genre. Je le sens, mais lui, il les voit. Ici, ce serait une très chouette chambre d'enfant.

Avec le bébé et la lumière en tête, Lana regarda ce qui devait être un bureau-chambre d'amis. La pièce n'était ni trop grande ni trop petite,

avec une belle lumière en provenance du jardin de derrière.

— On peut débarrasser tout ça et trouver des fournitures pour bébé.

— Je ne sais même pas de quoi a besoin un bébé.

— Vous aurez de l'aide, de moi et Katie. Elle sait à peu près tout des bébés, maintenant. Et elle a des vêtements pour nouveau-nés. On vient juste de lancer un club de crochet. Les participants seront ravis de vous fabriquer de la layette.

— Un club de crochet...

Une fée qui fabriquait du fromage, un médecin, une maison dotée d'une cuisine splendide, un joli jardin.

— C'est comme un rêve, acheva Lana.

— Tout n'est pas parfait. On doit avoir des gardiens, au cas où. Et la plupart des gens nous acceptent, sont contents de nous avoir parce qu'on peut aider...

Lana n'avait pas besoin d'entendre le « mais » pour savoir qu'il existait.

— Tout le monde n'accepte pas les Insolites.

— Voilà, même si ce n'est pas dit en face. Mais il y a largement plus de bon que de mauvais. L'autre chambre est plus grande, et elle est bien arrangée. En bas, c'est une petite salle d'eau et la salle de bains de l'étage doit avoir été refaite il n'y a pas longtemps. Contrairement aux appartements.

Lana entra et s'assit sur le bord du lit.

— Vous êtes fatiguée. Vous pouvez vous allonger un petit peu.

— Non, je suis juste... dépassée. On peut se mettre à douter qu'il reste de la vraie gentillesse chez les gens. Et puis on la trouve. Nous sommes vraiment reconnaissants.

— On n'a personne d'autre. On devrait tous être gentils. (Fred s'assit à côté de Lana.) Vous apportez à la communauté, et ça nous rend tous plus forts. Je peux toucher le bébé ?

— Bien sûr.

Lana posa la main de Fred sur son ventre.



— Elle donne des coups de pied !

— Elle vient de commencer ça aujourd’hui.

— Elle est contente aussi. Vous avez faim ? On a des choses toutes prêtes à la maison.

La gentillesse, pensa Lana. La gentillesse, en toute simplicité.

— J’ai tout le temps faim. Ou elle, plutôt. Mais j’aimerais vraiment voir les jardins.

— Ah oui ? C’est une balade sympa. On peut s’arrêter pour vous prendre un en-cas au passage.

— C’est royal, avec vous, dit Lana, ce qui fit rire Fred. Ça me plairait. Ça fait un bail que je ne me suis pas promenée juste parce que c’est sympa.

À l’école élémentaire, Rachel passait en revue les fiches des derniers patients – vingt-deux personnes du nouveau groupe venaient de défiler en consultation – et prenait des notes supplémentaires.

Jonah, qui revenait du bureau des infirmiers, où se trouvait la réserve de matériel, s’arrêta. La regarda, simplement, à travers la vitre.

Elle avait permis à Clarice, qui avait autrefois tenu un salon de coiffure, de lui couper les cheveux. Il adorait la façon dont ils tirebouchonnaient autour de son visage.

Ils avaient établi la clinique ensemble, souvent travaillé côte à côte pendant des heures. Tandis que son respect envers elle, la personne comme le médecin, avait grandi, il en avait appris davantage à son sujet. Des détails.

Elle aimait les romans de science-fiction, avait reçu des médailles en athlétisme et softball à l’école, n’était jamais montée à cheval et avait un peu peur de ces animaux.

Elle collectionnait les distributeurs de bonbons Pez, habitude que Jonah trouvait malgré lui charmante.

Il savait qu’elle avait vécu en colocation avec d’autres internes pendant un an, et que les drames continuels l’avaient poussée à réduire

au minimum son budget quotidien pour se payer un studio à elle.

Il savait quand elle avait besoin de faire une pause, de prendre cinq minutes à elle. Et il savait que les sentiments qu'il éprouvait pour elle avaient évolué. C'était davantage qu'une simple attirance. Ce qu'il ignorait, c'était comment agir à partir de là.

À ce moment, elle releva les yeux. Il y vit l'épuisement, ainsi qu'un léger étonnement.

Pour ne pas avoir l'air d'être resté là à l'observer, il entra.

— Désolé. Je ne voulais pas te déconcentrer.

— Je viens juste de finir. Enfin, j'aurai terminé quand j'aurai classé tout ça.

— Je m'en occupe. Accorde-toi une pause. Ray va nous décharger un peu, tu ne crois pas ?

— Il est volontaire, et compétent. Carly, l'étudiante infirmière, a acquis de l'expérience avec le voyage, mais elle a encore besoin d'être formée.

Il continua de classer les fiches des patients et elle se frotta la nuque.

— Tu as mal à la tête ?

— C'est juste le trop-plein de boulot. On a un diabétique de type II. Ils ont bien géré le problème, et trouvé des cachets, mais il n'en reste plus beaucoup. D'autres sont sous traitement : régulation hormonale, bêtabloquants, anticoagulants, médicaments contre l'hypertension et l'asthme, etc.

Il hocha la tête en terminant le classement.

— Je venais te dire qu'on va avoir besoin de plus de fournitures. Après aujourd'hui, même les plus basiques viennent à manquer. On se débrouille bien, mais on vient d'accueillir presque cent personnes. C'est le moment de partir à la chasse au trésor.

— Je viens avec toi.

— On a besoin de toi ici. On peut voir qui serait plus indiqué pour m'accompagner et l'inciter à se porter volontaire. Je crois qu'il faut repousser la réunion, au moins d'un jour. Il se passe trop de choses. Et

quand on la fera, si on se sent bien avec eux d'ici là, il faudrait sans doute convier Max et... Lana, c'est son nom ?

— Oui, et je suis d'accord pour les faire participer. Bill va vouloir que son fils soit là.

— Je vais bientôt pouvoir me faire une meilleure idée de Will, parce qu'il emménage avec nous. Mon impression initiale, c'est qu'avoir fait des centaines de kilomètres pour retrouver son père en dit long sur son cœur et son caractère.

— Là encore, je suis d'accord. Là où je ne le suis pas, c'est qu'à mon avis, on ne devrait pas repousser la réunion, estima Rachel. Katie s'est chargée des inscriptions et Lloyd l'a un peu aidée. Tous les deux sont venus me dire que Kurt Rove, les Mercer et Denny Wertz regardaient les nouveaux venus depuis l'autre côté de la rue. Les Mercer sont venus emmerder un jeune qui avait un chien. Apparemment, quand le chien a grogné, l'un d'eux a menacé de le descendre.

— Aïe. Pourquoi Katie n'a pas envoyé quelqu'un me chercher ?

— C'est ce qu'elle allait faire quand Rove a traversé pour s'en mêler. Il y a eu des échanges un peu houleux avec des gens du groupe de Max. Celui-ci a fini par intervenir. Et ce qu'il a dit ou fait a convaincu Rove et les Mercer de lâcher l'affaire.

— Il nous faut ces règles, Jonah. L'ordre. Et tout de suite.

— OK, fit Jonah en se frottant le visage. OK. On a environ trois heures. On fait venir Max, Lana et Will Anderson ?

— Je pense que c'est la bonne décision. Je peux faire un saut pour en parler à Lana et Max, et tu pourras en toucher un mot à Will.

— Tu dois faire une pause, Rachel. Quand est-ce que tu as mangé pour la dernière fois ?

— La journée a été longue.

Jonah ouvrit le tiroir du bureau et en sortit une barre protéinée.

— Pourquoi ils ne peuvent pas en faire avec des glaces au coulis de chocolat, ou du rôti de bœuf saignant ? soupira Rachel en la déballant

avant d'en avaler une bouchée. Ça a un goût atroce, ces trucs-là. La bonne nouvelle, c'est qu'il ne va pas y en avoir pour toujours.

— « Mais où sont ces putains de Twinkies ? »

— *Bienvenue à Zombieland*. J'adore ce film, dit Rachel en riant. L'autre bonne nouvelle, c'est que, foutus comme on est, au moins, on n'a pas d'invasion de zombies.

— Pour l'instant.

Rachel reprit une bouchée de barre protéinée en protestant :

— Y a pas à dire, tu sais me remonter le moral.

— Et si on allait marcher ? Un peu d'air te ferait du bien, ça te sortirait d'ici. On va avertir Max pour la réunion, Bill et son fils. Et ensuite on pourrait se balader aux jardins.

— Une balade ne me ferait pas de mal.

Elle se leva ; il oublia de reculer. Et il se souvint qu'il avait aidé à accoucher des jumeaux dans des circonstances désespérées. Il avait fait sortir de New York ces jumeaux, Hannah, leur mère et Rachel. Il avait accompli des choses au cours de ces quatre derniers mois dont il ne se serait jamais cru capable.

Alors pourquoi ne réussissait-il pas à se lancer ?

Il ne recula pas, et se rendit compte qu'elle n'avait pas bougé non plus.

— Je peux te demander quelque chose ?

— D'accord, répondit-elle en gardant les yeux dans les siens.

— Si rien de tout ça n'était arrivé, si tout était resté normal et que je t'avais proposé d'aller prendre un verre, ou voir un film, tu aurais dit oui ?

Elle attendit un instant.

— Quel genre de film ? C'est important. Si tu m'avais traînée voir un film d'art et d'essai sous-titré, j'aurais refusé. C'est pas une façon de se détendre après une journée aux urgences.

— Je n'ai jamais regardé de film d'art et d'essai sous-titré.

— Alors, peut-être, concéda-t-elle, ses yeux chocolat toujours bien

plantés dans les siens. C'est difficile, parfois, de se projeter dans le passé, de se souvenir de comment c'était. Au point où nous en sommes maintenant, tu as loupé le coche pour la soirée ciné. Une autre proposition ?

— Je ne veux pas rendre les choses bizarres entre nous, gâcher notre relation. On doit mettre en place la clinique, organiser la communauté. Donc si tu n'es pas...

— Oh, arrête !

Elle leva les yeux au ciel et l'attrapa par la nuque pour qu'enfin leurs bouches se rencontrent.

Jonah sentit son esprit fondre. Fondre. Tout ce désir, toutes ces rêveries prenaient une réalité explosive. Il s'accrocha à ce battement jusqu'à sentir la main de Rachel sur son cœur affolé.

— Je ne me sens pas bizarre, souffla-t-elle lentement, ses grands yeux magnifiques sur lui. Et toi ?

— Je sais pas. Faudrait vérifier.

Il la souleva sur la pointe des pieds pour reprendre sa bouche. Il ne se demanda pas pourquoi il avait attendu aussi longtemps. Pourquoi se poser des questions sur ce qui ressemblait à la perfection ?

— Non, je ne me sens pas bizarre non plus, conclut-il.

— Bien. On devrait la faire, cette promenade. Aller prévenir Max et Bill.

— C'est vrai.

Il lâcha Rachel, se rappela qu'ils avaient des priorités.

— Et puis on devrait continuer de marcher. Jusqu'à chez moi.

— Chez toi, répéta-t-il, le regard acéré.

— Mon lit. On a une ou deux heures. Comme tu l'as dit, j'ai besoin d'une pause. Je crois que toi aussi.

— Je te désire depuis longtemps.

— Pas aussi longtemps pour moi. Mais quelque part en Pennsylvanie, peu de temps après avoir rencontré les autres, j'ai commencé aussi.

— Il faut qu'on ferme.

— Oui.

Elle mit le talkie en route, comme elle le faisait toujours pour répondre aux éventuelles urgences médicales.

— Rachel ? (Ils sortirent en fermant derrière eux.) Je dois t'avertir, je suis, euh, un peu au taquet.

— Hmm, fit-elle avec un sourire alors qu'ils traversaient la lumière surnaturelle pour gagner la porte d'entrée du bâtiment. Tu as de la chance, je sais comment guérir ce problème.

Dans l'heure qui suivit, Jonah se considéra comme guéri.

Dans la grande salle à manger avec ses canapés confortables et son beau parquet de châtaignier, Max accepta la bière qu'on lui tendait. Il ne savait que penser de cette invitation, mais supposait que ceux qui l'avaient lancée voulaient les jauger, lui et Lana.

Comme il souhaitait également en savoir plus sur eux, la situation convenait à tout le monde.

Il n'avait pas encore fait part de toutes les réserves qui circulaient dans son esprit. Il avait vu le stress de Lana s'évaporer, vu le plaisir qu'elle avait eu à disposer des fleurs en vase dans ce qui était – pour l'instant – leur chambre.

Il avait vu leur enfant bouger.

Alors il pouvait bien garder ses doutes et inquiétudes pour lui un moment, au moins jusqu'à être plus sûr de l'endroit où ils mettaient les pieds. Mais l'incident avec Flynn, la laideur émanant des adultes qui avaient mis un point d'honneur à provoquer le garçon, il n'avait pu s'en débarrasser.

— Katie et Fred descendent dans une minute, annonça Rachel, qui alluma quelques bougies supplémentaires avant de s'asseoir sur le canapé à côté de Jonah. Elles couchent les bébés. Arlys est allée tirer Chuck de sa quête continuelle de wi-fi. Merci d'être venus, alors que vous êtes encore en pleine installation.

— Comment va le reste du groupe ? demanda Jonah.

— Ils s'en tirent.

— Bon. Je peux vous aider demain. Pour les meubles, les ustensiles, ce genre de choses.

— Merci.

— Tu vis ici, avec Katie et les bébés.

— On n'était pas aussi nombreux au début, lui expliqua Rachel. Mais finalement, on est restés près les uns des autres. Jonah, Chuck et Bill – plus Will, maintenant – sont à côté, Fred et Arlys aussi. C'est nous qui sommes ensemble depuis le plus longtemps.

— Lloyd Stenson a pris un appartement en face, Carla Barker au-dessus des Oubliés. Ils seront là ce soir, dit Jonah, qui tâtonna en regardant sa bière. On avait déjà prévu de se réunir. Après votre arrivée, on a décidé que votre groupe devait être représenté.

— Dans quel cadre ? s'informa Max.

— Nous avons dépassé les trois cents habitants, commença Jonah. Dans l'ensemble, on arrive à s'entendre. Tout le monde apporte sa contribution.

— Et chacun travaille encore sur son traumatisme, ajouta Rachel. Ce qu'il a gagné, ce qu'il a perdu, en gros. Ce qu'il a traversé. Certains se rassemblent pour un genre de thérapie de groupe, en se relayant pour recevoir. D'autres trouvent différentes façons de passer le cap. Travail au jardin, clubs de loisirs créatifs, occupations diverses. Lloyd fabrique des objets. On a un projet collectif de serre. Et il a nettoyé l'aire de jeux pour que les enfants puissent jouer pendant que les parents plantent ou désherbent. Des orchestres se créent, un cercle littéraire, des groupes de prière.

— Certains se relaient pour soigner les animaux, enchaîna Jonah. Il faudra qu'on le fasse tous, avec ceux que vous avez amenés.

— Vous dites que pour la plupart, les gens ont trouvé une voie, trouvé leur place, déclara Lana avant de siroter son verre d'eau. Mais pas tous.



— Les gens sont ce qu'ils sont, commenta Jonah.

— Comme ceux qui ont agressé Flynn tout à l'heure, intervint Max

— C'est ça. Don et Lou Mercer, ce sont des abrutis finis.

— Pas Flynn. Sinon, je peux vous assurer que les abrutis en question auraient eu besoin de soins d'urgence.

— Ce n'est pas la première fois qu'ils cherchaient les problèmes, raconta Rachel. Ni qu'ils les trouvaient. D'où cette réunion.

Elle entendit des voix suivre l'ouverture de la porte.

— Voilà Arlys et Chuck.

— Il me faut le courant. Si je l'ai, je pourrai fouiller plus loin. Je pourrai peut-être infiltrer encore le QG d'AOL, nous obtenir le Net.

L'homme dégingandé d'une vingtaine d'années, avec un bouc sommaire et des cheveux broussailleux – blonds parsemés de mèches violettes – s'arrêta net devant Max.

— Oh purée ! Max Fallon ! C'est Max Fallon, j'en reviens pas.

— Je te l'avais dit, lui rappela Arlys.

— Ah bon ? J'écoutais pas, avoua-t-il avant de courir vers Max pour lui serrer la main et la secouer de haut en bas comme s'il espérait pomper de l'eau d'un puits. Je suis un grand fan. J'étais allé à votre dédicace à Spirit Books l'an dernier, même si je lis surtout en numérique. *Assiégés* était génial ! C'est mon préféré.

Max fut décontenancé. Cela faisait longtemps – trop, en fait – qu'il ne se voyait plus comme un écrivain.

— Merci.

— Max Fallon, répéta Chuck. C'est dingue.

— Voici donc Chuck, notre résident du sous-sol, déclara Arlys.

— C'est moi. Vous avez de la bière ? Fraîche ?

— Fred les a rafraîchies, lui dit Jonah.

— Génial. (Il attrapa une bouteille, dont il dévissa la capsule.) Donc, vous êtes Max, et... désolé, je n'écoutais pas. Lucy ?

— Lana.

— Max et Lana. Vous avez ramené près de cent personnes ? Encore

plus génial. Comment c'est, là-dehors ? demanda-t-il après avoir entamé sa bière.

— On a suivi votre itinéraire, donc le chemin était moins encombré que prévu. Quelques problèmes par-ci par-là. On a évité les ennuis quand c'était possible, et on a géré comme on pouvait les autres fois.

— Des Pilleurs ? Quelles bandes de salopards ! Ils vous tuent pour une boîte de conserve.

— Par-ci par-là, répéta Max.

— On en a rencontré après Baltimore. On a perdu trois personnes. Il aurait pu y avoir plus de morts, mais...

Chuck s'arrêta et jeta un œil vers Jonah.

— Tu peux le dire. On avait des Insolites avec nous, qui ont monté un mur de feu. Ça les a repoussés.

— La moto calcinée et la Jeep, murmura Lana. Les restes brûlés dans la Jeep. On est passés par là.

— On évite quand on peut, on se bat quand il le faut, approuva Jonah. On a des tours de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Harley était sur la route nord quand vous êtes arrivés, et il vous a laissés passer parce que...

— On s'est lus l'un l'autre. (Max entendit encore la porte s'ouvrir, d'autres voix résonner, et se détendit un peu en reconnaissant celle de Will.) Il savait qu'on n'était pas des Pilleurs et qu'on ne cherchait pas à faire du mal.

Max se leva quand Will entra avec un homme qui était manifestement son père. Même mâchoire, mêmes yeux. Max prit la main du jeune homme.

— Tu l'as trouvé, comme tu l'avais dit.

— Oui. Papa, je te présente Max et Lana, qui m'ont aidé à parvenir jusqu'ici.

Bill Anderson ne leur serra pas la main, mais les attira tous les deux dans une grande embrassade.

— Tout ce que vous voulez, quand vous voulez. Vous m'avez rendu

mon garçon.

— Avec ou sans nous, il ne se serait pas arrêté.

— Ça représente tout pour moi, dit Bill en levant une bouteille de vin.  
De mon cellier privé.

Il sourit et cligna l'œil.

Fred descendit l'escalier d'un pas dansant.

— Vous êtes Will. Le Will de Bill. (Elle vint l'étreindre avec force.) Je suis très heureuse pour vous. Je suis Fred. (Elle posa la tête sur le bras de Bill et sourit à son fils.) J'ai aidé à fabriquer les panneaux. Avec un peu de pouvoir féerique.

Will lui prit la main et la baisa, la faisant rire.

— Oh, je parie que ce sont Lloyd et Carla qui arrivent. Je vais voir. Il ne manque plus que Katie et on sera tous là.

Max laissa le monde s'agiter autour de lui en évaluant la situation. Clairement, Lana appréciait ce moment : les gens, la conversation, ne pas avoir à s'inquiéter du lieu où ils se trouveraient le jour suivant et le surlendemain.

Max estima que Lloyd avait le même âge que Bill, autour de la soixantaine. Il était nouveau, presque nerveux. Carla, d'ossature solide, les cheveux courts, l'évaluait autant qu'il le faisait de son côté.

Katie descendit, s'excusant déjà.

— Désolée. Bébés agités. Vous êtes installé, à côté ? demanda-t-elle à Will.

— Avec armes et bagages. De toute façon, je n'en avais pas beaucoup.

Quand elle s'affala à côté de Jonah sur le canapé, Will se cala sur l'accoudoir du fauteuil d'Arlys.

— On va peut-être trouver le temps de se donner des nouvelles.

— Bien sûr, répondit-elle avant de baisser la voix. Je suis navrée pour ta mère et ta sœur.

— Je m'en doute. (Il posa la main sur la sienne.) Et moi pour tes parents, pour Theo. On a tous tant perdu.

Sur le canapé, Rachel tapota le genou de Jonah. Il se tortilla, un peu

réticent, puis haussa les épaules.

— D'accord, je commence. Avec Rachel et Arlys, nous avons parlé ce matin, avant même l'arrivée d'environ quatre-vingt-dix personnes plus des animaux. Nous avons survécu et nous avons parcouru un long chemin pour nous sentir chez nous à New Hope. Je sais que le courant est une priorité, et la sécurité en est une également. À cela, il faut ajouter le stock, notamment médical, ce qui veut dire missions de recherches.

Pendant ce temps, Arlys avait sorti un carnet et un crayon.

— Ce serait peut-être le moment d'avoir une mairie, suggéra Lloyd. De présenter nos nouveaux voisins, de faire appel à des volontaires en plus.

— Oui. Avant de tenir une réunion publique, on voulait revenir sur certains événements. Vous avez tous dû entendre parler des Mercer qui s'en sont pris à Bryar hier soir, puis à Aaron.

— On m'a dit que si tu n'y étais pas allé pour les chasser, l'agression n'aurait pas été que verbale, répondit Carla. Des emmerdeurs. Il y a des gens qui naissent comme ça.

— Possible. Aujourd'hui, ils ont essayé de chercher un garçon dans le groupe des arrivants.

— J'en ai aussi entendu parler, dit Carla en examinant Max. Et apparemment, ils ont reculé quand vous êtes allé leur dire deux mots.

— Des emmerdeurs et des harceleurs. Il y a des gens qui naissent comme ça.

— Il faut qu'on détermine quoi faire si ça va plus loin que les paroles, déclara Jonah. Jusqu'ici, il n'y a eu que des mots méchants et un coup de poing ou deux. Mais Bryar ne devrait pas avoir peur de se promener le soir. Personne.

— Presque tout le monde est armé, observa Carla, même les gens qui ne devraient pas. Et là, je refais allusion aux deux Mercer.

— Et Kurt Rove, ajouta Bill. Et Sharon Beamer. Quelques-uns dont je ne pourrais pas donner le nom.

— Il nous faut un plan. Une structure, poursuivit Rachel en posant

une main sur le genou de Jonah. Des règles, des lois.

— Une fois qu'on a des lois, il faut ceux qui assurent leur fonctionnement, et ceux qui tranchent les litiges et légifèrent, remarqua Lloyd, qui fronça les sourcils, le regard sur ses mains burinées. Certains ne seront pas d'accord qu'on leur dise quoi faire et ne pas faire. Qui écrit les lois, qui les exécute, qui décide des conséquences lorsqu'elles sont enfreintes ?

— On commence à zéro, hein ? fit Jonah. Peut-être débiter par du bon sens.

— « Ne nuire à personne », intervint Lana, qui eut ensuite un geste d'excuse. Désolée, je ne voulais pas vous interrompre. C'est la première règle des sorciers.

— Plutôt sensée, répondit Bill en lui souriant. Il faudra la préciser. Ne pas faire de mal à une autre personne, aux possessions d'autrui, aux animaux. Ne pas stocker de grandes quantités de provisions pour soi, ce qui nuit aux autres.

— On pourra développer tout ça pour le bien commun, dit Arlys sans cesser d'écrire. Mais ça nous ramène aux forces de l'ordre et aux conséquences.

— La police, dit Jonah en regardant Carla.

— J'étais adjointe au shérif dans une petite ville, donc oui, la dynamique et les querelles d'une petite communauté, je connais. Et les gens qui ont ce qu'on appellerait des armes non conventionnelles.

— Vous avez rencontré beaucoup de problèmes avec les Insolites ? demanda Max.

— Pas trop, répondit Jonah. Deux gamins qui ont fait du grabuge.

— Ils testent surtout leurs capacités, expliqua Fred.

— Yale Trezori a fait exploser un arbre ! lui rappela Chuck.

— Je sais, mais c'était involontaire, et il s'est fait peur. Il n'a que quatorze ans. Je trouve...

— Continue, l'encouragea Rachel.

— Je pense qu'on devrait avoir un genre d'école ou de centre de

formation pour les enfants, ou même pour tous les gens qui découvrent des pouvoirs nouveaux, exposa Fred.

— Un Poudlard, conclut Chuck en lui chatouillant les côtes.

— Un peu. Bryar serait très douée dans ce rôle. Elle est hyper patiente.

— Vous auriez du monde dans votre groupe qui correspondrait au profil ? demanda Rachel. Des gens prêts à enseigner et encadrer ?

— Oui, on a déjà commencé.

Max enchaîna en donnant deux noms à Arlys.

— On pourrait organiser ça dans le bâtiment de l’American Legion, proposa Fred. Ce n’est qu’à une rue de la rue principale, donc les enfants pourraient y aller à pied. Je pourrais en parler à Bryar, et si elle est partante, Aaron le sera. Ça lui fera une excuse pour passer du temps avec elle.

— Bonne idée, dit Jonah en se retournant vers Max. Les gens que vous avez nommés aideraient à mettre cela sur pied ?

— Je vais leur en parler.

— Super. Carla, tu veux bien te charger de la police ?

— Je veux bien, Jonah, mais les gens seront-ils prêts à accepter l’autorité ? En plus, je n’ai jamais été la responsable, et je ne pourrai pas assurer seule.

Alors qu’il avait d’abord pensé à Bill, Jonah était revenu sur son idée.

— J’espérais que Max serait d’accord pour participer.

Celui-ci haussa les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce que vous savez prendre des décisions. Et pour que ça marche, nous devons représenter tout le monde. Vous avez deux policiers dans votre groupe, ça équilibrerait.

Max secoua la tête.

— Mike Rozer, oui. C’était un flic de grande ville, avec une dizaine d’années d’expérience. Il est fiable. L’autre, Brad Fitz, a de l’expérience,

mais il réagit au quart de tour. Et il est amer. Ce n'est pas une bonne combinaison.

— D'accord. Vous seriez prêt à le faire ?

Avant que Max puisse répondre, Lana lui toucha le bras.

— Tu nous as menés jusqu'ici. Tu as empêché les gens de perdre la tête. Pas loin de cent personnes en sont conscientes et te respectent. Avec toi dans la police, les nôtres seraient partants.

— Tu voudrais que je le fasse ?

— Je... je crois que c'est ton destin.

— D'accord, dit-il en lui prenant la main. D'accord, on essaiera. Mais vous devriez sélectionner une autre personne de votre groupe, et un Insolite. Pour l'équilibre.

— Diane Simmons, suggéra Arlys sans relever les yeux de ses notes. Elle a l'esprit vif, elle est fiable et elle ne supporte pas qu'on fasse n'importe quoi.

— Elle est métamorphe, précisa Katie.

— Je suis d'accord, Diane et Carla sont des gens raisonnables, commença Lloyd. Et d'après nos premières impressions, Max aussi. Mais édicter les lois, les faire accepter par l'ensemble de la communauté, ainsi que l'autorité des représentants nommés, c'est autre chose.

— J'espérais que tu aborderais ce problème, approuva Jonah. Tu es intelligent et juste, personne ici ne dira le contraire. Tu es respecté, Lloyd, donc si tu l'exposes comme fait accompli – ce n'est pas la manière juste, mais c'est la meilleure dans notre situation – la plupart des gens seront d'accord.

— Et les gens contre ?

— Seront en minorité.

Lloyd se frotta la nuque, l'air préoccupé.

— Attendez, que je réfléchisse à tout ça. Et si on y arrive, que fait-on des contrevenants à la loi ? On les enferme dans un placard ?

— Une porte fermée n'arrêterait pas les transgresseurs dotés de magie, observa Max. Lana et moi, on a une autre méthode.

— On appelle ça le temps calme, expliqua Lana avec un rire. C'était en partie pour les faire se sentir bêtes, parce qu'on avait surtout des esprits échauffés, un échange de coups de poing ou... une gifle magique. On a gardé la même règle dans tous les cas. Une durée déterminée en temps calme.

— À l'intérieur du cercle pendant un temps déterminé, précisa Max. Sans communication. Un temps pour se calmer, réfléchir à sa connerie. Ça marchait pas mal.

— J'y ai passé dix minutes, avoua Will. Au début. C'est humiliant et ça isole des autres. Pendant la première minute, je voulais seulement sortir pour casser la gueule de Max. Neuf minutes plus tard, j'avais une autre perspective.

Le sourire que lui envoya Max démontrait leur affection mutuelle.

— T'as été bon élève.

— Bon, je vais y réfléchir, dit Lloyd. Je vais essayer de trouver des formulations et une approche.

— Bien, dit Jonah, avant de s'adresser de nouveau à Max. Pendant ce temps, nous espérons que vous travaillerez avec l'équipe électricité demain. Et que vous recruterez du monde pour les reconnaissances et recherches de provisions.

— Je peux venir. Je ne sais pas ce que je peux faire pour toute une ville en termes de courant, mais on va voir. Pour les reconnaissances, vous n'aurez pas mieux que Flynn et Lupa.

— C'est le garçon de tout à l'heure, dit Rachel. Et Lupa ?

— C'est son loup.

— Un vrai loup, vous voulez dire ?

— Oui. Un elfe et un loup qui ont nourri un village de presque trente personnes et assuré sa sécurité pendant plus de deux mois. Je vous propose aussi Eddie et Joe, son chien.

— Un chien normal ?

— Oui, juste un chien et un homme bien, confirma Lana. Pour l'approvisionnement, on peut aussi vous envoyer Poe et Kim. Ils habitent



avec Eddie dans les appartements attenants à notre maison. Ce sont eux qui sont avec nous depuis le plus longtemps. Ils n'ont pas de magye, mais ils sont intelligents et fiables.

— Vous pourriez faire partir quelqu'un de magyque avec eux, suggéra Bill. C'est un avantage, on l'a constaté.

— Aaron, pour l'instant ? proposa Rachel. Et toi aussi, Jonah. Ils auraient ton assistance si besoin, et tu saurais quoi prendre en fournitures médicales.

Jonah approuva, car il pensait la même chose.

— Tu peux préparer ton groupe, Max ? Au lever du jour ?

— D'accord.

— Je crois... (Fred regarda tout le monde.) Je crois que ça ne devrait pas être « le groupe de Max ». Si on est ensemble, tout le monde est ensemble.

— Fred a raison, comme d'habitude, conclut Arlys en refermant son carnet. Et c'est un bel ordre du jour pour cette première réunion du conseil municipal de New Hope.

Quand Lana embrassa Max qui partait aux premières lueurs de l'aube, elle éprouva comme une sensation de normalité. Son homme allait au travail et elle avait déjà en tête sa liste de choses à faire pour la journée.

— Bonne chance. Vous en auriez peut-être plus si je vous accompagnais.

Elle entrelaça leurs doigts.

— On verra comment ça se passe. Et soyons optimistes. Il faudra que tu vérifies que tous les appareils sont éteints. Inutile de ramener le courant si on fait tout griller.

— Bien vu. J'y veillerai. Ensuite, j'irai travailler au jardin en échange d'herbes à rapporter pour ici.

— Rien de trop physique, la tança Max en posant la main sur son ventre. Chargement très précieux.

— D'après Rachel, l'exercice raisonnable est bon pour moi et le bébé, donc je serai raisonnable. Ensuite, je vais faire le bilan des provisions de bouche. Selon Arlys, il y a une grande cuisine à l'American Legion, où ils vont lancer le centre de formation magique. Je pourrais y organiser une cuisine communautaire. Faire le pain et les denrées de base.

Max l'embrassa sur le sommet du crâne.

— Tu es contente ?

— Oui. Pas toi, shérif ?

Il secoua la tête en riant et recula.

— Je laisserai ce titre à Mike Rozer, hein. (Depuis leur terrasse, il balaya du regard la rue et les maisons.) Ce sont des temps étranges, Lana.

— Tu vas te remettre à écrire. À propos des temps étranges. Les gens ont besoin d'histoires, Max, et de ceux qui les racontent. Alors je vais t'installer un bureau.

— Jusqu'ici, on dirait que ta journée va être plus remplie que la mienne.

La porte de l'autre côté de la terrasse s'ouvrit. Joe en jaillit pour aller faire fête à Max et Lana, suivi par Eddie.

— Salut, les voisins !

— Vous êtes prêts ? s'informa Max.

Eddie tapota son sac à dos en réponse et rajusta la lanière de son fusil sur son épaule.

— Oui. Poe et Kim aussi. D'ailleurs...

Lana caressait encore une fois Joe quand les intéressés sortirent de leur appartement. Quelque chose de bon était ressorti de la tragédie, pensa-t-elle. Ils s'étaient trouvés, et ils allaient vraiment bien ensemble.

— Vous avez besoin de quelque chose pour les appartements ? demanda-t-elle. Bill Anderson a promis de l'aide.

— Joe et moi, on a tout ce qu'il nous faut.

— Nous, on s'est dit qu'on allait faire comme ça pour le moment, dit Kim avec un regard vers Poe. Si ça devient vraiment notre chez-nous, je

voudrais bien repeindre les murs. Et il y a une tapisserie particulièrement moche qu'il faut vraiment enlever.

— Bien d'accord, dit Poe. On veut juste voir encore. Jusque-là, on n'a pas à se plaindre. C'est qui, Aaron ? On a rencontré Jonah. Ils savent ce qu'ils font ?

Max répondit :

— C'est clair que Jonah oui, et comme il a proposé Aaron, je dirai oui pour les deux.

Il aperçut Jonah qui arrivait avec un homme un peu plus jeune et plus mince, qui se déplaçait comme un danseur.

— Vous pouvez faire connaissance. Rentrez sains et saufs, dit Max.

— J'aimerais bien trouver d'autres biscuits pour chien, hasarda Eddie.

— On verra ce qu'on peut faire. D'autres envies ? demanda Kim.

— Si jamais vous tombez sur des couteaux de cuisine corrects, dit aussitôt Lana.

— Comme ceux que tu avais dans la montagne ?

— Des lames qui ressemblent vaguement seraient déjà très bien. Et tout ustensile de cuisine correct, en fait.

— On ouvre l'œil, lui promit Poe, qui prit Kim par le bras. Allons faire nos courses.

— Je passe prendre Flynn et... Merde, il est déjà là. On l'entend jamais arriver, ce mec.

Flynn était campé au milieu de la rue, sans avoir fait plus de bruit qu'une volute de fumée. À côté de lui, Lupa. Joe jappa joyeusement et courut vers le loup pour gambader de bon matin.

— Prêts ? Ça va décoiffer ! lança Eddie.

Flynn hocha la tête, puis sourit.

— C'est moi qui conduis.

— Au secours. (Eddie retira sa casquette, gratta dans sa masse de cheveux, puis la remit en place.) Bon, on reviendra s'il nous plante pas

dans un arbre. Les elfes, c'est pas des as du volant, ajouta-t-il avant de se mettre en marche.

— Voilà mon groupe, je pense, dit Max.

— Bonne chance, lui dit Lana en levant le visage pour l'embrasser encore. Reviens sain et sauf.

— N'en fais pas trop, l'avertit-il.

Elle regarda les trois groupes se mêler, puis se diriger vers le parking à côté de l'école.

Elle s'intima de ne pas s'inquiéter. Cela ne servait à rien. Max les avait bien emmenés jusqu'ici. À travers des tempêtes, des groupes de Pilleurs, sur des routes inondées par le dégel du printemps. Il les avait menés parce que quelqu'un devait le faire. Parce que, un par un, ceux qui les avaient rejoints l'avaient respecté et lui avaient fait confiance.

Tout cela, il l'avait fait en portant le chagrin d'un frère devenu fou de pouvoir.

Voilà, elle allait installer un bureau pour Max, se dit-elle en ajoutant un semblant de lumière et en commençant à débrancher les appareils de la maison. Ils devaient tous les deux renouer en partie avec leur vie passée. Les circonstances avaient fait de Max leur leader, un homme d'autorité. Un sorcier dont le pouvoir avait grandi avec chaque kilomètre de leur voyage.

Mais il n'en restait pas moins écrivain. C'était quelqu'un qui pouvait mettre des mots sur ce qui se passait dans le monde, sur ce qui restait, sur leur combat pour reconstruire alors même que d'autres cherchaient encore à détruire.

Il avait besoin d'écrire, de prendre ce temps pour lui. Et ne serait-ce pas un soulagement pour le chagrin qu'il portait toujours ?

Tout comme elle avait besoin de faire sa place dans cette étrange réalité qui était devenue la leur. De fabriquer un nid pour leur enfant, de se trouver du travail. Pas seulement ce qui devait absolument être fait, mais ce qui satisfaisait ses aspirations personnelles.

Alors elle allait organiser une cuisine. Elle allait exercer son métier, ce

qu'elle faisait le mieux.

Il lui avait demandé si elle était heureuse, et elle l'était. Heureuse d'avoir une chance de se faire une place pour elle, pour lui et pour le bébé. Certes, elle se demandait un peu si New York et la vie qu'elle avait connue ne lui manqueraient pas toujours, mais elle avait conscience de devoir mettre cette nostalgie de côté.

Désormais, cette vie appartenait aux contes de fées.

Jonah slalomait sur la route entre des voitures abandonnées.

— On a déjà passé des maisons, fit remarquer Kim. Des maisons vides, on y a toujours trouvé quelque chose d'utile.

— On pourra s'arrêter à certaines sur le chemin du retour, mais les fournitures médicales sont la priorité, lui répondit Jonah. Il y a un hôpital à une dizaine de sorties d'ici. On y a pris ce qu'on pouvait il y a six semaines. Il faut qu'on renfloue les stocks.

Poe scruta la route et les quelques maisons dispersées.

— On aura de la place dans le camion UPS, mais si on rencontre des problèmes, on ne va pas pouvoir tracer sur la route, c'est sûr.

Jonah y avait réfléchi avant de décider de prendre le gros camion.

— Il faut qu'on les évite. Il y a des stations-service à l'échangeur qu'on va trouver bientôt. On pourra peut-être y remplir le réservoir et nos jerricans. Au retour.

Kim se redressa dans son siège et fit un geste.

— C'est un centre commercial, là-bas ?

— Oui, couvert et découvert. Des magasins d'usine.

— Ça pourrait être utile. Vous y êtes déjà allés ?

Aaron se tourna vers elle.

— On a essayé il y a quelques semaines, mais c'était le territoire d'un autre groupe. Ils n'étaient pas très accueillants.

— Comme tu vas le découvrir, Aaron a une tendance à... l'euphémisme, précisa Jonah. Ils se sont mis à nous tirer dessus avant même qu'on soit arrivés sur le parking. Ils étaient quoi, une vingtaine ?

— À peu près, confirma Aaron en haussant les épaules. Ils compensaient leur manque de stratégie par le nombre de balles. S'ils avaient attendu qu'on soit garés, ils nous auraient sans doute descendus.

— Ça vaut le coup de regarder cette fois-ci, non ? suggéra Poe. À une vingtaine, ils n'ont sûrement pas tout pris, mais ils ont dû partir ailleurs. Pourquoi vivre dans un centre commercial alors qu'il y a des maisons ?

Jonah envoya à Aaron, qui garda le silence, un regard lourd de sens.

— Aaron m'a dit ça un bon paquet de fois, soupira-t-il. Bon, on fera un détour après l'hôpital.

Au moment où le groupe de Jonah tournait en direction de l'hôpital, Eddie regardait par la vitre du pick-up.

— Il y a forcément d'autres gens. Ouais, je sais que je l'ai déjà dit, mais merde, il doit forcément y avoir d'autres gens. On a roulé combien ?

— Vingt kilomètres, ça fait pas loin.

— On s'accorde encore une bonne quinzaine, puis on devrait pousser la reconnaissance sur les petites routes. On trouvera peut-être une communauté comme la nôtre, et on aurait des nouvelles de gens qui arrivent du sud.

Il n'avait pas fini sa phrase que Flynn donnait un coup de volant sur la droite pour prendre un virage en épingle à cheveux menant sur une toute petite voie.

— Qu'est-ce qui te prend, Flynn ? J'avais dit...

— Des bruits de moteurs, expliqua l'autre, qui arrêta leur véhicule derrière des arbres, à l'abri des regards de la route principale. Attends.

Il courut au sommet d'une butte. Même si Eddie avait déjà vu le phénomène plusieurs fois, il fut tout de même estomaqué de voir l'elfe se fondre dans l'un des arbres.

Comme s'il... devenait l'arbre. Un truc bizarre d'elfe, et franchement

cool, il fallait le reconnaître.

Ce qui n'empêchait pas Eddie de flipper chaque fois qu'il le voyait.

— Restez là, ordonna-t-il à Lupa et Joe avant de sortir discrètement du véhicule pour s'accroupir à côté, le fusil en main.

Il entendait maintenant les moteurs, en majorité de motos, estima-t-il. Ce rugissement profond, qui arrivait vite et fort. À côté de l'arbre, ou plutôt dans l'arbre, Flynn devait avoir une vue imprenable sur la route.

Eddie espérait ne pas avoir à se servir du fusil, mais il y était résigné. Lors d'une attaque sur le groupe au sud de Charles Town en Virginie-Occidentale, il avait descendu un homme, un grand Pilleur costaud.

Un moment qu'il n'oublierait jamais. Un acte qu'il ne souhaitait pas réitérer.

Cependant...

Les grondements de moteurs s'intensifièrent, passèrent à plein volume près d'eux, puis déclinèrent. Le souffle irrégulier, Eddie se leva. Flynn émergea de l'arbre.

— Des Pilleurs.

— Tu en es sûr ?

— Cinq motos, dont trois avec des femmes en passager. Une camionnette avec quatre personnes dedans, plus deux dans la remorque. Un camping-car où je n'ai pu voir que deux personnes, avec un genre de drapeau pirate sur le côté et un homme nu attaché sur le toit. Mort.

— Mon Dieu... Juste au moment où tu te dis que le monde peut pas devenir pire. T'as l'oreille fine, mec, bravo.

Des oreilles d'elfe grâce auxquelles il n'aurait peut-être pas à tuer quelqu'un aujourd'hui.

— Ils s'éloignaient de New Hope, c'est déjà ça.

Soulagé, Eddie regarda de nouveau vers leur véhicule.

— On pourrait peut-être continuer sur cette route, non ? Vaut mieux pas risquer de les rencontrer s'ils font demi-tour. Inutile d'essayer d'en affronter autant.

— D'abord, on devrait marcher.



— Parce que ?

— Ils peuvent aussi entendre les moteurs. Et parmi ces plantes-là, ajouta Flynn en désignant le petit bouquet d'arbres. Les fleurs sauvages et les herbes. Il y en a qui peuvent être utiles. Il faut qu'on en remporte.

— On devait faire de la reconnaissance, pas du jardinage, marmonna Eddie, qui fit toutefois signe aux animaux de sortir pour suivre Flynn. Il doit y avoir des maisons par là-bas, poursuivit-il pendant que son compagnon se mettait à déterrer des plantes au couteau. Pas pour y trouver des trucs, mais il pourrait y avoir quelqu'un planqué. Ce n'est pas normal qu'il y ait personne.

Lupa se mit à grogner, assez tôt pour que Flynn se relève et esquive une fille qui venait de jaillir d'un arbre en brandissant un couteau.

Eddie leva son fusil et le rabaissa pendant que Flynn évitait un second coup de couteau.

— Non, non. J'peux pas tirer sur une gamine !

— Elle est assez vieille pour m'ouvrir ! lança Flynn.

Lupa résolut le problème en bondissant pour renverser l'attaquante. Il se dressa sur ses épaules pendant qu'elle récupérait son souffle coupé par la chute.

Flynn se projeta si vite qu'Eddie ne le voyait plus bien, et arracha le couteau à la jeune fille avant qu'elle ne puisse le planter dans le loup.

— Il ne va pas te faire de mal. Nous non plus.

Elle adressa à Flynn un regard féroce de ses yeux brun doré.

— Me touche pas. Si tu me touches, moi, je te ferai du mal.

— Personne ne touche personne, décréta Eddie, qui rangea le fusil sur son épaule et leva les mains. Tout le monde se calme, OK ?

Joe s'approcha ventre à terre de la fille et lui lécha le visage. Les lèvres tremblantes, elle ferma les yeux.

Flynn rengaina son couteau et remit celui de son attaquante à sa ceinture. Il s'accroupit et posa la main sur la tête de Lupa.

*Je suis comme toi*, dit-il en pensée à la jeune fille.

Elle rouvrit les yeux d'un coup.

*N'importe quoi.*

*Non, je suis comme toi. Je m'appelle Flynn. Eddie n'est pas comme nous, mais il est avec nous. On n'a rien en commun avec ceux qui viennent de passer sur la route.*

— Allez, Flynn, rappelle ton loup. Relève-la.

— On est en train de parler.

— Vous... ah, d'accord, cool.

*Tu n'es pas obligée de t'enfuir. Mais si tu veux partir, on ne va pas te poursuivre. On a de la nourriture dans nos sacs. On peut t'en donner.*

— Elle a faim ? Elle est plutôt maigrelette.

Maigrelette, sale et très fâchée, d'après ce qu'en voyait Eddie.

— Tu veux manger, petite ?

Flynn sourit.

— Tu vois ? Il est avec nous. Elle a soif, répondit-il en tirant une bouteille d'eau de son sac. C'est bon, Lupa.

Le loup recula et s'assit.

— Ne me touchez pas.

Sans rien dire, Flynn posa la bouteille à côté d'elle, se leva et recula.

— Écoute, elle a l'air d'avoir douze ans. On peut pas la laisser là toute seule.

— Quatorze, rectifia Flynn en lisant dans ses pensées.

— N'importe. C'est risqué, mec.

— Elle sait se débrouiller. Mais c'est pas pour ça que tu dois rester seule, poursuivit Flynn pendant qu'elle buvait. Sauf si tu veux être seule. On vit avec du monde, des gens bien.

— Il y a des filles, précisa Eddie. C'est pas juste des mecs. Tu devrais venir avec nous.

— Je ne vous connais pas.

— Oui, il faut jamais parler aux inconnus, tout ça, mais quand même. Toute seule ici, c'est risqué.

— On ne te fera pas de mal. Tu verras nos intentions, si tu regardes.

Elle regarda Flynn en buvant de nouveau.

— Je ne sais pas comment regarder. Je ne sais pas pourquoi je peux t'entendre dans ma tête.

— Ou te transformer en arbre ou en rocher ? fit-il en lui souriant. C'est notre nature. Je peux t'aider à apprendre. On ne va pas t'obliger, mais tu devrais venir.

— Tu t'es perdue, peut-être ? réfléchit Eddie. Si tu as des compagnons, on peut t'aider à les retrouver.

— Ils sont morts. Tous morts !

Flynn prit le couteau de la fille et le posa par terre.

— Et ceux qui sont encore en vie doivent le rester. On va aller voir dans les maisons à proximité s'il y a quelqu'un qui a besoin d'aide. S'il n'y a personne, on prendra éventuellement des provisions. Viens avec nous. Il y a d'autres personnes comme nous là où on habite maintenant. D'autres comme Eddie, aussi.

Elle reprit son couteau et se leva. Ses cheveux, presque comme ceux de Flynn, couleur écorce, étaient un vrai sac de nœuds. Ses yeux, grands et sombres, montraient plus d'agressivité que de peur.

— Je pourrai partir quand je voudrai.

— D'accord.

Flynn se retourna et se mit à marcher. Même si ça le rendait nerveux d'avoir une fille énervée et armée derrière lui, Eddie se régla sur son rythme.

— Le chien a un nom ? demanda-t-elle.

— C'est Joe. C'est un super chien, répondit Eddie. Et Lupa aussi est un super chien, pour un loup.

Flynn ne prit pas la peine de se retourner pour demander :

— Et toi, tu as un nom ?

Quand elle posa une main mal assurée sur la tête de Joe, l'animal lui renvoya un sourire heureux, langue pendante. Pour la première fois depuis des semaines, elle sourit presque.

— Starr. Je m'appelle Starr.

Kim montait la garde devant l'hôpital pendant que, par l'entrée arrière, hors de vue, les autres remplissaient le camion.

Depuis leur dernier passage, quelqu'un d'autre s'était servi. Quelqu'un de plus intéressé par les opiacés et la morphine que par les pansements, le fil de suture et les antibiotiques. Jonah chargea un appareil à électrocardiogramme, un à monitoring foetal et, avec à l'esprit le souvenir de l'accouchement des jumeaux, rafla tout ce qu'il pouvait en néonatalogie. Poe emporta d'autres fournitures sur une civière et Aaron suivit avec encore du matériel, y compris un stérilisateur autoclave.

Comme l'autre fois, Jonah évita de regarder le sang séché sur les murs et les portes. Au moins, cette fois, il n'y avait plus de corps à sortir et à brûler en masse.

Mais la puanteur de la mort mettait longtemps à s'effacer.

— Bonne récolte, conclut-il une fois qu'ils eurent tout chargé. Poe, tu peux te mettre au volant ?

— Bien sûr.

— Aaron, ce serait bien que tu prennes une ambulance. Ça nous servirait et on pourrait emporter davantage de matériel.

Poe passa à l'avant de l'hôpital.

— Ils cherchent à prendre une ambulance.

— Bien vu, commenta Kim en montant.

— Oui. Je commence à être moins méfiant.

— Max leur fait confiance, ce qui n'est pas rien. J'ai envie de passer au centre commercial, Poe. C'est une trop belle occasion. Il nous reste beaucoup de place ?

— Pas mal, surtout s'ils trouvent... les voilà. Joli.

Il lança un sourire à Kim et vint se placer à la suite de l'ambulance.

Max se trouvait dans une pièce pleine d'ordinateurs, de manettes et d'écrans pendant que Wanda, Chuck et Manning, armés de lampes de poche, parlaient électrodes, boîtes de dérivation, ampères, transfos, câbles souterrains et aériens.

Il les comprenait moins qu'eux ne le comprenaient.

Et ce n'était pas tout. Ils avaient des outils et ils savaient visiblement s'en servir, et ne faisaient pas cas de Max en travaillant.

Chuck, dans son nouveau repaire, marmonnait pour lui-même tout en opérant un ordinateur à cœur ouvert. Dans ses grommellements, autant que Max pouvait en juger, il s'agissait d'arriver à faire fonctionner la machine sur une batterie de fortune assez longtemps pour qu'il puisse pirater le système.

Tout était fichu, compromis, miné. La panne s'était étendue comme une vague, coupant le courant non seulement d'une centrale, mais grillant les transformateurs de tout le réseau.

Max ne s'y connaissait pas en watts, en ampères ou en câbles vétustes, mais la puissance, il connaissait. L'utiliser comme étincelle.

Il n'écouta pas les autres qui envisageaient de retourner voir le cœur du problème, équiper un élément d'un fusible, sectionner un fil... Il examina le tableau devant lui.

Il leva une main et imagina le transfert de pouvoir. Appuyer sur un interrupteur, allumer une lumière. Non, c'était trop. Trop grand, se rendit-il compte. Il rétrécit le champ d'action. Une étape, pensa-t-il, une bougie dans la nuit.

Il hésita un moment, puis encore. Et si cette poussée de pouvoir détruisait les progrès réalisés jusqu'ici par les compétences et la technologie ? Savoir allumer une lumière, c'était très éloigné de connaître son fonctionnement.

Il se concentra sur plus petit encore. Donner l'impulsion de départ. Il ne savait pas construire un moteur, mais il savait quoi utiliser pour en démarrer un.

La foi. Croire. Accepter. S'ouvrir.

L'écran devant lui se mit à clignoter.

La discussion ultra-technique se poursuivait. Max tapota l'épaule de Chuck pour lui désigner l'écran.

— Vous pouvez travailler à partir de là ?

— Comment ? Quoi ? Oh, là !

Chuck envoya sa chaise à roulettes sous le comptoir. Il se jeta sur un clavier, puis arrêta ses doigts à quelques centimètres des touches.

— Eh ben, c'est la première fois que je stresse face à la technologie. Accrochez-vous, les gars. Et la fille.

Drake Manning donna un coup de poing dans le bras de Chuck.

— Comment t'as réussi ?

— J'ai rien fait, assura-t-il en désignant Max.

— Tu lui as chuchoté des mots doux pour l'allumer, ou quoi ?

— Si on peut dire.

— Ça alors.

Manning – dont on voyait à l'usure sur plusieurs endroits de sa ceinture qu'il perdait du poids régulièrement, et dont les cheveux grisonnants dépassaient par touffes d'une casquette aux couleurs des Phillies – rit aux éclats.

— Ça va tenir combien de temps, m'sieur l'sorcier ?

— Je ne sais pas. C'est mon premier jour de boulot.

— J'y suis. J'y suis ! s'écria Chuck, qui leva les poings au-dessus du clavier. Yes ! J'ai pas perdu mon mojo !

— Tu peux faire venir le courant ici ? lui demanda Manning.

— Est-ce que les ours chient dans les bois ? Deux secondes. Merde, ça m'avait manqué. Trop.

— Juste ici, avertit Manning en tapotant une section du moniteur au-dessus de l'épaule de Chuck. Si on ramène tout, on va tout exploser. Juste cette centrale. On a tout de fermé. Mets ça en ligne et on va tester, étape par étape.

— C'est fait. Je crois.

Manning souffla un coup.

— Teste la lumière, Wanda. Juste la lumière.

Quand les ampoules s'allumèrent en actionnant l'interrupteur, Chuck leva le poing. Manning, lui, se pressa juste les doigts sur les yeux. Puis il laissa retomber ses mains et regarda Max.

— À la fin de ton premier jour de boulot, c'est moi qui t'offre ta bière.  
Il se retourna et rendit son sourire à Wanda.  
— Allez, l'équipe, redonnons la lumière à New Hope !

Dans le parking du centre commercial, des voitures étaient renversées sur le côté ou sur le toit, comme des tortues sur des carapaces brisées.

Corbeaux, vautours et rats grignotaient les carcasses de chiens, de chats, de cerfs. Et de ce qui, autrefois, avait été des êtres humains. L'air était chargé de la puanteur de la décomposition et des déchets.

Jonah roula à côté des restes d'un corps pendu à un tuyau. Un panneau en carton était encore accroché à son cou.

#### SALOPE D'INSOLITE, RETOURNE EN ENFER

En parcourant le parking, il n'aperçut d'autre signe de vie que les oiseaux ventrus et les rats bien nourris. Il se promet que, dans quelque temps, ils enverraient une équipe de volontaires pour brûler ou enterrer les morts, nettoyer les saletés, se débarrasser des amas d'excréments.

Il s'arrêta à la grande entrée, devant les portes de verre brisées, et se demanda ce qui rendait certains membres de l'espèce humaine aussi ignobles.

Il sortit au moment où Poe s'arrêtait à côté de lui.

— Ils sont partis depuis longtemps, dit Kim en sortant, le visage dur.  
Les corps doivent avoir au moins deux ou trois semaines.

— Ils pourraient revenir, fit Poe.

— Pour quoi faire ? C'est un grand espace vide. Il y a plein d'autres endroits à profaner et détruire. Je regrette d'être venue.

Lorsque sa voix se brisa, Poe lui passa un bras autour des épaules et elle se raidit.

— Mais on est venus. On doit prendre ce qu'on peut.

— Les morts méritent mieux, soupira Aaron.

— On leur donnera mieux, approuva Jonah. On reviendra dès que

possible pour le faire.

Il pensa au cadavre pendu. Ils allaient couper la corde avant de partir. Ils pouvaient commencer par là, puis revenir pour enterrer ou brûler tous les corps.

— D’abord, on doit s’occuper des vivants.

Lana prit en compte l’avis de Fred et transplanta des herbes en pot. Elle eut un moment de joie quand elle les posa au soleil, à côté de la porte de la cuisine. Elle savait que les voir, les humer, les récolter, lui en apporterait bien d’autres.

Elle venait de jardiner pour la première fois de sa vie. Aider à sarcler et désherber des rangs de carottes et de haricots, apprendre à tuteurer des tomates. Elle avait vu les buttes des pommes de terre, les tiges sinueuses des citrouilles et des aubergines. Les pousses de maïs qui sortaient de terre.

Elle avait entendu des enfants jouer pendant qu’elle travaillait.

Mieux encore, après une inspection détaillée de ce qui deviendrait la cuisine communautaire, elle avait des projets.

Elle décida de se pencher dessus en sirotant un verre de tisane infusée au soleil sur sa terrasse. Par réflexe, elle posa la main là où le bébé donnait un coup de pied, puis releva les yeux quand Arlys arriva.

— Il paraît que tu t’occupes bien.

— J’ai passé une journée merveilleuse. Tu as une minute ? J’ai de la tisane glacée à t’offrir.

— Je veux bien.

— Je vais t’en verser un verre.

C’était encore plus merveilleux, se dit Lana en rentrant, d’avoir une visiteuse, de pouvoir simplement bavarder sans s’inquiéter d’éventuels dangers qui rôderaient sur la portion de route à venir.

— Je n’ai pas de glaçons, mais je l’ai rafraîchie, dit Lana en agitant les doigts avant de tendre le verre à Arlys.

— Merci. C’est ta liste d’envies ? l’interrogea-t-elle en désignant son



bloc-notes.

— Une ou deux, oui. C'est le projet pour la cuisine communautaire. Tu connais Dave Daily ?

— Oui, le grand qui a un gros rire.

— Il travaillait en cuisine dans un fast-food et il est totalement partant. Et on a du monde qui a de l'expérience pour préparer le gibier. J'adorerais avoir un fumoir pour faire du jambon, du bacon, etc. Tu sais que j'ai trouvé un livre à la bibliothèque sur la manière de procéder ?

Impressionnée et intéressée, Arlys regarda Lana, son verre à la main.

— Effectivement, tu t'occupes. Moi, j'ai passé du temps avec Lloyd, pour prévoir l'ordre du jour de la réunion publique.

— Ça t'inquiète.

— Il y aura forcément des objections, des gens qui n'aimeront pas qu'on leur dise quoi faire et ne pas faire. Mais on en a besoin, avant que quelque chose de grave n'arrive, et pour l'instant, on n'a pas de structure établie pour gérer les problèmes. J'ai rédigé un éditio sur la tolérance face à l'étroitesse d'esprit et l'acceptation face aux peurs moyenâgeuses. Il n'a pas emporté l'adhésion de tout le monde.

— Ce matin, j'ai travaillé au jardin. À peu près tous les gens sont aimables et serviables. Mais il y a une ou deux personnes qui gardent leurs distances. Par rapport à Fred, par exemple. Comment peut-on regarder Fred et voir autre chose que la joie et la lumière ? Ça me dépasse.

— Elle a constitué ma première expérience avec le monde magique. C'est peut-être pour ça que c'est plus facile pour moi que pour d'autres. Pour certains, la première expérience a été une confrontation avec l'effrayant, le mortel. Les Insolites noirs. C'est plus difficile de les convaincre que ceux qui ont des capacités qui nous dépassent ne sont pas voués à faire le mal.

C'était certain, pensa Lana, toute la magye n'était pas du côté de la lumière.

— Le frère de Max, son propre frère... Il a choisi le mal. Lui et la

femme avec qui il était. Je pense qu'elle a toujours été dans la magie noire et qu'elle l'a transformé. Ils ont tué un membre de notre groupe. Un homme inoffensif, ou plutôt un garçon. Ils auraient voulu nous éliminer tous, surtout... (Elle posa une main sur son ventre.) Et Max avait le choix, il a choisi la lumière. Il a choisi ce qui était juste, même si ça impliquait de détruire son propre frère. Il aimait Eric, mais il a choisi la lumière.

— Ça a dû être horrible pour lui.

— Oui, et ça l'est toujours. Je n'ai jamais vu une telle puissance. Énorme et noire. (Elle hantait encore les rêves de Lana.) Ils en avaient le vertige, ils en étaient ivres.

— Fred et moi, on a vu ça dans le métro, en fuyant New York. (Repensant à cette... chose qui volait dans les tunnels, elle approuva du chef.) Énorme et noir.

— Alors tu le sais. Ce n'est pas difficile de comprendre que quelqu'un qui a été confronté à ça ait peur.

Lana tourna la tête, puis la releva en apercevant le pick-up.

— Voilà Eddie et Flynn.

Arllys se releva avec elle.

— Ils ont quelqu'un avec eux.

Quand il les repéra, Flynn s'arrêta devant leur maison.

*Ce sont des gens bien, dit-il à Starr.*

*Je ne les connais pas.*

*Si tu restes dedans, tu ne les connaîtras jamais.*

Elle sortit à contrecœur pendant que les jeunes femmes descendaient de la terrasse. Lupa et Joe bondirent de la camionnette.

— Je vous présente Starr. Elle ne veut pas qu'on la touche.

Très maigre, un tee-shirt en haillons et un jean déchiré, constata Lana. Les cheveux sales et emmêlés. Les yeux méfiants.

— Bonjour, je suis Lana et voici Arlys.

Starr rentra les épaules en voyant d'autres gens s'approcher ou s'arrêter pour la regarder.

— Je viens juste d'arriver ici, hier, poursuivit Lana. Je sais que ça fait

un peu peur au début, mais...

— J'ai pas peur, et je suis pas obligée de rester.

Fred arriva au pas de course, avec ses lunettes de soleil roses à sequins perchées sur ses boucles rousses sautillantes.

— J'ai vu les véhicules revenir. Tiens, bonjour !

— Voici Fred, dit Arlys, qui retint la fée d'un bras. Starr ne veut pas qu'on la touche.

— Oh, fit Fred, dont l'expression se fit immédiatement compatissante. C'est bizarre, hein, d'avoir tout le monde qui te regarde et qui te pose des questions ? Mais c'est bien, ici. Tu pourrais venir t'installer avec moi ? Arlys et moi, on vit juste à côté. Tu peux entrer, te laver un peu...

— Je suis pas obligée de rester.

— Ma foi, même si tu t'en vas, tu pourrais emporter des vêtements propres et manger un bout avant. Ensuite, tu te décideras, dit Fred, qui recula d'un pas et lui fit signe de la suivre. Viens.

Starr fit un pas, puis un autre. Puis elle suivit Fred sur le trottoir.

— Pleine de lumière, conclut Lana.

— Ça me dérange pas d'en être débarrassé, dit Eddie en levant les yeux au ciel. Je pense quand même pas qu'elle m'aurait planté son couteau entre les côtes, mais ça m'a un peu rendu nerveux sur le trajet du retour. Autant dire qu'on s'est pas beaucoup marrés.

— Elle ne fera pas de mal à Fred. Elle a peur et elle est blessée, dit Flynn en se tapotant le cœur.

— Elle a quand même essayé sur toi, mais bon, t'as raison. On l'a trouvée à une trentaine de bornes d'ici, au nord. Flynn dit qu'elle est comme lui.

— Et ça lui fait peur aussi. On a vu un groupe de Pilleurs qui se dirigeaient vers le sud. Ils ne nous ont pas vus. On n'a trouvé personne à part Starr. Quelques morts, c'est tout. On a rapporté des provisions, mais on s'est dit qu'on allait la ramener. On pourra y retourner demain.

— Je ne sais pas si c'est...

Lana s'arrêta puis fit un geste. À côté de la porte d'une maison en face, une lumière venait de s'allumer.

— Oh, purée ! À nous la bouffe chaude ! Les *douches* chaudes ! Purée de purée chaude ! s'enthousiasma Eddie en prenant Flynn par les épaules. Mec ! Que la lumière soit !

Dans la cuisine de la maison qu'elle partageait avec Arlys, Fred déposa un paquet de chips sur la table, accompagné d'une canette de Coca qu'elle rafraîchit.

— Il faudrait sans doute que tu absorbes de la nourriture saine, mais ça, c'est rapide, et c'est ce qui me ferait envie. Je suis Fred, se présenta-t-elle tranquillement tout en prenant des chips. Mais toi, tu es comme Flynn, c'est ça ? Je suis devenue assez douée pour deviner.

Starr regarda les chips avec méfiance. Et envie.

— Je ne sais pas ce que je suis.

— Oh, c'est pas grave. Moi, j'ai carrément flippé quand j'ai eu mes ailes. (Fred les sortit et les agita tout en croquant ses chips.) Il y a des gens qui ont voulu me faire du mal, à moi et à Arlys. Mais on a trouvé d'autres gens, des gens bien. Et maintenant, on est là.

Avec sollicitude, Fred ouvrit le paquet de Starr et sa canette.

Soupçonneuse, Starr prit une seule chips. Après en avoir mordu un tout petit bout pour goûter, elle la prit entière dans sa bouche et en attrapa d'autres.

Et elle se mit à pleurer de grosses larmes silencieuses, sans cesser de manger.

— Je ne vais pas te toucher, promit Fred, dont les yeux s'embruèrent, par compassion. Mais tu peux t'imaginer que je t'embrasse. Je suis désolée pour ce qui a pu t'arriver. J'aimerais que les choses mauvaises n'arrivent pas.

— Tout est mauvais.

— Non, je t'assure. Mais on a l'impression, des fois.

— Ça a tué mon père et mon petit frère. La Calamité.

— Imagine-toi que je t’embrasse encore. Et ta maman ?

— C’est eux qui l’ont tuée. Ceux qui nous chassent.

Fred frissonna.

— Les Pilleurs.

— Non. D’autres. On a essayé de s’enfuir, mais ils nous ont rattrapées. Ils nous ont violées, et encore violées. Et ils ont ri. On est des Insolites, et ils font ce qu’ils veulent de nous.

Les ailes de Fred retombèrent et se rétractèrent.

— Je vais m’asseoir à côté de toi. Je ne vais pas te toucher, mais j’ai besoin de m’asseoir.

— Et ils nous ont fait du mal. (Les mots tombaient de la bouche de Starr, amers et cuisants.) Ils n’arrêtaient pas de nous faire du mal. Ma mère m’a dit, dans ma tête, de m’enfuir et d’aller dans l’arbre. D’y rester jusqu’à ce que ce soit sûr. De ne pas partir, quoi qu’il arrive.

Starr s’essuya le visage, formant des traces claires sur la crasse.

— Ma mère a hurlé, lutté, elle a essayé de partir. Loin de moi, pour qu’ils me laissent et qu’ils ne fassent du mal qu’à elle. Et dans ma tête, elle criait : *ENFUIS-TOI !* Alors j’ai couru et couru. Quand je les ai entendus me suivre, je suis allée dans l’arbre. J’ai entendu ma mère hurler, mais je ne suis pas sortie. Je suis sortie que quand ils sont partis.

» Ils l’avaient tuée. Pendue à un arbre.

— Oh, Starr, je suis vraiment désolée. Je sais que ça ne suffit pas, mais je suis tellement navrée pour toi. Ta mère t’aimait. Elle voulait que tu leur échappes.

— Ils l’ont tuée parce que je m’étais enfuie.

— Non. (Fred se leva, attrapa une serviette en papier et la déchira pour qu’elles la partagent.) Ils vous auraient tuées toutes les deux, et elle le savait. Elle t’aimait et elle a tout fait pour t’éviter de mourir.

— J’avais pas de couteau à ce moment, alors je pouvais pas grimper à l’arbre pour la détacher. Mais j’ai fini par en dénicher un, et j’y suis retournée. J’ai essayé de les retrouver pour les tuer. Mais j’y suis pas arrivée.

— Je trouve que ta maman était la plus courageuse et la plus aimante des mères. Je pense qu'elle serait contente que tu sois ici avec nous maintenant. Si tu veux, tu pourrais vivre ici avec moi et Arlys. On a de la place.

Quand Starr secoua la tête, Fred essaya de trouver la meilleure solution.

— Sinon, tu pourrais vivre toute seule pour l'instant. On a des appartements. Tu serais dans le même bâtiment, mais seule. Je peux te montrer un appartement et te trouver des vêtements et de l'équipement. Tu pourrais te laver, prendre un vrai repas et peut-être te reposer un moment.

— Je peux partir quand je veux.

— Bien sûr, mais j'espère que tu n'en auras pas envie. New Hope, c'est un bon endroit pour... (Fred ne termina pas et regarda l'ampoule au plafond.) C'est toi qui fais ça ?

— Je fais rien.

— La lumière est allumée. Si ce n'est pas toi... ça alors, je crois qu'ils ont rétabli le courant ! (La fée essuya ses larmes et sourit.) Je crois que tu nous portes chance, Starr.

Lorsque Max et son équipe arrivèrent dans la ville, ils furent accueillis par des acclamations. Les gens sortirent en courant pour venir s'amasser autour de leur véhicule.

Max vit Lana rire et courir vers lui.

Il la rattrapa quand elle se jeta dans ses bras.

— Tu as réussi !

— Je leur ai donné l'étincelle, ils ont fait le reste.

Elle chuchota contre son oreille.

— On va prendre une douche chaude. Tous les deux.

— C'est la meilleure récompense.

Quelqu'un lui donna des tapes dans le dos ; on lui mit une bière dans la main.

Eddie sortit son harmonica. Une femme vint s'asseoir sur le trottoir avec un banjo. Quand Jonah arriva, les gens dansaient dans la rue.

— Le courant est rétabli, annonça Jonah comme s'il disait une prière. Ils ont rétabli l'électricité. Aaron, trouve Bryar et fais-la danser. On déchargera plus tard.

— D'accord, dit Aaron qui ouvrit la portière et regarda vers Jonah. Oublie tout ça.

Jonah alla garer l'ambulance sur le parking de l'école. Quand il sortit, il se tourna vers Poe et Kim.

— Allez faire la fête. On aura plein de volontaires tout à l'heure pour venir aider à décharger.

Il leur adressa un sourire qui s'évanouit dès qu'ils se joignirent à la foule. Il ne pouvait supporter tout ce monde, même pour passer au milieu et aller s'enfermer chez lui. Alors il prit l'entrée latérale de l'école. Il s'assit derrière le bureau et laissa tomber sa tête entre ses mains.

Il n'entendit pas la porte se rouvrir ni les voix. Il était trop loin. Il ne prêtait attention qu'à ses pensées torturées jusqu'au moment où Rachel lui toucha le bras.

— Je ne te trouvais pas, mais Poe m'a dit qu'il t'avait vu entrer ici. Alors on est...

— On va s'éclipser, proposa Max en prenant Lana par la main.

— Non. Ne partez pas.

Jonah se redressa, pâle, les yeux profondément malheureux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Rachel. Poe ne nous a pas dit.

— On a trouvé plein de matériel à l'hôpital, pas de souci là-bas. Et puis on a essayé de s'arrêter au centre commercial, celui où on avait eu des problèmes avant.

— Des Pilleurs ? s'enquit Rachel en lui enfonçant les doigts dans le bras.

Il secoua la tête.

— Non, ils étaient partis. Ils ont tout ravagé, dedans comme dehors. Merde, ils ont même pissé sur des portants de fringues. Kim les a

emportées malgré tout. Ça se lave, elle a dit. On a vu le vandalisme habituel. Du verre cassé, des obscénités peintes sur les murs, des montagnes de déchets...

» Et des corps. Des gens mutilés, en train de pourrir. Des animaux aussi. Dedans et dehors. Il y avait des rats qui leur arrachaient la chair. On...

Il s'arrêta pour se racler la gorge.

— Il faut y ramener du monde, creuser des tombes... ou peut-être refaire une incinération collective. Les corps y sont depuis un moment. Je...

Il regarda Max et Lana.

— L'endroit doit être nettoyé et purifié, dit Max. On peut le faire. Les âmes des vies perdues peuvent être bénies.

— Il le faut. C'est ce qu'a ressenti Aaron aussi. On n'en a pas beaucoup parlé, mais il l'a senti aussi. Et moi, je... On n'a pas du whisky quelque part ?

Rachel se dirigea vers un placard, dont elle sortit une bouteille et un verre. Elle en versa deux doigts.

Jonah le descendit d'un trait et expira.

— À mon avis, ce n'étaient pas seulement des Pilleurs. Il y a eu... autre chose. En tout cas, c'était pire. Ils avaient pendu une femme. Une Insolite. On ne pouvait pas la laisser comme ça. Il fallait au moins la descendre. J'ai trouvé une échelle et j'ai grimpé pour couper la corde.

» Je vois la mort, dit-il à Max et Lana. C'est ça, mon "don". La mort, le traumatisme physique, la maladie. J'ai coupé la corde et ce qui restait d'elle m'a frôlé le bras. J'ai vu des flashs de sa vie. Ce qu'ils lui avaient fait. J'ai entendu ses cris. J'ai vu sa mort.

Rachel le prit dans ses bras, et il pressa le visage contre sa poitrine.

— Elle s'appelait Anja. Elle avait vingt-deux ans. Elle était comme Fred. Ils lui ont arraché les ailes avant de...

— Ne le dis pas, l'arrêta Rachel en lui caressant les cheveux, le dos.

Max se prit une chaise et s'assit à côté du bureau.



— C'est nouveau pour toi, de voir la vie des morts ?

— Oui. Tu parles d'un don.

— C'est dur pour toi, mais je pense que c'est bel et bien un don. Un don pour ceux qui ont vécu. Quelqu'un se souvient d'eux. C'est quelque chose qu'on souhaite tous. Que quelqu'un se souvienne de nous. Nous pouvons t'aider. Lana plus que moi.

Elle ne dit rien, alors Max la regarda.

— Tu as l'empathie. Le contact qui guérit.

Elle s'avança.

— Je pense que si tu as cette capacité, Jonah, c'est parce que toi aussi, tu as de l'empathie.

— Et si je me sens capable de tuer sans remords les gens qui l'ont violée, mutilée et tuée, qu'est-ce que ça veut dire ?

Max se leva.

— Que tu es humain. Je viendrai l'enterrer avec toi.

— Quand tu graveras son nom sur sa tombe, reprit Lana, une main sur l'enfant qui se mouvait dans son ventre, quand tu diras quelque chose sur elle, tu libéreras son esprit. Tu soulageras le tien. Marque sa tombe de son nom, prononce son nom. Je le sens, Max.

— Alors c'est la vérité. C'est ce que nous ferons. Je vais t'accompagner maintenant, Jonah. On pourra envoyer une équipe pour le reste demain.

Jonah hocha la tête, se leva et serra la main de Max.

— Merci.

Bien tard, au plus noir de la nuit, Max resta réveillé, des images très claires dans la tête. Il n'avait pas vu et ressenti ce qu'avait vu Jonah quand ils avaient enterré les restes souillés d'une jeune femme qui n'avait rien fait.

Il n'avait pas vu sa vie, sa lumière. Il n'avait vu que la mort, la cruauté, le gâchis. Et n'avait que trop bien imaginé la terreur, la douleur

aiguë de la fin de cette vie quand Jonah avait posé une pierre à la tête de la tombe, pendant que lui-même gravait le nom par le feu.

Marquer son nom, prononcer son nom. Voilà qui était fait, et Max espérait que la jeune femme innocente trouverait la paix.

Il pensait que Jonah l'avait trouvée, pour l'instant tout du moins, à travers ce rituel d'hommage.

Mais au plus noir de la nuit, dans le silence, dans le vide entre les choses qui devaient être faites, Max en était très loin.

Il pensait à Eric, à la fascination qu'il avait ressentie pour son frère nouveau-né, à l'amusement qu'il en concevait quand il était bébé. Il se souvenait de la frustration d'Eric à cinq ou six ans, qui aurait tant voulu rattraper son frère, de huit ans son aîné.

Et pourtant, c'était avec Eric qu'il avait commencé par partager le secret de sa capacité, de sa nature. Parce que, entre eux, il y avait de la confiance. De la fraternité.

Comment n'avait-il pas perçu les changements ? Comment avait-il pu y être aussi aveugle ? S'il s'était autorisé à voir, il y aurait eu assez de temps pour arracher Eric aux abords des ténèbres avant qu'il ne plonge dedans.

Il aurait dû s'occuper de lui. Il aurait dû être plus attentif. Au lieu de quoi il avait tué son frère.

L'homme qu'il était devenu à la fin ne pouvait effacer celui qu'il avait été avant. Tout comme l'horreur de la fin d'Anja n'effaçait pas toute l'histoire de la femme qu'ils avaient enterrée.

Mais il n'avait pas eu l'occasion d'enterrer son frère, d'écrire son nom, de prononcer son nom. D'envoyer son âme en paix.

Pour vivre avec le choix qu'il avait fait, il s'était concentré sur ce qu'il y avait à faire ensuite. Nourriture, abri, mouvement. Suivre les panneaux. Il avait encore tué, pour défendre la vie de ceux qui étaient devenus sa responsabilité. Ne nuire à personne, un vœu auquel il croyait de chaque fibre de son être. Il l'avait brisé, parce qu'il ne voyait pas d'autre choix, et avait accepté qu'il aurait peut-être à le refaire.

Il avait désormais l'occasion de construire une vie ici, avec Lana, avec leur enfant, avec ceux qui viendraient peut-être après. Alors il accomplissait son devoir, une tâche après l'autre.

À côté de lui, Lana s'agita dans son sommeil, comme elle le faisait souvent en ce moment. Les rêves la chassaient dans son sommeil, des rêves dont elle ne se souvenait pas. Ou prétendait ne pas se souvenir. Mais cette fois, au lieu de se blottir contre lui, elle se détourna et se leva.

— Ça va ?

Elle se dirigea vers la fenêtre, où elle resta, nue dans la lueur bleue de la lune.

— Concevoir la Sauveuse est ton destin. La vie à partir de la mort, la lumière à partir des ténèbres. Préserver la Sauveuse est ton destin. La vie à partir de la mort, la lumière à partir des ténèbres.

Il vint la rejoindre sans la toucher, sans dire un mot, pendant qu'elle regardait par la fenêtre, les yeux aussi profonds que la nuit.

— Le pouvoir demande un sacrifice pour atteindre son terrible équilibre. Il réclame du sang et des larmes, et pourtant, il se nourrit d'amour et de joie. Toi, fils de Tuatha de Danann, tu as vécu avant, tu vivras de nouveau. Toi, géniteur de la Sauveuse, géniteur de l'Élue, vis pleinement les moments et chéris-les, car les moments sont éphémères et finis. Mais la vie et la lumière, le pouvoir de ce qui viendra, l'héritage qui s'y niche sont infinis.

Lana lui prit la main pour la poser sur le doux renflement de son ventre.

— Elle est. Un cœur qui bat, des ailes qui volettent, une lumière qui s'éveille. Elle est l'épée qui brille, le carreau qui atteint toujours sa cible. Elle est la réponse aux questions à venir.

» Elle sera.

Lana garda la main de Max pour l'emmener de nouveau vers le lit.

— Elle est ton sang. Elle est ton don. Dors maintenant, et sois en paix. (Lana l'entraîna sur le lit et s'allongea à son côté. Lui posa une main sur la joue.) Tu es aimé.

Elle ferma les yeux et soupira. Dormit.  
Et il fit de même.

# DES TÉNÈBRES À LA LUMIÈRE

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point  
reçue.

Jean, 1,5

Le conseil municipal autoproclamé décida qu'il n'y aurait pas de moment mieux choisi pour tenir une réunion publique. Le retour du courant avait remonté le moral du village, mais il ne se passerait pas longtemps avant que ce petit miracle retombe dans ce que l'on considérait comme normal.

Ils s'accordèrent pour frapper pendant que l'esprit de gratitude était à son pic.

Cela ne posa pas de problème de faire passer le mot, pas plus que de trouver des volontaires pour disposer des rangées de chaises à l'American Legion. En effet, la cafétéria de l'école ne pourrait accueillir la population récemment étendue si, comme ils l'espéraient, presque tout le monde venait.

Sur l'estrade, ils disposèrent de grandes tables pendant que Chuck mettait en marche la sono.

Dans la grande salle vide, Arlys se représenta le lieu rempli. Elle imaginait tout un tas de scénarios, de celui où tout se passait plutôt bien à celui où le chaos intégral éclatait.

— Tu crois qu'on est prêts, Lloyd ?

— Autant qu'on peut l'être, je pense, répondit-il en regardant le classeur dans ses mains. L'ordre du jour est bon, raisonnable. Ça ne veut

pas dire qu'il soulèvera l'approbation. À commencer par demander à tout le monde de laisser leurs armes en entrant. Certains refuseront.

— Et j'ai peur que ceux qui refusent ne soient aussi les plus susceptibles de créer des embrouilles. Mais il faut commencer quelque part.

Arlys se tourna vers Lana, qui arrivait, chargée d'un énorme panier. Elle huma l'air.

— Mais quelle est cette odeur divine ?

— Du pain frais, répondit Lana, qui posa sur l'estrade le panier rempli de petites boules et de grosses miches. Voilà un assortiment. J'ai fait pousser plein de levains différents. On n'a pas encore mis de levure en conserve, mais les réserves ne dureront pas toujours, alors j'en prépare dès maintenant. Et je m'essaie au levain déshydraté.

— On peut fabriquer de la levure ? s'étonna Arlys, qui n'était pas loin d'enfourer sa tête dans le panier.

— Oui. Ça pousse sur les fruits, les pommes de terre, même les tomates. Je vais mener des expériences. Quelqu'un d'autre va devoir trouver comment moudre de la farine.

Lloyd inspira profondément par le nez et déclara :

— Si je n'en prends pas un morceau, je risque de mourir ici et maintenant.

— Sers-toi. L'idée, c'est d'en donner à chaque foyer. Ils sont petits, je sais, mais...

— Seigneur, c'est un délice, estima Lloyd, la bouche pleine.

— L'action communautaire dans les faits, commenta Arlys en prenant un bout sur la miche de Lloyd. On aura des règles, une structure, mais... (Elle mordit dedans.) On aura aussi du pain qui vous met les larmes aux yeux. Il est encore chaud !

— Le pain, c'est le symbole de l'hospitalité. On rompt le pain ensemble, dit Lana en souriant devant son panier. J'ai trouvé chouette de baptiser la cuisine communautaire avec ce symbole.

— Tu veux bien m'épouser ? demanda Lloyd en prenant un autre

morceau.

— Hé ho ! le reprit Arlys avec un coup de coude. J'étais là avant toi !

Lana rit en montrant la main où Max avait passé une bague lors d'une sereine soirée de printemps.

— Je suis déjà prise, mais je peux vous faire du pain. Et affaire à suivre, Fred et moi sommes très motivées pour fabriquer du fromage.

— Si vous y arrivez, on vous couronne reines de New Hope.

Lana rit à la blague d'Arlys et fit bouffer ses cheveux.

— La couronne m'irait bien. Je reviens avec d'autres miches.

Arlys resta à côté du panier.

— On va y arriver, Lloyd.

Il se tint de l'autre côté et chipa encore un morceau dans la partie ronde offerte.

— Tu l'as dit !

À 20 heures, la salle était emplie de voix. Certaines personnes avaient râlé de devoir laisser leur arme à l'entrée, d'autres avaient tout simplement refusé de se soumettre à la consigne. Cependant, la plupart avaient accepté.

L'esprit festif était encore de mise, confirmant le bon moment choisi pour la réunion. Arlys regarda Kurt Rove qui entra, le pistolet toujours à la ceinture. Il scruta la foule d'un regard torve avant de rejoindre les frères Mercer, qui lui avaient gardé une place.

Si les ennuis arrivaient, Arlys savait qu'ils viendraient de là.

Elle s'assit à la grande table et ouvrit son cahier. Elle aurait beaucoup de notes à prendre. Fred se pencha vers elle.

— Il y en a qui sont déjà énervés.

— Oui, ça ne m'a pas échappé.

Jonah monta sur l'estrade. Son « Ahem » d'ouverture résonna dans la pièce, ce qui fit taire, puis rire tout le monde.

— Nous disposons d'une sono grâce à Chuck. (Il attendit que les applaudissements cessent.) Et nous pouvons nous en servir parce que le



courant est rétabli, grâce à Manning, Wanda, Chuck, toujours lui, et Max.

Un tonnerre d'applaudissements s'ensuivit, ainsi que des acclamations et sifflets. Rove se contenta de croiser les bras.

— Nous allons devoir demander à tout le monde d'être économe avec cette électricité. Pour ceux qui n'ont pas de machine à laver, Manning a trafiqué la laverie pour qu'il n'y ait plus besoin de pièces. Nous avons affiché une fiche d'inscription ici pour les tours. Pour l'instant, nous avons de la lessive, et Marci Wiggs est à la tête du comité de fabrication de savon. Marci, si tu venais ici nous raconter à quoi nous attendre ?

Pas bête, pensa Arlys pendant que la jeune femme venait parler au micro. Mettre l'accent sur d'autres ressources essentielles et sur la coopération.

Jonah lança un appel à d'autres volontaires pour fabriquer des bougies, coudre des vêtements, rassembler du bois de chauffage, gardienner les animaux, s'occuper des jardins, de la serre et entretenir la communauté.

— Certains d'entre vous ne connaissent peut-être pas Lana. Tu peux te lever, s'il te plaît ? Elle a commencé à organiser une cuisine communautaire ici, à la Legion, pour fournir des denrées de base à ceux d'entre nous qui ne savent même pas faire cuire un œuf.

Ce commentaire amena quelques rires et d'autres applaudissements.

— Et la distribution commence ce soir. Tu nous en parles, Lana ?

— J'ai reçu beaucoup d'aide pour lancer ce projet, commença-t-elle avant d'énumérer les noms de l'équipe de ménage et de celle d'organisation. Nous disposons de nouveau matériel grâce à Poe et Kim, Jonah et Aaron, qu'on va mettre à profit. Avec Dave et Mirium, nous avons décidé de baptiser cette cuisine avec ce qu'il y a de plus simple et de plus satisfaisant : du pain.

Elle souleva le panier avant de poursuivre :

— Symbole de la vie, de l'hospitalité, de la communion. Nous en avons fait assez pour que chaque foyer puisse repartir avec une miche.

(Elle pencha le panier pour que l'assistance puisse voir le contenu et sourit devant les réactions enthousiastes.) Les paniers seront mis dans l'entrée. Prenez votre part en rentrant chez vous. En attendant, nous...

— Moi, je ne veux rien venant d'elle, lança Rove, les bras toujours croisés, qui toisait Lana avec un dégoût manifeste. Comment on sait ce qu'elle a mis dedans ? Qui lui a permis de s'approprier la cuisine d'ici ? Si on la laisse faire, elle va y installer un chaudron !

— Je suis novice en la matière, poursuivit Lana avec froideur. Mais j'ai plusieurs levains en cours, et j'ai copié des recettes pour ceux qui veulent en emporter.

— Je veux bien prendre la part de Kurt ! cria quelqu'un.

Lana attendit que les rires se calment.

— Nous allons aussi entamer la construction d'un fumoir derrière la cuisine. Si quelqu'un a de l'expérience dans le domaine des viandes séchées, j'aimerais beaucoup en discuter avec lui. Avec Dave, nous allons fabriquer du saucisson et du jambon de gibier pendant les prochains jours. Arlys annoncera dans le *Bulletin* quand ils seront prêts. Nous espérons avoir la cuisine ouverte six jours par semaine, et nous sommes toujours disponibles pour donner des cours à ceux qui, comme Jonah, veulent apprendre à se faire cuire un œuf.

Lorsqu'elle se rassit, Max lui caressa la jambe sous la table.

— Merci, Lana, lui dit Jonah. Et elle s'y connaît. J'ai goûté ses pâtes hier soir, et ça n'avait rien d'un plat de novice. Rachel, tu peux nous donner des nouvelles de la clinique ?

Celle-ci se leva.

— Encore une fois, merci à Jonah, Aaron, Kim et Poe. Nous disposons désormais d'une ambulance avec tout l'équipement, ainsi que de matériel sur place. Grâce aux résultats de l'équipe électricité, la clinique pourra maintenant utiliser ce matériel. Notre stock de médicaments sur et sans ordonnance est de nouveau bien fourni. Nous avons aussi fait un bon démarrage sur les médecines parallèles, grâce à Fred, Tara, Kim et Lana.

Elle consulta brièvement ses notes avant de reprendre :

— Jonah et moi allons continuer à donner des leçons de réanimation le premier mercredi du mois à 19 heures et de premiers secours tous les lundis à 19 heures, pour tous ceux qui s'inscriront. Comme toujours, la clinique est ouverte tous les jours à 8 heures, et Jonah ou moi serons disponibles pour les urgences médicales vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous avons intégré Ray, infirmier, et Carly, étudiante infirmière, ainsi que Justine, guérisseuse, au personnel de la clinique. Nous allons œuvrer ensemble pour garder à New Hope toute sa santé.

— Guérisseuse, mon cul ! cria Lou Mercer. Qu'est-ce qu'elle fait, elle te pose les mains dessus et hop, ton bras cassé est réparé ?

Son rire gras fut accompagné par d'autres.

— Vous êtes libres de demander la médecine de votre choix, lui indiqua Rachel, le ton aussi froid qu'un mois de février. Tout comme vous êtes libres de rester là et d'être désagréable. Nous traiterons toujours vos hémorroïdes.

— Alors toi, la salope...

— Docteur Salope, l'interrompt Rachel. Et en tant que seul médecin de la communauté, je vais vous signaler à tous : les médicaments tels que nous les connaissons ne sont plus produits. Ils vont arriver à expiration. Sans pharmaciens ni laboratoires, sans moyens, nous devons nous fier à d'autres types de médecine et de guérison, et à ceux qui ont les capacités et les compétences de les appliquer. Nous devons vivre dans le monde qui est le nôtre.

— Je suis diabétique, commença une nouvelle patiente de Rachel en se levant. Et je ne suis pas la seule à avoir besoin d'un traitement au quotidien. Je suis hyper reconnaissante à mes voisins d'être allés chercher d'autres médicaments. Et je suis hyper reconnaissante de savoir que quand il n'y en aura plus, quelqu'un pourra prendre le relais pour me garder vivante et en bonne santé. Je n'ai rien à ajouter.

— Je crois que tout est dit, conclut Rachel, qui se rassit.

Jonah recula et laissa un moment l'assistance chuchoter.

— Ceux qui ne désirent pas entendre ce que nous avons à exposer ce soir ne sont pas obligés de rester. Ceux qui sont contre les efforts à fournir pour construire cette communauté et la garder en sécurité ne sont pas tenus de vivre à New Hope. Nous avons survécu pour arriver ici. La survie ne suffit plus, c'est pourquoi je vais passer la parole à Lloyd.

L'ancien avocat traversa l'estrade et ouvrit son classeur avant de prendre des lunettes dans sa poche de chemise et de les ajuster sur son nez. Il regarda l'assistance par-dessus les demi-lunes.

— Je suis arrivé à New Hope le 1<sup>er</sup> avril. Le poisson n'était pas drôle, cette année. De la pluie froide, de la neige fondue et beaucoup de vent. Je suis arrivé seul, parce que le groupe avec qui j'avais voyagé pendant plusieurs semaines a été attaqué par des Pilleurs. On a été séparés, et j'ai plutôt eu de la chance : alors qu'on courait dans tous les sens, complètement désorganisés, je suis tombé dans une crevasse. Je me suis cogné la tête et blessé la jambe. Et c'est ainsi que j'ai survécu. Les autres, je n'en sais rien, parce que quand je suis revenu à moi et que j'ai réussi à sortir, j'étais seul. Beaucoup d'entre nous sont seuls depuis janvier.

» Nous ne sommes plus seuls.

Quelques applaudissements ponctuèrent sa déclaration.

— J'ai eu de la chance. J'ai continué ma route en boitant et, ce fameux 1<sup>er</sup> avril, je suis entré dans New Hope. C'était Bill Anderson qui montait la garde ce jour-là. Il m'a tout de suite emmené à la clinique, où Rachel a soigné ma jambe et m'a donné une bouteille d'eau. La jeune Fred ici présente m'a offert une orange et une barre Milky Way. Je vous l'avoue sans honte, j'ai pleuré comme un bébé. C'est Arlys qui m'a apporté des vêtements de rechange, elle et Katie qui se sont assurées qu'il y avait des couvertures, de la nourriture et de l'eau dans la maison où Chuck m'a installé. La maison où je vis aujourd'hui.

» J'étais blessé et ils se sont occupés de moi. J'avais faim et ils m'ont donné à manger. Je n'étais pas nu, mais merde, j'étais en haillons, et ils m'ont donné de quoi m'habiller. M'abriter. Ils m'ont donné ce que tout le monde a ici : une communauté.

Il marqua une pause et remit ses lunettes en place.

— Tout le monde ici a une histoire pas si différente de la mienne. Je voudrais que vous y repensiez. Que vous évitiez d'oublier votre chance, car Jonah est dans le vrai : la survie ne suffit pas. Quand je suis entré dans New Hope en boitillant, il y avait trente et une personnes. Maintenant, nous sommes plus de trois cents.

» Quand nous avons été attaqués, le groupe avec qui je voyageais s'est mis à courir, sans réfléchir. Nous n'avions pas de meneur, nous ne raisonnions pas au-delà de notre survie. Nous n'avions pas de plan, pas de structure. New Hope dispose déjà de davantage, et nous allons construire à partir de là. Nous allons maintenant évoquer les moyens de garder notre communauté à l'abri des Pilleurs et de ceux qui menacent notre paix de l'extérieur, ainsi que de ceux qui brisent cette paix de l'intérieur.

Il retira ses lunettes, qu'il essuya d'un geste absent sur sa manche de chemise.

— Nous avons connu quelques incidents, certes mineurs comparés à tout ce qui peut se passer. Des bagarres, des menaces de violence et de l'intimidation physique. Bryar elle-même a été menacée, intimidée et harcelée par deux hommes quand elle s'est promenée dans la rue principale. Le petit Dennis Reader s'est fait voler le vélo que Bill lui avait bricolé devant chez lui. Des insultes odieuses ont été peintes sur la porte de Jess, Flynn, Dennis et d'autres enfants. Notre plus vieille habitante, que nous surnommons affectueusement Ma Zee, qui vit dans l'appartement en face du mien, est rentrée chez elle après avoir travaillé aux jardins – quatre-vingt-six ans, et elle s'implique ! – pour trouver son appartement saccagé.

Il fit une nouvelle pause et posa les mains sur les côtés du podium.

— Alors, je vais vous poser la question : sommes-nous une communauté qui va rester sans rien faire quand une jeune femme ne peut pas se promener en paix, qu'une vieille dame se fait cambrioler ou qu'un petit garçon se fait voler un vélo devant chez lui ?

Les grands « NON » et les regards noirs ou en coin vers les Mercer étaient exactement ce que Lloyd avait cherché à obtenir.

— Je suis content de l’entendre, dit-il en levant une main pour mettre fin au bruit. Je suis content. Je suis d’accord. Les fondateurs de cette communauté sont d’accord. Les gens qui vous ont accueillis, soignés, nourris et abrités sont d’accord. Nous avons survécu et nous nous efforçons tous les jours de rendre nos maisons sûres contre ceux qui entreraient dans notre village pour nous faire du mal. Maintenant, il est temps de mettre en place des lois pour nous protéger contre ceux de notre communauté qui cherchent à nous faire du mal.

Rove se dressa.

— Des lois ? Être arrivés ici les premiers, ça donne à personne le droit de dire aux autres quoi faire et comment vivre. On a plus important à s’occuper que le vélo d’un gamin, merde ! Regardez qui est là sur l’estrade, et qui voudrait nous gouverner. La moitié ne sont pas comme nous !

— C’est grâce aux gens sur l’estrade que tu as un endroit où pisser. Si tu veux aller pisser ailleurs, personne ne te retient.

Lloyd n’avait pas élevé la voix, pas pris un ton plus agressif.

Mais ses paroles avaient porté.

— Comme tous ceux qui ont choisi de partir, tu recevras des provisions et des vœux de bon voyage.

— Vous prenez les choses comme ça ?

— Nous prenons les choses comme ça.

— Mais qui décide ? s’exclama une femme à l’avant en levant la main. Qui écrit les lois, et qu’est-ce qui arrive si on ne les respecte pas ?

— Bonne question, Tara. On commence par ce que toute personne raisonnable dans la salle approuvera, il me semble : des lois contre la violence, le vol et le vandalisme. J’ai rédigé les lois qui nous paraissent les plus essentielles. Nous allons en faire passer des exemplaires, plutôt que je reste là à les passer toutes en revue. Je vais juste donner l’exemple de l’homicide.

Lloyd inspira brièvement.

— Nous serons tous d'accord pour affirmer que le meurtre d'un être humain ne saurait être toléré. Mais si la personne cherchait à se défendre ou à défendre quelqu'un d'un autre ? Ce sera à déterminer. La première étape de cette détermination, ce sont les forces de l'ordre. Carla, qui a servi six ans comme adjointe de shérif, Mike Rozer, qui a passé dix ans dans les forces de l'ordre et Max Fallon, qui a mené une centaine de personnes en sûreté jusqu'à New Hope, ont la volonté et la capacité de servir la communauté à ce titre.

Cette fois, Don Mercer bondit.

— Je vais pas recevoir d'ordres d'une adjointe à la con qu'a sûrement rien fait d'autre que rester sur son gros cul à bouffer des donuts, ou d'un connard de flic qu'on connaît même pas.

Il pointa le doigt sur Max.

— Et ses semblables, c'est eux qui ont causé tout ça, on le sait presque tous. Qu'est-ce qui empêche ce dégénéré de nous attaquer quand ça le prend, hein ? C'est un comme lui qu'a tué ton homme, Lucy, je me trompe ?

Une femme maigre aux cheveux courts grisonnants répondit par l'affirmative :

— C'est quelqu'un comme lui qui a tué Johnny. Il a fondu sur nous comme un démon arrivé de l'enfer. J'en ai tout juste réchappé.

— Et c'est sans doute des gens comme lui qu'ont saccagé l'appart de la vieille dame. Et fait disparaître le vélo, d'ailleurs. Des lois, mon cul. C'est juste une nouvelle façon de faire chier les vrais êtres humains.

Max se leva lentement et accorda à peine un regard à Rove quand celui-ci mit la main sur son arme.

— Ce sont de « vrais êtres humains » qui ont tué trois membres de notre groupe, qui nous ont tendu une embuscade et qui ont tué trois personnes avant qu'on puisse les arrêter. Si vous voulez nous séparer en clans, les deux clans ont du mauvais en eux. Je le sais. Quelqu'un comme moi a causé la mort d'un jeune homme qui nous avait accueillis sous son

toit. Il s'est retourné contre tout ce en quoi nous, qui embrassons la magye, croyons. Lui et la femme qui l'a converti ont pris une vie, auraient également pris la vie de mon épouse et de notre enfant, de mes amis. Cette personne était mon frère, ma chair, mon sang, ma famille. Et pour l'empêcher de tuer, d'utiliser ce qui est un don pour détruire, j'ai dû lui ôter la vie.

Son regard se déplaça, froid et gris, sur Rove.

— Croyez-moi, si vous sortez votre arme et que vous menacez quiconque avec, je vous en empêcherai. Si quelqu'un qui a un don cherche à faire du mal, je l'en empêcherai aussi.

» Vous avez insulté ma femme, qui a utilisé son talent pour vous offrir du pain. Mais ce n'est pas un crime, simplement de la bêtise. Si vous souhaitez apprendre la différence, vous n'avez qu'à sortir votre arme.

— N'importe quoi ! s'exclama Lou Mercer en se levant à son tour. D'où il a le droit de menacer l'un de nous d'utiliser ses trucs de dégénéré ?

— Et de quel droit Kurt peut-il menacer quelqu'un avec une arme à feu ? demanda Manning.

Kurt se retourna vers lui.

— Mon flingue, il est dans son holster.

— Aie l'intelligence de le laisser là et de te rasseoir.

— C'est que des conneries ! s'écria Lou en agitant les bras. Des lois à la con qu'ils ont le droit d'inventer ? Une simili-police qui nous tombe dessus, mise en place parce que certains sont arrivés avant nous ? Des conneries. Moi, je dis, on vote. On est encore en pays libre, putain. On a le droit de vote. On nous dit pas ce qu'on doit faire.

— Je vous suggère de parcourir les lois avant de...

Lloyd fut interrompu par le cri de Lou :

— Ferme ta gueule ! T'as pas plus de droits que moi ! Et je dis qu'il faut qu'on vote. On vote si on veut pas se faire dicter la loi par un ramassis de connards.



— Très bien, Lou, on va faire un vote à main levée, proposa Lloyd. Que tous ceux qui ne veulent aucune structure de lois à New Hope, aucune autorité désignée pour l'appliquer et aucun système de justice pour décider des conséquences lorsque les lois sont enfreintes, lèvent la main.

Il scruta la pièce. Il avait déjà une bonne idée des endroits où il verrait des mains levées, et constata avec satisfaction qu'il savait encore juger du caractère des gens.

— Je compte quatorze personnes contre. Arlys ?

— Quatorze contre, confirma-t-elle.

— C'est n'importe quoi, commença Lou.

— Tu as demandé un vote. Nous votons. Que tous ceux qui souhaitent une structure de lois à New Hope, une autorité désignée pour l'appliquer et un système de justice pour décider des conséquences lorsque les lois sont enfreintes, lèvent la main.

Il hocha la tête.

— Comme on est clairement à plus de deux cents en faveur, ce qui constitue la majorité, le vote pour adopter des lois est entériné. Eddie, Fred, vous voulez bien passer les listes pour que les gens lisent ce qui est proposé ?

Pendant qu'ils allaient distribuer une liasse au bout de chaque rangée, Rove alla se mettre en travers du chemin d'Eddie, lui arracha un papier des mains, le froissa et le jeta.

— Mec, sois pas con.

Les yeux flamboyants, Rove serra le poing et le projeta vers le visage d'Eddie. Il resta bloqué à cinq centimètres. Son énergie se perdit dans le choc et la frustration. Puis le dégoût.

— Je savais que t'étais l'un d'eux.

— Il n'a pas de pouvoirs magiques, intervint Lana. Mais il est l'un de nous dans un autre sens. C'est moi qui ai bloqué votre coup de poing, monsieur Rove, poursuivit-elle en descendant de l'estrade. Parce que je ne vais pas vous laisser harceler et agresser physiquement un ami.

— C'est gentil, Lana, je pouvais me défendre.

Elle tapota l'épaule d'Eddie.

— Je sais bien. Continue ta distribution.

Il s'éloigna et elle se mit à sa place. Elle tapa d'un doigt devant le poing de Rove, qui baissa alors le bras.

— Vous voulez porter la main sur moi, monsieur Rove ? (Sans même regarder, elle leva une main pour arrêter Max, qui se redressait.) Ou allez-vous vous en tenir aux insultes et à l'intolérance ?

Elle savait reconnaître la haine, et elle lisait dans cette haine l'humiliation qui l'entachait, le mal qu'il aurait voulu lui faire. Et la peur qu'il avait d'elle.

D'autres personnes se levèrent pendant qu'il restait sur place, le poing toujours serré et tremblant. Elles vinrent se poster à côté de Lana ou derrière elle.

— Rentre chez toi, Kurt, lui conseilla Manning, qui repoussa doucement Lana. Va te calmer.

Rove tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la sortie. Des quatorze qui avaient voté non, neuf seulement le suivirent.

— T'as des couilles, dit Manning à Lana. Si tu le prends pas mal.

— Ça ne me dérange pas, vu que je ne les ai pas depuis longtemps.

Pendant une semaine, puis deux, alors que mai devenait juin, New Hope fut en pleins travaux.

Une serre, un fumoir, une aire de pique-nique derrière les jardins. Deux fois, des gens arrivèrent. Un groupe de trois personnes, puis de cinq.

Avec l'électricité revenue, Chuck combina sa propre magye avec celle de Max pour rétablir Internet. Le réseau était lent et instable et suffisait à peine à couvrir les lieux prioritaires, mais représentait un nouvel espoir de plus.

Beaucoup de gens ayant des proches manquant à l'appel faisaient la queue tous les jours à la nouvelle bibliothèque pour envoyer des e-mails et vérifier religieusement s'ils recevaient des réponses.

Même si aucune ne venait, l'espoir était vivant.

Bien que Chuck poursuive sa quête, la communication avec le monde extérieur restait nulle. Même sans pouvoir surfer sur un Internet vide, Arlys disposait des logiciels lui permettant de publier le *Bulletin* sans taper comme une sourde sur la vieille machine à écrire.

Max, lui, écrivait.

Jonah avait emménagé sans tambour ni trompette dans la chambre de Rachel.

Les jardins étaient florissants, et s'ils avaient bénéficié d'une petite

contribution d'ordre magique, personne ne songeait à s'en plaindre.

— J'ai l'impression qu'on a trouvé un équilibre, dit Lana.

Assise sur sa terrasse, sur une chaise peinte d'un rouge joyeux, elle savourait une tisane glacée avec un biscuit qu'elle venait de fabriquer avec ses provisions.

Arlys l'avait rejointe, comme elle le faisait souvent en fin de journée.

— C'est limite idyllique, poursuivit Lana. Et pourtant, je suis une citadine pur jus. On a des cerises, des fraises...

— Ce qui te fait penser à la levure.

— Je pense aussi confitures, gelées et tartes aux fruits. On a déjà des tomates, certains légumes, de bonnes salades. Bill a apporté deux cartons de bocaux à la cuisine. Je regarde pousser le maïs, ce qui est impressionnant pour une fille élevée à la ville. D'après Rachel, le bébé est en parfaite santé. Environ cinq cents grammes, maintenant. Je me dis qu'elle est beaucoup plus lourde, et puis je m'imagine avaler une livre de sucre d'un coup et je vois le lien.

Avec un soupir satisfait, elle se caressa le ventre.

— En parlant de levure, on en a fabriqué et déshydraté. Grâce à Chuck, je n'ai plus besoin de copier et copier mes recettes jusqu'à en avoir des crampes dans les mains. En plus, Rove et les Mercer et cette énervée de Sharon Beamer n'ont pas causé de problèmes depuis la réunion publique.

— Laisse-leur le temps.

— Ah non, tu ne troubleras pas ma bonne humeur. Voilà Will, dit Lana en lui faisant signe de venir. Comment ça se passe, sur ce front ?

— Quel front ?

— Entre toi et Will ? explicita Lana en agitant les sourcils. Je sens de l'électricité dans l'air entre vous.

— Ton intuition te trompe. On est juste copains, et on a notre enfance en commun. (Arlys but une gorgée de vin et regarda Will traverser la rue.) Mais il est agréable à regarder.

— Bonsoir.

— On n’a plus de bière, lui annonça Lana, mais j’ai du vin.  
— Je ne dis pas non. On revient de chasse.  
— Ne me dis pas que je vais encore devoir faire du saucisson.  
— C’est tellement bon !  
— OK... Je vais te chercher un verre.  
— Reste là, lui ordonna Arlys, je vais le chercher. Livre de sucre, lui rappela-t-elle en se levant.  
— Pardon ? s’étonna Will.  
Lana se tapota le ventre.  
— Prends un biscuit.  
— Je ne dis pas non, là non plus. (Il en attrapa un et, quand il le goûta, ferma les yeux.) Oh, purée, c’est trop bon. Tu pourrais les vendre.  
— C’était le bon temps, être payée pour cuisiner.  
Arlys revint avec le verre. Will s’adossa à la barrière. Il regarda les trois chevreuils qui trottaient dans la grande rue.  
— Heureusement que Fred a pensé à poser le grillage invisible autour des jardins, commenta-t-il. On n’a que quelques centaines de mètres à faire pour trouver un animal.  
— Et heureusement qu’on a approuvé le décret de la ville contre l’usage des armes à feu dans l’enceinte du village, ajouta Arlys. Sinon, il n’y a pas que des vitres qui exploseraient par accident.  
— Bien vrai. On envisageait de s’incruster chez Rachel ce soir pour une soirée DVD choisis au hasard. T’es partante ?  
— Qui est « on » ? l’interrogea Arlys.  
— Mon père et moi. Et Chuck, si on arrive à l’extraire de son sous-sol. Quelques autres. Ils ont un grand écran et le lecteur. Le tarif d’entrée, c’est une boisson ou un truc à grignoter.  
— Pourquoi pas, fit Arlys en lui souriant.  
Il était vraiment agréable à regarder... Elle interpella Lana, qui se levait et allait de l’autre côté des marches.  
— Et toi, Lana ? Une soirée DVD au hasard, ça te dit ?  
— Quelque chose survient. Tout change. Quelque chose survient.

C'était toujours là. C'est la fin. C'est le commencement.

Will esquissa un pas vers elle, puis se dépêcha quand elle chancela.

— Alors, alors.

Il passa son verre de vin à Arlys et stabilisa Lana.

— Je vais bien. J'ai juste eu un vertige.

— Je vais chercher Rachel. Et Max.

— Non, c'est bon, je me sens mieux.

— Je vais chercher Rachel, insista Arlys, qui fonça dans le bâtiment d'en face.

— Allez, lui dit Will en la rasant sur sa chaise. Qu'est-ce que c'est, cette boisson ?

— De la tisane.

— OK, ça devrait te faire du bien. Bois un peu. T'es devenue très pâle. Qu'est-ce qui survient ?

— Je ne sais pas, répondit la jeune femme en posant la main sur son ventre. C'était juste un sentiment d'inévitable. De chagrin. Je m'entraîne, mais pas autant que je devrais. Je ne sais pas comment contrôler ou interpréter autant que je devrais.

Rachel, en tee-shirt et short en toile, traversa la rue comme une fusée.

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire ?

— J'ai juste eu un moment ailleurs, dit Lana pendant que Rachel prenait son pouls. C'est parti comme c'est venu. Je me sens bien.

— Tu as le pouls rapide.

— J'ai eu peur. C'est l'une de ces impressions qui me viennent. La vision m'engloutit. Je ne sais pas comment expliquer. J'en suis saturée. Ce n'est pas physique. Pas de la manière habituelle.

— Je vais chercher Max, annonça Will.

— Oh, non, ne l'inquiète pas. Je vais bien.

— Si je n'allais pas le chercher, il me ficherait une raclée, et il aurait raison.

— Bon, bon, je ne peux pas être responsable de ça. Rachel, je t'assure, tu viens de m'examiner ce matin. Je sais ce que c'était. Ce n'est pas

médical, et c'est passé.

Lana prit la main de Rachel, puis celle d'Arlys.

— Quelque chose arrive, et bientôt. C'est tout ce que je sais avec certitude.

— « Tout change », répéta Arlys. « C'est la fin. C'est le commencement. »

— J'ai dit ça ? C'est un peu comme être en dehors de moi. Ou à l'intérieur. Je ne suis pas voyante, mais elle... (Elle regarda son ventre.) Elle l'est peut-être. Je ne vois pas ce qu'elle voit. Je le ressens seulement.

Elle entendit des pas pressés, mais c'est Chuck et non Max qui arrivait sur le trottoir.

— J'ai trouvé un truc ! s'écria-t-il en agitant un papier tout en venant vers elles. Un contact. Plus ou moins.

— Un contact Internet ? s'exclama Arlys, qui lui arracha le papier de la main avant qu'il ait repris son souffle.

#### À L'ATTENTION DES HUMAINS QUI CRAIGNENT DIEU

*Si vous lisez ceci, c'est que vous faites partie des désignés. Vous avez sûrement perdu des personnes aimées et avez ressenti du désespoir. Vous en éprouvez peut-être encore. Vous avez sûrement été témoins aux premières loges des abominations qui ont profané le monde créé par notre Seigneur. Vous pensez peut-être que la Fin des Temps est proche.*

*Retrouvez l'Espoir !*

*Vous n'êtes pas seul !*

*Ayez la Foi !*

*Ayez Courage !*

*Nous qui avons survécu à cette peste démoniaque répandue par les enfants de Satan, nous nous trouvons face à une Grande Épreuve ! Nous seuls pouvons défendre notre monde, nos vies, nos âmes elles-mêmes. Prenez les armes et joignez-vous à la Sainte Croisade. Allez-vous rester les bras ballants pendant que nos femmes sont violées, nos enfants mutilés, pendant que la survie même de l'humanité est menacée par les mécréants, par les Insolites ? L'avenir de notre*

*Race humaine est entre nos mains. Pour la sauver, nous devons les immerger dans le sang du démon.*

*Rassemblez-vous, Guerriers désignés ! Chassez, Tuez, Détruisez le MAL qui nous menace. « Tu ne souffriras pas qu'une sorcière vive. » Ainsi a parlé le Seigneur. Le temps du châtement est venu ! Le temps du Massacre est venu ! L'heure a sonné pour les :*

*Guerriers de la Pureté !*

*Je suis avec vous. Je suis l'un de vous. Je suis empli de la lumière de la juste vengeance.*

*Le Révérend et commandant Jeremiah White*

— C'est de la mauvaise copie, bafouilla Arlys. Style affecté, et terrifiant.

— Les Guerriers de la Pureté, répéta Lana en s'agrippant à la rambarde. Flynn a dit qu'il avait un peu fait parler Starr. Le gang qui a tué sa mère se réclamait de ce groupe. Ils avaient des tatouages d'épées croisées, avec un G et un P sous la croix.

— Je connais. Tout comme je connais ce Jeremiah, dit Arlys en rendant la feuille à Chuck. Il appelait déjà à verser du sang en janvier, dans les premières semaines de la Calamité.

— Il a mis en ligne un site rudimentaire, leur expliqua Chuck. Je suis tombé dessus dans ma recherche de communication. Et ce n'est pas tout. Il a ajouté des photos. Assez explicites. Il montre aussi un des tatouages dont tu parles. Il appelle ça la Marque des Désignés. De la pure folie. De la pure folie malsaine. Et il s'efforce de mettre en place un forum. Je me suis introduit dans ses données, et il a plus de deux cents vues. Moins de cinquante individuelles, ce qui veut dire que les gens retournent sur le site.

— Cinquante, ce n'est pas beaucoup, murmura Arlys. Mais...

— Ça veut dire qu'on n'est pas les seuls à avoir l'électricité et Internet, compléta Chuck.



— On ne sera pas les seuls à être horrifiés par la pure folie malsaine, dit Arlys. Mais...

— Certains vont s’y complaire, dit Rachel d’un ton las. Y compris quelques-uns de New Hope. Tu as pu voir quand il postait, et d’où ?

— Je crois qu’il bouge. Ce qui est plus effrayant encore, parce que je ne vois pas comment il peut s’y prendre. Bref, maintenant que je l’ai trouvé, je peux surveiller. Jusqu’ici, tout le reste de ce que j’ai trouvé est antérieur à la Calamité, des pages qui sont restées. Mais s’il en existe une – folle et malsaine – il doit y en avoir d’autres.

Il s’arrêta, car Max arrivait en camionnette. Il sortit d’un côté, Will de l’autre.

— Je vais bien, lui dit aussitôt Lana.

— Will m’a dit que tu t’étais évanouie.

— Juste un petit vertige, protesta-t-elle avec un regard agacé vers le délateur.

Il lui prit le visage et l’examina.

— Tu as eu une vision ?

— Non, pas vraiment... C’est difficile à expliquer. Je crois que c’est le bébé qui l’a eue, et qu’elle a plus ou moins été filtrée par moi.

— Vous êtes physiquement liées, rappela Rachel. Ta santé, celle du bébé. Je n’y connais rien sur l’aspect magique, mais il me paraît logique que le lien existe là aussi.

— Ce n’est pas la première fois, abonda Max. Ça pourrait lui faire du mal ?

— Je lui déconseillerais de conduire.

Lana en resta atterrée. Elle qui en était venue à adorer conduire.

— Oh, non !

— J’approuve le docteur là-dessus, dit Arlys. Tu n’étais plus là, Lana. Évite de te mettre au volant des engins de chantier, plaisanta-t-elle pour essayer d’atténuer le choc.

— Tu conduis très mal, de toute façon, lui dit Max avant de l’embrasser sur le front.

— Tu paieras plus tard pour ça, mais on a d'autres sujets d'inquiétude. Chuck, tu racontes ?

Chuck tendit le papier à Max et lui expliqua. Pendant ce temps, Lana resta à réfléchir. Elle ne prendrait aucun risque, décida-t-elle. Tout ce qui l'affectait affectait le bébé.

Et apparemment, l'inverse était vrai.

Rachel lui resservit de la tisane.

— Hydrate-toi. Et je veux être au courant si tu as d'autres épisodes de vertige. Si tu as des sensations inhabituelles, physiques ou autres. Il n'y a pas de raison de stresser sur ce qu'a trouvé Chuck. C'est un seul fanatique dans un très grand pays.

— Tu me réconfortes, mais comme on a dit, on connaît une poignée de gens qui pourraient être réceptifs.

— La plupart ne sont plus là, dit Max en relisant le papier. Mike et moi, on est allés voir où en était Kurt Rove. Juste jeter un œil. Il a mis les voiles, ainsi que les Mercer, Sharon Beamer, Brad Fitz et Denny Wertz.

— Ce qui explique pourquoi on ne les voyait pas ces derniers jours, conclut Arlys. Et ils n'ont pas pris leurs rations de nourriture et ne sont venus à aucune activité. Bon, je vais pas pleurer.

— Je suis contente qu'ils soient partis. Je dormirai mieux, avoua Lana.

— Ça explique aussi qu'il manque deux camionnettes, leur apprit Max. Plus soixante litres d'essence et des provisions de bouche. Des armes. C'est pour ça qu'ils n'ont pas pointé. (Il caressa le bras de Lana d'une main absente tout en surveillant la rue.) Enfin, j'imagine que la plupart trouveront que c'est quand même tout bénéf.

— En attendant, j'y retourne, voir si je peux trouver quelqu'un d'autre en ligne, annonça Chuck en passant ses doigts dans sa barbe hérissée. Je vais pas vous remonter le moral, mais en pensant à tous les geeks et les hackers qu'il y avait dans le monde avant la Calamité, me dire que je trouve que dalle sur la Toile... (Il eut un haussement d'épaules fataliste.) Il doit y avoir largement plus de la moitié de l'humanité qui a été rayée de la carte. Bref.

Il n'ajouta rien et s'éloigna.

— Il a raison, dit Max, qui continuait de caresser le bras de Lana, cette fois avec réconfort et apaisement. On peut en juger par ce qu'on a vu en arrivant, et par le nombre de gens qui viennent pour rester, ou même en passant, qui s'est réduit à rien au cours des deux dernières semaines.

— C'est d'autant plus important de construire et d'entretenir ce qu'on a, affirma Arlys. La loi, l'éducation, le ravitaillement en eau et en nourriture.

— La sécurité, ajouta Max. Le monde est grand, il y a un fanatique... mais qui a du succès. En comptant aussi les Pilleurs, les Insolites malfaisants... S'il reste encore un semblant de loi et de gouvernement là-dehors, ça ne parvient pas jusqu'à nous. Et ce qui existe encore, on n'a aucune idée de qui s'en charge. Donc on doit se protéger.

— Je suis d'accord. Avec tout, dit Rachel, les mains dans les poches, en regardant la rue et la paix qui y régnait. Nous avons fait beaucoup de progrès en peu de temps. Même avoir un cadre de règles et de responsabilités dans la communauté a donné aux gens une fondation. C'est peut-être d'autant plus vrai maintenant que les gens qui n'en voulaient pas sont partis. Le monde est grand, oui, et nous avons l'occasion d'en rendre cette petite partie sûre et bonne.

— Il faut qu'il y ait autre chose que des règles et des responsabilités. Nous sommes vivants, ponctua Lana en posant la main sur son enfant qui remuait. Nous sommes tellement nombreux à être en deuil, tout en faisant ce qui doit être fait. (Elle regarda Will.) On a tant perdu de nous-mêmes. Mais on a trouvé aussi des parties de nous-mêmes dont on ne soupçonnait pas l'existence. Nous sommes vivants, répéta-t-elle. C'est peut-être le moment de le célébrer. On approche du solstice d'été.

Max lui sourit.

— Le jour le plus long. Un temps de fête.

— Oui, et certains vont faire la fête. Je crois que c'est un peu trop tôt, à quelques jours, pour organiser une grande fête de la communauté. Il

nous faut plus de temps pour la planifier, mais on aurait bien besoin d'une célébration de ce genre.

— J'ai toujours aimé le 4 juillet, quand j'étais petit, intervint Will.

— Je m'en souviens, dit Arlys, souriante. Les barbecues, les fanfares, les hot-dogs et les feux d'artifice pour la Fête nationale.

— La tarte à la cerise de ma mère.

— J'en ai un souvenir ému.

— Une Journée de l'Indépendance, version New Hope, proposa Will. On aurait trois semaines pour l'organiser. Et les préparatifs vont mettre les gens dans l'ambiance, non ?

— Une fête traditionnelle, dit Arlys, songeuse. De la nourriture, des jeux, des loisirs créatifs, de la musique, des danses. Ça me plaît. Ça me plaît beaucoup.

— On pourrait commencer la journée par un hommage à ceux que nous avons perdus, suggéra Lana en prenant la main de Max. Pour honorer les amis et la famille qui ne sont pas avec nous. Et terminer la journée dans la célébration.

— Maintenant, ça me plaît encore plus. Je vais travailler sur un *Bulletin*, décida Arlys. Je vais le publier aujourd'hui.

— J'ai une ou deux idées sur la question, lui dit Will. Je viens avec toi. C'est une bonne chose, Lana. Une bonne idée.

— Je vais mettre Jonah au courant, annonça Rachel. Lana, il a raison : bonne idée.

Resté seul sur la terrasse avec Lana, Max regarda le village.

— Tu es heureuse, ici ? Il n'y a plus que nous, précisa-t-il avant qu'elle ne puisse répondre.

— Ce n'est pas la vie que je nous imaginais. Et il y a encore des fois où je me réveille en m'attendant à être dans le loft. Il y a beaucoup de choses qui me manquent. Rentrer à la maison dans le bruit et la foule. Je me rappelle qu'on commençait juste à parler de partir deux semaines en Italie ou en France. Je m'en souviens, et ça me manque. Mais à part ça, oui, je suis heureuse ici. Je suis avec toi, et dans quelques mois nous

allons avoir une fille. On est en vie, Max. Tu nous as tirés de ce cauchemar et amenés ici. Et toi ?

— Ce n'est pas non plus la vie que j'imaginai, et beaucoup de choses me manquent aussi. Mais je suis avec toi, avec notre enfant. Nous avons tous les deux la possibilité de faire un travail qui nous satisfait, et nous avons des pouvoirs que nous n'avons pas encore fini de comprendre. Nous avons un rôle à jouer dans ce monde. Nous sommes en vie car nous avons un rôle à jouer. Nous allons fêter ça.

Le jour de la fête, l'aube était rose et douce.

Lana passa le début de matinée, comme la veille, en préparatifs avec l'équipe cuisine. Elle s'attela à son domaine, laissant à d'autres – Fred en tête – la décoration.

Elle avait confectionné d'innombrables steaks hachés de gibier et de dinde sauvage, au son des musiciens qui répétaient et des marteaux qui enfonçaient des clous. Dans la salle attenante, Bryar et d'autres supervisaient des groupes d'enfants pour fabriquer des lampions chinois aux couleurs du drapeau, ainsi que des étoiles en papier marquées du nom de leurs proches perdus.

Tandis que le bleu estompait le rose du ciel, Lana sortit du bâtiment et alla voir les nombreuses personnes rassemblées pour une toute nouvelle chorale qui chantait *Amazing Grace*.

Elle observa les Anderson qui accrochaient leurs étoiles sur le vieux chêne au bout du parc. Ils restèrent ensuite avec Arlys quand elle suspendit les siennes.

Et tant d'autres qui vinrent apposer leurs symboles à leur tour, jusqu'à ce que les branches du bas soient encombrées.

Elle fut touchée que Starr vienne aussi attacher les siennes.

Les lampions seraient allumés par les fées lorsque le crépuscule tomberait sur le parc. Des guirlandes de fleurs habillaient les lampadaires et les tonnelles toutes récentes. Des grils étaient alignés dans l'espace cuisine.

À midi, les musiciens jouaient dans le kiosque que des volontaires avaient fini de peindre la veille au soir seulement. Les grils fumaient.

Des objets fabriqués étaient alignés sur les tables, prêts à être troqués. Les enfants se faisaient maquiller ou profitaient d'un tour en poney. D'autres jouaient aux boules ou au lancer de fer à cheval.

Les jardins offraient un banquet : tomates, poivrons, courges d'été, maïs d'été. Rachel avait dit à Lana que le bébé était aussi grand qu'un bel épi de maïs, maintenant.

Le temps chaud et clair avait poussé de nombreuses personnes à s'étaler à l'ombre, à boire quelques tasses des litres et litres de tisane glacée préparée à la cuisine communautaire.

On parla de former une équipe de softball, une pour les adultes, une pour les enfants, et d'utiliser le terrain de la *Little League* en dehors du village.

On imagina encore agrandir la ferme et la déménager dans l'une des fermes d'origine, à plus d'un kilomètre.

C'étaient des discussions constructives, pleines d'espoir, se dit Lana.

Elle dansa avec Max sur l'herbe verte, dans une robe d'été qui flottait sur son ventre. Elle profita du soleil en bavardant avec Arlys pendant qu'Eddie improvisait à l'harmonica. Sur les balançoires, Fred et Katie remuaient doucement avec les bébés sur les genoux.

Était-elle heureuse ? C'est ce que Max lui avait demandé quelques semaines plus tôt. Ce jour-ci, à ce moment, elle pouvait répondre sans réserve : oui.

Elle fit signe à Kim et Poe avant de pousser un soupir.

— On fera ça tous les ans, hein ?

— Alors là, oui, répondit Arlys. Et on pourra aussi faire quelque chose pour les fêtes de fin d'année. Noël, Hanoukka...

— Oui ! Le solstice d'hiver ! approuva Lana en traçant des cercles sur son ventre. Ce sera son premier.

Arlys leva le visage et secoua ses cheveux – des boucles toniques, méchées de nouveau grâce à Clarice.

— Vous n’avez toujours pas de nom ?

— On en a quelques-uns en tête, mais pour l’instant, rien de définitif. L’été dernier, on emménageait ensemble, seulement. Ça paraissait tellement énorme, tellement génial. Maintenant, on est là, on attend un enfant. Max lance le fer à cheval. Je parie mon stock entier de levure que ça ne lui était jamais arrivé de sa vie.

Elle eut un éclat de rire quand il en lança un, l’arrêta en plein vol, le fit tourner, revenir, puis descendre bien sur le bâton.

— Mais c’est qu’il triche !

Sa manœuvre fit applaudir sa partenaire, Carla, tandis que Manning, l’un de ses adversaires, se scandalisait en riant. Max leva les mains en un geste d’innocence, puis tourna la tête vers Lana. Il lui sourit et lui lança un clin d’œil.

— Et il était tellement sérieux à propos de l’Art. Avec moi, il était moins grave, mais il n’aurait jamais joué comme ça avant. C’est bien de le voir se détendre. Je vais rapporter du maïs. Et donner un petit avantage à l’autre équipe au passage.

— Je vais t’aider.

Lana se releva en s’appuyant sur ses mains et s’avança tranquillement vers le terrain de jeu. Il fallait vraiment ramener davantage de maïs, se dit-elle en regardant les tables. Des tomates, aussi. Et elle allait vérifier où en était le stock de viande pour les burgers.

Mais d’abord, elle guida le fer à cheval de Manning vers le bâton, en lui faisant exécuter un triple flip avant d’atterrir avec un grand bruit métallique. Puis elle renvoya à Max son sourire et son clin d’œil.

Manning éclata d’un rire tonitruant, exécuta une petite danse et envoya un baiser à Lana.

Ce que c’était agréable de jouer, simplement jouer.

— Dis, fit Will en venant attraper Arlys par le bras. On a besoin de compléter une équipe pour les boules.

— J’allais...

— Vas-y, Arlys. Je choisis très bien le maïs, maintenant.

— Je sais pas jouer du tout.

— Parfait, moi non plus ! (Will la prit par la main et regarda les étoiles qui se balançaient sur les branches.) C'est une chouette journée. (Sur une impulsion, il embrassa Lana sur la joue. Quand Arlys se retourna vers lui, il l'embrassa, doucement, naturellement, sur la bouche.) Une très chouette journée.

Lana sourit tout le temps de son trajet pour aller chercher le maïs.

Le champ dégageait une odeur de nature. Elle était suivie par la musique, les voix, le tintement du métal, pendant qu'elle arrachait des épis de maïs. Elle entendait les enfants rire, son magique à son oreille, porté par le doux soupir de la brise d'été.

Tout était tellement paisible, l'étendue bleue du ciel, les grandes tiges vertes qui lui effleuraient la peau.

Elle resta un moment ainsi, les bras chargés de maïs, pleine de gratitude pour ce qu'elle avait.

Le bébé donna alors des coups en rafales qui la secouèrent de l'intérieur. Elle entendit l'un des enfants de Katie pousser un long cri aigu qui résonna par-dessus la musique et les voix. Comme elle se retournait pour repartir, quelque chose voleta sur le sol devant elle.

Elle regarda à terre. Se figea.

Elle était brûlée, les bords recourbés et noircis, mais elle reconnut la photo d'elle et Max ensemble, la photo qu'elle avait emportée avant de quitter New York. La photo qui était dans la maison de la montagne au moment où...

Au-dessus d'elle, dans un ciel qui s'épaississait et grisailait, des corbeaux noirs décrivaient des cercles.

— Max !

Le maïs tomba à terre dans un bruit sourd. Elle courut, poussant les tiges verdoyantes pour avancer. Elle entendit les premiers coups de feu.

Des hurlements résonnèrent pendant qu'elle cherchait à se dégager le passage.

Les gens couraient, s'éparpillaient, plongeaient pour se protéger,



ripostaient.

Elle vit Carla étendue par terre, les yeux grands ouverts sur le vide. Et Manning, oh non, Manning saignait sur la terre meuble du terrain de jeu.

Le propre cri de Lana se bloqua dans sa gorge quand Kurt Rove écrasa la crosse de son fusil sur le visage de Chuck.

Tout autour d'elle, des hommes envoyaient des balles et des flèches sur tout le monde. Les hommes et femmes qu'elle connaissait prenaient les enfants pour les protéger ou les emmener en lieu sûr.

Rainbow, celle qui enseignait le yoga tous les matins, envoya un bouclier étincelant sur une jeune femme avec un bambin. Puis son corps fut projeté en avant par une balle dans le dos.

Lana vit un homme – grand, mince, sa crinière dorée volant derrière lui – soulever un fusil et viser Fred qui s'élevait, les ailes battant sans relâche, l'un des bébés dans les bras.

En quelques secondes, seulement quelques secondes, le monde avait basculé.

Lana n'avait d'autre arme que son pouvoir et elle le lança, d'instinct. Le fusil braqué sur Fred et l'enfant s'envola des mains de l'homme, qui dirigea alors son regard bleu fou sur elle.

— Là ! s'écria-t-il en la montrant du doigt.

À côté de lui, un brun musclé, au tatouage de la Pureté bien visible sur le biceps, leva les mains. Il avait un pistolet dans chacune d'elles.

— Tuez la sorcière ! cria le blond.

Au moment même où Lana levait ses propres mains pour se battre, protéger son enfant, le tonnerre éclata et le sol trembla.

— Laissez-nous-la !

S'élevant de derrière le bâtiment, les ailes brûlées, le visage couturé de cicatrices, Eric et Allegra se dressèrent.

Tout sembla s'arrêter. Une illusion, car elle entendit les cris, les coups de feu, et même le bruissement vif des tiges de maïs où certains essayaient de s'abriter.

Ils avaient survécu. Ils étaient vivants. Et la mort se lisait dans leurs yeux.

Lana rassembla tout ce dont elle disposait pour se battre.

Max sprinta vers elle et la poussa.

— Cours !

— Où irait-elle ? (Crachant des éclairs noirs vers le ciel, Eric poussa un rire.) Nulle part où fuir, nulle part où se cacher. Écarte-toi, mon frère. Cette fois, ce n'est pas toi qu'on veut.

— On veut ce qui est en elle.

Dans un battement d'ailes, Allegra descendit. Max s'élança et repoussa Lana en arrière.

— Fuis. Sauve notre fille.

— Ensemble, on est plus forts. On a plus de pouvoir, insista Lana en s'agrippant à sa main.

— On n'est pas obligés d'en arriver là, Eric, cria Max. Pas du tout. Vous vous alliez à un fou qui chasse tous ceux qui nous ressemblent. Il se retournera contre vous. Ils vont tous se retourner contre vous.

— Oh, je n'y avais pas pensé, fit son frère avec un regard surpris vers Allegra. On devrait y réfléchir, à part que... Oh, j'oubliais ! Tu as voulu me tuer ! J'avais tort, Max. On te veut aussi. On te veut mort.

— Les deux. Les trois ! s'époumona Allegra, ses cheveux blonds volant au vent. Nous en appelons aux ténèbres. Nous régnons sur les ténèbres ! Et avec, nous mettons fin à la lumière.

Comme Lana l'avait fait avec Max, Allegra agrippa la main d'Eric. Un tonnerre menaçant, des éclairs noirs. Avec Max, Lana para aux coups et les renvoya.

Et sentit le pouvoir faire trembler le sol sous ses pieds.

Le sang apparut sur le bras de Max : un éclair l'avait atteint. À l'autre bout du champ, d'autres couraient vers eux. Flynn et Lupa, Jonah, Aaron.

L'espace d'un instant, l'espoir de Lana enfla. Ensemble, tous, ils allaient repousser les ténèbres.

— Ils viennent nous aider. Il faut juste qu'on...

Lana vit la vague de noir, en sentit la première morsure avant que Max la projette à terre. Les yeux dans les siens, il la recouvrit, recouvrit leur enfant de son corps.

Il reçut de plein fouet le flot de haine et de ténèbres. Le choc se répercuta à travers Lana. Ils volèrent ensemble, retombèrent tous les deux dans le champ. Le sang s'écoulait de l'entaille qu'une feuille coupante avait faite à son bras.

Le souffle court, prise de vertige, elle rampa pour se libérer, essaya d'entraîner Max à l'abri.

Il resta allongé, couvert de sang coulant d'innombrables blessures, la peau marquée de brûlures.

— Non. Non. Max.

Elle savait, même en traînant le corps dans ses bras, alors même qu'elle pressait le visage contre le sien, elle savait qu'il était parti.

Parti. Tué. Assassiné.

La rage, le chagrin, la fureur rugissante bouillonnèrent en elle. Couverte du sang de Max et du sien, elle relâcha sa colère en un hurlement qui trancha l'air comme une lame.

Le courroux déborda d'elle, sauvage et rouge contre le noir huileux.

Elle entendit que son cri recevait en réponse des mugissements de douleur.

Courir. Il lui avait dit de fuir, mais elle ne l'avait pas écouté. Il lui avait dit de sauver leur enfant, mais il avait donné sa vie pour les sauver toutes les deux.

Nulle part où s'enfuir, nulle part où se cacher. Ravalant ses sanglots, elle tira sur le holster de Max. Tendrement, elle prit la bague qu'il avait à l'annulaire et la passa à son propre pouce. Elle lui embrassa le visage, les lèvres, les mains.

*Sauve l'enfant, à n'importe quel prix.*

Elle entendit sa voix dans sa tête, dans son cœur. Sanglotant, elle circula au milieu du maïs en direction de la forêt. Là, elle se mit à courir.

Un mouvement à sa droite lui fit faire volte-face, prête à se battre, à se

défendre. C'était Starr, qui émergeait d'un arbre.

— Tu es blessée.

Lana ne put que secouer la tête.

— Mais tu les as blessés encore plus.

Lana suivit le geste de Starr et regarda le parc. Ce qui avait explosé hors d'elle, ce chagrin enragé, avait écrasé certains des attaquants. Elle ne vit pas de signe d'Eric ni d'Allegra, hormis une fine brume de fumée qui tachait le ciel.

Ce qui restait de son cœur brisé fut meurtri de voir Arlys boiter vers le corps de Carla, Rachel s'agenouiller à côté de Chuck, inconscient et en sang. D'autres qu'elle connaissait, pour qui elle avait de l'affection, venaient aider ou s'éloignaient dans la rue, arme au poing.

— Katie et les bébés ?

— Jonah les a emmenés à l'intérieur. Ils ont tué Rainbow. C'était quelqu'un de bien. Ils sont venus pour toi. Pour elle.

Starr tendit la main et, pour la première fois depuis des semaines, toucha quelqu'un. Elle toucha l'enfant de Lana.

— Je ne peux pas rester. Ils vont revenir. Je ne peux pas. Ils ont tué Max.

— Je suis désolée. C'était aussi quelqu'un de bien. (Starr baissa la tête.) Ils veulent nous voir morts, tous, mais la Sauveuse encore plus.

— Ce n'est pas « la Sauveuse », riposta Lana avec férocité. C'est ma fille.

— Elle est les deux. Je les entendais, expliqua Starr, qui frotta une main sur sa tête. J'entendais toute la haine. Ça me fait mal à la tête, alors je me suis enfuie et cachée, comme j'avais fait pour ma mère. Je me suis pas battue, mais la prochaine fois, je le ferai. Ils m'aideront et ils te défendront. Ils la défendront.

— Je dois la protéger. Je ne peux pas rester. Ils réessaieront. Ils reviendront et ils réessaieront.

Starr opina du chef.

— Alors il faut que tu partes. Que tu te caches. Je les entends encore

dans ma tête. Je mettrai le nom de Max dans l'arbre pour toi.

Aveuglée par les larmes, Lana courut. Elle courut vers tous les rêves qui avaient hanté ses nuits.

Pendant des jours entiers, Lana évita la route principale. Elle s'abritait où elle le pouvait, s'introduisait dans des maisons isolées pour y trouver des vêtements et des vivres. Elle trouva également une chaîne, où elle passa la bague de Max pour la porter à son cou.

Elle mangeait ce qu'elle trouvait et s'inquiétait pour le bébé.

Dès qu'elle apercevait des corbeaux dans le ciel ou entendait leurs cris, elle changeait de direction.

Un jour, épuisée, elle s'effondra au pied d'un arbre mort, trop abattue pour poursuivre. Les yeux rivés sur le ciel au travers des branches décharnées, elle s'endormit. Et rêva. Elle rêva d'une jeune fille aux yeux gris et aux cheveux noirs, qui lui disait de se relever, d'avancer, de continuer.

Alors elle se releva, avança et continua.

Une journée terrible se fondait en une nuit terrible.

Sans aucune notion du temps ni de la distance, elle dormit dans une voiture abandonnée au bord de la route, et se réveilla au point du jour au son des moteurs.

Son premier instinct fut d'appeler à l'aide, mais une intuition plus forte lui ordonna de rester bien cachée. Cette intuition la fit frissonner lorsque les moteurs s'arrêtèrent.

Des portières s'ouvrirent et claquèrent. Des voix d'hommes flottèrent

par les vitres, qu'elle avait laissées baissées dans l'espoir qu'une brise se lève.

— Le mieux, c'est qu'on retourne dans ce bled de merde et qu'on les aplatisse. Y a forcément quelqu'un là-bas qui sait où elle est, cette salope.

— Le Révérend dit qu'elle y est pas, c'est qu'elle y est pas.

Lana entendit des pas s'approcher. Elle resserra la main sur l'arme avec laquelle elle dormait. Puis ce fut le son caractéristique d'une braguette, le son du liquide qui coulait sur l'asphalte.

— À mon avis, c'est gaspiller de l'essence, et si ces deux anormaux la veulent autant, ils avaient qu'à la buter quand ils ont eu l'occase. Mais non, et elle nous a flingué six bons mecs. Les dégénérés, normalement, on les tue, on collabore pas avec.

— Quelqu'un t'a demandé ton avis ? Le Révérend, il sait ce qu'il fait. Il a un plan, et je te parie qu'on se les fera une fois qu'on aura eu la sorcière. Quelle salope, celle-là. J'ai un compte à régler avec elle.

— Parce qu'elle a bousillé ta face de beau gosse quand elle a envoyé le paquet ?

— Va te faire mettre, Steed.

Un rire bref, puis un bruit de fermeture Éclair.

— Ce que je sais, c'est que les anormaux, ils font pas de mal qu'à toi, voilà pourquoi on remue ciel et terre pour retrouver une pute de démons prête à pondre.

— Si je la trouve le premier, je plante mon couteau direct dans son bide et j'ai les deux d'un coup.

— Les sorcières, faut les pendre ou les brûler.

— Je le ferai après. Faut regarder dans les voitures, là, si y a des trucs à prendre.

— Laisse tomber, y a une station-service à une trentaine de bornes. On aura plus de choix.

Lana garda la main serrée sur la crosse en sentant la voiture bouger.

— C'est un tas de ferraille, t'façon.

Elle retint son souffle, entendit les pas s'éloigner, les portières se

rouvrir et se refermer. Elle resta immobile pendant qu'un moteur s'allumait et que des pneus crissaient.

Elle compta les coups de son cœur un par un, même une fois la voiture au loin et le silence retombé.

— Je ne les aurais pas laissés te toucher, murmura-t-elle en s'extirpant de la banquette arrière, les jambes tremblantes. À l'est. Ils partent vers l'est, donc on va prendre vers l'ouest.

Mais pas à pied. Malgré le temps qu'elle avait passé à errer, elle n'avait pas mis assez de distance entre son enfant et ceux qui cherchaient à la tuer.

Elle allait prendre le risque de suivre la route. Pour l'instant, elle allait prendre ce risque.

Elle se mit au volant, posa le pistolet sur le siège à côté d'elle. Cela lui demanda un moment de se concentrer, de réunir le pouvoir qu'elle avait laissé de côté depuis le jour où il avait éclaté en une rage meurtrière.

Lorsqu'elle tendit la main, le moteur ne rugit pas. Il toussa et crachota, avant de finalement démarrer. Avec l'aube qui se levait derrière elle, elle roula.

Le soleil était haut dans le ciel lorsque la voiture cessa d'avancer. Lana la laissa où elle s'était arrêtée, puis marcha de nouveau, dans les montagnes qui s'élevaient autour d'elle.

Le temps se brouilla, à marcher, à rouler quand elle trouvait une autre voiture, à chercher de l'eau et de la nourriture. Même en se demandant quel endroit serait assez éloigné, elle évita toute ville où des gens auraient pu s'être rassemblés.

Comment savoir si elles abritaient des amis ou des ennemis ?

Elle renonça à ses anciens principes, tua des lapins et des écureuils, les prépara et les rôtit sur des feux nés de son pouvoir, pour se nourrir et nourrir son enfant.

Elle qui avait cru autrefois que la cuisine pouvait et devait être un art, elle mangeait pour survivre, pour nourrir ce qui vivait en elle.

Son monde devint celui des arbres, des pierres, du ciel, des routes



sans fin, de l'excitation pitoyable de trouver une maison où il y avait des vêtements propres, des chaussures qui lui allaient presque.

Le réconfort se cantonnait aux moments où elle sentait le bébé bouger. La joie se résumait à trouver un pêcher et goûter les fruits frais et sucrés, faire couler le jus dans sa gorge tannée par la chaleur de l'été.

La sécurité se résumait à ne pas entendre d'autre voix que la sienne, ne pas voir de forme humaine hormis dans son ombre.

Dans ces semaines qui suivirent New Hope, elle devint une nomade, une vagabonde, une ermite qui errait sans autre but que sa quête de nourriture et d'un abri.

Jusqu'au jour où...

Elle arriva au sommet d'une butte couverte d'arbres et se coucha immédiatement pour se cacher.

Une maison se dressait au milieu de terres légèrement surélevées, puis plates de nouveau. Sur la partie plane, un grand jardin s'étendait, en pleine luxuriance d'été. Elle sortit des jumelles du sac à dos qu'elle avait récupéré.

Des tomates, rouges et bien mûres, des petits pois, des haricots, des poivrons, des carottes. Des rangées de salades et de choux, des courges et des aubergines. Le champ de maïs qui poussait lui rappela l'odeur du sang, de la mort.

De Max.

Un instant, elle se roula en boule, luttant contre des vagues de chagrin. Puis elle trouva le courage de regarder de nouveau à travers les jumelles.

Il y avait là deux chevaux, des vaches noir et blanc dans un enclos séparé, et dans un autre des bœufs noirs et un taurillon.

Elle regarda l'enclos où cinq cochons se prélassaient.

Des poules ! L'idée de manger un œuf lui mit presque les larmes aux yeux.

La maison elle-même était carrée et solide, simplement peinte en blanc, avec une grande terrasse devant. Une petite grange traditionnelle

était peinte d'un rouge gai.

Lana observa rapidement un hangar, un petit silo trapu, deux petites éoliennes, une serre, quelques arbustes d'ornement, et sans doute une ruche. Derrière, encore des champs. Probablement du blé, et peut-être du foin.

L'endroit était manifestement habité. Une camionnette se trouvant devant, il y avait sûrement du monde à l'intérieur.

Des œufs, des légumes frais, un verger.

Elle pouvait attendre.

Et en attendant, elle s'endormit.

Elle fut réveillée par un aboiement qui lui provoqua des palpitations.

Deux chiens couraient devant la ferme, se cognaient l'un à l'autre, s'amusaient dans l'herbe.

Elle reprit les jumelles quand un homme sortit. Bronzé, fort, en vieux jean et tee-shirt. Il portait une casquette sur une tignasse châtaine broussailleuse et des lunettes de soleil.

Il chargea deux paniers pleins de récoltes sur sa camionnette et retourna à l'intérieur. Il revint avec deux autres paniers, puis siffla les chiens.

Tous les deux sautèrent dans la remorque. Après avoir chargé d'autres paniers, il entra dans l'habitacle et s'éloigna.

Lana compta jusqu'à soixante, puis recompta avant de se lever.

Elle n'entendait que les oiseaux et les écureuils qui couinaient. S'aidant d'une main pour porter son ventre lourd, elle descendit lentement la pente rocailleuse, les yeux rivés sur la maison.

S'il ne vivait pas seul, il y avait peut-être quelqu'un à l'intérieur. Même si elle avait très envie de courir vers le potager, elle s'approcha avec prudence de la maison et en fit le tour pour regarder par les fenêtres.

Il y avait une autre terrasse couverte derrière, et sous le soleil vif, des herbes aromatiques poussaient. Lana sortit son couteau pour prélever du

romarin, du basilic, du thym, de l'origan et de l'estragon, et elle huma les odeurs avec délices avant de ranger les feuilles dans un sac en plastique.

Quelqu'un pouvait être à l'intérieur, à l'étage. Mais elle allait prendre le risque.

Elle courut aussi vite que le lui permettait son centre de gravité modifié et cueillit une tomate sur la treille. Elle mordit dedans comme dans une pomme et essuya le jus sur son menton.

Elle cueillit des cosses de petits pois, des haricots, une aubergine brillante, déterra une carotte et un bulbe d'ail. Elle prit une salade, en mangea une feuille tout en fourrant ce qu'elle pouvait porter dans son sac et ses poches.

Des pommes, encore un peu vertes, rejoignirent des raisins rouges dans son sac. Elle mangea quelques grains sur place à la treille, face à deux pierres tombales à l'ombre du pommier.

Ethan Swift  
Madeline Swift

Ils étaient morts de l'épidémie en février, à deux jours d'écart.

Quelqu'un – le fermier ? – avait marqué leurs tombes et planté un rosier jaune comme les rayons du soleil entre les deux.

— Ethan et Madeline, j'espère que vos âmes ont trouvé la paix. Je vous remercie pour la nourriture.

Les yeux clos, elle resta dans l'ombre piquée de points lumineux, regretta de ne pas pouvoir s'offrir une sieste sous l'arbre. Se réveiller dans un monde sans peur où elle n'aurait pas besoin de rester sans cesse en mouvement. Où Max l'entourerait de ses bras et où leur bébé naîtrait en paix et en sécurité.

Ce monde était fini, estima-t-elle. Vivre dans celui-ci impliquait de faire ce qu'il fallait.

Elle jeta un regard vers les poules qui gloussaient et caquetaient, s'imagina en train de faire griller des morceaux de poulet assaisonnés avec de l'ail frais et des herbes.

Elle se dit que si le fermier ne remarquerait sans doute pas qu'il s'était fait voler quelques légumes, il noterait à coup sûr l'absence d'une poule. Et comme elle voulait éventuellement rester à cet endroit un jour ou deux, elle reviendrait et lui prendrait une poule avant de partir.

Pour l'instant, elle se contenterait d'un œuf ou deux.

Elle marcha au milieu des poules qui picoriaient dans le poulailler ouvert, et trouva un seul œuf à la coquille foncée sous une couveuse qui paraissait se méfier de Lana autant que l'inverse.

— Il a ramassé les œufs tout à l'heure, murmura-t-elle. J'ai de la chance que tu aies attendu.

— C'est souvent ce qu'elle fait.

Lana fit volte-face, l'œuf serré comme une grenade dans sa main, l'autre en avant, prête à lancer du pouvoir et se protéger.

Il leva les mains, les éloignant ainsi du pistolet à sa ceinture.

— Je ne vais pas vous faire une histoire pour un œuf ni pour ce que vous avez pris d'autre. Surtout voyant que vous mangez pour deux. J'ai de l'eau, si vous voulez. Du lait aussi. Un peu de bacon pour accompagner l'œuf.

Elle dut déglutir avant d'adresser la parole à un autre être humain pour la première fois depuis qu'elle avait quitté New Hope.

— Pourquoi ?

— Pourquoi... ?

— Pourquoi vous me donneriez quelque chose ? J'étais en train de vous voler.

— Jean Valjean aussi, répondit l'homme, fataliste. Il avait faim aussi. Écoutez, vous pouvez prendre l'œuf et partir ou vous pouvez entrer et manger un repas chaud. C'est vous qui voyez.

Elle posa la main sur son ventre. Pensa au bébé.

Il avait planté un rosier pour ses morts. Elle allait l'interpréter comme un signe.

— J'apprécierais bien un repas chaud. Je peux troquer en échange et pour les fruits et légumes que je vous ai pris.

Là, il sourit.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je peux vous offrir mon travail.

— Bon... fit-il, pensif. On pourra en parler.

Il recula, lui laissant toute la place de sortir.

Elle pouvait encore s'enfuir.

— Écoutez, si j'avais voulu vous faire du mal, je l'aurais déjà fait.

Il se détourna et alla vers ses chiens, qui s'agitaient et remuaient la queue, juste en dehors du barbelé qui entourait le poulailler.

— Comment vous avez su que j'étais là ?

— J'ai repéré le miroitement du soleil sur vos jumelles. Enfin, j'ai supposé que c'étaient des jumelles. Les chiens et moi avons décidé de sortir, de nous arrêter sur la route et de revenir à pied pour savoir ce que vous mijotiez. Ils ne vont pas vous mordre.

Comme pour le prouver, les deux grandes bêtes au poil épais et clair et aux yeux extrêmement joyeux s'avancèrent pour venir se frotter à ses jambes.

— Voici Harper, et lui, c'est Lee. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* était le livre préféré de ma mère.

Lana vit son regard se diriger vers le pommier et les tombes. Se sentant bête de le garder, elle passa l'œuf au fermier.

— Ce sont vos parents ?

— Oui. Oui, répéta-t-il d'un ton las en retournant vers la maison. Elles ont vu du pays, vos chaussures.

— Elles étaient déjà usées quand je les ai trouvées.

Il accepta cette réponse et continua, sur la terrasse, puis ouvrit la porte d'entrée laissée déverrouillée. Lorsqu'elle hésita, il soupira avec impatience.

— J'ai été élevé dans cette maison par les deux personnes que j'ai enterrées là-bas. Ils y ont vécu pendant trente-trois ans et nous ont offert une bonne vie. Je ne vais certainement pas salir leur mémoire en tentant

des trucs louches sur une femme enceinte sous le toit qu'ils m'ont donné. Vous entrez, ou pas ?

— Excusez-moi. J'ai oublié que les gens pouvaient être corrects.

Elle entra dans une pièce à vivre confortable et grande, pourvue d'une large cheminée en pierre et de meubles sans prétention qui mélangeaient les styles de façon gaie et accueillante.

L'ensemble était couvert d'une bonne couche de poussière et de poils de chien.

L'escalier était raide, et sur sa première marche, un panier à linge débordait de draps froissés et de serviettes.

Il continua dans un couloir, s'arrêta quand elle le fit, devant une pièce aux étagères garnies de nombreux livres et de bibelots.

— Ma mère était une grande lectrice. Ces derniers temps, je me remets à lire aussi.

Comme dans un rêve – rêvait-elle ? – elle fut attirée par la pièce, par les souvenirs d'une vie qu'elle avait connue. Et autre chose : c'est l'amour qui lui fit tendre la main vers un livre.

— Max Fallon, dit le fermier. Elle aimait bien, oui. J'ai pas encore essayé. Vous êtes fan ?

Elle releva des yeux soudain noyés de larmes en serrant le livre, l'image de son amour, contre son cœur.

— Mon... mon mari.

— C'est lui qui était fan ?

— Max. (Elle se balançait d'avant en arrière et pleura.) Max. Max.

— Merde. (Il retira sa casquette et se passa la main dans les cheveux.) Euh, asseyez-vous. Vous pouvez garder le livre. Je vais juste... voilà, je vais ramener la camionnette. Alors...

Il esquissa un geste avant de quitter la pièce discrètement.

Lana s'assit, au bord d'un grand fauteuil en cuir bleu marine, et elle pleura jusqu'à en être vidée.

De son côté, l'habitant de la ferme revint en camionnette et mit de l'eau à bouillir.

La jeune femme avait l'air à cran dans le poulailler. Prête à se défendre, et sûrement capable. Les yeux – grands et d'un bleu de ciel d'été – épuisés, mais farouches. Et il avait été frappé de la découvrir enceinte, très enceinte même, ce qui lui donnait un côté guerrière fertile.

Mais dans la bibliothèque de sa mère, tout s'était effondré, la laissant fragile, vulnérable, brisée.

Il se sentait plus à l'aise avec le côté capable et farouche.

Quand il l'entendit revenir, il mit une poêle sur la gazinière.

— Je suis désolée, dit-elle.

— C'est l'horreur, de perdre quelqu'un. À peu près tous ceux qui restent le savent. (Il se dirigea vers le réfrigérateur, où il prit le bacon enveloppé dans un torchon.) Max Fallon était votre mari.

— Oui.

— C'est la Calamité qui vous l'a arraché ?

— Non. Il nous a sortis de New York. Il nous a emmenés, nous a gardés sains et saufs. Ils l'ont tué. Son frère l'a tué.

— Son frère ?

— Son frère s'est tourné vers les ténèbres, son frère et la sorcière perverse qui l'y a attiré. Son frère, et ceux qui nous détestent parce que nous ne sommes pas comme eux. Ils voulaient me tuer. La tuer.

Elle enveloppa son ventre de ses mains.

— Max nous a sauvés. Il est mort pour nous. Son frère Eric et les Guerriers de la Pureté l'ont assassiné. Lui et d'autres avec qui nous construisions une vie. Ils ont essayé d'en éliminer encore plus. J'ai dû partir parce que c'était après moi qu'ils en avaient, et qu'ils allaient exterminer tous ceux qui resteraient sur leur passage. Ils m'ont traquée. Ils me cherchent peut-être encore.

» Si vous m'aidez, ils tenteront de vous tuer, conclut-elle.

Il hocha la tête et lâcha un : « Hum » avant de se retourner vers la gazinière.

— Vous voulez vos œufs brouillés ou sur le plat ?

Elle était de nouveau en émoi, à en avoir le souffle saccadé. Elle avait

les mains agrippées à ses hanches.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Swift. Simon Swift. Dans une autre vie, j'ai commandé dans l'US Army. Dans celle-ci, je suis agriculteur. Et vous ?

Lentement, elle ôta son sac à dos.

— Lana Bingham. J'étais cuisinière. Je suis sorcière.

— La deuxième partie, je l'ai devinée au poulailler, quand vous m'avez légèrement repoussé avec votre énergie.

— Je ne voulais pas.

— Ce n'était rien. Je suis sûr que vous pouvez faire bien plus. Cuisinière ? Qu'est-ce que je fais aux fourneaux, alors ?

Elle expira un coup, inspira, puis s'accroupit à côté de son sac à dos. Elle en sortit les herbes, une tomate, un poivron et deux oignons nouveaux.

— Je peux faire une omelette, si vous voulez ?

— Avec plaisir.

— Elle est bien, cette gazinière. La cuisine aussi.

Sa voix tremblait à nouveau. Il le voyait, comme il l'entendait lutter pour la garder calme.

— Comment vous avez le gaz ?

— Un puits.

— Pardon ?

— Un puits de gaz naturel, expliqua-t-il avec un geste vague vers la fenêtre. Il alimente la maison par tuyaux. On a la lumière au gaz, le four au gaz, tout, tout, tout. Et un peu d'éolien, aussi.

Elle se lava les mains dans l'évier à l'ancienne, puis nettoya les herbes et les légumes.

— Il me faudrait deux ou trois choses. D'autres œufs, un bol et un fouet.

— Ça marche.

Après avoir mis la poêle à chauffer, elle y déposa le bacon. Elle prit un couteau de chef – passable – sur un bloc, attrapa une planche à



découper et s'occupa des légumes pendant que la viande grésillait.

Elle cuisinait. Normal. Comment pouvait-ce être aussi normal ?

Et pourtant, en ciselant les herbes, elle se sentit plus elle-même que depuis des semaines.

— Vous étiez dans l'armée.

— Oui, une dizaine d'années. J'en avais assez, mais je suis parti avant tout parce que ma mère est tombée malade. Un cancer. Ils avaient besoin d'aide à la ferme pendant qu'elle luttait contre la maladie. Elle l'a vaincue. Et ensuite... Eh ben, cette saloperie de Calamité est arrivée.

— Je suis navrée.

Ils travaillèrent en silence quelques minutes. Il lui sortit la boîte où il récupérait la graisse du bacon, puis le bac à compost. Et il la regarda, un peu admiratif, s'affairer en cuisine.

— Vous êtes sur la route depuis combien de temps ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas. J'ai perdu le compte. C'était le 4 juillet quand... quand je suis partie.

— Environ six semaines. Vous êtes partie d'où ?

— On était dans un village de Virginie qu'on appelait New Hope. Au sud de Fredericksburg, il me semble. Je suis où, maintenant ?

— Vous avez fait du chemin. On est dans le Maryland, dans l'ouest de l'État.

— Les montagnes, ce sont lesquelles ?

— La chaîne des Blue Ridge.

— Il y a d'autres gens ?

— Un peu. Il y a une autre ville. Plutôt un village, maintenant. On fait du troc. Je leur apporte mes récoltes. Il y a un moulin où ils font de la farine. Ils ont des moutons, un métier à tisser. Un ferronnier, un boucher. On fait avec ce qu'on a.

Lana fit signe qu'elle comprenait, replia l'omelette sur les légumes.

— Il y a un médecin ?

— Pas pour l'instant. Un assistant vétérinaire, c'est ce qu'on a de plus proche.

Elle déposa l'omelette sur l'une des assiettes qu'il avait mises sur la table, la coupa en deux et servit la seconde moitié sur l'autre assiette.

— Et des Insolites ?

— Quelques-uns, par-ci, par-là. Ça pose problème à personne. Vous le voulez, ce verre de lait ?

— Je déteste ça mais, oui, c'est sûrement bon pour le bébé.

Il sortit le pichet et lui en versa un petit verre.

Ils s'assirent au comptoir de la cuisine, en granit gris moucheté très élégant. À la première bouchée, Lana ferma les yeux et assimila la nouveauté.

Simon prit une bouchée plus généreuse.

— OK, quand vous disiez que vous étiez cuisinière, c'était pas pour rigoler. Je n'avais pas mangé quelque chose d'aussi bon depuis un sacré bout de temps.

Elle mangea lentement en calculant.

— Si je pouvais rester deux ou trois jours, je vous paierais en cuisinant. Je pourrais aussi jardiner. On avait un jardin à New Hope, donc j'ai appris. Deux ou trois jours, ça devrait pas être trop risqué.

*Pour tous les deux.*

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pensé à rien à part bouger, m'échapper, garder le bébé sain et sauf.

— Elle est prévue pour quand ? C'est une fille, vous avez dit ?

— Oui. Pour fin septembre.

— Et vous comptez accoucher toute seule, sur la route ?

Elle savait l'impression que ça donnait, n'arrêtait pas d'angoisser à ce sujet, mais n'avait pas vu d'autre choix.

— J'espère trouver un endroit et... faire ce que je dois. Je ne laisserai rien de mal lui arriver. Quoi qu'il en coûte.

— Il y a des femmes dans le village. Les quelques maisons.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas risquer la vie d'autant de gens. Vous ne connaissez pas les Guerriers de la Pureté.

Un joli parc, une fête joyeuse. Des corps jetés à terre, de la fumée. Le sang de Max qui coulait dans la terre brune.

— Si. Certains sont passés au village il y a quelques semaines. Ils n'ont pas reçu un accueil chaleureux.

— Ils sont venus ici ! s'écria-t-elle, la peur de nouveau dans sa voix.

— D'après ce que j'entends, il y en a qui sillonnent le pays à la recherche de gens qui pensent comme eux. Comme je disais, ils n'en ont pas trouvé ici.

Songeur, il poursuivit son repas. Entre les Guerriers de la Pureté, les Pilleurs et les connards de tout poil, la route était tout sauf sûre pour une femme seule. En ajoutant que la femme en question devait accoucher sous huit semaines...

Déterminée ou non, elle était en outre une cible désignée.

Il mangea sa dernière bouchée et se tourna vers elle.

— Vous devriez réfléchir à rester ici. Vous pouvez vous charger de la cuisine, ça, c'est sûr. Restez au moins jusqu'à la naissance. Il y a quatre chambres. Je n'en utilise qu'une.

— Ils pourraient me retrouver. Eric...

— Le frère ?

— Il est ivre de pouvoir. Il y a quelque chose chez mon bébé de spécial. D'important. Je ne sais pas. Mais Eric et Allegra veulent la tuer.

— Eh bien, si elle est spéciale et importante, il est d'autant plus important de la mettre à l'abri ici. Je n'aime pas les gens qui lancent les hostilités, déclarent des guerres et cherchent de manière générale à faire chier le monde. Je sais pas comment ils sont faits, mais j'aime pas.

— Vous ne me connaissez même pas.

Après avoir repoussé son assiette, il haussa les épaules.

— Et quelle différence ça peut faire ?

Rien, rien de ce qu'il aurait pu dire ne l'aurait davantage rassurée.

— Je vous suis vraiment reconnaissante. Et je suis vraiment fatiguée. Trop fatiguée. On peut voir un jour après l'autre ?

— Bien sûr. Choisissez votre chambre. Vous verrez très vite laquelle

est la mienne.

Il se leva et commença à débarrasser.

— Je vais faire la vaisselle, proposa-t-elle. Ça fait partie du marché.

— La prochaine fois, je vous la laisse. Sans vouloir vous vexer, vous avez l'air au bout du rouleau. Allez-y, choisissez un lit et débranchez. Moi, je dois livrer mes récoltes au village. Prenez la chambre de mes parents. C'est un genre de suite parentale, voyez. Avec la salle de bains.

— Simon. Je vous remercie.

Il porta les assiettes à l'évier.

— Vous savez faire le pain de viande ?

— Si vous avez de la viande, avec tout ce que j'ai déjà vu, je peux faire un pain de viande fabuleux.

— Vous nous préparez ça pour le dîner et on est quittes.

Lana trouva la suite parentale en face de l'escalier, avec son lit à baldaquin. Une couette vert forêt le couvrait, avec quatre coussins décoratifs de la même couleur, bordés d'une bande or ternie assortie aux murs.

Les parents de Simon étaient morts là, se rappela-t-elle. Il avait briqué leur chambre, nettoyé ce qui avait dû lui briser le cœur, ôté toute trace de maladie dans la pièce.

Même avec une fatigue grandissante, elle reconnaissait que remettre la chambre dans l'état où l'auraient certainement voulu ses parents disait quelque chose du fils.

Un homme qui lui avait offert le gîte et le couvert. Cela lui faisait penser à Lloyd et à son discours lors de la première réunion plénière.

Tout de même, elle verrouilla la porte derrière elle, ajoutant un sort pour la bloquer. Elle ne considéra pas comme exagéré d'aller en plus placer une chaise sous la poignée.

Elle voulait dormir, juste s'échapper un moment. Dans des draps propres, soutenue par des oreillers, sous une couette vert forêt. Pensant à Madeline Swift, elle regarda la poussière et la crasse qu'elle rapportait et passa dans la salle de bains attenante.

Elle respecterait la femme dont la maison lui offrait un sanctuaire et ne salirait pas son lit.

À côté aussi, il avait remis les choses en ordre. Une pile de serviettes bien moelleuses sur des étagères propres, bien que poussiéreuses. Lana posa son sac à dos et ouvrit la porte vitrée de la douche.

Du gel douche, du shampoing, de l'après-shampoing, et même un rasoir de femme. Comme ses propres réserves s'étaient amenuisées, Lana ne tint pas compte de la bienséance. Elle se déshabilla et utilisa ce dont elle avait besoin. Elle s'excuserait plus tard.

Si elle pleura un peu sous le jet d'eau chaude, en regardant s'écouler la crasse que les toilettes de chat dans des sources n'avaient pas entamée, elle se dit qu'elle avait bien droit à quelques larmes.

Elle en profita plus longtemps que nécessaire – allez savoir combien de temps durerait cette manne ? –, entoura ses cheveux d'une serviette et son corps d'une autre.

Moelleuses, moelleuses à souhait.

Elle se retourna et s'examina dans le miroir. Ses seins, son ventre, si mûrs. Elle devait être à trente-trois ou trente-quatre semaines. De tout son cœur, elle croyait que sa fille était restée forte et en bonne santé. Elle sentait sa lumière, sa vie... qui dépendaient d'elle.

Si cela signifiait qu'elle-même devait dépendre de la générosité d'un inconnu, elle le ferait. Avec prudence, mais elle le ferait.

Elle regarda les petites corbeilles sur les étagères à côté du miroir.

De la lotion hydratante, de la crème pour le visage, le tout si merveilleusement féminin.

— Madeline Swift, murmura-t-elle, je vous remercie, et j'espère que vous ne m'en voulez pas.

Elle s'en enduisit largement, sentit presque sa peau asséchée absorber l'hydratation. Comme rien dans son sac n'était propre de près ou de loin, elle emprunta le peignoir suspendu à une patère.

Frissonnante de gratitude, elle souleva la couette et se glissa entre les draps. Elle dormit d'un sommeil sans rêve.

Se réveilla en sursaut, le cœur battant, en essayant de se souvenir où elle était.

La ferme, l'homme au visage rude et à la générosité désintéressée. Elle se leva aussi vite que le lui permettait son ventre lourd, refit le lit, raccrocha le peignoir et s'habilla.

D'après le soleil, il était midi passé. Elle était devenue douée pour évaluer le moment de la journée. Elle avait donc dormi au moins deux heures. Si elle voulait rester la nuit – et comme elle en avait envie ! – elle devait se rendre utile.

Curieuse, elle visita discrètement l'étage, trouva une autre salle de bains plus petite manifestement utilisée par Simon.

Une serviette était pendue à la porte de la douche, une brosse à dents dans un gobelet posé sur une petite trousse de toilette.

Elle vit une chambre d'amis – car elle n'imaginait pas Simon Swift choisir de dormir sous une couette aux motifs de jolies violettes – et une chambre-salon apparemment, avec une machine à coudre sous la fenêtre.

Enfin, sa chambre – lit défait, chemise sur une chaise et une légère odeur de terre et d'herbe.

Elle remarqua le fusil posé dans un coin, respecta son choix d'avoir une arme à portée de main pendant son sommeil.

Elle ne trouva pas Simon en bas, alors elle regarda dehors et l'aperçut qui travaillait au jardin. Le tee-shirt imprégné de sueur, il désherbaient entre les rangs. Les chiens dormaient sous le pommier, à côté des pierres tombales, et les chevaux l'observaient, la tête par-dessus la barrière.

La première pensée de Lana fut d'aller proposer de l'aider, mais elle remarqua que les assiettes qu'ils avaient utilisées ce matin étaient restées à sécher dans l'égouttoir. Elle ne vit pas de signe qu'il ait préparé un repas pendant qu'elle se douchait, dormait, puis explorait.

Alors elle allait gagner son gîte et son couvert en trouvant de quoi lui faire à manger dans la cuisine.

Quand il revint, en ayant chaud et faim, les chiens foncèrent devant lui et il la vit affairée. Quelque chose sentait franchement bon et c'était en partie une odeur de femme, s'aperçut Simon.

Elle avait enroulé ses cheveux on ne sait comment, et ils brillaient

comme des caramels. Lorsqu'elle se retourna, il fut frappé par son visage. Sa beauté modeste et méfiante.

Cette méfiance était dirigée vers lui, pensa-t-il car les chiens qui remuaient la queue comme des dingues ne paraissaient pas la gêner.

Il opta pour un ton léger.

— Qu'est-ce qui chauffe ?

— Un wok. Du riz et des légumes. Je me suis dit qu'un déjeuner vous serait plus utile que de l'aide au jardin.

— Bien vu. (Il alla se laver les mains et les avant-bras.) Vous faisiez la cuisine où ? Pour votre métier ?

— À New York.

— La grande ville.

— Avant, oui. (Elle servit sa préparation dans une assiette, ajouta l'une des serviettes en tissu trouvées dans un tiroir et lui tendit les deux.) J'ai vu que vous aviez du levain au frigo.

— Oui, mon père aimait faire son pain. Il était nul en cuisine pour le reste, mais ça, il aimait. Je l'ai nourri, mais...

— Je pourrai faire du pain, si vous voulez.

— Ce serait chouette, dit-il en s'asseyant. Vous ne mangez pas.

Elle fit signe que si, mais sans prendre d'assiette ni s'asseoir.

— Je voudrais vous remercier...

— Vous l'avez déjà fait.

— Je n'avais pas pris de vraie douche depuis... Excusez-moi si je me laisse emporter. Il y a les hormones qui jouent. Mais pouvoir me laver les cheveux... J'ai utilisé du shampoing de votre mère, et son gel douche. Et elle a... elle avait de la crème hydratante. Le flacon était ouvert, alors je l'ai utilisée. Comme ça, sans vous avoir...

— Vous pourriez être sympa et éviter de pleurer pour ça.

Il la regarda tout en mangeant, de l'agacement dans ses yeux noisette ; des yeux qui mêlaient le vert et l'or.

— Sinon ça va me couper l'appétit pour le wok, alors qu'il est super bon. Ça ne l'aurait pas dérangée, et ça ne me dérange sûrement pas.



Écoutez, j'ai moi-même utilisé les produits de mon père. Pour ceux de ma mère, je n'y arrivais pas. Alors servez-vous de ce que vous voulez.

— Elle en avait en réserve. Pas encore ouverts. Vous pourriez les troquer.

— Je vous dis de les utiliser ! (Cette fois, il était un peu sec.) Si j'avais voulu troquer sa crème de jour, je l'aurais fait, nom de nom !

Comprenant la douleur et le deuil, Lana ne dit plus rien. Elle remplit son assiette et vint s'asseoir.

— Vous me direz s'il y a des pièces où je ne peux pas entrer pendant que je suis là.

— À part la cave remplie des corps mutilés de mes victimes, c'est bon.

Elle goûta son plat. Il avait raison, il était super bon.

— D'accord. Je n'irai pas. Vous avez des allergies alimentaires ?

— J'ai une incompatibilité de caractère avec les épinards.

— Alors je n'en mettrai pas dans le pain de viande.

Simon laissa souffler Lana. Elle allait sans doute rester quelques jours, le temps de se reprendre. Ça ne lui posait aucun problème de lui donner ce temps et cet espace, surtout qu'elle cuisinait divinement bien.

De plus, elle accomplissait sa part, sans poser de questions. Il n'avait pas spécialement remarqué la poussière et les poils de chien qui s'accumulaient, mais avait bien noté leur absence. Ça ne le dérangeait pas vraiment de s'occuper du linge, mais c'était agréable de retrouver les piles déjà rangées.

Les chiens appréciaient Lana. Un soir, il était entré dans la bibliothèque et l'avait trouvée assise dans le noir – en train de pleurer son mari – avec la tête de Harper sur les genoux et Lee étalé à ses pieds.

Il avait dans l'idée de l'amener au village une fois qu'elle se serait reprise, et de la confier à l'une des femmes qu'il connaissait. N'importe laquelle d'entre elles en saurait plus que lui sur la grossesse et l'accouchement.

Quant à l'insistance avec laquelle elle répétait que son bébé était spécial et que des forces ténébreuses voulaient le tuer, il réservait son jugement. Même s'il s'était bien habitué à s'occuper seul de la ferme, il ne pouvait pas la jeter dehors.

On ne l'avait pas élevé ainsi. Et il valait mieux que ça.

Elle n'était pas très bavarde, rien de dérangent pour Simon, qui s'était accoutumé au silence.

Il la considérait comme une ouvrière temporaire à la ferme qui préparait trois bons repas par jour et s'occupait de la maison pour qu'il n'ait pas besoin de le faire.

Une ouvrière qui ne cherchait pas à être divertie et qui n'était pas désagréable à regarder, surtout au bout de deux jours, une fois quasi débarrassée de la nervosité lui dévorant les yeux.

En vérité, il devait reconnaître que cela lui manquerait de ne plus trouver un petit déjeuner chaud en revenant des travaux du matin. Et d'avoir quelqu'un qui savait comment s'occuper d'un potager.

Elle refusait de s'approcher du champ de maïs ; il n'en demanda pas la raison.

Au quatrième jour, ils avaient trouvé une routine, suffisamment confortable pour inquiéter Simon. Avec une routine, on en venait à compter l'un sur l'autre.

Le mieux sur tous les plans serait de l'inciter à s'installer au village, et à y rester jusqu'à la naissance.

Il entreprit de l'y inciter lors d'un dîner de poulet frit et salade de pommes de terre qu'il avait réclamé.

— Je vais livrer au village demain.

— Si vous faites du troc, vous pourriez reprendre de la farine.

— Vous savez mieux que moi ce qui manque, maintenant. Vous devriez venir avec moi. Ça vous donnerait une idée.

Elle leva un regard bleu profondément triste sur lui.

— Je peux vous faire la liste.

— Vous pourriez. Il y a sans doute des choses dont vous avez besoin.

Des choses personnelles.

— Je n'ai besoin de rien. Si vous êtes prêt à ce que je parte...

— Je n'ai pas dit ça. (Bon, il l'avait pensé, ce n'était pas la même chose.) Écoutez, il y a des femmes là-bas qui ont connu ce que vous vivez. Qui ont eu des enfants, quoi. Et il y a du monde qui passe, certaines personnes qui s'établissent là. On y trouverait peut-être quelqu'un qui a de l'expérience médicale.

Elle triturait nerveusement la bague qu'elle portait en pendentif.

— J'ai encore le temps. Je peux encore travailler jusqu'à...

— Mais merde, Lana ! (Il prononçait rarement son prénom, et le fit à ce moment dans un élan de pure frustration.) Arrêtez, un tout petit peu. Je vous dis qu'il vaut mieux que vous soyez avec des gens qui savent ce qu'ils font quand le bébé décidera de sortir. Si ça ne vous stresse pas, c'est que vous êtes inébranlable !

— Je suis terrifiée. Terrorisée. Même en sachant, en étant certaine, qu'elle est destinée à naître, à vivre, à briller et à faire des choses époustouflantes, je suis terrorisée.

Il examina son visage et se renfonça dans son siège.

— Vous n'en avez pas l'air.

Sans ciller, elle posa une main sur son ventre.

— Avant que je n'aperçoive la ferme, quand j'étais fatiguée et affamée, je ne pouvais pas me permettre d'avoir peur. Si la peur se montrait, je devais la refouler, sinon je me serais arrêtée et j'aurais abandonné. Je me disais que j'allais trouver un endroit sûr pour la faire venir au monde. Et puis j'ai regardé du haut de la butte et j'ai vu la ferme. La maison, les champs, les animaux. Comme un tableau d'avant que le monde s'arrête.

Elle traça des cercles sur son ventre.

— Et pourtant, je ne me suis pas permis d'espérer. J'ai juste saisi l'occasion. Les tomates sur la treille, les abeilles qui bourdonnaient, les poules qui caquetaient. Je me suis dit : « à manger », parce que j'en avais besoin. Je ne me suis pas autorisée à penser abri ou repos. Jusqu'au

moment où vous m'avez parlé. Vous m'avez proposé d'entrer, de manger, et là, je me suis mise à espérer.

» Ce n'est pas juste de ma part de faire reposer mes espoirs sur vous, mais c'est le cas. Parce qu'elle a besoin que j'espère.

Non, elle ne semblait pas avoir peur, pensa-t-il. Ni sa voix ni son visage n'étaient une supplique. Il n'aurait jamais résisté si elle l'avait supplié. Ses traits reflétaient plutôt une force tranquille.

Ce qui, pour lui, était encore plus irrésistible.

— Si on faisait un compromis ? Je ramène l'une des femmes ici. Elle s'appelle Anna. Une vraie grand-mère, et elle me mettrait sans doute une correction de la décrire comme ça. Vous pourriez la rencontrer et voir comment vous le sentez à ce moment-là. Je sais qu'elle avait des enfants. Le moment venu, je pourrais la faire venir ici.

— Elle viendra d'abord dans tes mains.

— Pardon ?

Les yeux de Lana, changés, maintenant noirs comme la nuit, semblèrent regarder droit en lui.

— Dans les tiennes, une nuit de grand vent. Un éclair annoncera la naissance de l'Élue. Lui apprendras-tu à monter à cheval, si bien qu'elle se croira née en sachant ? Je lui enseignerai les manières des temps anciens, ce que je peux, mais elle a tellement plus en elle. En sécurité, le temps hors du temps, pendant que les ténèbres feront rage. Jusqu'au moment où, dans le Livre des Sorts, dans le Puits de Lumière, elle s'armera de son épée et de son bouclier. Et avec la montée de la magye, elle prendra sa place. Elle risquera tout pour accomplir son destin, cette précieuse enfant de Tuatha de Danann. Pour cela elle grandit en moi, pour cela elle viendra dans tes mains.

Très pâle, Lana avança une main mal assurée vers son verre d'eau.

— Qu'est-ce que c'était ?

— C'est elle, expliqua la jeune femme, qui but à petites gorgées jusqu'à ce que le vertige passe. Je ne sais pas comment l'expliquer. Parfois je la vois, aussi clairement que je vous vois. Elle est tellement

belle. (Elle but de nouveau, les yeux emplis de larmes qui ne coulèrent pas.) Tellement forte, farouche et charmante. Des fois, je l'entends, sa voix dans ma tête. Je me dis que j'aurais laissé tomber dix fois déjà sans cette voix qui me pousse à continuer. Et parfois, comme là, elle parle à travers moi. Ou elle m'en fait savoir assez pour parler pour elle.

En cet instant, Simon la crut. Sans le moindre doute.

— Qu'est-ce qu'elle est ?

— La réponse. Quand j'ai peur, j'ai peur pour elle, pour ce qui sera exigé d'elle. Je sais que ce que je vous demande...

Les chiens se levèrent d'un bond de leur sieste du soir.

— Oui, j'entends. (Les yeux toujours sur elle, Simon se leva.) Quelqu'un arrive. Vous devriez aller dans la remise en bas, le temps que je voie qui c'est. Prenez la carabine, ajouta-t-il tout en s'armant du 9 millimètres qu'il avait posé sur le réfrigérateur pour la durée du repas.

Il se rendit vers l'entrée, attrapant le fusil posé à côté de la porte. Il sortit sur la terrasse pour regarder une camionnette inconnue faire voler les gravillons dans l'allée menant à la ferme.

Il ordonna aux chiens de rester là en attendant que deux hommes, tous les deux armés, descendent de la camionnette.

— Bonsoir, dit-il aimablement, observant leur démarche, leurs mains, leur expression.

Il reconnut les ennuis qui arrivaient et se prépara à les régler.

L'un avait le visage barré de profondes cicatrices, comme si un oiseau y avait passé ses serres, de droite à gauche, juste sous l'œil droit, jusqu'à la mâchoire côté gauche.

Elles faisaient remonter sa bouche en une expression dédaigneuse.

— Sympa, chez vous, dit l'autre, à la barbe hirsute grisonnante.

— Oui, j'aime bien.

— Beaucoup de bétail et de champs pour un seul homme.

— Ça m'occupe. Vous voulez quelque chose ?

— On cherche une femme.

— Comme nous tous, répondit Simon avec un petit sourire.

Le barbu rit et sortit un papier de sa poche, qu'il déplia.

— Celle-là en particulier.

Simon posa les yeux sur un excellent croquis de Lana.

— Elle est splendide. J'aimerais bien la trouver moi-même.

— Elle est enceinte, de sept ou huit mois. On nous a dit qu'elle se baladait peut-être par ici.

— Je pense que je me souviendrais de ce visage, et surtout d'une femme enceinte qui se baladerait par ici. Comment vous l'avez perdue ?

— Ça vous regarde pas, lança sèchement l'homme aux cicatrices.

— C'était juste pour bavarder. Je ne reçois pas beaucoup de visiteurs.

Le barbu prit un air mauvais.

— Vous devez vous sentir seul, ici.

— Comme je vous ai dit, je m'occupe.

— Même. Vous êtes un peu loin de tout, un peu... coupé du monde. Et vous avez assez de bouffe pour nourrir une armée. Ça tombe bien, on en a une. On va prendre votre remorque avec deux vaches.

— Je ne cherche pas à faire affaire, mais merci quand même.

— Personne a parlé de faire affaire, dit celui aux cicatrices en sortant son pistolet. On décide. Maintenant, tu vas aller accrocher ta remorque à la camionnette.

— C'est pas très sympa de votre part.

Simon agit vite. En face de lui, le balafré tenait son arme comme un cow-boy de série B, tout dans la frime. Simon lui écarta violemment l'avant-bras, asséna un coup de coude au barbu en plein visage et arracha l'arme des mains de l'autre en deux temps, trois mouvements.

— Je pourrais vous tuer tous les deux là où vous êtes, déclara-t-il, d'un ton aimable et glacial. Mais je ne suis pas d'humeur à creuser des tombes. Va falloir réfléchir avant de prendre ton arme, prévint-il le barbu. Maintenant, tu vas la sortir lentement. À deux doigts. Et la poser sur la terrasse. Sinon, je tire dans le ventre de ton pote et je te laisse le traîner pour se vider dans votre camionnette.

— J'ai pas dit que c'était mon pote.

Simon aurait pu s'en tirer, et comptait bien le faire. Et puis il entendit la voix de Lana :

— Moi, je veux bien creuser des tombes.

Simon s'efforça de ne pas réagir, car la femme qui s'était exprimée avec la voix de Lana et qui pointait la carabine sur les indésirables ne lui ressemblait en rien.

Une carrure massive – mais pas de ventre proéminent – de courts cheveux sombres et non les longs cheveux blond caramel. Une expression railleuse sur son visage dur et maigre.

— Ça serait pas la première fois.

— Allons, ne les descends pas s'il n'y a pas besoin, chérie. On vient de repeindre l'auvent l'année dernière. (Mettant de l'amusement dans sa voix, Simon arracha l'arme du holster du deuxième larron.) Elle est plus méchante que moi. Et les mecs d'en haut, dans la grange ? Ceux qui ont des flingues braqués sur vous ? Ils sont plus méchants qu'elle – et il faut le faire. Une armée, vous disiez. Ouais, on mange plutôt bien ici. On vous aurait bien donné de la bouffe à emporter, mais on ne peut pas récompenser les mauvaises manières. Pas vrai, chérie ?

— Tu sais ce que j'en pense, et il y a déjà celui-là qui nous salit la terrasse en saignant. Je pourrais juste tirer dans la jambe de l'autre.

— Je vous ai dit, elle est méchante. Je serais vous, je retournerais dans mon véhicule et je déguerpis sans demander mon reste. Sinon, elle va s'énerver et vous tirer dessus. Ça va exciter les autres, et ils vous feront un plan Bonnie and Clyde.

— Je veux récupérer mon flingue.

— Considère que tu l'as perdu à cause de tes mauvaises manières. Dégage de mes terres, ou je te troue la peau. Et ensuite, je dis aux chiens d'attaquer.

Au mot « attaquer », les deux chiens découvrirent les dents et se mirent à grogner.

Les deux hommes quittèrent la terrasse à reculons et retournèrent à leur camionnette. Simon vit le balafre se pencher en douce, mais attendit

qu'il fasse apparaître une autre arme par la fenêtre.

Il tira, au centre du front, puis mit en joue le conducteur. La camionnette fit marche arrière à toute vitesse, faisant voler les gravillons et la fumée, puis tourna pour filer dans l'allée. Quand il s'arrêta, Simon lâcha le pistolet pour le remplacer par le fusil, resta prêt quand la portière passager s'ouvrit. Le conducteur poussa son compagnon mort en dehors.

— Merde, on dirait que je vais devoir creuser, finalement.

Il attendit que le véhicule ait disparu derrière la butte.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez métamorphe.

— Je ne le suis pas, répondit Lana, qui abaissa sa carabine, puis fit quelques pas chancelants vers la terrasse et se laissa tomber lourdement sur la marche. C'est une illusion, expliqua-t-elle tandis que le charme s'effaçait. Comme un... costume. Je n'avais jamais essayé avant. Ça m'a demandé beaucoup d'énergie.

» Vous l'avez tué.

— C'est lui qui a choisi.

Elle hocha la tête.

— Ils étaient à New Hope, ils nous ont attaqués. Son visage... le mort. C'est moi qui lui avais fait ça. Je ne sais pas comment. Ils m'ont presque retrouvée il y a quelque temps.

— Je vous avais dit d'aller vous cacher à la cave.

— Et y faire quoi ? (Elle releva la tête, l'attitude farouche de retour.) Trembler et rester cachée, attendre que quelqu'un me protège et protège ma fille ? J'en ai fini avec ça il y a longtemps. J'ai l'impression que c'était dans une autre vie. Je me suis dit que si je me montrais – l'illusion de moi – ils auraient d'autant plus de raisons de croire que vous ne m'aviez pas vue. Qu'ils vous laisseraient tranquille. Et puis j'ai entendu ce qu'ils disaient, et j'ai su qu'ils n'allaient pas partir.

Elle resta assise en silence. Il relâcha les chiens et vint à côté d'elle, les animaux se frottant à leurs jambes pour attirer leur attention.

— Je partirai demain matin. Je préfère attendre qu'il soit à bonne



distance.

Il avait pris garde de ne pas la toucher, pas une fois depuis qu'elle avait débarqué dans son monde, mais cette fois, il lui prit le menton pour tourner son visage vers lui.

— Vous n'allez nulle part. Je vous ai proposé de rester ici parce que vous en aviez besoin. Vous l'avez plus que mérité. Je me disais que vous pensiez vraiment être pourchassée. Mais je l'avoue, je croyais que vous étiez surtout parano. Je me plantais.

— Il pourrait revenir avec d'autres.

Simon caressa les chiens et secoua la tête.

— Cette engeance-là, ils cherchent des cibles faciles. Maintenant, il sait qu'on ne l'est pas. Vous pouvez faire reposer vos espoirs sur moi. Je peux gérer.

Il se leva avant d'ajouter :

— Comme j'aurais pu gérer ces deux-là.

— J'ai bien vu. Vous faisiez quoi, dans l'armée ?

Il sourit.

— J'obéissais aux ordres.

— Et vous en donniez aussi. Vous avez commandé.

— Ça fait un bail. Maintenant, je suis agriculteur. (Il se rassit sur la marche, regarda les champs et les récoltes.) Mais je sais comment protéger mes terres et ma maison. Ce qui se trouve dedans.

Il avait été guerrier, se dit Lana. Il avait ce côté dangereux maîtrisé sous ses abords tranquilles. Elle avait vu cette maîtrise chez Max, l'avait vu la développer à mesure qu'il menait les gens, les convainquait de se fier à lui.

Maintenant, elle était en présence d'un autre guerrier, d'un autre leader.

— On est plus forts à plusieurs. Je sais défendre mon territoire aussi.

— C'est l'impression que j'ai depuis que je vous ai trouvée dans le poulailler.

— Je n'ai pas toujours su. À New York... C'était vraiment il y a

quelques mois seulement ? J'aimais faire du shopping, organiser des dîners. J'envisageais d'ouvrir mon propre restaurant un jour. Je n'avais jamais tenu une arme, et encore moins tiré avec. Et mon pouvoir... c'était à peine un chuchotis.

— On dirait que vous avez trouvé votre voix, alors.

— C'est plutôt que j'ai été trouvée. Si vous n'étiez pas revenu aider vos parents, vous ne seriez pas resté dans l'armée ?

— Non, il était temps de partir.

— Qu'est-ce que vous vouliez faire ?

Simon s'aperçut que c'était la conversation la plus longue et de loin la plus naturelle qu'ils aient eue à ce jour. Avec un homme mort à quelques mètres d'eux. Mais pourquoi ne trouvait-il pas cette situation étrange ?

— J'envisageais d'avoir mon entreprise, dans la ville au bout de la route, qui n'est plus une ville.

— Une entreprise de quoi ?

— De meubles. C'était un peu le dada de mon père et il me l'a transmis. Une petite entreprise où je travaillerais de mes mains, à mon rythme, à ma façon, près de chez moi, parce que j'avais passé tellement de temps au loin.

La lumière commençait à virer au crépuscule et il trouvait trop facile de rester simplement à parler avec elle de ses vieux rêves à l'approche de la nuit.

— Bref, j'ai un trou à creuser.

Il s'éloigna pour aller chercher une pelle.

Lana demeura au même endroit et croisa les mains sur son ventre. Malgré la mort, la violence, la menace, elle se sentait en sécurité.

Au bout du compte, c'est Lana qui obtint gain de cause. Elle ne pouvait aller au village ni faire venir quelqu'un. Les deux cas de figure mettaient des vies en danger si les Guerriers de la Pureté revenaient.

Son enfant lui avait parlé, avait parlé à travers elle. Pour l'instant, elle croyait que les choses se déroulaient comme il se devait.

Elle cuisinait, jardinait, ramassait des œufs et trouvait du réconfort dans la simplicité du silence.

Tandis que l'été déclinait vers l'automne, elle récoltait les légumes, qu'elle mettait en conserve pour l'hiver. Elle préparait confitures et gelées pendant que Simon fauchait et assemblait le foin en balles, récoltait le blé pour le moulin, amenait le maïs au silo ou à la cuisine.

Un jour, il avait rapporté des graines troquées au village – trois d'oranger et citronnier nain. Elle les trouva aussi inestimables que des diamants. Ils entreprirent de les mettre en pot pour la serre.

— Ça pourrait marcher, dit-il. L'année prochaine, on boit de la limonade sur la terrasse.

— L'automne prochain, on mange du canard à l'orange.

— On trouvera peut-être des graines de citron vert, et hop, shots de tequila.

Elle rit tout en recouvrant soigneusement une graine de terre.

— Tu dois aimer la tequila, fit-il. C'est la première fois que je

t'entends rire vraiment.

— Je plante des graines d'orange dans de la terre amendée au fumier de poule en m'imaginant m'envoyer des tequilas. C'est plutôt drôle.

— Mon père disait toujours que la merde de poule, ça peut faire pousser n'importe quoi.

— On va bien voir.

Curieuse, elle garda les mains au-dessus du pot. Elle laissa son instinct flotter à travers elle, en elle, hors d'elle.

Elle sentit la montée, la pulsation, et le pouvoir.

Une tige vert tendre s'éleva de la terre, se dirigeant vers la lumière.

Elle rit encore, un son qui commença avec l'étonnement et termina sur la joie. Rayonnante, elle regarda Simon, qui la dévisageait.

— C'est hallucinant, articula-t-il.

— Si ça te dérange...

— Est-ce que je te parais stupide ? demanda-t-il, les yeux lançant des éclairs verts sous le doré. Le monde est ce qu'il est. En l'occurrence, je suis un fermier qui trouve une sorcière capable de booster les récoltes. Ta nature te pose problème ?

— Non, mais...

— Alors pourquoi elle devrait m'en poser, à moi ? Si tu veux mon avis, le plus gros problème qu'on ait eu, depuis la nuit des temps, ça a été les gens qui montrent du doigt, voire pire, ceux qui ne sont pas exactement comme eux. Faudrait essayer de faire mieux cette fois-ci. Ça sera peut-être notre dernière chance d'y arriver.

Il tapota un autre pot.

— Recommence avec celui-ci.

Elle laissa venir le pouvoir, tout en joie maintenant. Puis elle s'écarta de la petite tige.

— Je ne sais pas si c'est moi ou elle, ou nous. Mais je sais qu'elle m'a changée. Si je me réveille demain et que tous ces mois n'ont été qu'un rêve, je resterai changée. Oh !

Encore une fois, elle rit en se posant une main d'un côté du ventre.

Ce genre de gestes rendait Simon nerveux.

— Tout va bien ?

— Oui. Elle donne des coups.

Les surprenant tous les deux, Lana lui prit la main pour la poser à cet endroit.

Il ressentit un sursaut qui le traversa. La vie donnait des coups de pied contre ses mains, et pour des raisons qu'il ne pouvait comprendre, dans son cœur.

Quelqu'un grandissait là-dedans. Quelqu'un d'innocent et sans défense. Et pourtant, à en juger par la force de ses coups, énergique.

— Elle a... du punch.

Il recula. Le visage de Lana était presque aussi lumineux que lorsqu'elle avait fait surgir la vie de la terre. La voir ainsi, audacieuse et éclatante, remua en lui quelque chose, de la même façon que l'enfant bougeait en elle.

Il avait fait attention, vraiment attention, d'éviter ça, merde !

— Je dois aller bosser. Tu peux faire le reste ?

— Oui.

Quand il fut parti, elle se releva doucement dans la senteur de terre et de jeunes pousses.

Simon s'occupait de Lana et la traitait comme une sœur. Deux fois en septembre, des groupes passèrent par là. Elle resta dans la maison, hors de vue, méfiante.

Simon leur donna des provisions et les dirigea vers le village. Certains resteraient, d'autres, il le savait, repartiraient. À la recherche d'autre chose, quelque chose en plus. En quête perpétuelle.

Après avoir pris congé du deuxième groupe, Simon entra dans la cuisine, où il trouva Lana en train de remuer le ragoût, la carabine posée à côté d'elle.

Il alla la mettre à la porte de derrière.

— Huit personnes. Dont une qui avait des ailes. Je n'arriverai jamais

à m'y habituer. Ils ont contourné Washington il y a quelques jours.

Comme la table était mise – elle aimait soigner la présentation – il alla se laver les mains.

— Ils ont entendu des coups de feu et vu de la fumée. L'un d'eux dégageait de la ville quand il s'est joint à eux. Il a dit, à ce qu'il paraît, euh... Mais comment elle s'appelle ? MacBride est toujours en vie, et ce qui reste du gouvernement essaie de garder le contrôle de la ville. Chaque fois qu'ils rétablissent les communications, quelqu'un les coupe de nouveau.

— On dirait un autre monde. Une histoire sur un autre monde.

— C'est sûr. Mais non. Il y a des rumeurs sur les gens dans des camps et des laboratoires.

— Des gens magiques ?

— Oui, mais pas que. L'estimation est à...

Il avait envisagé de ne rien lui dire, s'était presque convaincu.

Mais il ne le pouvait pas.

— Je te raconte parce que ce n'est pas juste que tu ne saches pas, mais ce n'est pas confirmé, OK ?

Elle se tourna vers lui.

— OK... ?

— Ils disent que la pandémie est terminée, qu'elle a suivi son cours. C'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est qu'ils estiment qu'elle a éliminé quatre-vingts pour cent de la population. Mondiale. Ce qui fait plus de cinq milliards de morts. Peut-être plus. J'ai besoin d'un verre.

Il alla chercher une bouteille de whisky dans l'arrière-cuisine et se servit deux doigts.

— On m'avait dit la même chose il y a quelques jours, reprit-il avant d'avaler la moitié du whisky. Il y a un radioamateur au village, et il a pu entrer en contact avec plusieurs autres. Y compris en Europe, et ce n'est pas mieux là-bas. En ajoutant ceux qui se sont suicidés, qui ont été tués gratuitement, on peut ajuster le pourcentage à la hausse. New York... Tu veux savoir ?

— Oui. J'ai besoin de savoir.

— New York est aux mains des Insolites noirs. On parle de sacrifices humains, de bûchers pour les gens comme toi – qui ne leur ressemblent pas. L'armée contrôle certaines zones, notamment à l'ouest du Mississippi, mais apparemment, la chaîne de commande est plutôt fractionnée. De nouvelles branches se sont formées et ils lancent des primes sur tous les Insolites : noirs, blancs, peu importe.

— Les Guerriers de la Pureté.

— Eux en tête, oui. Les Pilleurs restent mobiles, font des raids puis déguerpissent. Et ils jouent les chasseurs de primes pour les autres.

Calmement, Lana transvasa du ragoût dans l'un des jolis plats de sa mère – car décidément, elle aimait bien soigner la présentation.

— Donc c'est la cata pour tout le monde, mais pour quelqu'un comme moi ? On est traqués de tous les côtés. C'est difficile de croire ce que tu as dit l'autre jour, que l'humanité va faire les bons choix cette fois-ci.

Elle apporta le plat de service sur la table.

— Je dois le croire.

Elle servit alors le ragoût dans les bols.

Elle s'assit, attendit qu'il la rejoigne.

— Quand j'étais à New Hope, j'ai vu ce que les gens pouvaient et voulaient faire ensemble. J'ai vu d'autres essayer de détruire ça. Tu as été soldat.

— Oui.

— Max aussi, à la fin. Il avait fait le choix de se battre, de mener, parce qu'il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Tu as agi de même, en tuant pour protéger quelqu'un que tu connaissais à peine. Tu as donné à des gens de passage de la nourriture, le fruit de ton travail, et c'était un choix. Les gens qui s'emploient à détruire ne gagneront pas, parce qu'il y aura toujours des gens comme Max, comme toi, comme ceux que j'ai laissés derrière, qui font ce choix.

En ce moment, elle voyait le monde sous un jour plus optimiste que

lui. Cette différence d'état d'esprit ne le gênait pas.

— J'ai lu un de ses livres. Pas celui que tu as, précisa-t-il quand elle le dévisagea. L'un des autres. C'était bien. C'était un bon écrivain.

— C'est vrai, dit-elle, souriant pour couvrir la douleur dans son cœur. Il était bon.

D'ordinaire, au terme d'une longue journée, après le repas du soir et la vaisselle, Simon travaillait à la grange. Ensuite il avait pour habitude de se détendre une ou deux heures avec un livre dans la bibliothèque de sa mère.

La télé lui manquait, il n'avait pas honte de le dire, mais les livres compensaient. La bière aussi lui manquait, mais il avait bon espoir que le groupe qui essayait de mettre au point une petite brasserie réussisse. Le soir, il se contentait en général de tisane et il y avait pris goût – ou presque.

Ça ne remplaçait pas la bière.

Harper et Lee se couchaient généralement à ses pieds. Une façon chouette de terminer la journée en douceur. Il les sortait une dernière fois avant de monter.

La lecture lui permettait de ne pas penser au travail, à ce monde, à la femme qui dormait dans la grande chambre. Le travail serait toujours là, et il ne pouvait rien, mais alors rien pour le monde. Et il limitait ses pensées concernant Lana à une fenêtre très étroite.

Ces dernières soirées, il avait étudié. Les livres servaient aussi à ça.

Il en avait beaucoup récupéré dans les mois suivant la mort de ses parents. Faire tourner une ferme dans ces circonstances se révélait différent par rapport au temps où il y avait grandi.

Il avait beaucoup ajouté de livres pratiques à la bibliothèque familiale.

Il y trouvait des indications sur l'apiculture, l'abattage – même s'il avait avec plaisir délégué cette tâche à ceux du village –, sur la fabrication du beurre, du fromage, sur les médecines parallèles.



Sur la cuisine, avant l'arrivée de Lana.

Désormais il faisait ce qu'il considérait comme ses devoirs d'écolier, avec un mélange de fascination et d'horreur – plus une bonne dose de crainte.

En entendant Lana arriver, il fut surpris au point de fermer son livre d'un coup et de se lever. Elle ne bougeait jamais de sa chambre une fois qu'elle avait fermé la porte.

Mais cette fois, elle entra, les cheveux lui tombant sur les épaules, le grand tee-shirt ample flottant sur la montagne nommée Bébé et lui atteignant à peine le milieu des cuisses.

Elle avait de très jolies jambes, pensa-t-il, avant de fermer aussitôt cette partie de son cerveau.

— Désolée, je n'arrivais pas à dormir.

— Pas de souci. Tu voulais quelque chose ?

— Je venais prendre un livre... (Elle s'arrêta en apercevant celui qu'il tenait.) *Accoucher à domicile ?*

Elle l'avait distrait. Ses jambes l'avaient distrait, et il avait laissé la couverture visible.

— Il y a beaucoup de livres qu'on peut emprunter, au village. Celui-ci, je l'ai piqué, parce que je ne voyais pas comment expliquer pourquoi je le voulais. Je me suis dit qu'il faudrait que je sache quoi faire le jour J.

— Bonne idée, ça en fera au moins un. (Elle se posa une main au bas du dos.) J'avais pas mal parlé à Rachel, le médecin de New Hope, et on allait commencer les cours de préparation en septembre. C'était le plan. Bref, je me disais que j'allais me prendre un livre et me faire une tisane.

— Je vais la préparer. Vraiment, tu as une sale mine.

— Je pourrais me vexer, mais je reconnais que je ne suis pas dans mon assiette. Je lis celui-ci, tu crois ?

— Pas si tu veux dormir ce soir, lui déconseilla-t-il avec un sourire qui la fit s'esclaffer.

Et se poser une main sur le côté du ventre.

— Houlà.

— Ça doit être dur de dormir, en se prenant des coups de pied de l'intérieur.

— Je sais pas. Je crois pas. Rachel a dit que les contractions de Braxton-Hicks sont comme une répétition générale des attractions à venir.

Elle achoppa sur certains mots et s'accrocha au dossier du canapé.

— Tu as mal ?

— C'est juste... Pas tant que ça. Mais ça suffit à m'empêcher de dormir.

Elle souffla un coup et se redressa.

— C'est peut-être... le moment ? hasarda-t-il.

— « Le moment » ? Le travail ? Oh, non, c'est juste un faux travail. Je le saurais sinon. Je vais me prendre une camomille et un livre. Ou juste la camomille, en fait.

— D'accord. (Il laissa son guide de l'accouchement et se dirigea vers la cuisine avec elle.) Je peux te la monter.

— C'est gentil, mais je suis bien debout. Je ne tiens pas en place, c'est tout. Harper et Lee aussi, d'ailleurs. Je les fais sortir ?

— Oui, vas-y.

Il mit la bouilloire à chauffer pendant qu'elle ouvrait la porte. Les gémissements du vent leur parvinrent.

— Ça souffle beaucoup, murmura-t-elle, profitant un instant de l'air frais. Il doit y avoir un orage qui se prépare.

Il se détourna de la vision de ses cheveux qui volaient, du tee-shirt qui dansait sur ses cuisses, horrifié par l'attirance qu'il éprouvait.

C'était une femme enceinte ! Une femme qui lui faisait confiance et comptait sur lui. Une femme en deuil de l'homme qu'elle aimait.

— « Par les nuits sombres pleines d'émerveillement, la magye se prépare à s'élever. » Max a écrit ça, ou quelque chose qui y ressemble. Cette nuit me fait penser à ça.

Avec une brève exclamation, elle posa le bras sur son ventre. Et perdit les eaux.

Ils restèrent là, elle à la porte, avec le vent qui soufflait, lui au fourneau devant la bouilloire qui fumait, et se regardèrent, complètement sous le choc.

— Oh, mon Dieu. J'ai perdu les eaux. Tu as entendu ? Non ? Ça a claqué. Oh, putain ! Là, c'est pas une fausse.

— OK, OK. Attends.

Il baissa le feu sous la bouilloire. Il faudrait de l'eau bouillante pour stériliser... Ne pas y penser, pas encore.

— Attendre, ça va pas être faisable.

— Euh, je voulais pas dire attendre. Je pensais... Bon.

La formation militaire lui revint et il passa en mode combat, tout simplement.

— Il faut te ramener en haut, reprit-il.

— J'en ai mis partout par terre.

— J'essuierai plus tard. J'ai ce qu'il nous faut à l'étage.

— Ce qu'il nous faut ?

Il résolut la question « il faut te ramener en haut » en la soulevant. Elle pesait lourd, mais il pouvait la porter.

— J'ai lu le livre, tu sais. Un rideau de douche propre, des serviettes, des couvertures, des trucs. J'ai tout ça.

— Il faut que je contracte.

— J'ai un chrono. Il faut qu'on compte l'écart entre les contractions. Alors, tu en as eu il y a quoi, cinq minutes ?

— Je sais pas ! Je pensais que c'était les fausses. Pourquoi il y en a des fausses ? Qui a eu cette idée ?

L'un des deux, au moins l'un des deux, devait garder son calme.

— Donne-moi une idée. Depuis combien de temps ça dure ?

— Deux heures, je crois. Je suis débile !

— Tu es novice, ça n'a rien à voir avec être débile. (Il la porta dans la chambre de ses parents et la mit debout à côté du vieux baldaquin.) Je vais chercher le matériel. Tu peux tenir ?

— Oui. Ça va.

Comme il ne savait pas combien de temps ça durerait, il fit vite. Il avait des boîtes empilables, revint avec, étendit le rideau de douche, posa les serviettes.

— Parce que ça en met partout. Euh, je peux t’attraper un autre tee-shirt, celui-là est mouillé.

Elle se regarda, releva les yeux vers lui. Les ferma un instant.

— Je pense qu’il n’est plus temps de s’inquiéter d’être gênée.

Elle le retira, se retrouva nue sous la lueur faible de la lampe à gaz, le regardant, comme une déesse de la fertilité. Mûre, magnifique, surnaturelle.

C’était une femme en travail, se tança-t-il.

Et il était désigné comme sage-femme.

— Je vais t’aider à monter sur le lit, et je vais chercher le reste des affaires.

Il la déposa doucement sur le lit, la couvrit et alluma le petit insert à gaz que sa mère adorait.

— J’arrive tout de suite. Ah, et respire bien, OK ? Inspire par le nez, expire par la bouche. Attends, tiens. (Il lui mit le chronomètre à la main.) Minute la suivante. Combien elle dure, et ensuite, mesure le temps entre chaque.

Il se déplaça vite, stérilisa les ciseaux, des bonnes longueurs de ficelle solide, une tasse de glace, un bol d’eau chaude et des bouts de tissu. Il se nettoya les mains en frottant, se nettoya sous les ongles, et regretta de ne pas avoir pensé à prendre des gants de latex.

Il organisa tout pendant que Lana respirait fort pour supporter une contraction.

— Elles sont plus fortes. Vraiment plus fortes. Ça dure environ une minute, après quatre minutes de répit.

— OK. Donc d’après le livre, tu t’approches du moment où je pourrai voir la tête du bébé qui pousse... euh, en bas. Je devrais, hum, regarder. À la prochaine contraction.

Appuyée contre des oreillers, elle plongeait ses yeux dans les siens.

— C'est quand, ton anniversaire ?

— Mon anniversaire ?

— J'ai besoin de savoir quelque chose de plus personnel sur toi.

— Bizarre, mais c'est le 2 juin.

— Ton deuxième prénom ?

Il sourit un peu.

— James.

— La première fois que tu as couché avec quelqu'un ?

— Oh, allez...

— Je suis sérieuse. Tu vas examiner mon vagin. (Il grimaça et elle le regarda avec sévérité.) Si tu l'examines, tu devrais au moins supporter d'entendre ce mot. Et comparé à ça, je t'ai posé une question banale.

— J'avais seize ans. Et avant que tu demandes : elle s'appelait Jessica Hobbs et on l'a fait en cafouillant, une nuit dans mon vieux pick-up sur le bord d'une route. La deuxième fois s'est mieux passée pour tous les deux.

— D'accord. (Lana regarda par la fenêtre.) Tu as fait rentrer les chiens ? Ça souffle vraiment, dehors.

— Oui, ils sont là. Ils dorment dans ma chambre. Tu veux...

Elle se redressa en étouffant un cri.

— Ah, ça revient.

Il souleva la couverture et déplaça doucement les jambes de Lana pour lui mettre les pieds à plat sur le lit.

*Ne pense pas, ne réagis pas, s'ordonna-t-il.* Il avait vu des vaches mettre bas, des juments aussi. Il avait... *Oh, Seigneur.*

— Je ne la vois pas encore, donc on a le temps.

Il mouilla un linge et le passa sur le visage en sueur de la jeune femme. Il se demanda pourquoi les femmes acceptaient d'en passer par là pour perpétuer l'espèce.

Trois heures de folie plus tard, il était certain qu'il devait exister un meilleur système. La technologie, la médecine auraient dû trouver un moyen. Les contractions étaient de plus en plus fortes et proches, et il

épongeait la sueur d'une main. L'autre était à peu près détruite par Lana qui la broyait à chaque pic de douleur.

Il lui donna de petits bouts de glaçons, comme le suggérait le livre, alla en chercher d'autres en bas entre les contractions. De temps en temps, il allait regarder où elle en était, et doutait de pouvoir coucher de nouveau avec une femme un jour.

Il respirait avec elle dans les mugissements du vent au-dehors, sous le regard empli de souffrance de Lana, et en sacrifiant l'usage futur de sa main droite – décidément, elle avait de la poigne !

Arrivée à la quatrième heure environ, elle s'effondra sur l'empilement d'oreillers, la bague en pendentif luisant entre ses seins.

— Mais pourquoi elle veut pas sortir ?

— Selon le livre, ça peut être long, surtout pour le premier. (Perdu, il dégagea son visage de ses cheveux imprégnés de transpiration.) Ma mère disait que pour moi, ça avait pris douze heures.

Il n'avait pas exprimé assez de gratitude à sa mère, vraiment pas assez.

— Douze heures ? *Douze* ?

Il comprit qu'il avait commis une erreur quand elle se redressa d'un coup, les dents découvertes, lui agrippa le col du tee-shirt pour l'approcher et gronda :

— Fais quelque chose !

— Il faut que tu gardes ton calme. On va y arriver.

— On ? On ? Attrape-moi des tenailles, que je t'arrache une ou deux dents sans anesthésie, et là, t'auras le droit de dire « on » ! Me dis pas de garder mon calme, espèce de pauvre taré ! Oh, oh, ça vient !

— Respire, respire. Allez, c'est bien. Je vais regarder. Continue de respirer. Oh, la vache, je vois sa tête ! Je vois sa tête. Elle a des cheveux !

Pour une raison inconnue, ce détail le ravissait, et il envoya un gigantesque sourire à Lana, qui soufflait.

— Alors sors-la ! Sors-la, quoi !

Et elle retomba avec un long gémissement. Ses yeux se fermèrent.

— Tu as vraiment vu sa tête ?

— Oui. Elle a les cheveux noirs. Mouillés, mais je pense qu'ils sont noirs.

Il se déplaça et mit de la glace sur un linge pour le rafraîchir avant de le lui passer sur le visage.

— OK, écoute. Tu t'en tires super bien. Je sais que ça fait mal, et merde, je vois pas pourquoi ça doit être aussi douloureux. C'est un système pourri, mais on s'approche du but. Tu peux y arriver.

— Je peux y arriver. Désolée de t'avoir traité de pauvre taré.

— Pas grave. J'ai l'impression d'en être un.

— Eh bien, non, et au cas où je te le redirais, ou encore pire, je te le dis maintenant : tu es un héros. Si, insista-t-elle quand il secoua la tête. Je m'y connais. Oh, bordel.

Il avait connu les combats. Il avait mené des hommes, perdu des hommes, tué des hommes. Rien ne l'avait préparé aux affres d'aider une femme qui luttait pour mettre au monde un enfant.

Il s'agenouilla à côté du lit, cala les pieds de Lana contre sa main, appuya dessus pendant qu'elle poussait, encore et encore.

Son caractère farouche ressortait maintenant. Ses yeux flambaient, illuminaient son visage. Et elle poussait des cris de guerre plutôt que de douleur. Lorsqu'il eut le tee-shirt imprégné de transpiration, il le retira et le jeta.

Comme Lana, il portait une chaîne, avec une médaille de l'archange saint Michel.

— Expire, expire. (Il s'essuya le front à l'aide de l'avant-bras pendant qu'elle se reposait sur les oreillers.) On est vraiment tout près.

Lana se cambra et avala une grande goulée d'air. Elle poussa au son des premiers grondements du tonnerre qui se mêlaient aux sifflements du vent.

— C'est sa tête qui arrive. Oh, Lana, regarde. C'est sa tête. Non, ne pousse plus, respire. Attends, ne pousse plus, respire. OK, bon.

(Prudemment, il dégagea le cordon, enroulé autour du cou du bébé.) Il va falloir faire sortir le reste. Prête ?

Les larmes mélangées à la sueur dans les douleurs de l'enfantement, elle regarda Simon aider à sortir une épaule, puis l'autre.

La chambre, le ciel de la nuit furent illuminés par un large éclair. Sur la cheminée, au-dessus du petit feu de gaz, les bougies s'allumèrent d'un coup.

Avec le cri féroce d'une mère, le bébé arriva entièrement dans les mains de Simon. Et avec son premier souffle, l'enfant poussa un cri qui ressemblait au triomphe.

— Je l'ai. (Hébété, abasourdi, submergé par l'émotion, Simon admira le nouveau-né qui gigotait.) Je l'ai. Waouh.

— Elle est trop belle. Oh, elle est magnifique !

Lana tendait les mains, Simon lui remit son enfant.

— Alors là, tu l'as dit. Il faut tenir la tête plus bas, d'après le livre. Pour drainer les liquides. Je vais la nettoyer un petit peu, d'accord ? Et il faut lui tenir chaud.

Riant, pleurant, Lana posa les lèvres sur la joue de la petite fille.

— C'est mon bébé. Elle est là. Elle est magnifique.

Un nouvel éclair zébra le ciel et elle regarda Simon.

— De moi, dans tes mains, puis les miennes. Elle est à toi aussi.

Incapable de parler, il hocha la tête.

Il retrouva un peu son calme en se préoccupant de l'aspect matériel. Un accouchement, c'était salissant, et le temps qu'il nettoie tout, le soleil pointait, rose, par les fenêtres. Le bébé tétait sa mère.

C'était une image qu'il garderait dans la tête pour le restant de ses jours.

— Je te fais des œufs brouillés et je t'apporte cette tisane qu'on n'a jamais faite ?

— Je veux bien manger, dit Lana en caressant du bout du doigt les cheveux de sa fille, ceux de Max. Je n'ai pas les mots, Simon. Je n'ai pas les mots.



— Quel nom vas-tu lui donner ?

— Fallon. Elle s'appelle Fallon. Née l'An Un. Conçue et sauvée par un homme, née dans les mains d'un autre. Je sais qu'elle leur fera honneur à tous les deux. Je le sais.

Simon lui monta un petit déjeuner et s'assura qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait avant d'aller nourrir les bêtes. Les champs attendraient.

Il passa la tête par la porte, vit la mère et l'enfant en train de dormir et prit le temps d'une douche. Il appuya les mains à la faïence en laissant l'eau lui couler dessus, essaya de faire le point de ses émotions.

Il y en avait trop.

Il retourna à la grange et rapporta le projet sur lequel il travaillait le soir depuis plusieurs semaines.

Le berceau était à hauteur de taille, en pin qu'il avait teint d'un brun chaud. Il se balançait doucement quand on appuyait dessus.

Le bébé ouvrit les yeux. Le bleu foncé de nouveau-né, quelque part magique, sembla voir clair en lui.

— Ça alors, murmura-t-il en lui caressant la joue du bout du doigt. Tu as l'air de connaître tout ce qui existe et encore plus. Je vais grappiller quelques heures de sommeil, moi aussi. Du coup...

Mais si elles avaient besoin de lui ?

Il se décida et s'étendit sur son lit à côté de Lana.

S'ils avaient besoin de lui, pensa-t-il en se laissant emporter par le sommeil, il serait juste là. La jeune enfant gémit et il rouvrit les yeux.

— Ne la réveille pas, d'accord ? chuchota-t-il en donnant des caresses maladroitement sur le petit bout d'être humain. À sa place, je dormirais un mois entier.

Quand elle geignit encore et s'agita, il se déplaça.

— Bon, on va essayer ça. (Il la prit, et quand elle se blottit contre son torse, il lui caressa le dos.) Voilà, c'est mieux. C'est mieux. C'est bien, ma petite.

Pendant qu'il dormait, Fallon l'observa. Fit sa connaissance.

## ÉPILOGUE

Le dernier jour de la première année, Lana se tenait à la fenêtre pour contempler les légers flocons. Elle tenait Fallon dans ses bras en se demandant ce qu'apporterait le Nouvel An.

Douze mois plus tôt, elle était avec Max à une fête à SoHo, où ils avaient bu du vin, ri et dansé pendant que des milliers de personnes se rassemblaient à Times Square.

Elle pensait très souvent à Max. Il lui suffisait de regarder Fallon, ses cheveux aile-de-corbeau déjà épais, ses yeux virant peu à peu d'un bleu nouveau-né à un gris fumée.

La douleur s'était atténuée et le bébé contribuait à sa guérison.

Simon également, elle en était consciente.

Tout comme elle connaissait les sentiments qu'il nourrissait pour elle, connaissait son amour incontestable pour le bébé.

Elle terminerait cette année, cette première année, avec des souvenirs de l'homme qu'elle avait aimé, souvenirs qui lui seraient toujours précieux. Et elle commencerait la suivante en donnant son cœur à l'homme qu'elle en était venue à aimer.

— Tu es le lien entre nous, mon bébé. (Elle effleura de ses lèvres les cheveux de Fallon. Elle la souleva haut, la faisant gargouiller de joie et agiter les jambes.) Tu es tout.

Elle entendit les chiens et, reprenant sa fille contre elle, vit un homme à

cheval avancer dans l'allée qui menait à la ferme.

La peur la saisit. Serait-ce toujours ainsi ?

Elle courut chercher l'écharpe qu'elle avait fabriquée, y mit Fallon pour se libérer les mains avant de prendre la carabine. Prête à protéger, défendre, elle regarda Simon se diriger vers le cavalier.

L'homme descendit de monture. Vêtu d'un long manteau noir, il tenait les rênes du cheval bai d'une main gantée. Il ne portait pas de chapeau, et la neige tombait sur sa crinière de cheveux frisés. Sa barbe, bien taillée et noire comme ses cheveux, était barrée d'une mèche blanche.

Ils échangèrent des paroles. Simon regarda vers la maison, puis laissa l'homme dans la neige avec son cheval.

— Qui est-ce ? demanda Lana quand il revint. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il dit s'appeler Mallick. Il dit qu'il est venu rendre hommage à l'Élue et à sa mère et n'entrera pas sans être invité. Il prétend qu'il a des choses à te dire. Il n'est pas armé.

— Il est au courant pour Fallon ?

— Il connaissait la nuit de sa naissance, Lana. Il connaissait l'heure. Il connaît son nom. Il dit qu'il lui a juré fidélité. Je le crois, poursuivit Simon en lui prenant la carabine. Mais si tu ne veux pas lui parler, je lui dis de partir.

— Il a du pouvoir, dit-elle. Je le sens. Il me le fait sentir pour que je comprenne qu'il ne l'utilisera pas pour nuire. Je préférerais ne pas avoir à lui parler. Je préférerais qu'elle ne soit qu'un bébé, mon bébé. Mais...

Elle se dirigea vers la porte et regarda au-dehors.

— Veuillez entrer.

— Je vous remercie. Y aurait-il un endroit où abriter mon cheval ? Nous arrivons de loin.

— Je l'emmène, dit Simon, qui caressa légèrement la tête de Fallon et pressa de manière rassurante le bras de Lana. Personne ne va lui faire de mal.

— Amène-le à la cuisine. Je vais lui donner à manger.

Elle réchauffa de la soupe, prépara du thé, fit tiédir du pain. Et se

prépara au pire quand Simon fit entrer Mallick.

— Bénie soyez-vous, commença l'homme. Ainsi que la lumière que vous avez amenée en ce monde.

— Voici de quoi vous restaurer.

— Et pour votre gentillesse. Puis-je m'asseoir ?

Elle hocha la tête, mais garda un bras protecteur autour du bébé dans son écharpe.

— Comment connaissez-vous l'existence de ma fille ?

— Sa venue a été écrite, chantée, prédite. Il y a un an exactement, le tissu s'est déchiré, les plateaux de la balance se sont renversés quand le sang des damnés est entré en terre sacrée. Alors la purge a suivi, et la magye répliqua. Vous n'avez rien à craindre de moi.

— Alors, pourquoi ai-je si peur ?

— Vous êtes mère. Quelle mère ne craint pas pour son enfant, surtout quand elle a des notions de la destinée de cet enfant ? Puis-je manger ? J'ai jeûné trois jours en l'honneur de l'Élue.

— Je suis désolée.

— Allez, dit Simon en prenant Fallon.

Aussitôt, l'enfant roucoula vers lui et lui tira les cheveux. Puis elle lança un regard solennel à Mallick.

— Elle se souvient encore un peu du temps de l'attente, et elle voit un peu de ce qui est à venir. Elle connaît ces temps aussi bien que le présent. Vous le voyez aussi, dit Mallick à Lana.

Accablée par le poids du destin, celle-ci resta assise.

— Elle n'a pas le choix ?

— Oh, elle aura beaucoup de choix, comme nous tous. Si Max avait opté pour le nord plutôt que le sud, si vous aviez choisi de rester à New Hope plutôt que de penser d'abord à votre enfant et vos amis, si Simon avait préféré vous mettre dehors, nous serions tous autre part en ce moment. Mais nous sommes ici, et je brise mon jeûne avec cette excellente soupe.

Il examina Fallon tout en mangeant.

— Ce sera une grande beauté. Ce n'est pas un choix, bien sûr. Elle tient

beaucoup de vous et de son père de naissance. Vous lui apprendrez ce que vous savez, et son père de vie lui enseignera aussi des choses. Tout comme moi, le moment venu.

— Vous ?

— Telle est la tâche qui m'incombe. Et mon choix. Laissez-moi d'abord vous reconforter. Pendant treize ans, elle sera en sécurité. Ils la traqueront, ils sillonneront les terres, mais ils ne la trouveront pas. Lorsque vous me reverrez, vous devrez me la confier pendant deux ans.

— Hors de question que...

— Ce sera votre choix, ainsi que le sien. Deux ans pour lui apprendre ce que je sais, pour l'entraîner à devenir ce qu'elle doit être. Pendant ces années, le monde brûlera et saignera. Certains construiront, certains détruiront. Comme il est plus facile de briser que de réparer... Combien d'années s'écouleront avant qu'elle soit prête, qu'elle ceigne l'épée et le bouclier, je ne puis le voir. Mais sans elle et ceux qu'elle mènera, la souffrance est sans fin.

— Et si nous refusons ? demanda Simon. On n'en parle plus ?

— Vous avez treize ans pour réfléchir. Pour vous préparer à faire le choix. Elle également. Je viens avec des offrandes pour elle.

Il retourna sa main, où apparut une bougie d'un blanc pur.

— Elle seule pourra allumer cet objet, qui la guidera dans la nuit. (Il la posa, puis rouvrit la main. Une boule de cristal y reposait.) Elle seule pourra voir ce que montre cet objet qui lui indiquera le chemin.

Il la posa à côté de la bougie.

— Et puis... (Il montra un ours en peluche rose bonbon.) Parce que tout ne doit pas relever du devoir. J'espère que cet objet lui apportera reconfort et joie. Sachez qu'elle pourra compter sur mon épée, mon poing, mon pouvoir, toujours. Je suis honoré d'être le précepteur, l'entraîneur, le protecteur de Fallon Swift. Je vous remercie pour la nourriture.

Et il disparut.

Simon recula d'un grand pas avec le bébé.

— Il a juste... Qui peut faire ça ? Tu sais faire ça ?

— Je n'ai jamais essayé.

— N'essaie peut-être pas. Et malgré son numéro de disparition, personne ne va la prendre si on les envoie balader. Personne ne nous forcera à la remettre à un sorcier pour passer deux ans dans une espèce de camp d'entraînement magique.

— J'ai su quand je la portais, murmura Lana. Elle le savait aussi. Treize ans. Elle sera en sécurité.

— J'assurerai sa sécurité chaque jour de ma vie.

— Je le sais. Je sais, dit Lana en se levant et en se tournant vers lui. Le jour de sa naissance, je me suis réveillée et tu dormais à côté de moi, épuisé, et tu la tenais. Alors, j'ai su. Tu lui avais fabriqué un berceau de tes mains, tu pensais à elle avant même qu'elle soit née. Je l'ai su.

» Il l'a appelée Fallon Swift. Tu veux bien lui donner ton nom ?

— Je... Bien sûr. Je suis prêt à tout lui donner, mais...

— J'aimais Max. Et elle l'aimera aussi. Je lui dirai tout ce que je peux de lui.

— Bien entendu.

— Qu'est-ce qui m'a amenée ici, Simon ? Est-ce que c'était elle ? (Lana s'avança, sourit quand Fallon agrippa son doigt et voulut le grignoter.) Est-ce que c'était moi ? Ou alors Max, qui me poussait vers quelqu'un prêt à aimer et à protéger ? Qu'il pouvait respecter et à qui il pouvait se fier ? Peut-être tout cela à la fois. Peut-être quelque chose en toi qui nous attirait ici.

» Tu es son père aussi. Tu es le père qui la berce la nuit, qui l'aidera à marcher et parler. Qui s'inquiétera pour elle, qui sera fier d'elle. Elle a tant de chance d'avoir deux hommes bons pour pères. Elle porte le nom de Max. J'aimerais qu'elle ait le tien.

— Elle l'a, dit Simon, manquant tomber d'émotion. Je suis fier de le lui donner.

— Fallon Swift. (Lana souleva la chaîne, la bague de Max.) Je vais garder ceci pour elle maintenant. (Elle la posa à côté des cadeaux sur la table.) Et

celle-ci... (Elle retira son alliance de sa main gauche et la passa à la droite.) Je la porterai en souvenir de l'homme que j'aimais. Peux-tu l'accepter ?

— Je comprends pas bien.

Il ne la toucherait pas, elle le savait. Il ne franchirait pas cette limite. Parce qu'il avait le sens de l'honneur. Parce qu'il vivait de façon honorable.

Alors elle le toucha, elle franchit la limite. Elle posa une main sur sa joue, se mit sur la pointe des pieds, s'appuya contre lui, posa ses lèvres sur les siennes.

— J'ai de la chance d'avoir aimé et été aimée par un homme bien. De la chance d'aimer et d'être aimée par un autre. Est-ce que tu m'aimes ?

Fallon blottit la tête contre son épaule et Simon était perdu.

— Je crois... depuis que je t'ai surprise, un œuf à la main. Je peux attendre...

Mais elle l'embrassa de nouveau.

Cette fois, il l'attira contre lui, le bébé entre eux, et il se repute de baisers.

— L'année touche à sa fin, lui dit-elle. Cette année terrible, miraculeuse, amère et joyeuse. Je veux entamer celle qui se présente avec toi. Je veux attendre toutes les suivantes avec toi. Je veux être ta famille.

Elle sentit la joie quand il la serra dans ses bras, la chaleur bénie quand leurs lèvres se trouvèrent de nouveau. La vie s'ouvrait à eux.

L'enfant remua entre eux en gazouillant. Joyeuse.

Et en levant la main, alluma la bougie.

## Notes

1. Acronyme qui désigne le président des États-Unis. (*N.d.T.*)



## Notes

1. La NRA (National Rifle Association) est un lobby très influent qui promeut la possession des armes à feu aux États-Unis. (*N.d.T.*)